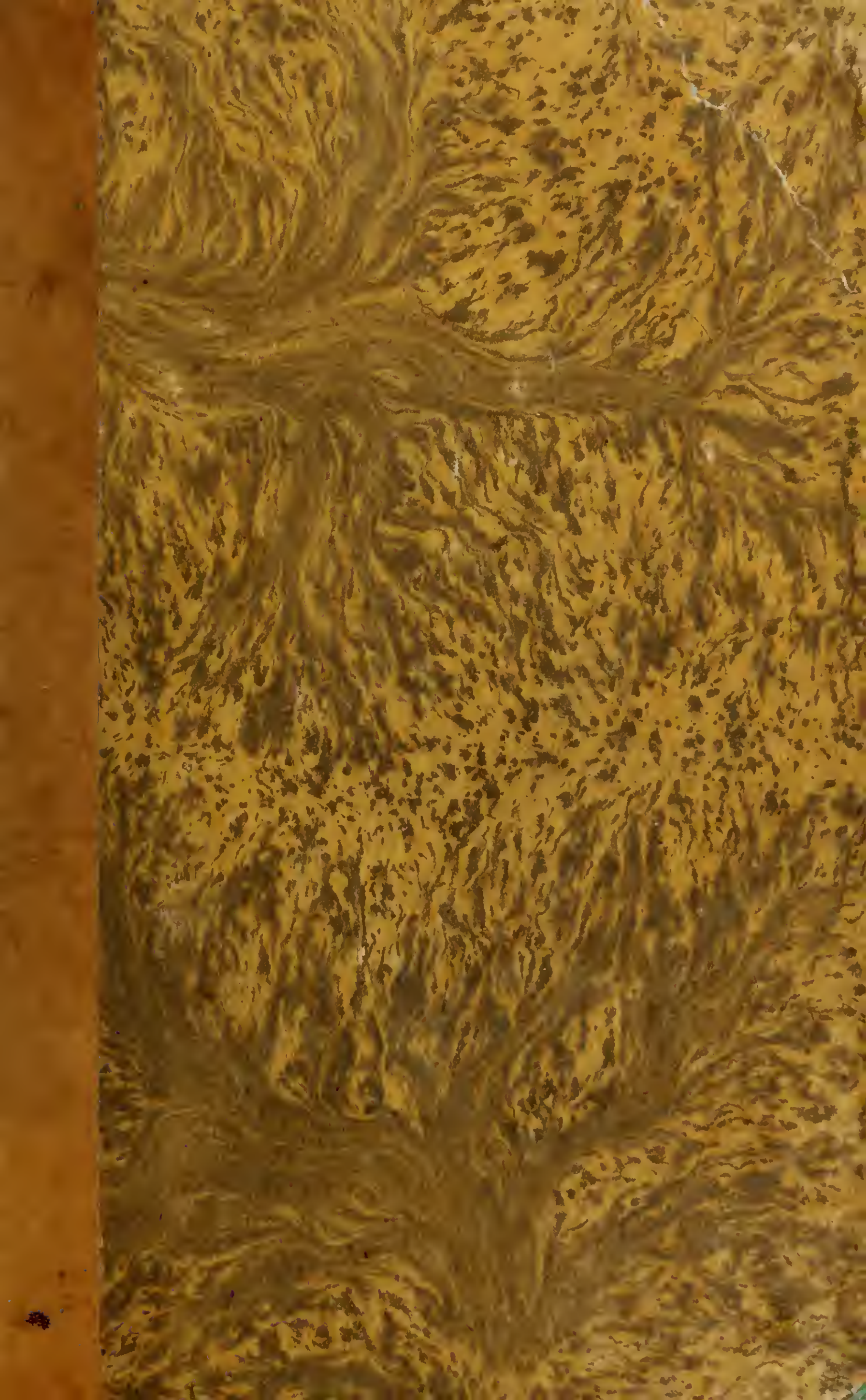


LA
RUCHE D'AQUITAINE,
JOURNAL DE LITTÉRATURE
ET DE SCIENCES.



LA

RUCHE D'AQUITAINE,

JOURNAL DE LITTÉRATURE

ET DE SCIENCES.

... Veluti in pratis, ubi apes æstate serenâ
Floribus insidunt variis, et candida circum
Lilia funduntur.........

Æn., liv. 6.

Tel, sur de frais gazons, dans la saison nouvelle,
Un diligent essaim vole de fleur en fleur,
Et se confie aux lis éclatants de blancheur.

TOME I[er].



A BORDEAUX,

Chez RACLE, imprimeur du Roi, rue Ste. Catherine,
N°. 74.

1817.


LIBRARY
UNIVERSITY OF TO
939529

LA RUCHE D'AQUITAINE,

JOURNAL DE LITTÉRATURE ET DE SCIENCES.

... Veluti in pratis, ubi apes æstate serenâ
Floribus insidunt variis, et candida circum
Lilia funduntur.........
Æn., liv. 6.

Tel, sur de frais gazons, dans la saison nouvelle,
Un diligent essaim vole de fleur en fleur,
Et se confie aux lis éclatants de blancheur.

PROSPECTUS.

Lorsque tous les esprits, lassés de troubles et de discussions politiques, ne demandent qu'à se reposer enfin dans le maintien du gouvernement légitime, il semble que le moment ne sauroit être mieux choisi pour appeler l'attention vers les arts utiles, et nous réconcilier avec ces jouissances paisibles que promet la culture des lettres.

Pénétrés de cette idée, et persuadés que le commerce n'est point aussi étranger à toute émulation littéraire qu'on voudroit le faire croire, beaucoup de gens se plaignoient de ne pas voir dans nos contrées un journal consacré aux lettres et digne de quelque attention. Depuis long-temps, en effet, on désiroit à Bordeaux un ouvrage périodique où se trouvât retracé avec critique et discernement tout ce qui concerne les sciences, les arts et la littérature.

C'est pour répondre à des plaintes si justement fondées, et pour satisfaire un vœu si généralement exprimé, que nous annonçons aujourd'hui un nouveau journal qui devra paroître deux fois par mois, à compter du 1er. Juillet prochain, sous le titre de *la Ruche d'Aquitaine*.

Présenter l'annonce raisonnée des ouvrages que produisent à la fois notre littérature et toutes les littératures étrangères, tel est, en peu de mots, le but que nous nous proposons dans la rédaction de ce nouveau journal : mais si l'on veut bien considérer tous les détails qu'enferme ce plan, on sera peut-être frappé de l'extrême variété qu'il promet.

Entre les éléments nécessaires qui doivent concourir à l'ensemble de ce recueil, il faut compter d'abord l'exposition des grandes découvertes qui intéressent essentiellement les arts et la morale publique. En n'empruntant aux sciences physiques et naturelles que ce qu'elles offrent de plus utile dans leurs applications journalières aux besoins de la société, l'on donnera la note et l'explication de tous les procédés qui obtiennent en Europe des brevets d'invention, et l'on profitera des expéditions entreprises par le commerce, pour faire connoître en même temps les mœurs, l'industrie et la situation politique des peuples éloignés avec lesquels nos relations furent trop long-temps interrompues.

Pour remplir cette première partie de leurs engagements, les rédacteurs qui concourent au succès de l'entreprise, puiseront sans doute de grands secours dans les journaux étrangers *mis à leur disposition ;* mais il est encore une foule de sujets qu'ils se proposent de traiter eux-mêmes, et dont la rédaction leur appartiendra entièrement. Tels seront, par exemple, l'examen des nouveautés dramatiques, et particulièrement la critique de celles qui seront jouées sur les théâtres de Bordeaux ; l'analyse des poëmes, des romans nouveaux, des voyages qui joignent quelquefois aux notions les plus importantes tout l'intérêt du roman ; et enfin, des notices historiques ou biographiques sur les hommes et sur les monuments de nos contrées.

Dans ces notices, les formes un peu sérieuses de l'érudition sauront se dépouiller à propos de leur austérité. On évitera les détails puérils et fastidieux, pour n'offrir que

des aperçus piquants ou des résultats utiles; en un mot, se montrer judicieux sans paroître pesants, sévères sans devenir injustes, voilà quelle sera l'attention continuelle des rédacteurs; et à ce propos, il se présente une considération qui n'échappera sans doute à aucun de nos lecteurs.

Les jugements des journaux de la capitale se ressentent trop souvent de l'esprit de certaines coteries; trop souvent des sentiments de haine ou d'affection viennent dicter leurs arrêts. Les rédacteurs de *la Ruche d'Aquitaine*, au contraire, se trouvent, par leur éloignement de Paris, étrangers à toute cabale comme à toute considération personnelle. Inconnus aux gens de lettres, qu'ils ne connoissent eux-mêmes que par leurs ouvrages, ils semblent réunir toutes les conditions qui peuvent garantir d'avance une parfaite impartialité. Grâce au bonheur de leur position, rien ne doit donc altérer la probité de leur critique; et quand il leur arrivera de *juger les justices* des autres journaux, il nous semble qu'on pourra compter au moins sur la franchise de leurs opinions.

Ce genre de mérite, qu'on ne rencontre pas assez fréquemment pour le dédaigner, a fait en grande partie le succès des ouvrages périodiques qui furent, à différentes époques, publiés loin de la capitale. C'est beaucoup assurément que d'avoir de la science et du goût; mais avant tout, il faut être juste. Si quelques personnes trouvoient une sorte de prétention mal fondée à vouloir établir un journal littéraire aussi loin de Paris, nous leur rappelerions que depuis un grand nombre d'années, un journal à peu près semblable à celui que nous annonçons, existe à Genève, sous le titre de la *Bibliothèque Britannique*, et qu'il a toujours été honoré d'un grand succès dans toute l'Europe savante.

Sans prétendre à tant d'universalité, les rédacteurs de *la Ruche d'Aquitaine* ne négligeront rien pour se concilier la bienveillance et les suffrages de leurs compatriotes. Persuadés que si les vers sont en général peu

goûtés, c'est beaucoup moins la faute des lecteurs que celle des poètes, ils ne s'engagent à publier de pièces de poésie, qu'autant qu'ils pourront en offrir où la grâce se trouve unie à la justesse. Si, dans ce genre, ils n'osent toujours se promettre de présenter des morceaux au-dessus de la critique, du moins sont-ils bien décidés à ne jamais insérer de ces vers, comme on en voit trop, que réprouvent à la fois le bon sens et les premières règles du langage. Quelquefois une historiette intéressante, des anecdotes peu connues, ou quelques fragments inédits de nos plus célèbres écrivains, viendront occuper la place de ces pièces fugitives, qui ne donnent pas le même plaisir à toutes les classes de lecteurs. De nombreuses correspondances entretenues par les rédacteurs de *la Ruche d'Aquitaine* dans les principales villes de l'Europe, les mettront à même de publier, les premiers, tout ce qui peut avoir rapport à l'état et aux progrès des connoissances humaines.

Enfin, d'après le plan adopté pour ce nouveau journal, nous pensons qu'il devra plaire à toutes les personnes qui ne sont pas complétement indifférentes aux plaisirs de l'esprit, et qu'intéresse encore la discussion des choses de goût.

Le premier numéro de *la Ruche d'Aquitaine* paroîtra le 1er. Juillet prochain. Chaque numéro contiendra 40 pages in-8°. Le prix de l'abonnement est de 25 fr. pour l'année, 13 fr. pour six mois et 7 fr. pour trois mois, franc de port tant pour la ville que pour les départements.

Les abonnements seront reçus, à Bordeaux, chez M. Gassiot aîné, libraire, fossés de l'Intendance, n°. 61; et dans les départements, chez les principaux libraires et chez tous les directeurs des postes aux lettres, en affranchissant le port de l'argent.

On ne pourra souscrire qu'à compter du premier mois d'un trimestre.

LA RUCHE D'AQUITAINE,

JOURNAL DE LITTÉRATURE

ET DE SCIENCES.

1er. Juillet 1817.

A ELVÔÉ,

ÉLÉGIE.

J'ai connu de tes yeux le dangereux poison;
Leur fatal ascendant égare ma raison;
Je souris à la tombe où ta rigueur m'entraîne,
La tombe, unique espoir de mon cœur affligé!
Et penchant vers la terre un front d'ennuis chargé,
    Mes larmes nourrissent ma peine.
En vain contre tes lois, esclave révolté,
Ce cœur cherche à briser une invincible chaîne;
    Plus puissant que ma volonté,
    L'amour à tes pieds me ramène.
Sans ta pitié, pour moi la vie est un désert!
Sans doute cet aveu t'importune et t'offense;
Mais pour cacher mes feux, pour gémir en silence,
    Hélas! que n'ai-je point souffert!
  Si tu m'aimois, si ta bouche charmante
  Daignoit s'ouvrir pour me jurer ta foi;
    Si, t'avouant pour mon amante,
    Tu me disois: Je suis à toi;
  Alors, le mal qui dompte mon courage,
  Ce mal brûlant que j'ai pris dans tes yeux,
  S'effaceroit comme un sombre nuage,
  Et mon bonheur m'égaleroit aux Dieux.

1

Sois donc à moi, sois à moi toute entière ;
Viens m'enivrer de ton souffle amoureux :
N'éloigne pas ma tremblante prière,
D'un cœur qui t'appartient exauce tous les vœux ;
Et si jamais la noire envie
Osoit calomnier les secrets de ta vie,
Mettons entre elle et nous l'immensité des mers.
A ta voix, mon léger navire
Bondira sur les flots amers ;
Et confiant sa voile au souffle de Zéphire,
Conduira nos amours au bout de l'univers.
Viens donc : ose me suivre aux rives étrangères ;
Nos destins, affranchis de vœux immodérés,
Paisibles, couleront sur ces heureuses terres,
Semblables aux ruisseaux qui roulent ignorés,
Dans les savanes solitaires.
Viens : l'érable embaumé nous donnera son miel ;
La mousse du désert nous servira de couche,
Et pour moi les amours placeront sur ta bouche
Des paroles dignes du ciel.

(*Par* M. Antonin de Sicoyer).

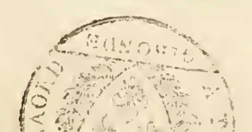
VERS

Sur une pendule où l'on voyoit représentée la figure du Temps.

Dans sa fuite éternelle, il voyage sans bruit :
Rapide, infatigable, en courant il détruit
L'humble toit des bergers, les palais et les temples ;
Et laissant aux humains d'inutiles exemples,
Sur les débris du monde il promène ses pas,
Précédé de l'espoir et suivi du trépas.

(*Par* M. Joannet).





SUR DANGEAU,

A l'occasion de ses Mémoires.

Les mémoires de Dangeau forment cinquante-huit volumes in-4°. Mme. de Genlis en a extrait ce qui pouvoit paroître intéressant ou nouveau : c'est un service que sauront apprécier ceux qui aiment à connoître les détails de la cour de Louis XIV, c'est-à-dire, un grand nombre de lecteurs.

Je ne prétends pas juger ces mémoires ; Voltaire et Mme. de Genlis en ont parlé, l'un avec trop de sévérité, l'autre avec trop de bienveillance. C'est dans le milieu qu'on pourroit trouver la vérité. Je ne veux m'occuper ici que de l'auteur.

Mme. de Genlis a fait précéder l'extrait qu'elle nous donne de ces mémoires, d'une notice sur la vie de Dangeau, et d'un discours préliminaire. Elle n'a pour objet, dans ce dernier morceau, que de se justifier du reproche d'avoir accusé Fénélon d'injustice envers Louis XIV. Je me trompe : son but est de prouver que c'est avec raison qu'elle lui a fait ce reproche.

Il importe assez peu de savoir aujourd'hui si c'est justement que Louis XIV crut trouver, dans quelques passages de *Télémaque*, des allusions à son règne, et par conséquent une critique assez dure de sa conduite. Ce dont il est facile de se convaincre, c'est que ces mêmes passages, rapportés par Mme. de Genlis comme justifiant l'indignation du grand monarque, sont incontestablement ceux où la morale la plus pure s'allie à la politique la plus noble et la plus généreuse ; d'où il résulte que si

Louis XIV a eu raison de les prendre pour une critique, la postérité ne peut savoir mauvais gré à Fénélon de les avoir écrits.

Quant au précis de la vie du marquis de Dangeau, il contient, avec une scrupuleuse exactitude, les emplois dont il fut revêtu et les charges qu'il remplit. Toutefois il est permis de dire que par ce même sentiment de bienveillance de l'éditeur, on n'y retrouve pas ce que les contemporains de Dangeau nous ont transmis sur son caractère.

Dangeau fut parfaitement ce que l'on appeloit alors un courtisan. *Faire sa cour*, fut l'affaire de toute sa vie. C'étoit alors une profession et une profession lucrative. Peu s'en falloit qu'elle ne fût honorable; du moins est-il certain qu'elle conduisoit aux honneurs, et ceux dont Dangeau fut revêtu, nous en fournissent une preuve incontestable.

Petit gentilhomme de la Beauce, sa manie fut d'être grand seigneur. Il avoit servi dans sa jeunesse, et montré de la valeur : il la laissa depuis oisive; et s'il préféra la cour de Louis aux fatigues des camps, peut-être avoit-il senti que c'étoit là que l'attendoient les honneurs même militaires. C'est du moins ce que feroit croire ce mot si piquant que rapporte Mme. de Sévigné : *Encore dix ans de paix, et Dangeau sera maréchal de France.*

Doué du talent le plus extraordinaire pour la combinaison des jeux, il lui dut toute sa fortune. Mme. de Genlis fait mention de cette singulière aptitude, mais elle a négligé de nous en faire savoir les résultats. Mme. de Sévigné, témoin oculaire, nous apprend que *les deux cent mille francs en dix jours, les cent mille écus en un mois, tout cela se mettoit sur le livre de recette.* Ajoutons que jamais sa probité ne fut même soupçonnée, et que c'est le duc de Saint-Simon, si connu par sa mali-

gnité, qui l'atteste. Le Roi voulut s'en convaincre par lui-même. Il parvint à se placer derrière le fauteuil de Dangeau, à l'insu de ce dernier, reconnut qu'il n'étoit qu'un joueur habile, et *il fallut bien*, dit encore Mme. de Sévigné, qui nous rapporte cette circonstance, *il fallut bien le laisser gagner tout à son aise.*

Mais si l'on fit grâce à Dangeau des soupçons injurieux qui pouvoient naître de son bonheur constant, on ne lui épargna pas le ridicule. Sa manie d'être grand seigneur, ses adulations perpétuelles de tout ce qui étoit en faveur, son ostentation à relever les honneurs que Louis XIV laissa tomber sur lui, tout prêta matière à rire à ces bons courtisans, qui savoient bien qu'à la cour un ridicule est pire qu'un vice.

C'est ainsi qu'on s'égaya beaucoup du cadeau qu'il fit à Mme. de Montespan pour sa ménagerie de Clagni, pour laquelle il ramassa *les truies les plus grasses, les vaches les plus pleines, les moutons les plus frisés, les oisons les plus oisons;* troupeau qu'il fit passer en revue devant la cour, *comme celui de Jacob;* et cela pour ne pas être en reste avec Langlée, qui avoit donné à Mme. de Montespan *cette robe d'or sur or, rebrodé d'or, rebordé d'or, et par-dessus un or frisé, rebroché d'un or mêlé avec un certain or,* qui, suivant Mme. de Sévigné, *faisoit la plus divine étoffe qu'on eût imaginée.*

Mais le ridicule fut à son comble, lorsque le Roi l'eut nommé grand-maître de l'ordre de Saint-Lazare. Il se fit, dit Saint-Simon, le singe du Roi, dans les promotions de cet ordre, où toute la cour accouroit pour rire avec scandale, tandis qu'il s'en croyoit admiré.

Il épousa en secondes noces une demoiselle de Lœvestein, issue d'une branche cadette des électeurs Palatins. Le Roi désiroit vivement ce mariage, et la demoiselle, qui,

suivant la plaisante expression de Saint-Simon, sentit le tuf à travers tous les ornements qui le couvroient, résista long-temps; mais ce fut en vain : il fallut obéir.

Ce mariage n'eut pas les suites que redoutoit pour Dangeau Mme. de Sévigné, qui, après avoir raconté qu'il épousoit la plus belle nymphe de la cour, ajoute si plaisamment : *Oh! trop heureux d'avoir une si belle femme! il faut en croire Molière.* Pour le coup, Molière eut tort. Mme. de Dangeau, dans un mariage du goût du Roi et fort peu du sien, vécut comme un ange. C'est encore le duc de Saint-Simon qui l'atteste, et je suis fâché, je l'avoue, de trouver la satire dans la bouche de Mme. de Sévigné, et la justification dans celle de Saint-Simon : c'est le monde renversé.

Ce mariage si brillant fut cependant encore un ridicule, et il eut cette fois le malheur d'en sentir le désagrément. Dangeau, dès qu'il eut épousé Mlle. de Lœvestein, *se crut électeur Palatin.* Malheureusement pour lui la Dauphine étoit de la même maison. Elle apprit que Mme. de Dangeau avoit signé *Sophie de Bavière.* Cette princesse fut transportée d'une telle colère, que le Roi se crut obligé d'aller chez elle pour l'appaiser, *craignant pour ses couches;* c'étoit prendre la chose au vif. Par égard sans doute pour la France, qui attendoit un Dauphin, Mme. de Dangeau raya sa signature, et signa simplement *Lœvestein.* La Dauphine, dit Mme. de Sévigné, exigea *qu'elle ne fût point Bavière, ou qu'autrement ils ne seroient pas cousins;* et Dangeau, qui connoissoit tout le prix de la faveur, aima mieux sans doute *rester cousin.*

Les courtisans plaisantèrent beaucoup de cette aventure; et l'on voit, dans ses lettres, Mme. de Sévigné en rire avec le président de Mousseau, mais tout bas et en cachette, car Dangeau étoit son ami. Il est vrai que cela

n'empêchoit pas de s'en moquer, s'il faut en croire le mot si piquant de Mme. de Montespan, qui disoit de lui, *qu'on ne pouvoit s'empêcher de l'aimer ni d'en rire.*

Tels furent les grands événements de la vie de Dangeau; car la postérité s'embarrassera peu sans doute de savoir qu'il fut chevalier d'honneur de madame la Dauphine, et qu'il soutint, avec la plus minutieuse exactitude, les prérogatives de sa place. Il survécut à Louis XIV, c'est-à-dire, à sa propre existence, car il l'avoit concentrée dans ses devoirs de courtisan; et le seul trait de sensibilité qui lui soit échappé dans ses mémoires, est relatif à la mort de ce roi qui l'avoit comblé de bienfaits. Cela prouve que s'il ne les avoit pas mérités par de longs services, du moins il en sentoit le prix, et la reconnoissance, dans un courtisan, est une vertu assez rare pour qu'on lui en tienne compte.

Ses mémoires sont un véritable journal; sans réflexion, il se gardoit bien d'en faire; sans blâme ni louanges, une gazette sans feuilleton : ils ont l'espèce d'intérêt qu'on éprouve à la vue d'un grand roi dans son intérieur, et le défaut de ne faire ni penser ni sourire. On peut dire avec quelque raison de leur lecture, ce que Voltaire disoit de la promenade : *C'est le premier des plaisirs insipides.*

J.

RÉFLEXIONS

Sur les romans de madame de Staël, suivies de deux lettres inédites de cette dame.

Nulli patientiùs reprehenduntur, quàm qui maximè laudari merentur.

PLINE le jeune, liv. VII, epis. 20.

Les personnes qui méritent le plus la louange, sont aussi celles qui supportent le mieux la critique.

QUOIQU'ON ait déjà beaucoup parlé du talent de Mme. de Staël, il reste encore beaucoup à dire sur le même sujet. Ses qualités comme ses défauts ont en effet un caractère trop prononcé, pour ne pas commander à la fois tout l'intérêt et toute la sévérité de la critique.

Peu satisfaite d'avoir écrit différents traités de morale ou de littérature, sorte d'ouvrages vers lesquels sembloit l'appeler de préférence la nature de son talent, Mme. de Staël a voulu publier aussi des romans, et peut-être est-il permis de douter que sa manière soit la plus favorable possible à ce genre de composition.

Cette manière, qui consiste à porter partout le scalpel de l'analyse, offre des inconvénients qu'il importe d'autant plus de signaler, que dans ce siècle essentiellement dissertateur, elle a trouvé de nombreux copistes. Chacun des ouvrages de Mme. de Staël révèle sans doute un écrivain très-accoutumé à réfléchir sur toutes ses impressions, et à les approfondir. Il est impossible de ne pas admirer en elle la sagacité pénétrante de certaines observations, et le don de les exprimer quelquefois avec une rare énergie. Plusieurs questions de politique et de littérature sont

tour à tour devenues l'objet de ses méditations. Elle les a considérées de toute la hauteur d'un esprit indépendant; et comme l'habitude de risquer beaucoup de paradoxes, est un moyen presque sûr de rencontrer quelques vues nouvelles et frappantes, on doit convenir que non-seulement Mme. de Staël en a rencontré, mais qu'elle est même parvenue à leur assurer d'abord une sorte de fortune.

Il est pourtant vrai de dire, que si le prestige de son talent a obtenu cette première victoire, le défaut que j'indique n'en a pas moins été remarqué de cette classe de lecteurs qui, jaloux de cultiver leur goût, étudient avec soin dans les arts d'imagination, ce qu'on doit suivre et ce qu'on doit éviter. On a trouvé, je le répète, que Mme. de Staël vouloit trop rendre compte de tout, et donner, comme on dit vulgairement, *la raison de la raison*.

Ce défaut devenoit peut-être moins sensible dans un roman par lettres, comme *Delphine*. Là, chaque personnage devant nécessairement exprimer tout ce qui se passe en lui, l'auteur étoit sans doute à son aise, et pouvoit, sans trop d'invraisemblance, s'abandonner à ce goût d'analyse, qui est une des premières qualités de son esprit. Mais comme on se plaît toujours à faire ce que l'on fait bien, le roman de *Corinne* est venu; et quoique par sa forme il diffère entièrement du premier, on y a pourtant retrouvé, au milieu des peintures les plus vraies des orages du cœur, un penchant trop habituel à la dissertation, et cette anatomie de tous les sentiments que vient souvent obscurcir une métaphysique trop recherchée. Outre qu'un pareil défaut imprime aux ouvrages de ce genre je ne sais quel air d'idéologie qui ne paroît pas de bon goût, il en résulte encore une surabondance de réflexions qui embarrassent et retardent continuellement la marche du récit. On diroit, en effet, que les aventures racontées

par Mme. de Staël, sont seulement des cadres qu'elle choisit pour mieux nous faire savoir tout ce qu'elle a senti et pensé dans ses voyages ou dans les différentes situations de sa vie. A l'exemple de Jean-Jacques et de Montaigne, Mme. de Staël se fait constamment le centre de tout ce qu'elle écrit; mais cette méthode, qui lui est sans doute naturelle, entraîne plus d'un inconvénient. De là naît un manque absolu d'illusion; les choses de sentiment semblent presque étouffées sous ce luxe de pensées et de définitions. C'est toujours la femme extraordinaire et l'habile métaphysicienne qu'on aperçoit : partout l'auteur se montre et plaide sa cause; partout Mme. de Staël soutient la thèse de son caractère, de son goût et de ses talents; mais ses acteurs et l'ouvrage lui-même sont trop souvent sacrifiés à ce premier but de ses efforts.

Un autre reproche à lui faire, et qui n'est à vrai dire qu'une conséquence de celui qui précède, c'est de nous offrir toujours des êtres extraordinaires auxquels personne ne ressemble. Les héroïnes de ses romans sont de véritables exceptions dans la société. Or, nous le savons tous, soit qu'on veuille instruire, soit qu'on veuille intéresser, ce ne sont point des exceptions qu'il faut peindre. L'on est d'autant plus fondé à faire cette critique, que lorsque Mme. de Staël a daigné mettre en scène des personnages moins éloignés des proportions ordinaires, elle a prouvé qu'elle savoit unir à des observations pleines d'agrément et de justesse, un style plus naturel, plus simple et plus entraînant. *Le bon goût*, dit Voltaire, *est, en littérature, ce qu'il est pour les femmes en ajustements.*

Mais les ajustements de Mme. de Staël ont par malheur plus d'éclat et de pompe que de véritable élégance; son style se ressent trop en général du système de composition par elle adopté. De même que ses pensées paroissent

trop souvent recherchées et problématiques, de même le goût s'étonne quelquefois de la bizarrerie de ses locutions. D'ailleurs, comme Mme. de Staël semble redouter par-dessus tout ce qu'elle nomme la *vulgarité des pensées*, il n'est pas toujours très-facile de suivre l'essor qu'elle prend. Chaque nouvelle phrase révendique, pour ainsi dire, une égale part d'attention : presque jamais la pensée ne s'y fond en sentiment; et si l'on aperçoit dans ses ouvrages beaucoup de ces traits qui font admirer, ils manquent en général de ce charme qui engage à relire.

Aussi, malgré toutes les ressources de son imagination brillante et passionnée, ne seroit-on pas embarrassé d'expliquer pourquoi la lecture de *Delphine* et de *Corinne* finit bientôt par nous paroître un peu laborieuse. Tant d'éclairs éblouissent, tant de réflexions fatiguent. Il vaudroit mieux, je crois, en présentant au lecteur des faits et des résultats, lui faire penser une partie de ce que Mme. de Staël prend tant de peine à lui expliquer. Il seroit plus adroit, en un mot, de ne pas affecter autant de montrer les ressorts et le mécanisme des passions, et de les peindre franchement par leur langage, leurs écarts et leurs effets sensibles. C'étoit la méthode de nos bons écrivains du temps passé : je soupçonne quelquefois qu'il conviendroit d'y revenir. L'auteur de *Gilblas*, celui de *Manon Lescaut*, évitent avec soin de disserter, et n'en plaisent que mieux : moins modestes, *Delphine*, *Corinne*, et quelques autres romans que l'on peut regarder comme appartenant à la même famille, nous apprennent sans doute beaucoup de choses; mais il faut convenir aussi qu'en nous instruisant, ils ont l'air bien *instructif*; lorsqu'on les lit, on croit toujours écouter des professeurs d'analyse et d'entendement humain.

Telles sont les observations générales dont nous avons

cru devoir faire précéder les deux lettres suivantes de Mme. de Staël. Ces lettres, où l'on retrouve toutes les qualités et tous les défauts de sa manière, sont adressées de Lyon, à notre premier acteur tragique, sous la date des 4 et 5 Juillet 1809. Si quelques personnes s'étonnent, en les parcourant, d'y rencontrer certaines façons de s'exprimer un peu singulières, il est vraisemblable qu'elles y remarqueront aussi cette profondeur d'observations et cette vérité d'aperçus, par qui Mme. de Staël s'est placée depuis long-temps au nombre des écrivains qui font beaucoup sentir et beaucoup penser.

E.

Juillet 1809.

Ne craignez pas que je soie comme Mme. *Milord*, que je mette la couronne sur votre tête au moment le plus pathétique: mais comme je ne puis vous comparer qu'à vous-même, il faut que je vous dise, Talma, qu'hier vous avez surpassé la perfection et l'imagination même. Il y a dans cette pièce, toute défectueuse qu'elle est, un débris d'une tragédie plus forte que la nôtre, et votre talent m'est apparu dans ce rôle d'*Hamlet*, comme le génie de Shakespeare, mais sans ses inégalités, sans ses gestes familiers, devenus tout à coup ce qu'il y a de plus noble sur la terre. Cette profondeur de nature, ces questions sur notre destinée à tous, en présence de cette foule qui mourra et qui sembloit vous écouter comme l'oracle du sort; cette apparition du spectre, plus terrible dans vos regards que sous la forme la plus redoutable; cette profonde mélancolie, cette voix, ces regards qui révèlent des sentiments, un caractère au-dessus de toutes les proportions humaines, c'est admirable, trois fois admirable, et mon amitié pour vous

n'entre pour rien dans cette émotion, la plus profonde que les arts m'aient fait ressentir depuis que je vis. Je vous aime dans la chambre, dans les rôles où vous êtes encore votre pareil; mais dans ce rôle d'*Hamlet*, vous m'inspiriez un tel enthousiasme, que ce n'étoit plus vous, que ce n'étoit plus moi; c'étoit une poésie de regards, d'accents, de gestes, à laquelle aucun écrivain ne s'est encore élevé. Adieu, pardonnez-moi de vous écrire quand je vous attends ce matin à une heure et ce soir à huit: mais si les convenances sociales ne devoient pas tout arrêter, je ne sais pas, hier, si je ne me serois pas fait fière d'aller moi-même vous donner cette couronne, qui est due à un tel talent plus qu'à tout autre; car ce n'est pas un acteur que vous êtes; c'est un homme qui élève la nature humaine, en nous en donnant une idée nouvelle. Adieu, à une heure. Ne me répondez pas, mais aimez-moi pour mon admiration.

---

5 Juillet, Lyon, 1809.

Vous êtes parti hier, mon cher Oreste, et vous avez vu combien cette séparation m'a fait de peine : ce sentiment ne me quittera pas de long-temps; car l'admiration que vous inspirez ne peut s'effacer. Vous êtes, dans votre carrière, unique au monde, et nul, avant vous, n'avoit atteint ce degré de perfection où l'art se combine avec l'inspiration, la réflexion avec l'involontaire, et le génie avec la raison. Vous m'avez fait un mal, celui de me faire sentir plus amèrement mon exil. A peine étiez-vous parti, que le sénateur R..... est entré chez moi, venant d'Espagne pour aller à Strasbourg. Nous avons causé trois heures, et nous avons souvent mêlé votre nom à tous les intérêts de ce monde. Il étoit dimanche à *Hamlet*, et

vous l'avez ravi. Nous avons disputé sur le mérite de la pièce en elle-même. Il m'a paru très-orthodoxe, et il prétend que N..... l'est aussi. Je lui ai développé mon idée sur votre jeu, sur cette réunion étonnante de la régularité Française et de l'énergie étrangère. Il a prétendu qu'il y avoit des pièces classiques Françaises, où vous n'excelliez pas encore; et quand j'ai demandé lesquelles, il n'a pu m'en nommer. Mais il faut qu'à Paris vous jouyez *Tancrède* et *Orosmane* à ravir : vous le pouvez, si vous le voulez. Il faut prendre ces deux rôles dans le naturel; ils en sont tous deux susceptibles; et comme on est accoutumé à une sorte d'étiquette dans la manière de les jouer, la vérité profonde en fera de nouveaux rôles. Mais je ne devrois pas m'aviser de vous dire ce que vous savez mille fois mieux que moi : il est vrai pourtant que je mets à votre réputation un intérêt personnel. Il faut que vous écriviez; il faut que vous soyez aussi maître de la pensée que du sentiment : vous le pouvez, si vous le voulez. J'ai vu Mme. Talma après votre dernière visite. Sa grâce pour moi m'a profondément touchée; dites-le lui, je vous prie. C'est une personne digne de vous, et je crois louer beaucoup en disant cela. Quand vous reverrai-je tous les deux? Ah! cette question me serre le cœur, et je ne peux me la faire sans une émotion douloureuse. *God bless you, and me also!* Je vais écrire sur l'art dramatique, et la moitié de mes idées me viendront de vous. Adrien de Montmorency, qui est le souverain juge de tout ce qui tient au bon goût et à la noblesse des manières, dit que Mme. Talma et vous, vous êtes parfaits aussi dans ce genre. Toute ma société vous est attachée à tous les deux. On raconte mes hymnes sur votre talent, par la ville, et Camille m'en a raconté à moi-même que j'ai trouvés pindariques; mais je ne suis pas *Corinne* pour rien, et

il faut me pardonner l'expression de ce que j'éprouve. Le directeur des spectacles est venu me voir après votre départ, pour me parler de vous. Je lui ai su gré de si bien s'adresser. Sa conversation étoit comique; mais je n'étois pas en train de rire, et j'ai laissé passer tout ce qu'il a bien voulu me dire pour me donner bonne opinion de lui. Ainsi, chacun s'agite pour réussir; il n'y a que le génie qui triomphe presque à son insu. Ainsi vous êtes. Adieu, écrivez-moi quelques lignes sur votre santé, vos succès et la probabilité de vous revoir. Mon adresse à *Coppet*, Suisse. Adieu, adieu; mille tendres compliments à Mme. Talma.

Je pars dans une heure. Les *Templiers* sont traduits en Espagnol, et se jouent à Madrid.

ESSAIS

Sur le département de la Gironde.

(PREMIER ARTICLE).

Tout est récent sur le sol que je vais décrire, soit que l'on considère l'âge historique de ses peuples et de ses villes, ou que, sondant le terrain lui-même, on le compare avec les vieilles masses, quoique secondaires, du reste de la province.

Déjà la Gaule étoit entièrement soumise; Rome elle-même reconnoissoit un maître, et on y soupçonnoit à peine l'existence de cette partie de l'Aquitaine.

César, qui la fit parcourir par son lieutenant Crassus, ne daigna pas nommer les peuplades obscures qui se partageoient ses marais et ses bois. Du temps d'Auguste seule-

ment, on commença à savoir que sous le nom de *Boïens*, de pauvres pêcheurs, le pied dans l'Océan, traînoient quelques filets pour fournir à leur frugale subsistance, et que naguère de malheureux réfugiés, cachés dans les marais de la Garonne, à vingt lieues de son embouchure, avoient, avec la boue de ses rives, construit quelques huttes sous le nom générique de *Burdigala* (1).

Les *Bituriges Vivisques*, dit Strabon (2), vivant en étrangers sur le pays Aquitain, n'y payoient aucun tribut. Contents, en effet, pour tout asile, des fanges sur lesquelles ils étoient descendus, ils les exhaussèrent en turcie, autour d'une mare, qui, creusée en port, fut dans les premiers instants leur unique patrimoine. Le commerce maritime devint leur principale ressource, et *Burdigala* un petit marché, où les peuples hospitaliers qui avoient souffert cette colonie, venoient échanger leurs productions territoriales avec les objets étrangers qu'elle alloit chercher au-dehors.

Tel est l'humble berceau de la ville d'Ausone. Sortie des boues comme la Lutèce des Parisiens, et fondée par des réfugiés à l'instar de Rome, elle s'agrandit, non par des brigandages comme celle-ci, mais par un commerce paisible; l'ouverture de ses fossés ne coûta le sang d'aucun Biturige; les modestes profits de son *emporion* firent tous les frais de sa première enceinte.

Il paroît que ces Bituriges ne furent ni assez puissants pour conquérir le pays adjacent, ni assez riches pour l'acheter. S'il faut en juger par le récit que fait Ptolomée un siècle après Strabon, cette partie de la Guienne étoit

---

(1) Je donnerai plus bas l'étymologie de ce nom, commun à plus de vingt localités de la France.

(2) Tom. 4.

encore dans la plus profonde obscurité. Ce géographe n'indique autour de Bordeaux que l'éphémère *Noviomagus*, déjà du temps d'Ausone englouti par les eaux, et le *Cossium Vasatum* (1), aujourd'hui Bazas, petite ville qui, après avoir fait, avec Auch, l'ornement de la *Novempopulanie*, n'est plus aujourd'hui qu'un amas de masures reblanchies. Les habitants de cette contrée portent encore le nom de *Cousiots*.

L'oubli est aux choses ce que la mort est pour les personnes; l'histoire ne dispense de cette loi commune que les noms et les objets qu'elle juge dignes de remarque; ce qui nous explique pourquoi, malgré tant de biographies, elle est si avare de l'immortalité. Que faut-il donc penser de l'importance de Bordeaux au temps de Pline l'ancien, lorsque cet auteur, rappelant dans le plus grand détail les peuples qui environnoient alors Bordeaux, et plaçant les Vivisques à leur tête, garde le plus profond silence sur leur capitale?

Il faut donc convenir que le sol, que la ville même où j'écris, ne marquent, dans la mémoire des hommes, que depuis quatorze ou quinze de ces instants qu'à raison de notre durée plus courte encore, nous appelons des siècles; trente générations au plus nous séparent donc de l'humble époque où nous sommes sortis du néant. Cette noblesse, s'il faut en croire Voltaire, compteroit à peine dans quelques chapitres d'Allemagne.

Mais dans ces ères géodésiques, qui se composent de révolutions et de catastrophes, la naissance du terrain que nous foulons est comparativement bien plus moderne encore.

Sans trop donner dans les calculs faits à *Montbard*, il

(1) Κοσσιον. Ptol.

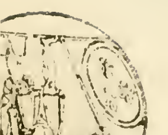
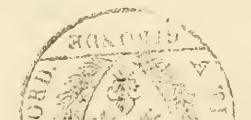
est aisé de se convaincre, avec très-peu de recherches, que le sol de ce département, et surtout la presqu'île enfermée entre la Garonne, l'Adour et l'Océan, ne sont qu'une troisième ou quatrième composition faite avec les débris de masses plus âgées, renversées et descendues dans l'Océan, dont elles ont reculé les bords. Le département de la Gironde est en effet un des derniers travaux de la nature.

Je donne ici le résultat d'une fouille faite sur un des plateaux les plus élevés de cette division administrative. En creusant des puits aux environs de Bazas et dans la paroisse d'Aillas, jusqu'à cent pieds de profondeur, on rencontra, dans l'ordre suivant, huit couches parallèles de substances dissemblables et d'épaisseurs inégales :

Terre végétale	3 pieds.
Banc d'argile	9
Marne bleuâtre	12
Roche calcaire tendre	2
Terre argilo-siliceuse colorée par le fer.	25
Roche calcaire feuilletée	2
Sable siliceux	46
Ossements d'animaux	—
Total	99 pieds.

On rapporta de cette dernière couche une arête de *morue* parfaitement conservée, des os de *bœufs*, de *chevaux*, de *moutons*, et quelques tronçons d'un squelette du *tapir*, qui ornent aujourd'hui un des cabinets de la capitale.

Le parallélisme de ces couches sur une grande étendue, et l'épaisseur à peu près égale des sédiments homogènes, indiquent des dépôts successifs. Les restes d'animaux qu'on y rencontre, ont presque tous leurs analogues vivants, sur la terre ou dans les mers voisines.

D'autre part, les espèces anomites y sont très-rares; le Haut-Pessac est presque le seul lieu où l'on ait rencontré quelques *cornes d'ammon*, tandis que l'Océan puise dans ses abîmes et vomit chaque jour, avec les dunes, des ossements inconnus et des coquilles pétrifiées, dont les genres n'existent plus dans son sein.

Le département de la Gironde est donc un grand attérissement, formé des débris accumulés de toutes les hautes montagnes qui versent aujourd'hui leurs eaux dans les deux fleuves dont la réunion forme la Gironde.

On remarquera encore comme un caractère particulier au sol de ce département, qu'il renferme très-peu de *schorls*, de *feld-spath*, et des autres substances qui composent les granits et les porphyres.

Les paillettes de *mica* ne brillent nulle part, si ce n'est le long de la Dordogne, dont elles argentent les rives dans le Bas-Périgord.

Les couches calcaires tendres et friables contiennent beaucoup de silice; on diroit que la nature n'a pas eu le temps de les achever; aussi le département ne fournit aux arts, ni les *marbres*, ni l'*albâtre*, ni même les *pierres gypseuses*.

Le faîte des côteaux est arrondi; on n'y voit ni cîmes aiguës, ni pics décharnés, symboles de caducité; partout les croupes ondulées annoncent une agglomération formée dans des eaux tranquilles.

La base de ce terrain est un banc continu d'argile, qu'on retrouve à des profondeurs inégales, mais dont la plus considérable excède rarement huit mètres. Or, s'il est vrai, comme le pensent plusieurs naturalistes, que l'argile se forme au sein des mers calmes, ce banc aura été le dernier ouvrage de l'Océan; les sables dont il l'a couvert, et les diverses matières charriées après sa re-

traite, ont achevé l'exhaussement du sol et complété son émersion.

Ces faits géologiques ne seront pas sans intérêt pour l'histoire du sol occidental de la France; mais c'est sur les lieux mêmes que leur connoissance est indispensable, car on ne peut douter que le volume et la qualité des eaux du département, la formation de ses marais et l'espèce de ses productions, ne dépendent en grande partie de cette organisation particulière. Elle commande surtout au climat, gouverne l'hygiène locale, et exerce même son influence sur le teint et les formes des deux sexes.

L'argile se montre rarement à nu, la couche dont elle est couverte est composée de substances dissemblables, séparées entre elles par des lignes assez tranchantes pour qu'on puisse établir cinq *zones* ou *bandes* très-distinctes.

Ces zones sont : les *landes*, les *graviers*, les *terres marneuses*, les *attérissements paludeux* et les *dunes*. Une carte géologique indiquera ces divisions.

Des Landes.

L'acception de ce mot n'est point encore fixée (1); on l'applique néanmoins plus spécialement aux terres à pente insensible, et dont le sol à base argileuse est superficiellement recouvert de sable siliceux. Telles sont les landes de Moscou. Les sables du désert de Sahara reposent aussi sur l'argile, qui, comme celle des landes de Bordeaux, de la Pologne, etc., retient l'eau, en s'opposant à son infiltration. C'est cette couche d'eau qui fait dire aux peuples de la Barbarie, *que chez eux la mer est sous terre* (2).

---

(1) Voyez tous les lexiques.

(2) Cuny, *tab. hist. des découv. des Européens en Afrique*, 1809.

D'après cette définition, le mot *stèpe* restera donc consacré pour désigner génériquement de vastes plaines désertes et incultes, qui se couvrent cependant d'une foible végétation (1).

L'académie de Bordeaux couronna, en 1776, un mémoire sur la meilleure manière de tirer parti des landes de la Guienne; *Fleuri*, *Thor*, et en dernier lieu M. de Saint-Amand, nous ont donné quelques notices intéressantes sur ce vaste terrain, et présenté plusieurs vues d'amélioration; on pourra juger, par ce que je vais dire, si cet essai, après les leurs, mérite quelque attention.

Les landes d'Aquitaine ont environ quarante-cinq lieues de long sur dix de largeur moyenne, ce qui fait quatre cent cinquante lieues carrées : telle est l'étendue de ce terrain qui, depuis près de deux siècles, appelle l'attention des observateurs et la sollicitude de l'administration.

Il n'en est pas des sables *siliceux* comme des sables *calcaires*; ces derniers se décomposent assez facilement par l'action de l'air et des eaux; leur fermentation intestine laisse toujours échapper quelques principes nutritifs.

Mais la silice est naturellement stérile par elle-même. Si elle donne ou reçoit la fécondité, ce n'est que mécaniquement, en divisant les terres trop compactes, et réciproquement. Elle ne devient productive à son tour, que par le mélange d'une autre substance qui lui donne du corps.

Les sables siliceux des landes reposant partout sur un banc d'argile, leur *végétabilité* peut donc se mesurer par l'épaisseur de la couche de silice, et cette donnée les divise en trois classes.

1°. Si le soc de la charrue peut atteindre l'argile, en

(1) Humbolt, *tabl. de la nature.*

la mêlant avec le sable, il la rend propre à la culture des céréales et des plantes légumières, et la dispose surtout pour les prairies naturelles. On voit alors la fertilité se fixer, et le sol se couvrir d'un tapis de verdure.

Tels sont les *oasis* de l'Égypte et des déserts de la Lybie; les Romains y reléguoient leurs malfaiteurs; les habitants des landes, au contraire, choisissent ces lieux privilégiés pour y bâtir leurs villages, qui se montrent comme autant d'îles au milieu d'une mer de sable (1).

2°. Si les labours ne peuvent arriver jusqu'au banc alumineux, mais que les racines des arbrisseaux puissent y recueillir encore l'humidité qu'il retient, on voit alors pousser spontanément les bruyères, et notamment l'*erica multiflora*, dont les fleurs, couleur de feu, sont très-recherchées par les abeilles (2).

Là, les pins maritimes et les chênes, perçant le sable, s'élancent à une grande hauteur; le plus léger zéphyr murmure dans leurs cîmes altières; leur frémissement indique son passage dans les couches supérieures de l'atmosphère; et s'il ne descend pas toujours jusqu'au voyageur haletant, du moins son imagination est rafraîchie, et son sang se calme comme dans un songe agréable.

L'ombre de ces forêts protège la *jaugue* (3); et parmi les graminées, l'*elimus arenaria*, qui fournit une excellente pâture aux bêtes à laine.

Cette seconde classe est mise en rapport par la multi-

---

(1) *Oasis*, *avasis*, *hiasis*, sont des mots Égyptiens qui ont la même signification.

Les Arabes les appellent *al-wahat*.

(2) On y trouve encore les *Erica vulgaris.* — *Cilliaris.* — *Tetralix.* — *Mediterranea.* — *Cinerea.* — *Multiflora.* — *Arborea.* — *Scoparia*, etc.

(3) *Ulex Europeus.*

plication des troupeaux, l'exploitation des bois de construction et de chauffage, et l'éducation des abeilles. Ce dernier genre d'industrie y est à la vérité dans l'enfance; la couleur grisâtre des ruches et leur forme pyramidale leur donnent l'aspect de cippes funéraires. Cette production diminue chaque année.

Tout attriste et resserre l'ame dans la demi-solitude des landes; elles ne sont ni assez couvertes pour plaire comme nature agreste, ni assez nues pour étonner comme désert: c'est qu'au fond elles sont bien plus frappées de misère que de stérilité.

C'est dans cette seconde classe que l'on rencontre çà et là de vastes terrains couverts de chênes rabougris par la morsure des bestiaux qui broutent sans cesse leurs nouvelles pousses (1): elles deviendroient rapidement de superbes futaies, si on écartoit de leurs pieds les moutons et surtout les chèvres. Ces buissons, couverts aujourd'hui de baves livides, prouvent incontestablement ce que peut et veut encore la nature dans ces landes si légèrement jugées, et que là les hommes, bien plus que le sol, ont besoin d'être amendés.

J'arrive à la troisième classe, où la silice sans liaisons descend à plus de neuf pieds de profondeur; le germe des plantes s'y dessèche aux premières chaleurs. Ce sont les sables de la Lybie.

Il ne faut pas croire cependant que l'inertie de ces fonds soit incurable; on peut encore donner quelque valeur à la troisième espèce de landes, par des semis de pins artificiellement ombragés jusqu'à ce qu'ils puissent, en se couvrant eux-mêmes, conserver à leur pied une humidité habituelle.

---

(1) Les gens du pays les nomment *brousteys*.

Il est donc possible de tirer parti de la presque totalité des landes, puisqu'elles appartiennent toutes à l'une des trois divisions que je viens d'indiquer. Il étoit important de prouver qu'il est facile au cultivateur le plus borné, de connoître l'espèce d'exploitation qui conviendra à chaque parcelle de ces terres si disgraciées en apparence; une sonde lui suffira pour la juger. Ce genre d'*analyse* est à la portée de tout le monde.

En parcourant la superficie grisâtre des landes, on rencontre des sables noirs, onctueux au toucher lorsqu'ils sont humides, et qui, au premier aspect, paroissent avoir tous les caractères d'un riche terreau. Soumis aux réactifs, ils ont donné de la silice, de l'alumine, du fer, et une petite portion de terre calcaire.

Quoique la silice domine dans cette composition, elle retient néanmoins l'humidité, mais se charge en même temps d'une écume ennemie de toute végétation. Les semis de pin languissent sur ce terrain empoisonné; sa qualité délétère provient de la décomposition des *sulphures martiaux*, qui indiquent le voisinage du fer.

Ce métal abonde en effet dans les landes; on le mélangeoit, il y a quatre siècles, avec les fontes de Périgord. C'est avec cette composition qu'on fabriquoit les épées de Bordeaux, dont les historiens, et à leur imitation les romanciers d'alors, ne manquoient pas d'armer leurs guerriers.

Froissard fait une mention particulière des fers de Bordeaux (1)...... « *Et puis leur furent baillés leurs glaives* » *à pointes acérées de fer de Bordeaux* (2) ».

Les vers suivants de la chronique manuscrite de Du-

(1) T. 2, c. 17.
(2) T. 4, c. 6.

guesclin, ne laissent aucun doute sur la supériorité des vieilles trempes Bordelaises :

Un escuyer y vint, qui au comte lança
D'une espée de Bordeaux, qui moult cher lui coûta.

Les mines du bord de l'Océan sont à fleur de terre; les plus profondes y gisent à peine à dix ou douze décimètres sous les sables. Dans les hautes landes, le fer en *grain* ou en *rognon* se montre à découvert sur le terrain.

On peut donc considérer l'écorce des landes, comme une grande matrice où le minerai de fer se forme tous les jours. Mêlé avec l'argile, il la durcit en roches qui font le désespoir des agriculteurs; c'est l'*allios* des landes Bordelaises, également redouté aux environs de Mont-de-Marsan, sous le nom de *lapa*.

L'*allios* et la silice noirâtre ne souffrent guère que les bruyères, dont les forces organiques produisent à leur tour beaucoup de fer. Mais par une de ces compensations que la nature, toujours mère, même dans ses rigueurs, offre si souvent aux maux qu'elle fait, sous la cendre à peine refroidie des bruyères, on voit pulluler abondamment une graminée succulente, très-recherchée par les troupeaux; c'est le *fetuca duriuscula*, Linn., qui, indigène aux landes, se reproduit sans le plus petit soin. Ainsi, par une simple incinération, on convertira en pâturages l'*allios* lui-même et la silice noirâtre.

Il demeure donc bien démontré, qu'on peut mettre en productions plus ou moins importantes, la *totalité des landes sans exception*. Le propriétaire atteindra ce but, si, après avoir reconnu la classe ou espèce à laquelle appartient chaque partie de son domaine, il réserve pour la première les *céréales* et les *prairies*; élève dans la seconde les *grands arbres*, dont j'indique les plus convenables

dans la note paginale (1); et établit enfin dans la troisième, les *semis de pin*, en abandonnant aux bruyères les champs d'*allios* et de silice ferrugineuse.

On verra alors exécuter par les Français eux-mêmes, et d'une manière productive, cette culture des landes, problême dont la solution intéresse la France entière, presque autant que les deux départements qui bordent la Gironde et l'Adour; et si des raisons d'état ont jadis fait repousser la colonie de Maures, qui demandoit à cultiver ce vaste désert, des raisons de véritable et saine économie détermineroient aujourd'hui le plus éclairé des rois à encourager ceux de ses sujets qui voudroient se prêter à cette utile entreprise.

Les landes, bordées par l'Océan, renferment une race aborigène (2), qui diffère surtout par ses mœurs, ses usages et ses habitudes, du peuple plus mélangé qui l'entoure à l'est et au sud. Le *Landais* ou *Lanusquet*, par sa vie demi-nomade, ses vêtements de peaux d'animaux, sa saleté et sa paresse habituelle, se rapproche beaucoup du Hottentot.

L'industrie et le travail n'ayant pu changer encore ni le sol, ni les eaux, ni les productions de ce terrain, il s'y est en quelque sorte moulé lui-même : de là cette uniformité de costumes, de mœurs et d'habitudes, que l'on remarque dans toute l'étendue des landes.

---

(1) *Quercus robur*, Linn. — *Robiniana pseudo-acacia*. — *Robiniana viscosa*. — *Morus alba*. — *Juglans regia*. — *Quercus Hispanica*, (G. B. Pin.). — *Quercus tausin* (c'est le *robur* de Pline). — *Quercus racemosa*. — *Quercus nigra*. (Thore).

(2) *Boii*. V. Vinet sur Ausone, n°. 566.

Placeat reticere nitentem
Burdigalam et piceos malis describere Boios.

Epit. de Saint-Paulin à Ausone.

Dans la partie qui s'étend de Bazas à Bayonne, la plupart des gens du peuple ont les cheveux frisés, roussâtres et presque laineux; leur teint est généralement cuivreux et dur.

En descendant vers le nord, on s'aperçoit que le voisinage de Bordeaux a sensiblement altéré ces traits primitifs, sans cependant en effacer le type; mais partout le Landais, assez robuste, est lourd dans ses mouvements, borné dans ses idées, opiniâtre dans ses volontés.

Ce peuple conserve encore quelques mœurs; aussi voit-on fréquemment, dans les deux sexes, des seconds et des troisièmes mariages. Les filles y sont généralement retenues, et les jeunes garçons peu entreprenants; mais l'apathie a beaucoup de part à ces qualités : on s'y marie d'ailleurs d'assez bonne heure.

Le Landais, dans sa famille, vit avec la plus rigoureuse frugalité; sa boisson ordinaire est une eau séléniteuse; on n'a pu le déterminer à creuser des citernes. Il recueille l'eau des pluies, dans des vases qui lui sont communs avec ses chevaux et ses bœufs, quelquefois même avec ses pourceaux.

Sa nourriture ordinaire est du pain de seigle détrempé dans de l'eau bouillie avec le vinaigre, et assaisonnée avec du sel et quelques gousses d'ail; il ajoute quelquefois à ce potage un morceau de lard frit, qui, à la première impression du feu, prend la couleur et la forme du cuir usé d'une vieille chaussure.

L'hiver est la saison de la *mique* ou *cruchade;* c'est de la farine de maïs, grillée sur des charbons ardents, et délayée dans de l'eau bouillante, rarement dans le jus du lard. Les riverains du bassin d'Arcachon joignent à ce mets quelques coquillages et de petits poissons qu'ils vont pêcher eux-mêmes.

Dans quelques villages, la famille entière assiste au convoi du chef de la maison; ses amis grossissent le cortége. Leurs hurlements couvrent en tons aigus la modeste psalmodie du prêtre.

Le signe de deuil, pour les femmes, est une serviette ou un tablier noir jeté sur la tête; les hommes prennent la cape de berger, taillé comme le manteau des moines de la Haute-Egypte, qui le tenoient des Arabes.

Durant toute l'année qui suit le décès du père ou de la mère, les vases de cuisine sont voilés, et la vaisselle placée dans un ordre opposé à celui qu'ils avoient établi de leur vivant. Ainsi le besoin du moindre ustensile rappelle le respect dû à leur mémoire.

Les cérémonies du mariage y sont plus significatives encore.

La veille de sa noce, le futur, escorté de ses amis, frappe à la porte de la fiancée; le père, la mère ou le parent le plus proche, descend au coup donné, tenant par la main une vieille femme que le gendre repousse, en demandant *celle qui lui fut promise.* Celle-ci se montre alors, donne une fleur à son époux, et en reçoit une ceinture, qu'il noue lui-même autour de ses reins. Chez les Romains, la ceinture étoit le signe de la chasteté.

Si la jeune épouse va habiter la maison de son mari, elle trouve à la porte un balai; c'est l'investiture de ses fonctions domestiques. Lorsque le mari vient demeurer dans la maison de sa femme, le balai est remplacé par un joug de charrue.

Pendant tout le temps de la noce, la quenouille de la mariée est portée par une femme; c'est la *pronuba* des Romains.

Le pâtre, couvert de la cape dont j'ai parlé, ne se doute pas qu'il porte le manteau des moines de la Thébaïde;

au-dessous de ce vêtement, est une peau de mouton avec la laine en dehors. Ainsi affublé de l'uniforme de ses troupeaux, le Landais couvre sa tête du *barret*, coiffure Grecque (1), que les Basques, originaires de la Phénicie, ont transmise aux Béarnais. La cavalerie légère de France, qui a fait de cette toque un bonnet de police, la retrouva chez les Polonais, qui, l'ayant reçue des Russes, l'ont propagée en Allemagne. Ainsi, de l'Adour au Borysthène, une coiffure d'antique origine, mais qui ne garantit de rien, couvre à présent une grande partie des têtes de l'Europe.

On a vu que l'argile servant de base à tout le sol des landes, s'opposoit à l'infiltration des eaux; elles surnagent de toute part dans la saison pluvieuse; le moindre creux devient alors une mare; chaque pas du piéton élève un jaillissement, ou secoue sur ses vêtements une rosée insalubre.

Pour se soustraire à cette humidité malfaisante, et surtout pour dominer sur leurs troupeaux, les pâtres Landais, comme ceux de la Vendée, haussent leur taille et grandissent leur enjambée par des échasses dont l'étrier est ordinairement à deux pieds et demi de hauteur. Ainsi montés, ils suivent sans effort un cheval au trot, et le gagnent souvent de vîtesse; mais ils ne peuvent demeurer fixes et d'aplomb sur ces grêles supports. Pour prendre leur repos, ils appuient leurs reins sur un bâton, qu'ils nomment *pauou* (pal) ou *chouquey*; on les diroit alors juchés sur un trépied.

Les échasses étoient connues des Romains, même comme moyen d'accélérer la marche: « Si je vous avois fait prier

---

(1) Caylus, *rec. d'ant.*, t. 4, p. 7 des corrections.

» à dîner chez moi, dit un personnage de Plaute (1), votre » course eût été plus rapide que celle du cerf, et vos » pas plus grands que les enjambées de ceux qui s'élan- » cent sur des échasses ».

N.

(*La suite au numéro prochain*).

OPPOSITIONS ET RAPPROCHEMENTS.

I.

Il seroit curieux de rechercher l'influence des mœurs et de la civilisation sur la culture des terres. Les Gaulois, pendant plusieurs siècles, ne connurent point l'usage de la vigne, et ce ne fut même que l'attrait du vin qui les engagea à fondre sur l'Italie. Maintenant, au contraire, les vins les plus renommés sont ceux de France.

II.

Les Romains marquoient les jours malheureux avec du charbon, et les jours heureux avec de la craie. Ils prirent cette coutume des Scythes, qui, avant de se coucher, mettoient dans leurs carquois une pierre blanche ou noire, selon qu'ils avoient passé une journée heureuse ou triste. Voltaire observe (2) que cette coutume de marquer de blanc les jours heureux, et de noir les jours funestes, s'est conservée chez les Persans avec scrupule.

(1) *At si ad prandium me in ædem vos dixissem ducere,*
Vinceretis cervum cursû, et grallatorem gradû.

Plaut., *in Pœnul.*

(2) *Essai sur les mœurs*, tom. IV, pag. 310.

III.

La toge des Romains étoit blanche, mais ceux qui briguoient quelque magistrature, en augmentoient encore la blancheur en la frottant de craie, et de là on les appeloit *candidats*, ce qui signifioit *blanchis, éclatants de blancheur*. C'est pour cela que Perse (1) donne à l'ambition l'épithète de *cretata, enduite de craie*.

Nos candidats modernes ont adopté une autre mode. Ce n'est plus le blanc qui les distingue; on les reconnoît maintenant à leur costume noir, qui les feroit prendre pour des héritiers, s'ils avoient une figure moins chagrine. C'est en noir qu'ils font leurs visites, qu'ils colportent leurs pétitions, qu'ils assistent régulièrement aux audiences d'un ministre. La place leur échappe, leur costume se fane; ils ne se rebutent pas; et, comme le disoit Juvénal dans un autre sens, ils vieillissent en habit noir, *in nigrâ veste senescunt*.

IV.

Quand une femme Hottentote se marie en secondes noces, elle est obligée de se couper une phalange du petit doigt; si elle se marie une troisième fois, il faut qu'elle se coupe le troisième doigt. Les Tucumans, au Pérou, ont une coutume semblable.

Il y a eu une époque qui n'est pas fort éloignée, où, si cette coutume eût existé en France, la main toute entière de certaines femmes n'y auroit pas suffi.

Les Romains n'étoient pas aussi sévères: ils se contentoient de défendre aux femmes qui s'étoient mariées plus d'une fois, de toucher la statue de la Pudicité (2).

---

(1) Sat. v.

(2) Festus.

V.

Il y avoit, chez les Romains, une espèce de gladiateurs nommés *andabatæ*, qui combattoient à cheval et les yeux bandés. Nous avons une espèce d'écrivains polémiques qui ont pris pour champ de bataille la politique, où ils ne voient goutte ; il ne leur manque que le cheval.

VI.

Les Grecs étoient convaincus, par l'expérience, de l'empire que les chansons exercent sur le peuple; aussi le même mot (1) signifioit, dans leur langue, *loi* et *chanson*. Les Français, sans avoir donné une même dénomination à ces deux moyens de puissance, n'en ont pas moins senti leur influence mutuelle, et c'est même cette considération qui avoit fait définir notre ancien gouvernement, *une monarchie absolue, tempérée par des chansons*. Combien de fois, et surtout dans la révolution, n'avons-nous pas vu les *chansons* venir au secours des *lois*, ou les combattre avec l'arme du ridicule, et les faire bientôt tomber en désuétude? Fletcher de Salton, écrivain Anglois, disoit à ce sujet : « Donnez-moi le privilége de faire toutes les » chansons d'une nation, et je céderai volontiers à tout » autre le droit de faire ses lois ».

VII.

La révolution ne s'est pas contentée de détruire nos institutions et de bouleverser nos mœurs. Comme dans l'état social tout est lié, la langue Française s'est fortement ressentie de la confusion qui régnoit partout à cette époque. Nos grammairiens révolutionnaires, aussi barbares dans leurs expressions que dans leur conduite, violoient

---

(1) Νόμοις.

les règles du discours comme les principes de la morale. Ils créoient au hasard les mots les plus étranges, changeoient la signification de ceux qu'ils conservoient, et choquoient toutes les lois du langage. S'ils eussent plus long-temps souillé notre pays de leur honteuse tyrannie, d'un côté ils nous eussent fait rétrograder, par leur informe jargon, vers l'enfance des sociétés, tandis que de l'autre, leur férocité nous eût entraînés vers ces temps de dégradation et de décadence, où vont quelquefois se perdre les empires les plus civilisés.

Quelle n'eût point été la douleur de l'abbé d'Olivet, s'il fût ressuscité à cette époque, et si son purisme se fût trouvé aux prises avec l'argot révolutionnaire! On sait combien il étoit châtouilleux *sur la brève et sur la longue.* Il n'eût pas craint sans doute de s'exposer à mourir une seconde fois, pour défendre l'intégrité du dictionnaire et l'honneur de la syntaxe.

Pythagore, qui avoit observé des temps semblables aux nôtres, disoit à ce sujet : « N'apprends pas la langue des » peuples en révolution : chez eux le désordre des choses » passe dans les mots ».

VIII.

Plusieurs savants modernes avoient élevé des doutes sur l'histoire de Héro et Léandre. Au mépris des traditions, des monuments, des médailles qui attestent ce fait, ils s'obstinoient à le nier, et se retranchoient dans l'impossibilité de traverser à la nage le bras de mer qui sépare Abydos de Sestos. Ils appuyoient même leur incrédulité de raisons qui ne laissoient pas que d'inquiéter certaines personnes amies des traditions amoureuses. Elles voyoient, avec un chagrin que je ne saurois peindre, qu'on alloit leur enlever un des objets de leur culte, deux saints de

leur calendrier, et convertir en fable ce qu'elles étoient accoutumées à regarder comme une histoire. Mais que de grâces elles doivent rendre au dévouement de lord Byron, auteur d'un poëme intitulé *Zuleïca et Selim*, ou *la Vierge d'Abydos!* Ce courageux poète, comme il nous l'apprend lui-même dans son poëme, a entrepris de venger la mémoire des deux antiques amants. Rempli de cet enthousiasme pour les souvenirs de l'antiquité, qui malheureusement est devenu trop rare, il a traversé à la nage le détroit de l'Hellespont; et cependant, nouveau Léandre, il n'alloit pas joindre sur le rivage opposé une amante chérie qui lui offroit le prix de son audace et de ses fatigues. Maintenant, grâce à ce commentaire de nouvelle espèce, on ne doit plus conserver de doutes à ce sujet, et nous pourrons encore, sans craindre de les voir démentir, citer ces beaux vers de Virgile :

Quid juvenis, magnum cui versat in ossibus ignem
Durus amor? Nempè abruptis turbata procellis
Nocte natat cœcâ serus freta : quem super ingens
Porta tonat cœli, et scopulis illisa reclamant
Æquora; nec miseri possunt revocare parentes,
Nec moritura super crudeli funere virgo.

GEORG., liv. III.

Que n'ose un jeune amant qu'un feu brûlant dévore!
L'insensé, pour jouir de l'objet qu'il adore,
La nuit, au bruit des vents, aux lueurs de l'éclair,
Seul traverse à la nage une orageuse mer :
Il n'entend ni les cieux qui grondent sur sa tête,
Ni le bruit des rochers battus par la tempête,
Ni ses tristes parents de douleur éperdus,
Ni son amante, hélas! qui meurt, s'il ne vit plus.

DELILLE.

A. L.




GRAND-THÉATRE.

Représentations de mademoiselle Mars.

Il y a sans doute quelque désavantage à ne pouvoir rendre compte, jour par jour, des représentations de Mlle. Mars, et à n'offrir ici qu'une revue des principaux rôles où elle a paru. Nous avons pensé néanmoins que cet article, en réunissant des impressions éparses et toujours un peu fugitives, pourroit peut-être trouver grâce auprès de nos lecteurs. Heureux si nous parvenons du moins à leur retracer une foible partie du plaisir qu'ils ont éprouvé!

Une crainte nous a pourtant occupés en commençant. Outre que l'éloge n'est pas en général ce qu'on lit avec le plus de plaisir, nous ne nous sommes point dissimulé qu'aux yeux de certaines personnes,

Qui pensent que louer n'est pas d'un bon esprit,

nous allions nous donner d'abord un air tout à fait vulgaire, en admirant de bonne foi le talent de Mlle. Mars. C'est là sans doute un grand malheur. Faut-il l'avouer cependant? la crainte d'un si terrible anathème ne nous arrêtera point. Il se trouvera peut-être de bonnes gens qui croiront, comme nous, qu'un sentiment vrai est infiniment préférable à tout le persifflage de nos critiques à la mode, et nous nous abandonnerons le plus franchement du monde à l'impression que nous avons reçue.

Mlle. Mars débuta au théâtre comme on débute dans le monde, par les *ingénuités*. Une figure séduisante, je ne sais quel attrait qui accompagne toute sa personne et se

mêle à tous ses mouvements; un son de voix surtout, dont le charme flatteur va remuer l'ame; enfin, le talent de toucher sans effort, avec un mot, un geste, une exclamation, tels furent les dons heureux qui lui assurèrent d'abord les plus grands succès dans les rôles d'*ingénue*. Il seroit trop naïf de supposer qu'à l'exemple de tant d'autres, Mlle. Mars sortoit alors d'une de ces écoles de déclamation, où l'on prétend enseigner ce qui ne s'apprend point. Non sans doute: on a du talent, comme Mme. de Chaulnes avoit de l'esprit, *par la grâce Dieu;* et Mlle. Mars, à son premier début, ne dut rien qu'à la nature.

Depuis, son jeu s'est perfectionné sans doute par l'étude et la réflexion; mais cet art, tout prodigieux qu'il est, on ne le sent jamais; et c'est assurément chez Mlle. Mars un des premiers bienfaits de cette grâce native dont nous parlions tout à l'heure. Spirituelle comme la muse de la comédie elle-même, inattendue à force de naturel, elle se fait applaudir, comme les grands acteurs tragiques, par des frémissements et par des larmes. De l'aveu des juges les plus difficiles, nulle actrice ne s'est autant approchée de la perfection. Cette délicatesse de goût, qui, tout en apercevant les beautés, veut pourtant relever les défauts, se trouve avec elle entièrement déconcertée; et l'on peut lui appliquer ce que disoit Préville d'une célèbre actrice de son temps (Mlle. Dangeville): « *Elle s'est placée hors du mais* ».

Ce fut en 1809 que Mlle. Mars, dont la réputation ne pouvoit plus s'accroître dans les rôles d'*ingénue*, voulut essayer d'un autre emploi. Elle touchoit à cette époque de la vie, où les grâces enfantines cèdent la place à des traits plus nobles, à des formes plus prononcées; et comme l'ingénuité n'exclut pas la prévoyance, Mlle. Mars, pensant à l'avenir, résolut de remplacer Mlle. Contat, que le

théâtre Français venoit de perdre. Une autre actrice sembla quelque temps vouloir lui disputer cet héritage; mais en dépit de ses prôneurs, les efforts de Mlle. Leverd ne servirent qu'à mieux nous faire sentir la distance considérable qui séparera toujours le talent acquis du talent naturel.

Quelqu'un a très-bien remarqué qu'il n'y avoit qu'une nuance fort légère entre la fatuité et la niaiserie; c'est même pour l'observateur une chose assez amusante, de voir comme un seul mot suffit quelquefois pour faire descendre un homme de la dignité de fat aux rôles de *Brunet* ou de *Pothier :* mais dans le monde comme au théâtre, il nous semble qu'en y regardant bien, on découvriroit également plus de liaison qu'on ne pense entre l'emploi de *grande coquette* et celui d'*ingénue.* Souvent beaucoup de ruse est cachée sous l'air innocent d'une jeune fille, et le comble de l'art, pour certaines femmes, est d'atteindre précisément à ces manières naïves, qui semblent indiquer l'absence de tout art et de toute combinaison.

En saisissant bien ce point de vue que nous ne faisons qu'indiquer ici, peut-être aura-t-on la véritable cause des succès de Mlle. Mars dans ce dernier emploi.

Quoi qu'il en soit, de nombreux triomphes ayant marqué tous ses pas dans cette nouvelle carrière, Mlle. Mars fut définitivement proclamée *grande coquette ;* c'est aujourd'hui son premier titre au théâtre Français, où son rare talent a fait la fortune de plus d'une pièce médiocre. Les principaux griefs qu'on lui reproche dans ce genre, sont d'avoir soutenu *l'Assemblée de famille, la Comédienne, le Chevalier d'industrie*, et quelques autres comédies pareilles, qui n'offrent en vérité rien de comique, si ce n'est la réputation qu'on a voulu leur faire.

Grâce au charme irrésistible que répand autour d'elle

Mlle. Mars, sa première apparition sur notre scène a été marquée par les témoignages d'une satisfaction unanime. Il ne s'est trouvé personne d'assez mauvaise humeur pour disputer contre le plaisir de la voir et de l'entendre; et certes, dès qu'elle a paru, le public n'a pas été avare d'applaudissements.

C'est par le rôle le plus important de son nouvel emploi, par la *Célimène* du *Misantrope*, que Mlle. Mars a voulu débuter ici. Quelques personnes accoutumées au jeu brillant de Mlle. Contat dans ce même rôle, ont paru surprises que son heureuse émule n'étalât pas constamment comme elle tous les ressorts et tout le prestige de la coquetterie; mais elles n'ont pas sans doute réfléchi qu'on emploie d'autres armes pour briller dans le monde et pour séduire dans le tête à tête. Mlle. Mars nous a paru réunir avec habileté ces deux genres de coquetterie. Elle a déployé, dans la scène des portraits, ces manières à la fois piquantes et distinguées que donnent l'usage du grand monde et l'ambition d'y réussir; mais ailleurs, son genre de coquetterie, pour être moins brillant, n'en étoit que plus propre à charmer; et le spectateur le plus raisonnable a senti que s'il étoit à la place d'*Alceste*, il succomberoit avec la même foiblesse aux mêmes séductions.

On a dit avec autant de justesse que de bonheur, qu'on n'avoit de la grâce que par les nuances. Il semble que Mlle. Mars ait pris à cœur de mettre ce précepte en pratique, et chacun de ses rôles en est la preuve.

Nous avons vu beaucoup de personnes *qui ont passé l'âge des étonnements*, s'étonner encore du talent de cette actrice; mais nulle part elle ne leur a paru plus accomplie que dans le personnage d'*Araminte* des *Fausses Confidences*. Jamais en effet cette jeune veuve, dont le cœur cède si naturellement aux séductions de l'amour qu'elle

inspire, ne se montra plus intéressante que sous les traits de Mlle. Mars. C'est dans ce rôle surtout que brillent à la fois toutes les qualités aimables qu'on admire en elle, cet art de faire valoir les choses les plus simples, cette physionomie qu'anime le plus tendre intérêt, et cette voix si bien faite pour peindre les doux tourments du cœur. Elle produit dans cette pièce une illusion parfaite, contre laquelle viennent échouer tous les souvenirs que nous a laissés Mlle. Contat elle-même.

Notre projet n'est point de parler en détail de chacun des rôles où cette actrice inimitable a fait briller ce talent toujours si vrai, si piquant et si varié. Nous nous bornerons à rappeler, qu'après avoir successivement prêté toute la magie de son jeu aux productions les plus remarquables de Destouches, de Beaumarchais, de Fabre d'Eglantine et de quelques autres, elle est enfin revenue au père de la comédie, à cet admirable Molière, chez qui le sublime est sans cesse à côté du plaisant.

Pleine, comme lui, d'instinct et de verve, Mlle. Mars a fait sentir avec beaucoup d'art les nuances si délicates que présente le rôle d'*Elmire* dans cette immortelle comédie de *Tartuffe*. Elle a parfaitement exprimé la différence qu'on doit apercevoir entre une coquette de profession, et la femme honnête qui, pour démasquer un hypocrite, se voit forcée à lui tendre un piége bien séduisant. Il est impossible, dans les scènes très-vives où l'expose l'entêtement d'*Orgon*, de mieux conserver à la fois le respect des bienséances et l'intention profondément comique de l'auteur. Mlle. Mars a montré là surtout une grâce et une décence parfaites : cette actrice n'a pas dit un vers, n'a pas fait un geste qui ne prouvât à quel point l'esprit, quand il est si bien secondé par la nature, sait donner le ton, la pause et la physionomie convenables à

chaque situation ; en un mot, elle a constamment été au niveau de la pièce : nous ne saurions en faire un éloge plus complet.

Ce personnage d'*Elmire* et celui d'*Araminte* dans les *Fausses Confidences*, sont assurément ceux où Mlle. Mars a le mieux mérité les suffrages des connoisseurs. Aux yeux de la foule, d'autres rôles ont pu développer en elle des qualités plus brillantes; si nous n'en disons rien cependant, on ne doit pas imputer à l'oubli les sacrifices que nous sommes forcés de faire à la précision. Nous ajouterons seulement, qu'habile à se pénétrer toujours de l'esprit et du caractère de ses personnages, nulle actrice ne sait mieux captiver l'imagination, par ces détails simples, mais vrais, qui donnent de la vie aux moindres circonstances. On ne peut lancer le trait avec une intention plus juste et des inflexions de voix plus heureuses ; on ne peut offrir des contrastes plus piquants, un goût plus délicat, ni un accord plus extraordinaire de coquetterie et de sensibilité. Aussi la foule s'est-elle constamment portée aux représentations de Mlle. Mars; aussi l'a-t-on toujours applaudie avec une sorte d'enthousiasme qui fait honneur au goût de nos compatriotes. Les Bordelais conserveront une longue impression de ce talent pur et flexible, dont le prestige ne sauroit être mieux comparé dans son genre, qu'à celui qu'on éprouve en voyant jouer Talma lui-même. Comme Talma, Mlle. Mars possède en effet ce je ne sais quoi d'électrique qui fait les grands acteurs, et ce charme qui ne se laisse point oublier.

E.

LA RUCHE D'AQUITAINE,

JOURNAL DE LITTÉRATURE

ET DE SCIENCES.

15 Juillet 1817.

STANCES A UNE COQUETTE.

Séparons-nous, jeune indiscrette,
Vous l'ordonnez, moi je le veux.
Je suis jaloux, et vous coquette;
L'oubli seul peut nous rendre heureux.

L'Amour vous a donné ses ailes,
Et son carquois, et son flambeau;
Ses traits sont dans vos mains cruelles;
Moi je n'obtins que son bandeau.

J'aime les champs, et vous la ville;
L'éclat du monde vous sourit;
Je suis crédule, et vous habile;
J'ai trop d'amour, vous trop d'esprit.

Un mot, un geste, un rien m'afflige;
Que d'instants passés dans les pleurs!
Mais pleurer vous semble un prodige,
Vous ne croyez pas aux douleurs.

Je vous rends une foi douteuse,
Et je vous quitte sans détour.
De mes chagrins soyez heureuse;
Moi je le fus de mon amour.

Voguez sur l'océan du monde,
De l'œil encor je vous suivrai;
Et sur vous si l'orage gronde,
Appelez-moi, je reviendrai.

(*Par* M. Joannet).

VERS

Adressés à des Médecins qui n'étoient pas d'accord.

Ah! croyez-moi, vivez en frères,
Graves docteurs, accordez-vous,
Ou de tous les dieux funéraires
Craignez d'allumer le courroux.
Vos débats affligent la Parque,
Pluton tremble pour ses autels,
Et Caron, oisif dans sa barque,
Nous croit devenus immortels.

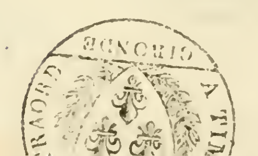
(Par M. ***).

A CORINNE.

Oui, votre haine est légitime,
Et j'applaudis à vos fureurs:
Egalez ma peine à mon crime,
J'ai mérité tous les malheurs.
Pourtant, quel est dans la querelle
Le plus coupable de nous deux?
Moi, j'ai cessé d'être amoureux,
Et vous, Corinne.... d'être belle.

(Par M. ***).





ÉPISODE

D'un nouveau roman Anglais.

Le fragment que nous offrons ici à nos lecteurs, est extrait d'un roman Anglais, intitulé *l'Antiquaire*, qu'on avoit d'abord attribué à Walter Scott, auteur du poëme de *Marmion*, de *la Dame du Lac*, et de quelques autres ouvrages moins connus parmi nous; mais on s'accorde à dire aujourd'hui que ce roman est de l'un de ses frères. La scène qu'on va lire se passe en Écosse, sur un rivage dont la description offre une grande vérité locale. Il est même remarquable que l'ouvrage est écrit en partie dans le dialecte Ecossais du Nord, que tous les Anglais n'entendent pas, et ce n'est pas là un petit obstacle à la traduction de ce roman; on assure cependant qu'on s'occupe de le traduire, et qu'il va paroître incessamment à Paris.

.... Quand cela fut arrangé, et que le commissionnaire eut été expédié, le chevalier Arthur et sa fille quittèrent la grande route, et prirent un sentier au travers des dunes, pour s'approcher de la mer et suivre le rivage. La marée montoit, et étoit déjà plus avancée qu'ils ne l'avoient cru; mais cela ne leur donna aucune inquiétude. Il y avoit à peine dix jours de l'année où la mer s'élevât assez haut pour couvrir la plage, et ne pas laisser un chemin sec le long des rochers à pic. Dans les hautes marées du printemps, et quand il y avoit une forte houle de mer, ce passage n'étoit pourtant pas sans danger, et la tradition avoit conservé le souvenir de plusieurs voyageurs noyés dans

cet endroit; mais ces événements étoient anciens, on n'y croyoit qu'à demi, et ces histoires servoient plutôt à la conversation des paysans au coin du feu, qu'elles n'étoient des leçons de prudence. Cela n'empêchoit personne de prendre, dans l'occasion, le chemin le plus court, pour aller de Knockwinock à Moukbarns, par l'estrand.

Sir Arthur et sa fille jouissoient de l'aspect des rochers et de l'agrément de marcher sur un sable frais et dur. Ils s'applaudissoient d'avoir choisi cette route; mais miss Wardour observa cependant que la marée précédente avoit laissé des traces à une beaucoup plus grande hauteur que les marques permanentes ne l'indiquoient. Le coucher du soleil étoit très-pittoresque. Son disque rougeâtre, et dont les dimensions paroissoient agrandies, alloit se cacher dans l'Océan. Ses derniers rayons doroient les nuages amoncelés. Il y avoit une sombre magnificence dans cet assemblage de vapeurs, qui représentoient des pyramides et des tours fantastiques, colorées des plus riches teintes. La vaste mer réfléchissoit tout cet éclat; sa surface étoit tranquille, et la vague de la marée envahissoit les plaines de sable d'un mouvement imperceptible, mais pourtant rapide.

Miss Wardour marchoit en silence à côté de son père. Elle admiroit ce paysage si nouveau pour elle; elle repassoit dans son ésprit des souvenirs qui lui donnoient encore de l'agitation; et le chevalier, dont la dignité avoit été offensée quelques moments auparavant, n'étoit point disposé à entamer la conversation avec sa fille. Ils suivoient donc en silence les sinuosités de la côte. Ils dépassèrent successivement plusieurs parties saillantes des rochers, et se trouvèrent enfin dominés par une longue chaîne de précipices, qui ont fait surnommer ce rivage *la côte de fer*. Elle est redoutée par tous les pilotes, à cause de ses nombreux écueils. Les rochers, qui s'élevoient à deux ou trois

cents pieds, étoient coupés de profondes anfractuosités, dans lesquelles les oiseaux de mer venoient nicher par milliers, à l'abri des attaques de l'homme. Ces oiseaux, avertis par l'instinct qui leur fait présager les tempêtes, poussoient des cris aigus, et voloient en désordre autour de leurs nids. Une réverbération d'un rouge obscur teignoit la face des rochers, et donnoit au crépuscule qui commençoit, quelque chose de sinistre. Le vent s'éleva; mais ses mugissements sourds et l'agitation de la mer précédèrent son arrivée sur la plage. Les vagues commencèrent à se briser sur les écueils, et leur fracas, renvoyé par les échos, imitoit le bruit d'un tonnerre lointain.

Miss Wardour éprouva quelque crainte. Elle prit le bras de son père, et se serrant contre lui, elle lui dit: Nous aurions mieux fait, je crois, de suivre la grande route. Sir Arthur regarda autour de lui, et prétendit qu'il n'y auroit point d'orage; mais pourtant il doubla le pas, et Isabelle avoit de la peine à le suivre.

Ils arrivèrent au centre d'une baie d'environ deux milles de large, qui figuroit un croissant. Les deux pointes de ce croissant étoient formées par des masses de rochers presqu'à pic sur la plage; et, aux progrès rapides de la marée, il devenoit incertain qu'il fût possible de doubler le cap qui se présentoit devant eux, ou de retourner à temps sur leurs pas; tous deux conçurent la même crainte; mais l'un et l'autre se gardèrent bien de l'exprimer. Ils marchoient en silence, et se sentoient déjà presque hors d'haleine.

Cependant, au travers de la pluie qui commençoit à tomber, et des tourbillons de poussière que le vent enlevoit au pied des rochers, ils découvrirent une figure humaine qui s'avançoit à leur rencontre. Ah! grâces à Dieu, s'écria sir Arthur, nous doublerons Halket-head;

voilà quelqu'un qui vient d'y passer. Dieu soit loué ! répondit Isabelle à demi-voix.

L'homme qui venoit à eux faisoit des signes; mais ils le voyoient trop indistinctement pour y rien comprendre. Au moment de le joindre, sir Arthur reconnut le vieux mendiant Ochiltree. On dit que dans un danger pressant et commun, les animaux eux-mêmes oublient leurs antipathies. Le juge de paix et le mendiant devinrent amis lorsqu'ils se virent également pressés par la mer montante, dans cette enceinte étroite qui n'offroit aucune retraite.

Pourquoi n'êtes-vous pas retournés quand je vous ai fait signe ? s'écria le mendiant. Mon Dieu, nous n'avons pas compris, répondit le chevalier avec beaucoup d'émotion: nous voulions doubler la pointe de Halket.

Impossible ! Au moment où nous parlons, la marée y est déjà. Il y a vingt minutes que j'y ai passé; la vague s'avançoit de la hauteur d'un homme. Il faut retourner vîte, vîte; il faut tâcher de pouvoir repasser là-bas à Ness-point : il n'y a pas d'autre salut.

Ils n'hésitèrent pas; et sans s'arrêter à des raisonnements inutiles, ils se fièrent à l'expérience du mendiant. Pendant qu'ils revenoient sur leurs pas aussi rapidement qu'il leur étoit possible, et en cachant de leur mieux l'angoisse qu'ils éprouvoient, Ochiltree leur raconta qu'il avoit été informé de leur tentative, et que présageant le danger auquel ils alloient être exposés, il étoit accouru sur la plage pour les avertir, s'il étoit temps encore. Il exprima beaucoup de doutes sur la possibilité d'arriver à Ness-point. Il fit remarquer à sir Arthur, qu'un certain rocher de Raton, qui, dans les hautes marées, se voit encore comme la proue d'un vaisseau, étoit déjà couvert par les vagues. Courage ! courage ! Mademoiselle, ajoutoit-il, nous pouvons encore arriver. Prenez mon bras de

l'autre côté, tenez : nous ferons tout ce que nous pourrons pour vous tirer d'affaires. Ce seroit, ma foi, bien dommage qu'il arrivât un malheur à une noble demoiselle comme vous, qui êtes si bonne aux pauvres ! Puis il faisoit des observations inquiétantes sur le progrès rapide de la marée, en répétant que de la vie il n'avoit rien vu de pareil.

Il est difficile, en effet, de se représenter une situation plus cruelle. Les mugissements de la tempête, et les cris continuels des oiseaux de mer, sembloient de funestes présages pour ces trois êtres dévoués à la mort ; car, à chaque seconde, ils voyoient resserrer le petit espace qui séparoit encore d'une mer furieuse les bancs de rochers à pic. Déjà ils se sentoient mouillés de l'écume que le vent enlevoit à la vague, et bientôt celle-ci arriva jusqu'à eux. Les yeux fixés sur la pointe de Ness, et nourrissant encore l'espoir d'y atteindre, ils couroient plutôt qu'ils ne marchoient; mais une projection du rocher leur en déroba la vue. Ce fut un surcroît d'angoisses. Cet objet en perspective soutenoit leur courage. Ils ne le perdirent pas néanmoins tout à fait, et ils poursuivirent leur marche précipitée. Mais, hélas! lorsqu'ils arrivèrent à cette projection du roc qui leur cachoit la pointe de Ness, celle-ci avoit entièrement disparu. Ce signal de salut étoit perdu au milieu de mille brisans; et les flots en furie frappant contre ce promontoire, marquoient sur le noir rocher une zone d'écume blanchissante.

A cette vue, le vieux mendiant perdit courage. Mon Dieu ! aie pitié de nous ! s'écria-t-il; qu'allons-nous devenir? Isabelle poussa un cri de détresse, et sir Arthur, hors de lui-même, répéta : Nous sommes perdus!.... Ma fille! ma chère fille!... et l'émotion lui coupa la voix. Mon père! répondit Isabelle, en le pressant dans ses bras,

et incapable d'en dire davantage........ Après un moment de silence, elle reprit, en s'adressant au vieillard : Et vous, pauvre malheureux, qui êtes ici pour nous! Oh! que cela ne vous inquiète pas, ma bonne demoiselle, répondit le mendiant. J'ai vécu assez long-temps pour être las de la vie. Quelques jours plus tôt ou plus tard, sur un grand chemin, sous la neige, ou dans la mer, peu importe où que je meure.

Brave homme!.... reprit sir Arthur. Mais n'avez-vous aucune idée? Inventez donc quelque moyen de nous sauver. Je vous enrichirai; je vous donnerai une ferme; je vous.....

Nous allons être aussi riches l'un que l'autre, interrompit le vieillard d'un ton solennel. Ils étoient parvenus à un point du rocher un peu plus élevé, et ils s'y arrêtèrent dans la conviction que toute tentative pour aller plus loin ne feroit que hâter leur perte. La marée montoit toujours. Les vagues devenoient de plus en plus furieuses; et ils étoient là comme on nous peint ces premiers martyrs du christianisme, qu'on exposoit aux bêtes féroces, et qu'on forçoit à demeurer témoins de l'impatiente rage des animaux prêts à les dévorer, aussitôt que les barrières qui les contenoient seroient écartées.

Cependant l'ame énergique de miss Wardour n'étoit point abattue. Elle ne s'abandonnoit point au désespoir, et son imagination travailloit sur les moyens de salut qui pouvoient rester encore. Succomberons-nous, dit-elle, sans faire un dernier effort? Ne tenterons-nous point de trouver quelque passage dans les crevasses du rocher, et de nous élever assez haut du moins pour n'être pas entraînés par la marée? On s'occupe de notre danger: il n'y a pas de doute. On cherchera à nous donner des secours, si nous pouvons seulement les attendre.

Sir Arthur, découragé, n'entrevoyoit aucune possibilité de salut. Cependant, il se tourna machinalement vers le vieillard, pour savoir son avis. Celui-ci répondit, qu'autrefois il avoit souvent hasardé sa vie dans ces précipices, en se faisant suspendre à une corde, pour enlever des nids d'hirondelles de mer; qu'il se rappeloît qu'il y avoit une certaine saillie du rocher à laquelle on attachoit la corde. Il achevoit à peine ces paroles, lorsqu'il crut apercevoir un objet suspendu au-dessus de leurs têtes. Dieu vient à notre secours, s'écria-t-il tout à coup, voilà qu'on nous aide! Puis, élevant la voix de toute sa force, il tâcha de faire connoître la direction à prendre pour arriver jusqu'à eux. Il réussit : l'homme qui s'exposoit pour les secourir, descendit par un grelin jusque sur une corniche élevée encore d'une vingtaine de pieds au-dessus de l'endroit où ils se trouvoient. Parvenu là, il leur jeta une corde à nœuds, après l'avoir fixée au rocher. Le mendiant commença par se dépouiller de son manteau bleu, pour en envelopper miss Wardour; il fixa ensuite fortement l'extrémité de la corde autour d'elle; après quoi, il se mit à monter lui-même le long de cette corde, en s'aidant des pieds et des genoux contre la face du rocher. L'entreprise étoit forte et périlleuse pour un homme de son âge. Deux ou trois fois il faillit à tomber; mais son courage le soutint, et il parvint jusque sur une petite plate-forme, où Lovel (car quel autre qu'un amant auroit pu tenter une telle entreprise?) attendoit dans de mortelles transes le succès des moyens que l'amour lui avoit inspirés. Réunissant alors leurs efforts, Lovel et Ochiltree enlevèrent doucement Isabelle jusque sur la corniche où ils étoient placés. Lovel descendit ensuite pour aider sir Arthur, en l'attachant sous les bras avec la corde de secours. Il remonta

comme avoit fait Ochiltree; puis, joignant ses efforts à ceux du vieillard, et encourageant sir Arthur à s'aider lui-même, il parvint à le hisser sur la saillie où ils étoient réunis.

En se voyant ainsi miraculeusement sauvés d'une mort qui paroissoit inévitable, le père et la fille éprouvèrent un mouvement subit d'attendrissement. Ils se pressèrent dans les bras l'un de l'autre, en pleurant de joie. Cependant ils avoient la perspective de passer cette nuit orageuse sur un espace resserré et glissant, qui leur suffisoit à peine. Ils étoient là suspendus entre le ciel et l'Océan, comme les oiseaux habitants de ces lieux inaccessibles. L'écume des flots qui battoient avec fureur le pied du rocher, s'éleva bientôt jusqu'à cette saillie étroite, et les mugissements de la vague sembloient redemander comme une proie les fugitifs qui lui avoient échappé.

C'étoit une nuit d'été; mais le vent étoit si violent, la pluie tomboit avec tant d'abondance, qu'il étoit difficile de comprendre comment une personne aussi délicate que miss Wardour, pourroit survivre à une telle épreuve. Le mendiant en témoigna tout bas son inquiétude à Lovel. Il y a, entre les hommes d'une trempe d'ame courageuse, une sorte de sympathie secrète qui n'a pas besoin de préliminaires. Lovel avoit déjà apprécié Ochiltree, et il s'associoit de cœur à ses craintes et à ses vœux. Il proposa donc de remonter par le grelin qui étoit encore en place, et d'aller appeler des secours. Ochiltree s'y opposa vivement. Il lui représenta que c'étoit un miracle qu'il s'en fût tiré en descendant, quoiqu'il y eût encore du jour, et qu'il lui seroit impossible de remonter de nuit. D'ailleurs, ajouta le vieillard, c'est mon affaire à moi. C'est mon premier métier que de monter et de descendre par un grelin; laissez-moi faire, et tenez-vous

coi. Il faut moudre le blé mûr, et épargner le blé vert.

Restez, restez tous deux, je vous en conjure, interrompit Isabelle; je suis bien, je ne souffre pas; je passerai ici la nuit, s'il le faut, je m'en sens la force. A peine achevoit-elle ces mots, qu'elle se trouva mal. Ses genoux fléchirent, et elle seroit tombée dans la mer, si Lovel et Ochiltree ne l'eussent soutenue et placée à côté de son père, qui lui-même n'ayant plus la force de se tenir debout, s'étoit accroupi contre le rocher.

Cependant Oldbuck et son neveu, dévorés d'inquiétude, erroient avec une troupe de matelots sur la crête des précipices, et poussoient des cris que répétoient les échos, mais que le bruit du vent et des vagues empêchoit de parvenir distinctement aux quatre personnes en péril. Toutefois Lovel crut entendre quelque chose qui ressembloit à des voix humaines; et joignant ses cris à ceux du vieillard, il eut bientôt la certitude qu'ils étoient entendus, et qu'on leur répondoit. Les matelots, qui connoissoient toutes les saillies de ces rochers, comprirent dans quel endroit sir Arthur et sa fille devoient s'être placés, et avec leur adresse industrieuse, ils eurent bientôt construit, sur le bord de l'abîme, une espèce de grue. Ils attachèrent fortement à la corde principale un fauteuil en bois; puis ils firent descendre avec ce fauteuil un grelin solidement fixé, qui étoit destiné à être maintenu roide par le poids d'un de ceux qui étoient en bas, et à servir ainsi de régulateur à la personne qui seroit sur le fauteuil, afin que le vent et le mouvement d'ascension ne lui fissent pas courir le risque de se froisser contre les aspérités du roc. Lorsque le fauteuil parvint à la portée de Lovel, il délibéra un moment avec le vieux mendiant s'ils confieroient à cette frêle machine le salut de miss Wardour. Ils s'y résolurent cependant, par la

considération des dangers qu'elle alloit courir en passant la nuit entière exposée à la pluie et à l'écume des vagues; mais il ne fut point facile de la décider à faire sa retraite avant son père. Elle s'y détermina enfin, lorsque Lovel lui dit qu'elle ne voudroit pas sans doute laisser faire à sir Arthur le premier essai d'un moyen aussi périlleux. Lovel n'avoit pas négligé toutefois de s'assurer de la solidité de la grue, en joignant son poids à celui d'Ochiltree, pour donner à la corde une vive secousse à laquelle elle avoit fort bien résisté.

Sir Arthur les embarrassoit encore par l'opposition qu'il mettoit à l'ascension de sa fille. Tandis que Lovel, avec une sollicitude et un soin extrêmes, employoit son mouchoir, sa cravatte, et la ceinture de cuir du mendiant, pour attacher solidement miss Wardour sur le fauteuil, sir Arthur, qui n'avoit pas la force de se lever, lui répétoit sans cesse: Que faites-vous? Je ne veux pas qu'elle me quitte. Isabelle, restez avec moi, je vous l'ordonne. Mais Ochiltree tâchoit de le calmer, de lui faire entendre raison, et Isabelle s'en fioit à Lovel. Enfin, quand toutes les précautions furent prises, ce dernier, joignant sa voix à celle d'Ochiltree, poussa un grand cri qui signifioit qu'on étoit prêt. Isabelle, bien prévenue sur la manière d'éviter les froissements contre le rocher, saisit le grelin que ses deux aides maintenoient tendu; elle dit adieu à son père, et s'abandonna à la Providence.

Après quelques minutes d'une attente pleine d'angoisses, ils entendirent pousser des cris de joie, qui leur annoncèrent l'heureuse réussite de l'entreprise.

(On comprend que les trois autres furent sauvés successivement et par le même moyen)......

ESSAIS

Sur le département de la Gironde.

(DEUXIÈME ARTICLE).

Suite des Landes.

Ce vaste désert est quelquefois égayé par le *cujelier* (1), dont le chant cadencé prouve que dans les lieux les plus désagréables, la nature place toujours quelque consolation. Les airs doux et variés de cette alouette se font entendre la nuit comme le jour, à la différence des autres espèces, qui ne gazouillent que lorsqu'elles s'élèvent pour prendre leur vol. On peut donc regarder le cujelier comme *le rossignol des landes;* car ce n'est ni au bord des mares, ni sous le triste feuillage du pin, qu'on peut espérer de rencontrer la plaintive Philomèle.

Mais là où l'alouette remplace le rossignol, on ne doit pas s'attendre à trouver dans les airs populaires une mélodie bien attrayante. Rien n'est plus triste, en effet, que le chant du Landais. Dans ses travaux champêtres, et jusque dans ses fêtes nuptiales, ses tons lents et sombres, ses modulations traînantes, expriment complétement l'état passif de son ame alourdie et de son esprit tristement épais : ses airs les plus joyeux ressemblent encore à des complaintes.

Sa danse n'est ni plus vive ni plus gracieuse. Dans cet exercice, qui est un plaisir partout ailleurs, les jeunes

(1) *Alauda arborea.* Voyez les figures enluminées de Buffon, n°. 669.

garçons surtout semblent ne voir que la continuation du travail et de la fatigue, qu'ils redoutent par-dessus tout. Sous ce rapport, leurs pas gauches et niais, et leurs trémoussements monotones, sont une véritable *danse de caractère.*

Le jurement du laboureur Landais a quelque chose d'antique et de solennel, dont il ne se doute pas lui-même. Ses bœufs sont hâtés ou rappelés à l'obéissance, non par ces interjections graveleuses dont Voltaire a pris la peine de classer les nuances, mais au nom de Jupiter, *per Jov.* (1). Cette exclamation, articulée fortement, et presque toujours sans colère, est le seul indice bien constaté de l'adoration du père des dieux dans les landes. Les peuples pauvres ne bâtissent ni temples ni autels durables, le temps chez eux n'a guère qu'eux seuls à dévorer. Ce n'est donc que dans leur langage et dans leurs habitudes, que l'on peut retrouver encore quelques traces de leur religion primitive.

Telle est, dans ses plaisirs comme dans ses occupations les plus pénibles, cette race parfaitement assortie au pays qu'elle habite. En vain quelques hommes policés et quelques spéculateurs hardis y ont apporté l'exemple du travail et de mœurs moins sauvages, l'apathie Landaise est demeurée immobile.

La pauvreté s'abrutit par ce qui est une vertu chez les gens riches, je veux dire, par la sobriété dans les désirs. En les habituant au mal-être, cet excès de modération donne aux peuples paresseux une profonde indifférence pour un meilleur sort; cette absence de toute ambition arrête alors tous les progrès; celui qui, à force de privations, se suffit à lui-même, ne fournit plus rien à ses voi-

(1) A Illats, Castelnau, Saint-Laurent du Médoc, etc.

sins. De tous les dogmes philosophiques, l'indifférence pour les richesses est à coup sûr le plus anti-social : la morale et la religion ne condamnent de la fortune que le mauvais usage.

L'administration supérieure doit donc inviter, forcer même si elle le peut, l'habitant des landes à enrichir les contrées qui l'environnent, non-seulement par de meilleures productions, mais encore par de plus grands besoins, qui, naissant des goûts que donne une plus grande fortune, augmenteront la consommation des objets que les autres possèdent; car, n'en déplaise à Smith (1), c'est bien le travail qui produit les choses vénales; mais la consommation elle seule peut leur donner de la valeur. *Sans la consommation, la production n'est qu'une dépense ruineuse.* Puisse cette vérité, qu'on ne peut trop répéter, pénétrer enfin dans ces cabinets où, classant en colonnes des tarifs quelquefois irréfléchis, on rive à froid les entraves du commerce!

L'habitant des landes a déjà tous les défauts de celui des villes, excepté la prodigalité; il n'y a donc rien à perdre à le rapprocher davantage de la civilisation générale. Quand la morale ne peut plus arrêter les vices, la tâche de l'administration est de les rendre utiles.

L'espèce humaine n'est pas la seule qui soit arriérée dans les landes; les animaux domestiques se ressentent aussi d'un terrain dont la fatale influence dégrade tout ce qu'il nourrit. Comme ceux de la Sardaigne et de la Corse, les chevaux Landais sont extrêmement petits, mais nerveux et presque infatigables. Cette ressemblance provient de ce que les uns et les autres, quoique élevés sur des sols de qualités différentes, sont réduits à des pâturages mai-

(1) *Richesses des nations.*

gres et disséminés sur de grands espaces. Cette habitude d'un mouvement forcé consolide leur jarret, et leur conserve beaucoup de feu; mais d'autre part, l'exercice violent et continu qui commence dès leur naissance, arrête leur développement; la nature chez eux consomme en fatigues prématurées, ce qu'elle auroit employé en accroissement.

Ce n'est donc qu'en augmentant les cultures, qu'on peut espérer de perfectionner les chevaux des landes. Des forêts plus étendues et mieux couvertes, des sources que la fraîcheur des bois rendra plus vives et plus durables, des pacages plus rapprochés et plus succulents, referont bientôt cette race, qui ne s'est dégradée que parce que, forcée de paître à la course, elle dévore d'avance ce qui devoit servir à développer ses formes.

Ainsi, tout se lie dans le système que nous proposons. C'est par le terrain même qu'il faut commencer l'amendement des chevaux Landais : alors, mais alors seulement, des étalons de choix pourront améliorer leur taille. Des *croisements* faits avant cette époque, seroient prématurés, peut-être même nuisibles, en introduisant les éléments d'une espèce inhabituée à l'état actuel de ces terrains.

J'aurois voulu jeter quelque agrément sur ces aperçus vétérinaires; mais ce n'est pas en décrivant les pâtres et les troupeaux Landais, que l'on peut écrire des *pastorales;* mon unique ressource est de me rendre clair et concis.

On voit encore de nombreuses mais chétives bêtes à laine, vaguer au milieu des *jaugues* et des bruyères; l'extrémité de chacun de leurs flocons porte l'échantillon durci de la fange ou de la litière plus infecte encore sur laquelle ces animaux ont pris leur repos; l'odeur aigre de

suint (1) les annonce de loin; malheur au voyageur qui se trouve sous leur vent! Vus de près, ces troupeaux sont presque aussi dégoûtants que leurs maîtres.

Je ne puis trop signaler cette excessive incurie, si nuisible à tout ce qui est condamné à vivre dans les landes; elle affecte d'autant plus désagréablement, que dans le reste de la Guienne on retrouve partout, et parmi les plus pauvres, l'antique propreté des Gaules, qu'Ammien Marcellin, et long-temps après lui le président Faucher, avoient principalement remarquée dans l'Aquitaine (2); mais leurs observations ne s'étoient pas étendues jusque dans les landes. Fidèlement transmise de génération en génération, l'extrême saleté du peuple y entretient ces affreuses maladies apportées par les Maures, et dont le moindre effet est de rendre ceux qui en sont frappés, l'horreur des autres et d'eux-mêmes.

On retrouve encore dans les landes de Bazas, quelques-unes de ces malheureuses familles, qui, sous le nom de *Gahets* en Guienne, de *Cacous* en Bretagne, de *Cagots* dans le Béarn et la Navarre, étoient relégués comme des

---

(1) C'est le nom de ce *savon à base de potasse,* dont les laines sont toujours plus ou moins imprégnées, et qu'on enlève par le moyen du dégraissage. Le déchet sur la laine des landes est de cinquante à soixante pour cent. Je saisis cette occasion pour observer, 1°. que l'urine putréfiée est au moins inutile au dégraissage; 2°. que l'urine fraîche lui est contraire, en précipitant la graisse sur la laine; 3°. qu'on supplée l'eau courante, qui est le meilleur moyen de dégraissage, en faisant macérer la toison, après son lavage, dans un vingtième de son poids de savon d'huile d'olive, dissous dans de l'eau.

(2) « Dans toutes les Gaules, dit Ammien Marcellin, et principalement *en Aquitaine,* on ne rencontre aucune femme déchirée » et vêtue de haillons sales, comme ès autres pays, quelque pauvre » qu'elle soit ». Faucher, *antiquités Gauloises,* tom. 1er., ch. 5.

victimes frappées par le ciel de la plus affreuse des dégradations physiques.

Ainsi l'éléphantiasis (1) est encore cantonné dans le département de la Gironde. De ce réservoir impur sortent chaque année les lèpres syphilitiques (2), avec nombre de maladies cutanées dignes de figurer dans les horribles dessins d'Alibert et de Galès (3), et les scrofules héréditaires (4), qu'une meilleure culture, l'entretien des eaux courantes, la construction des citernes en remplacement des mares, l'introduction d'autres mœurs, et surtout une plus grande propreté, feroient bientôt disparoître de toutes les landes.

On nomme *parcs*, dans les landes, non de simples clôtures pour la retraite des troupeaux, mais de grandes bergeries construites en planches, et défendues contre les intempéries du ciel par des couvertures de chaume, et quelquefois même, ce qui est plus nuisible encore, par un simple rang de tuiles, qui, à l'ardeur du soleil, deviennent, pendant les courtes nuits d'été, autant de réchauds d'une chaleur insupportable. Ces prisons à brebis, sudorifiques durant six mois de l'année, laissent pendant l'hiver entrer en sifflant, par les larges joints de leurs ais, les vents humides et les pluies glacées. Ainsi sous ces parcs, dont le plus grand nombre attendent encore un Hercule (5), les malheureux troupeaux trouvent les in-

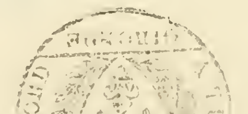
(1) La lèpre des Arabes, connue en France sous le nom de *ladrerie*.

(2) *Id est, mixta morbis venereis.*

(3) Auteurs modernes qui ont donné les dessins de plusieurs maladies de la peau.

(4) Écrouelles.

(5) Chacun connoît ce qu'il fit pour *Augias*. C'est des douze travaux du héros Grec, celui dont on a le plus de besoin et le moins d'idée dans les landes.



convénients du parcage à l'étable et de celui à l'air libre, sans y rencontrer aucun de leurs avantages.

On pourroit cependant réunir les deux méthodes, en couvrant de pelouses l'aire qui précède ces bergeries, après leur avoir donné l'espace et l'abri qui leur manquent. On voit dans le midi de la France nombre de ces étables, construites et voûtées en maçonnerie de moellons liés avec de l'argile. Cette construction garantit des excès opposés du froid et du chaud; les matériaux en sont abondants dans les landes.

Je voudrois encore que ces demeures, fréquemment nettoyées au-dedans, fussent blanchies et même parées au-dehors. Les anciens avoient observé que les pigeons sauvages fuyoient les colombiers noirs et dégradés, tandis qu'ils s'arrêtoient avec plaisir, et se fixoient quelquefois dans ceux dont on entretenoit la blancheur extérieure. Pour les animaux comme pour les hommes, la propreté est tout à la fois un appas, un bienfait et une jouissance.

Le mouton des landes descend de la race commune de France; mais mal logé, mal conduit et dépourvu de tous soins, il est devenu chétif; sa dépouille surtout se ressent de cette dégradation; sa toison, courte et rude, pèse rarement plus d'un kilogramme (1).

Les agneaux de cette espèce dégénérée sont néanmoins recherchés pour la table. Plus savoureux en effet que ceux qu'on élève dans le reste de la province, ils doivent cette qualité au terrain sur lequel ils paissent; les graminées exposées au vent de mer, et rampant sur la silice, donnent à la chair des animaux beaucoup de finesse et un goût de gibier. C'est à la même cause que le mouton des

---

(1) Deux livres poids de marc.

côtes de la Méditerranée doit la supériorité qui le fait rechercher comme aliment. Dans les contrées où l'on donne du sel aux troupeaux, cette distribution cesse dès qu'ils ont atteint les rives sablonneuses de la mer.

Le mouton du Médoc est originaire de la Charente; sa dépouille, plus nourrie, pèse près de deux kilogrammes. Il est facile d'améliorer, avec cette variété, l'espèce dégradée du reste des landes; mais c'est tout ce qu'on peut raisonnablement attendre du pasteur Landais, incapable des soins minutieux, et surtout de la propreté, particulièrement indispensables à la réussite des *mérinos*, à qui d'ailleurs l'état actuel des landes est éminemment contraire.

Les Français aperçoivent rapidement ce qui convient à leur prospérité, le poursuivent même avec ardeur, mais s'en dégoûtent dès qu'ils le possèdent. Le défaut de persévérance est une maladie nationale dont nous infectons toutes nos affaires. Sully écrivoit au président Janin, le 26 Février 1604, que les *caboches Françaises n'étoient pas faites pour les possessions lointaines* (1). Colbert, dans un de ses mémoires à Louis XIV, attribuoit le peu de succès de nos entreprises, à *l'inquiétude, la vanité naturelle de la nation, le manque de suite et d'union.....* J'arrête ici ma transcription; ce qui suit, plus fâcheux encore, doit être pardonné à un ministre justement indigné des contradictions et des dégoûts dont on l'abreuva quand il voulut former notre industrie (2).

En effet, toujours ardents à créer, nous remplissons

---

(1) Négociations du président Janin.

(2) L'auteur d'un *Essai sur la marine* rapporta dans une note, avec ce passage, les qualifications plus humiliantes que je supprime ici par une double convenance. Cet auteur assure *les avoir lues* dans un mémoire écrit de la main même de Colbert.

nos journaux de *brevets d'invention*, et l'Europe de nos découvertes; nous nous admirons nous-mêmes dans nos perfectionnements, dont les autres profitent, et, comme les girouettes auxquelles on nous a si souvent comparés, mais dans un autre sens, nous indiquons le vent aux étrangers, qui s'en servent pour nous atteindre, et finissent par nous dépasser.

L'histoire des mérinos en France ajoute un exemple de plus à nos instabilités de toute espèce.

C'est aux Espagnols que l'Europe doit cette belle race Africaine. Don Pèdre, qui régnoit vers l'an 1350, la fit venir de Barbarie.

L'Angleterre obtint de Charles-Quint une exportation de trois mille têtes. Ce premier essai améliora sensiblement les laines de cette île, malgré son climat froid et brumeux. Dans le siècle dernier, Broussonet envoya au chevalier Bank, président de la société royale de Londres, la colonie de mérinos qui forma le noyau du troupeau du roi. Lord Sommerville alla enlever lui-même en Espagne, des béliers, des brebis, et jusqu'à des moutons.

En France, au contraire, le gouvernement éprouva la plus grande tiédeur; le préjugé contraire aux mérinos alla d'abord jusqu'à la résistance. On les chansonna sous Louis XIV; Colbert échoua, et ses successeurs ne furent pas plus heureux jusqu'à Trudaine, qui, sur les vives instances de Daubenton, forma le troupeau de Montbard, terre célèbre par le nom de son maître et les belles expériences faites dans ses forges. On a regardé comme extraordinaire que ce premier dépôt de mérinos ait pu rester trente années sans déchoir.

C'est à Louis XVI que l'on doit celui de Rambouillet; car on ne peut remonter à aucune amélioration de son règne, sans le rencontrer comme protecteur, très-souvent

même comme auteur principal. Ce malheureux prince écrivit de sa propre main au roi d'Espagne, et en obtint trois cent soixante mérinos.

Lors de l'entrée du Roi, en 1814, il existoit en France vingt-huit dépôts contenant ensemble deux mille cinq cents béliers, qui avoient sailli, l'année précédente, environ cinquante-quatre mille brebis.

A la même époque, le département de la Gironde comptoit à peine de huit à neuf troupeaux de cette race; l'ensemble des mérinos et des métis qui en étoient issu, ne s'élevoient pas à cinq mille têtes. Ces premiers efforts de quelques riches particuliers se ralentissent chaque jour; il est bien à craindre que les mérinos ne passent de mode en France, avant qu'on ait eu le temps de croiser les variétés indigènes, assez du moins pour arrêter leur dégradation.

La dernière expédition d'Espagne y a considérablement éclairci la race des mérinos. Dans cette guerre d'extermination, ces paisibles *transhumants* furent à la fois la pâture du paysan devenu soldat, et du soldat de tous les drapeaux, qu'une affreuse famine exténuoit tour à tour. On cite quelques émigrations volontaires d'animaux épouvantés par le bruit des armes et le fracas des mouvements militaires (1); mais dans la péninsule Espagnole, on vit, pour la première fois peut-être, les propriétaires de ces nombreux troupeaux, pour ne pas perdre entièrement leur riche valeur, les conduire eux-mêmes par milliers sur le rivage, où ils les vendoient à vil prix aux navigateurs d'Amérique.

---

(1) S'il faut en croire une tradition généralement répandue sur les côtes de Provence et d'Italie, les sangliers de la Corse, épouvantés par les coups de fusil (lors de la guerre de 1761), traversèrent à la nage le bras de mer qui sépare cette île du continent.

Ainsi, chaque fureur, chaque faute de l'ancien monde, ajoute à la fortune et à la puissance du nouveau. Encore deux ou trois idées de la nature de celles qui nous ont tourmentés pendant vingt-cinq ans, et sans échange au-delà des mers, tributaires même des peuples que nous aurons formés, réduits enfin, à force de civilisation, à laisser repousser nos broussailles, pour ne produire que ce que nous pourrons consommer, nous reprendrons, au milieu des sciences et du raffinement de tous les arts, la devise des Barbares, *fruges consumere nati*.

Il existoit dans les landes quelques troupeaux de mérinos; mais ces essais, dont il faut remercier les généreux auteurs, ont fait du moins connoître l'obstacle presque invincible qui s'opposera long-temps à la réussite de cette précieuse variété. La toison du mérinos, extrêmement serrée et touffue, la défend pendant quelque temps de l'eau extérieure; mais par un autre effet également inévitable de cette qualité, leur laine une fois mouillée jusqu'à l'épiderme, ne sèche plus; or, cette humidité, nuisible à toutes les espèces, est mortelle pour celle-ci.

Mais, d'autre part, on a déjà vu que les pluies, constantes pendant six mois, couvrent les landes de mares, et abreuvent les *jaugues* ainsi que les bruyères. Il résulte donc de ce triste état du ciel et du sol, que pendant six mois de l'année il faut, ou exposer les mérinos à une humidité destructive, ou les tenir renfermés dans les étables et les parcs, séjour non moins mortel pour des troupeaux voyageurs de leur nature, et dont la riche dépouille doit principalement sa qualité à la vie active de l'animal qui la porte.

L'hiver des landes ne peut donc convenir aux mérinos; et lorsque les ardeurs de l'été viennent décimer ce qui reste, la bruyère et la *jaugue* épineuse en partagent en-

core la toison avec le propriétaire. Tel est le sort annuel réservé à ces troupeaux jusqu'au rétablissement des grands pâturages et la destruction complète des buissons déchirants.

N.

(*La suite au numéro prochain*).

(*La suite au numéro prochain*).

OPPOSITIONS ET RAPPROCHEMENTS.

IX.

Superstitions amoureuses.

> *Credula res amor est.*
>
> Ov., métam., lib. 7.
>
> L'amour est chose crédule.

On saît combien les Romains attachoient d'importance aux moindres présages. Les amants, plus enclins que les autres hommes à la superstition, avoient aussi leurs croyances particulières. Les objets les moins dignes d'attention, leur fournissoient des augures qui les remplissoient d'espérance ou de crainte. Quelquefois ils faisoient claquer dans leurs mains des feuilles de rose (1), de pavot ou d'anémone (1); quelquefois ils pressoient entre leurs doigts des pepins de pomme qu'ils faisoient sauter en l'air (3) : si la feuille éclatoit avec bruit, si le pepin attei-

(1) Anac., od. 51.

(2) Cœl. Rhod.

(3) *Quid? quùm Picenis excerpens semina pomis,*
Gaudes si cameram percusti fortè, penes te es?

Hor., lib. II, sat. 3, v. 272.

gnoit le plancher, le succès alors ne leur sembloit plus douteux.

Ils regardoient aussi comme d'heureux présages le pétillement des lampes ou celui du laurier au milieu des flammes. Héro, dans l'épître qu'Ovide lui fait adresser à Léandre, a bien soin de lui marquer que la lampe à la lueur de laquelle elle écrit, vient de pétiller et de lui offrir par là les signes les plus heureux (1).

Les amants observoient aussi, avec un scrupule religieux, certains mouvements involontaires du corps. Ils regardoient comme un signe de trahison, les palpitations du cœur. Le tressaillement de l'œil droit et des sourcils étoit au contraire un signe heureux; mais l'engourdissement du petit doigt ou le tressaillement du pouce de la main gauche, ne signifioit rien de favorable (2).

Les tintements d'oreille annonçoient, comme aujourd'hui, que l'on parloit d'eux en leur absence.

Un des objets auxquels on attachoit le plus de foi, c'étoit les éternuements. Les Romains s'imaginoient que l'Amour éternuoit lorsqu'il vouloit leur annoncer l'accomplissement de leurs désirs. Catulle voulant peindre le bonheur constant dont Acmé et Septimius devoient jouir, dit qu'en écoutant leurs serments, l'Amour éternua à leur droite après avoir éternué à leur gauche (3). Une pareille figure seroit ridicule dans notre langue : elle étoit pleine de grâce chez les Romains.

---

(1) *Sternuit et lumen : posito nam scribimus illo.*
Sternuit, et nobis prospera signa dedit.

Ep. 19, v. 151.

(2) *Hist. de l'Ac. des Insc.*, tom. 1er., pag. 57.

(3) *Hoc ut dixit, amor, sinistram ut antè,*
Dextram sternuit adprobationem.

C. 45.

Properce, pour exprimer que l'Amour, à la naissance de Cynthie, la combla de tous ses dons, lui demande si ce dieu n'a point éternué lorsqu'elle vit le jour (1).

Théocrite dit aussi que les Amours éternuèrent en faveur du berger Simichidas (2).

Quand les amants éprouvoient quelque inquiétude sur l'absence de l'objet aimé, ils se faisoient tirer *les sorts* par des enfants destinés à cet emploi, qui se tenoient sur les places publiques ou dans les carrefours. Ces sorts consistoient dans de petites tablettes où certains caractères étoient tracés. On agitoit l'urne qui les renfermoit, et l'arrangement qu'avoient entre elles ces lettres en sortant, composoit la réponse qui contenoit les secrets de l'avenir.

Quand on ne vouloit conserver aucun doute, on tiroit trois fois les sorts, et alors on les regardoit comme irrévocables. Délie ne consentit à laisser partir son cher Tibulle pour un voyage qu'il projetoit, que lorsqu'elle se fut assurée de cette manière, que l'absence de son amant ne seroit pas longue et n'offriroit aucun danger (3).

Les anciens pensoient aussi que les sortiléges et tous les secrets de la magie avoient une grande influence sur l'amour. Souvent une maîtresse outragée avoit recours à leur puissance pour ramener un infidèle. Entre autres cérémonies usitées dans les enchantements, elle fabriquoit deux petites figures qui représentoient son amant, l'une

---

(1) *Num tibi nascenti primis, mea vita, diebus,*
Aureus argutum sternuit omen amor?
Lib. II. 3. 23.

(2) Idyl. 7. 96.

(3) *Illa sacras pueri sortes ter sustulit : illi*
Rettulit è triviis omina certa puer.
Tib., lib. 1, el. 3.

en argile, l'autre en cire. Elle les approchoit de l'autel; et comme le feu qu'elle y avoit allumé durcissoit la première et ramollissoit la seconde, elle croyoit que le cœur de son amant devoit ressentir cette double influence, et s'endurcir pour toute autre femme, en s'amollissant pour elle seule (1).

S'il ne s'agissoit que d'enflammer un indifférent, les magiciennes ne se servoient que d'une seule figure de cire, et lui enfonçoient des aiguilles dans le foie (2), afin de faire ressentir les traits de l'amour à celui que représentoit cette image.

On s'étonnera peut-être, en apprenant que de pareilles attaques étoient dirigées sur le foie, au lieu de l'être sur le cœur. Mais les anciens n'avoient pas les mêmes idées que nous sur le siége de l'amour; ils le plaçoient dans le foie. Horace, déjà vieux, conseille à Vénus (3) d'aller chercher ailleurs *un foie* qui soit plus disposé à s'enflammer que le sien, et Anacréon (4) dit que l'Amour le frappa au milieu du *foie*. Comme le *Médecin malgré lui*, nous avons changé tout cela, et c'est maintenant le cœur qui joue le plus grand rôle dans la galanterie. Si les beaux esprits d'Athènes et de Rome revenoient parmi nous, ils

---

(1) *Limus ut hic durescit, et hæc ut cera liquescit,*
Uno eodemque igni : sic nostro Daphnis amore.

VIRG., ec. VIII. 80.

(2) .... *Simulacraque cerea figit,*
Et miserum tenues in jecur urgit acus.

OVID., ep. VI. 91; *et Amor.*, lib. III, el. VII. 29.

(3) *Si torrere jecur quæris idoneum.*

Lib. IV, od. I.

(4) .... με τύπτει
Μέσον ἧπαρ, ὥσπερ οἶστρος.

Od. 3.

seroient bien à plaindre : ils ne comprendroient rien à tous nos madrigaux.

Les dames Romaines, qui ne se piquoient pas d'une plus grande fidélité que les nôtres, avoient cependant des préjugés qui auroient dû mettre un frein à leur inconstance. Elles croyoient que lorsqu'elles manquoient à leurs serments, les dieux, pour punir ce parjure, leur faisoient venir aussitôt une marque sur l'ongle, un bouton sur la langue ou sur le nez; quelquefois une de leurs dents noircissoit (1), ou elles perdoient leurs cheveux (2). Heureux préjugés, s'ils avoient pu les garantir de toute foiblesse! Mais trop souvent ce n'étoit là qu'une bien fragile barrière, et elles oublioient les sages conseils de Pythagore, qui s'étoit autrefois écrié : « Jeunes filles de Crotone, » gardez vos promesses : le plus léger parjure gâte la plus » jolie bouche ».

Théocrite appelle les boutons qui viennent sur le nez, *des mensonges* (3), et nous donnons encore le même nom aux marques qui paroissent sur les ongles, et auxquelles vulgairement on attribue la même cause.

Ovide, dans une de ses élégies, se plaint aux dieux que sa maîtresse a conservé tous ses attraits, malgré son parjure. « Elle n'a rien perdu, dit-il, de la beauté et de » la longueur de ses cheveux; les roses de son teint n'en » ont point souffert; son pied a conservé sa forme en-

---

(1) *Dente si nigro fieres vel uno*
Turpior ungui.

Hor., lib. II, od. 8.

(2) *Quàm longos habuit nondùm perjura capillos,*
Tam longos, postquam numina lœsit, habet.

Ovid., lib. III; *Amor.*, el. 3.

(3) Ψεύδεα. Idyl. 12.

» chanteresse; sa taille a la même élégance; ses yeux, par » lesquels si souvent elle s'est parjurée, ses yeux ont le » même éclat et la même expression. Il est donc vrai » que les dieux ont accordé aux jeunes filles le pouvoir de » faire en vain des serments, et la beauté sans doute a sa » divinité qui la protège (1). Naguère, je m'en souviens, » elle me jura de m'être fidèle, et par ses yeux, et par les » miens. A ce serment, les miens seuls éprouvèrent une » douleur soudaine ».

Ovide finit par l'engager à ne plus autant abuser de l'indulgence des dieux, ou du moins à épargner les yeux de son amant.

Les amants de nos jours, sans avoir les mêmes préjugés que les amants d'autrefois, n'en sont pas plus raisonnables. Comme ces derniers, ils attachent souvent une confiance un peu hasardée à des présages vagues et futiles. Nous allons en réunir quelques exemples.

On ne voit plus nos dames aller, comme la maîtresse de Tibulle, consulter les sorts que leur présente un enfant sur une place publique. Elles se rendent secrètement chez une vieille sibylle, qui trouve dans l'arrangement mystérieux des cartes, de quoi répondre à toutes leurs questions. Une tendre déclaration, le retour d'un amant aimé, une fidélité à toute épreuve, un motif de jalousie, enfin tout ce qui les intéresse, se trouve indiqué par le valet de cœur ou par le roi de pique. Nos sorcières ont aussi à leurs ordres, dans les grandes occasions, le marc de café ou les blancs d'œufs, et les oracles qu'elles en tirent sont tout aussi certains que les sorts des Romains.

Les empereurs Chinois soumettent leurs concubines à

---

(1) *Formaque numen habet.*

Ov., lib. III; *Amor.*, el. 3.

une épreuve assez singulière, pour s'assurer de leur fidélité; ils leur font frotter le poignet avec un onguent dans lequel il entre de la chair d'une espèce de lézard qu'on appelle *cheu-long*, ce qui veut dire *garde du palais* ou *des dames de la cour* (1). Ces princes s'imaginent que tant qu'elles en conservent l'empreinte, l'honneur impérial ne reçoit aucune atteinte; mais si ces dames oublient leur devoir, ils ne doutent pas que le signe de la fidélité ne disparoisse au même instant. Nous félicitons les empereurs Chinois d'avoir trouvé un moyen de s'assurer de la vertu de leurs maîtresses. Bon ou mauvais, il n'importe, dans une affaire où le mal le plus à craindre est celui de la peur.

La *fleur du souvenir* est célèbre chez les Suisses et chez les Allemands; ils lui attribuent, comme son nom l'indique, la propriété de rappeler le souvenir de l'objet aimé. Aussi les amants de ces pays ne manquent-ils point de se l'envoyer réciproquement dans leurs lettres. Ils imaginent par là se mettre à l'abri de tous les dangers de l'absence.

Il y a quelques provinces d'Angleterre où les amants sont dans l'usage de partager une petite pièce de monnoie, dont chacun garde la moitié; c'est pour eux un gage inviolable de fidélité. A la Cochinchine, au contraire (2), c'est un acte de séparation; et quand deux amants renoncent l'un à l'autre, ils se le déclarent de cette manière. Cette coutume rappelle la paille rompue de Gros-René, dans *le Dépit amoureux* :

Il faut rompre la paille : une paille rompue
Rend entre gens d'honneur une affaire conclue.

Tout le monde connoît une fleur (3) qui vient dans les

(1) *Voyage de Navarette.*

(2) *Voyage à la Cochinchine*, par Barrow.

(3) Espèce de seneçon.

champs, et sur laquelle on souffle avec force quand on veut se délivrer d'un doute fâcheux en amour. Si l'on a le bonheur d'en faire envoler d'un seul coup toutes les aigrettes, on se croit sûr d'être aimé. Mais malheur à celui dont la foible haleine a laissé une partie de la fleur sur sa tige ! il doit s'attendre à quelque mésaventure.

On voit quelquefois des amants cueillir une marguerite, et l'interroger sur les sentiments de leurs maîtresses, en arrachant une feuille à chaque question, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de la fleur. L'oracle est renfermé dans la dernière feuille, et ce qu'elle annonce les agite d'espérance ou de frayeur.

On se sert aussi de ce genre de divinatiou, pour savoir si l'amant qu'on attend viendra au rendez-vous, ou s'il sera retenu par un obstacle, dont la cause est toujours suspecte. Une jolie romance de M. Revoile a pour sujet cette amoureuse superstition, et nous prouve que cet oracle est quelquefois en défaut.

Souvent on se sert d'une paille qu'on passe délicatement, à trois reprises, sur les lèvres de la personne dont on veut connoître la secrète pensée. Les femmes, comme l'on sait, ont si généralement le cœur sur les lèvres, qu'on ne peut douter que le nom qui les occupe au moment où le châtouillement est le plus vif, ne soit incontestablement celui de l'objet préféré.

Une des choses dont les amants modernes se gardent avec le plus de soin, c'est de se donner des couteaux et des ciseaux; ils assurent que ces sortes de présents coupent les amitiés; et l'on s'aperçoit aisément, à la durée de leurs liaisons et à la constance de leurs attachements, que jamais ils ne s'exposent à de pareils dangers.

Il résulte de ces rapprochements, qu'à toutes les époques, le cœur a été ouvert aux préjugés les plus frivoles.

La différence des temps et des mœurs a influé sur cela comme sur tout le reste, et de nouvelles superstitions ont fait place aux anciennes. Mais ce n'est point renoncer aux erreurs, que d'en changer; et si maintenant ce sont d'autres croyances, c'est toujours la même crédulité.

A. L.

VARIÉTÉS.

---

*L'Hermite de la Guiane, par M. de Jouy, tome 3e., un volume in-*12*, prix 4 fr., chez Pillet, à Paris, et chez les principaux libraires de Bordeaux.*

Malgré les dures leçons de l'expérience, une sorte d'exagération haineuse se mêle à tout aujourd'hui, même aux sentiments les plus louables et les plus généreux. Il est une probité d'esprit qui devroit présider à tous nos jugements, et qui cependant devient plus rare de jour en jour. Les fureurs des partis ont envahi la littérature; et, comme le disoit Tacite en se plaignant des Gaulois introduits dans le sénat Romain : *Effusa est in curiam omnis Barbaries*, les Barbares ont pénétré jusqu'au sein de nos réunions. On ne conçoit plus, par exemple, qu'il soit possible de goûter le talent d'un écrivain, d'avouer ses succès, d'applaudir à son mérite, sans partager absolument ses principes et ses opinions. La bonne compagnie elle-même a donné le premier signal de cette espèce d'intolérance, et peu de gens ont su s'en préserver.

C'est en protestant contre cette étrange manie, fruit malheureux de nos longues dissentions, que nous allons

rendre compte du troisième volume de *l'Hermite de la Guiane*. Cet ouvrage, dont les premières parties sont déjà sans doute connues de nos lecteurs, est d'un homme qui a dernièrement excité plus d'une réclamation dans nos contrées. Heureux de n'avoir à considérer ici que le mérite littéraire de l'auteur, nous nous abstiendrons de rechercher, suivant l'usage, à quelles causes particulières tiennent les opinions qu'il a cru devoir adopter. Etrangers à toute curiosité indiscrette, nous n'essayerons point de déterminer jusqu'à quel point les principes de M. de Jouy se ressentent de la fausse position dans laquelle il s'est placé; et nous laisserons juger à d'autres, si l'orgueil de paroître conséquent ne l'entraîne pas aujourd'hui vers des systèmes entièrement opposés à ses goûts comme à ses habitudes.

Toutes ces choses d'ailleurs ne sont point de notre ressort. Nous remarquerons seulement, que lorsqu'on se trouve chaque jour en butte aux attaques de certains hommes doués d'une mémoire implacable, ou qui s'abandonnent trop facilement peut-être à leurs préventions; quand on vit, pour ainsi dire, dans cette atmosphère de passions et d'animosités, on est souvent poussé beaucoup plus loin qu'on ne vouloit aller. C'est ainsi que plus d'un homme de lettres a pu se dire de nos jours, comme Ninon de Lenclos : *Si j'étois à recommencer, je prendrois une autre route.*

Quoi qu'il en soit, rien ne nous oblige, dans cette occasion, à franchir les bornes de la critique littéraire; et si le talent de M. de Jouy ne sauroit nous faire partager ses opinions, très-certainement ses opinions ne sauroient nous faire méconnoître son talent.

Après une déclaration aussi franche, on s'étonnera peut-être moins des éloges que nous croyons devoir donner à

M. de Jouy. Son *Hermite de la chaussée d'Antin* le place en effet, selon nous, dans un rang très-distingué parmi nos écrivains en prose. Adisson fut, comme l'on sait, le premier qui donna en Angleterre l'idée d'un ouvrage de ce genre. *Le Spectateur*, publié d'abord par feuilles détachées, en forme de journal, est généralement regardé comme un chef-d'œuvre de critique et de sens commun. Ce mérite se fait vivement sentir, même à travers les traductions médiocres qu'on nous en a données; et les personnes qui connoissent à fond l'histoire de la nation Anglaise, sa langue, ses mœurs et ses habitudes, ne peuvent assez vanter le sel et l'agrément des portraits que nous offre *le Spectateur*.

Il faut en convenir cependant; un peu de monotonie se mêle à tant de qualités. Adisson s'embarrasse trop peu de varier les formes de sa critique. Tout son art consiste à se faire écrire des lettres par différents personnages, sous la plume desquels il place toutes ses leçons. Ce moyen se reproduit fidèlement à chaque nouveau chapitre; et certes, on ne sauroit voir là ni beaucoup d'invention, ni beaucoup d'originalité. Aussi, malgré tout l'esprit du peintre et la fermeté de sa touche, ne peut-on s'empêcher de désirer souvent moins d'uniformité dans la bordure de ses tableaux.

Sous ce rapport, du moins, M. de Jouy nous paroît infiniment supérieur au moraliste Anglais. Tour à tour piquant et gracieux, touchant et philosophique, son talent se plie à mille sujets différents que vient toujours embellir la nouveauté des épisodes. D'autres écrivains ont essayé, comme lui, de peindre les mœurs de l'époque actuelle; d'autres ont aussi publié des feuilletons sur les ridicules du jour; mais, à notre avis, il l'emporte sur eux tous par l'esprit d'observation, par la disposition ingénieuse de ses



sujets, et surtout par le tour élégant et fin qu'il sait donner aux moindres choses. Un autre mérite qu'on ne doit pas oublier non plus, car celui-là vaut bien la peine d'être mis en ligne de compte, c'est que de tous nos peintres de mœurs, l'Hermite est, sans contredit, le plus amusant. On se lasse difficilement de ces scènes légères et variées, où nos travers sont mis en jeu d'une manière si dramatique. En vain quelques esprits chagrins refuseroient-ils de reconnoître cette disposition bienveillante du public, lorsqu'elle nous est garantie par tous les libraires. C'est une assez bonne réponse aux censeurs, que d'avoir ainsi mis à la mode une collection de dix volumes, dont le dernier fait toujours désirer celui qui doit suivre; il y a, quoi qu'on en dise, dans un pareil succès, autre chose que le bonheur du sujet et l'intérêt du fond.

Ce troisième volume de *l'Hermite de la Guiane*, n'est point trop inférieur à ceux que nous connoissions déjà. Les personnes qui se rappellent encore avec plaisir certains chapitres de l'*Hermite de la chaussée d'Antin*, tels que *la Journée d'un Commissionnaire*, *l'Atelier du Peintre*, *la Matinée d'une jolie Femme*, *l'Histoire d'un Schall*, *la Cour des Messageries*, *etc.*, *etc.*; ces personnes, disons-nous, ne liront pas sans intérêt, dans ce nouveau volume, *la Conciergerie*, *Paris au clair de lune;* mais surtout le chapitre intitulé *Labeur et Industrie*. M. de Jouy nous semble avoir fait là un très-heureux mélange de la manière de Sterne et de celle de le Sage. Ses peintures sont d'une vérité riante, et il a su mettre dans ses réflexions une juste mesure, dans ses plaisanteries une grâce légère, dont l'auteur de *Gilblas* lui a souvent donné l'exemple.

Le chapitre intitulé *Dictionnaire des Gens du grand monde*, offre dans ses définitions des traits fort heureux. Qui n'aimeroit, par exemple, ce que l'auteur dit de l'Am-

BITION ? « Divinité qu'adorent, avec la même ferveur, et » presque dans les mêmes termes, les héros et les voleurs » de grands chemins, les ministres et les jongleurs, les » filoux et les traitants, les sacristains et les prélats. En » échange des biens qu'elle promet, le premier sacrifice » qu'elle exige est celui de la liberté. Qui dit *ambitieux* » dit *esclave*. Ce mot, en parlant de soi, se prend en bonne » part, et toujours en mauvaise en parlant des autres. » On a l'*ambition* des rangs, des honneurs, de l'argent, » et surtout des places; ce qui fait que chacun courant » après celles des autres, personne n'est à la sienne. De » toutes les *ambitions*, la plus commune est celle du pou- » voir; la plus rare est celle de la vertu. Une jolie femme » est plus souvent un moyen qu'un objet d'*ambition* ».

AFFAIRES. « *Faire des affaires*, c'est l'état des gens qui » n'en ont point, et la réponse la plus honnête à cette » question si souvent indiscrète: Comment cet homme a- » t-il amassé tant de fortune en si peu de temps ? *Il a* » *fait des affaires*. Ce n'est pour l'ordinaire qu'à ses pro- » pres dépens, qu'on parvient à savoir au juste ce que » signifient ces façons de parler que certaines gens ont » sans cesse à la bouche : *Il entend les affaires; il entre-* » *prend des affaires; il s'est jeté dans les affaires; il se* » *connoît en affaires*. Il y a des hommes et des femmes » d'*affaires*. Ceux-là ont cent cordes à leur arc; celles-ci » n'en ont qu'une; c'est dans ce sens que le bel *Amasan* » appeloit les demoiselles d'opéra, *des filles d'affaires* ».

Nous ne voulons pas dire cependant que tout soit également digne d'éloges dans ce troisième volume de *l'Hermite de la Guiane*. Souvent, comme dans le *Franc-Parleur*, et sous prétexte sans doute de mieux caractériser la physionomie de l'époque, M. de Jouy établit des discussions politiques entre ses personnages. Alors, il faut bien

l'avouer, on remarque dans son style une sorte d'amertume, qui fort heureusement ne lui est pas ordinaire: toutes ses pensées ne sont guère alors que des allusions malignes. Quelques ressentiments personnels, quelques secrètes rancunes, viennent évidemment noircir ses portraits et nuire à la vérité de son pinceau; car il en est des gens qui se sont engagés dans certaines routes, comme des personnes que la nature a disgraciées; les uns et les autres nourrissent je ne sais quelle humeur secrète, qui les fait vivre dans un continuel état d'hostilité avec leurs voisins. Mécontents d'eux-mêmes comme de ce qui les entoure, ils se croient toujours attaqués, et laissent voir en toute occasion un fond de malin vouloir qui tient à l'embarras de leur position dans le monde.

Nous n'osons point assurer que ce soit là précisément l'histoire de l'Hermite; mais du moins est-il vrai que son livre perd quelque chose à cet esprit d'agression qui s'empare de lui toutes les fois qu'il touche à certaines matières. Dans l'intérêt de sa gaîté, comme pour l'amusement de ses lecteurs, peut-être vaudroit-il mieux qu'il parlât plus rarement encore de politique et de tout ce qui peut y avoir rapport.

Nous n'aimons pas non plus l'espèce de *désapointement* où nous exposent parfois les titres de quelques-uns de ses chapitres. Si plusieurs tiennent beaucoup plus qu'ils ne promettent, d'autres en revanche trompent tout à fait l'attente du lecteur. Un d'eux, par exemple, est intitulé, *les Hommes et les Maisons*. Ce titre éveille la curiosité; on y court, et que trouve-t-on? Un relevé bien sec de tous les lieux qu'ont habités dans Paris des personnages célèbres. On voit que l'Hermite a seulement pris la peine de transcrire quelques notes recueillies en courant dans le premier *Cicerone* Parisien. On regrette qu'un pareil

cadre ne soit pas mieux rempli, et que l'auteur, suivant l'expression de Quintilien, *ait défleuri sans cueillir.*

Le besoin de nous offrir du nouveau, *n'en fût-il plus au monde,* conduit également l'Hermite vers des écueils qu'il n'évite pas toujours avec le même bonheur. Dans son chapitre des *Femmes*, après quelques tableaux pleins d'intérêt et de fraîcheur, il nous introduit dans la chambre à coucher d'une belle dame de la chaussée d'Antin. Là se présente un homme qu'à son ton, ainsi qu'à ses manières, on a d'abord quelque peine à reconnoître pour un mari. Il est minuit : un dialogue assez étrange s'établit entre ces deux personnes. Le mari s'avise de trouver sa femme charmante, et la température de l'appartement excellente; il veut y rester. Ce procédé paroît à la dame fort extraordinaire. — « A propos, dit alors le mari; j'ai vu sortir de » chez vous, ce matin, votre marchande de modes, qui » avoit l'air de fort mauvaise humeur..... Regardez...... » Ce billet de mille francs pourroit-il vous tenter ? Vous » n'avez qu'à dire. — Fi ! fi ! Monsieur, vous croyez par- » ler à la petite Adèle. — Écoutez donc, Madame, par » le temps qui court, mille francs sont quelque chose; » décidez-vous. — Tenez, je ne vous cache pas que mille » écus me seroient bien nécessaires ». A ces mots, le mari se récrie sur la somme exigée, et se retire froidement en souhaitant le bonsoir à Madame.

Dans la simplicité de cœur et d'esprit où nous vivons en province, nous ne savons pas trop si ce sont là réellement les mœurs de la *bonne* compagnie de la chaussée d'Antin; peut-être même sommes-nous trop faciles à scandaliser; mais il nous semble cependant qu'un pareil marché auroit pu, sans inconvénient, être passé sous silence.

Il est certains objets que l'art judicieux
Doit taire à notre oreille et cacher à nos yeux.

Nous avons parlé du talent de M. de Jouy comme écrivain, et nous avons remarqué la grande variété de tons qu'il sait prendre. Non-seulement ses pensées se développent toujours avec clarté et d'une manière piquante, mais, en général, sa plume légère et flexible ne manque point de correction. Il lui échappe quelquefois cependant des fautes de langue bien étranges chez un académicien. En voici une que nous relevons avec d'autant plus de confiance, qu'elle se reproduit trop souvent dans ses feuilletons : M. de Jouy raconte certaine aventure un peu leste, qui fait précisément le sujet de la jolie gravure mise en tête de ce troisième volume. Un mari, dit-il, fit, il y a peu de temps, présent à sa femme d'une douzaine de chemises, *dont le prix peut donner une idée de la beauté.*

Pour un homme qui, tout en se moquant de nos dames de province, leur fait écrire de si singuliers billets, c'est là, sans contredit, une construction de phrase bien malheureuse. Il n'est aucune de ces dames qui n'eût préféré dire dans cette occasion : Une douzaine de chemises, *de la beauté desquelles le prix seul peut donner une idée;* et M. de Jouy lui-même sait fort bien qu'il faut dire ainsi : mais tout en s'étonnant avec nous d'une pareille négligence, peut-être sentira-t-il mieux combien il est difficile d'écrire toujours correctement, même dans un pays où le goût, la grâce et la pureté du langage, habitent exclusivement, comme personne ne l'ignore.

En finissant ce troisième volume, l'auteur nous annonce le projet de faire *son tour de France*, et d'entreprendre un voyage dans les départements. Persuadé, sans doute, qu'autour de lui les sujets commençoient à s'épuiser, il a très-judicieusement pensé qu'il étoit urgent, pour ranimer sa verve, de tenter une excursion loin de Paris. Ses

nombreux lecteurs ne peuvent assurément que se réjouir d'un pareil projet, et tous semblent lui dire d'avance, comme certains oiseaux à la tortue de la fable :

Vous verrez mainte ville ; et vous profiterez
Des différentes mœurs que vous remarquerez.
Ulysse en fit autant.

Mais Ulysse parcouroit en personne la terre et les mers, et M. de Jouy ne quitte Paris qu'en imagination ; ce qui doit établir quelque différence entre nos deux voyageurs. On reprochoit à Buffon de n'avoir observé la nature que de sa fenêtre; nous craignons bien qu'on ne puisse accuser M. de Jouy de n'avoir vu la France que du boulevard de Gand.

Au reste, nous attendrons le nouveau volume qui doit faire suite à celui-ci, pour juger de l'exactitude des observations de l'Hermite. Il sera curieux d'examiner comment avec beaucoup d'esprit et de talent, on parvient à suppléer, je ne dis pas à ces notions positives qu'à la rigueur sans doute on peut se procurer, mais à ces impressions locales, à ces souvenirs particuliers, que rien au monde ne remplace. On a vu des gens fort aimables s'exposer quelquefois à paroître un peu ridicules, dès qu'ils vouloient raconter ce qu'ils ne savoient pas, ou peindre ce qu'ils n'avoient point vu. Que l'Hermite y prenne donc garde ; c'est un danger dont ne garantit pas toujours beaucoup d'adresse et de précaution ; car, s'il faut en croire Montesquieu : *Connoître la chose dont on parle, est assurément la base de l'esprit.*

E.

LA RUCHE D'AQUITAINE,

JOURNAL DE LITTÉRATURE

ET DE SCIENCES.

1er. Aout 1817.

Les stances suivantes sont aussi peu connues que le nom de l'auteur, *Garnier de Monfuron*, mort en 1640. Quoique composées il y a deux cents ans environ, ces stances offrent un mélange de naïveté, de finesse et de passion, qui n'échappera sans doute à aucun de nos lecteurs; le style en a d'ailleurs très-peu vieilli.

STANCES

A l'occasion d'un baiser pris sur un feint départ.

Un jour, voyant cette merveille
A qui nulle autré n'est pareille,
Je fis dessein de la baiser,
Et recourus à l'artifice,
Craignant que par quelque caprice
Elle n'allât me refuser.

Je feins, d'une ruse nouvelle,
Qu'il me faut prendre congé d'elle,
Et que je viens lui dire adieu;
Puis je lui jure que mon ame
Ne changera jamais de flamme,
Malgré que je change de lieu.

Ses lèvres des miennes je touche;
Je me pâme sur cette bouche
Où les grâces logent toujours.
Vante qui voudra la franchise,
Pour moi je veux que la feintise
Ait toujours part en mes amours.

Mais qui ne voit que je m'abuse
De croire que ma seule ruse
Ait su contenter mes désirs ?
Elle-même en fut la complice,
Et fit valoir mon artifice
Pour l'intérêt de ses plaisirs.

Mon intention étoit vaine,
Si mes services et ma peine
Ne l'eussent émue à pitié.
Il est bien vrai, je le confesse,
Ce que je donne à ma finesse,
Je le dois à son amitié.

Non, non, Angélique est trop fine
Pour ne pas connoître à ma mine
Que je la voulois attraper.
Elle n'a point tant de simplesse;
Mais elle vit que la finesse
Étoit de se laisser tromper.

Puis, je sais bien la différence
D'un baiser pris par bienséance
Ou d'un baiser pris autrement.
Celui-ci porta dans mon ame
Trop de douceur et trop de flamme
Pour un baiser de compliment.

Aussi ce baiser me convie
A l'adorer toute ma vie
Et faire ici plus de séjour,
Puisque d'un aimable sourire,
Elle a semblé me vouloir dire
Que c'étoit un baiser d'amour.

VOYAGES.

Narration of a journey in Egypt and the country beyond the Cataractes; by Thom. Legh, esq., M. P.—London, 1816.

Voyage en Egypte et dans le pays situé au-delà des Cataractes; par sir Thomas Legh, écuyer, membre du parlement d'Angleterre.

Sans examiner si l'Egypte tenoit ou non des Indous ses premières institutions, on peut assurer néanmoins que les prêtres chargés de ce dépôt ne le communiquoient qu'avec la plus grande réserve. Entretenues à l'ombre des autels, les connoissances utiles ne sortoient du temple que sous des figures allégoriques. On savoit déjà qu'il ne faut pas rendre le peuple trop raisonneur, et qu'en lui distribuant la lumière, il faut bien se garder de lui en livrer le flambeau, de peur qu'il n'allume autour de lui l'incendie.

Mais comme les meilleures méthodes ont leurs inconvénients, il arriva que ces instructions, à force d'être mystérieuses, cessèrent bientôt d'être entendues. Déjà du temps d'Hérodote, les prêtres eux-mêmes ne comprenoient plus rien aux *hiéroglyphes*. L'Égypte sortoit alors d'une longue guerre, pendant laquelle on avoit tout négligé et presque tout oublié. Le père des historiens trouva cette terre classique sous un gouvernement pareil à celui des Mamelucks, et les parties voisines du désert étoient infestées de brigands, comme elles le sont aujourd'hui. C'est le propre de tous les longs troubles, d'anéantir les traditions anté-

rieures ; celles de l'Egypte primitive disparurent de la mémoire. L'histoire des Egyptiens ne commence pour nous qu'à l'époque de leur décadence.

En conversant à Memphis avec les prêtres, Hérodote s'aperçut bientôt qu'occupés presque exclusivement d'astronomie, ils ignoroient complétement les causes et les dates des premières révolutions arrivées à leur patrie.

Strabon et Diodore de Sicile ne nous éclairent pas davantage sur l'ancien état de l'Egypte. *Alboufeda* et les autres écrivains du douzième siècle nous donnent bien la géographie de leur temps ; mais leurs conjectures sur ces époques antérieures ne supportent pas un examen sérieux.

Fameux dans l'histoire de la plupart des cultes, le *Don du Nil*, pour me servir de l'heureuse expression des anciens, après quelques jours brillants sous Alexandre et les Ptolomées, devint successivement la proie des Romains, des Arabes et des Turcs. Enfin, presque étrangère à l'Europe, Alexandrie recevoit à peine, et à de longs intervalles, quelques navires, lorsque la découverte du cap de Bonne-Espérance, loin de faire oublier l'antique projet d'ouvrir l'isthme de Suez, ranima au contraire les souvenirs et les espérances des peuples voisins de la Méditerranée.

Les savants se réveillèrent à leur tour, quoique un peu plus tard ; mais depuis le seizième siècle, les écrits sur l'Egypte se sont tellement multipliés, que leur catalogue seroit plus fastidieux qu'instructif. Je rappellerai seulement parmi les moins connus, et à raison de leur rareté, une relation de Carlo Passi (1), la *Pyramidographie* de

(1) *Relationi delle cose notabili delle provincia de Egypto*. Venetia, 1564.

Jean Greaves (1), et une histoire des Egyptiens, écrite en langue Turque, et imprimée à Constantinople sous Achmet III (2).

Ainsi, tous les peuples et toutes les langues modernes ont concouru à former cette immense collection (3); mais c'est à la France et à l'Angleterre que l'on doit les documents les plus étendus et les plus précieux; des considérations d'un grand intérêt ayant dirigé plus particulièrement leurs recherches vers les mêmes lieux, quoique avec des intentions totalement différentes.

De toutes les alliances de gouvernement à gouvernement, la plus constante et la plus religieusement observée, fut celle de la France avec la Turquie. Ce phénomène de fidélité politique s'explique facilement par l'absence de toute espèce de rivalité entre ces deux puissances, et par le besoin réciproque qu'elles ont de leurs forces contre quelques ambitions Européennes. Depuis Achmet III surtout, la foi Turque a passé en proverbe dans la diplomatie.

Quelques nuages s'étoient élevés entre Louis XIV et Mahomet IV; des Français combattirent pour les Impériaux à la bataille de Raab. Sous Mustapha II, une affaire d'étiquette jeta encore de la froideur entre les deux cours; l'ambassadeur Feriol remporta les présents d'usage, plutôt que de paroître sans épée à l'audience du sultan: mais lorsqu'il fut question des véritables intérêts des deux peuples, on vit Louis XIV résister aux insinuations les plus adroites. Peu de gens savent peut-être, qu'effrayés des préparatifs du roi contre la Hollande, et ne sachant comment

(1) In-4°., London, 1646.

(2) In-4°., 1729.

(3) Elle excède trois cents volumes!

y faire diversion, les Hollandais lui députèrent Leibnitz pour l'engager à s'emparer de l'Egypte. On trouve dans la collection dite *Leibnitienne*, les mémoires présentés par cet homme célèbre. Le roi, qui vit le piége, en accueillant le mathématicien, éconduisit le diplomate.

Il n'a fallu rien moins qu'une révolution pour réaliser ce projet dangereux, mais qui convenoit fort bien au temps de délire et d'inquiétude où il fut enfin résolu. Un général que l'on commençoit à craindre, partit en aventurier pour les bords du Nil. Les fruits de cette tentative furent la destruction d'une escadre, la perte d'une armée, l'humiliation inutile d'un ordre célèbre, et bientôt après l'occupation de Malte par une puissance jusqu'alors étrangère à la Méditerranée.

Innocents cette fois de toute influence, mais habitués à tirer un résultat utile des bouleversements de toute espèce, les savants suivirent cette expédition. La riche moisson qu'ils en rapportèrent est principalement consignée dans la *Décade Egyptienne*, les œuvres de Denon, l'histoire médicale de l'armée d'Orient, le recueil des observations faites durant cette longue campagne, etc. Tel est le dépôt des seules conquêtes que nous ayons rapportées de l'Egypte : nos découvertes à cet égard s'arrêtent à 1801.

Mais dans le temps que, les armes à la main, nous explorions cette province Turque, les Anglais, guidés par d'autres motifs, étendoient leurs recherches sur toute l'Afrique.

Il y a moins de vingt ans que cette vaste péninsule ne marquoit encore dans les affaires politiques, que par quelques républiques de pirates, et dans la géographie commerçante, que par les deux passages aux Indes orientales, la traite des nègres, et quelques ports dans le voisinage de l'Europe; mais la guerre d'Espagne d'une part, et

l'occupation du cap de Bonne-Espérance par un nouveau maître, viennent de donner un tout autre rang à cette vaste partie du globe.

Déjà le centre de l'Afrique communique avec le royaume de Fez par des caravanes. Ce pays, le *Magreb al-Asca* des Arabes(1), où régna jadis l'historien Juba, plus fertile et plus peuplé que tout le reste de la Barbarie, possède déjà des factoreries et une communication réglée avec les rives du Sénégal, par les gorges des deux Atlas; et tandis que le commerce descend de leurs cimes vers le midi de l'Afrique, et que le pays des Hottentots se couvre de vignobles, les Anglais colonisent Sierra-Leona, reconnoissent le Niger; et une société paisible, embrassant toute la péninsule, cherche aussi à travers l'Egypte, non une route pour les Indes, mais une troisième ligne commerciale, qui réunisse le milieu de l'Afrique aux comptoirs de l'Europe.

Notre intention est d'indiquer successivement dans ce journal toutes les explorations qui auront lieu sur ces trois directions et sur leurs branches convergentes. C'est dans cette vue, et pour marquer avec précision notre point de départ, qu'avant d'analyser le *Voyage de sir Thomas Legh*, nous avons indiqué à nos lecteurs les sources où ils pourront reconnoître le dernier état des découvertes Françaises en Egypte, et que nous donnons à la fin de cet article la note des ouvrages Anglais les plus récents qui soient venus à notre connoissance.

Ainsi, les voyages en Egypte n'auront plus désormais pour unique but, la poursuite d'une brillante chimère, ou l'étude stérile d'une antiquité devenue incompréhensible; mais ils concourront, par des recherches continues,

---

(1) Le dernier occident.

à des résultats possibles, et à rendre l'Afrique à l'Europe, en réunissant, par une série de peuples policés, les bouches du Nil à celles de la Gambie, la montagne de la Table aux colonnes d'Hercule.

L'intention de sir Legh étoit d'abord de se rendre, par la route de Smyrne, à la capitale de l'empire Ottoman, d'où il se seroit dirigé vers l'Égypte; mais la peste, qui dévoroit Constantinople en 1812, et étendoit ses ravages dans toute l'Asie mineure, força notre auteur et son compagnon de voyage le révérend M. Smelt, à prendre une autre route.

Bien que la communication entre Constantinople et Alexandrie n'eût point été interrompue, la contagion n'avoit pas pénétré dans cette dernière ville; car telle est l'inexplicable et capricieuse manière dont cette épouvantable maladie se propage, qu'un Grec qui faisoit les fonctions de consul Anglais à Scio, assura aux deux voyageurs qu'il n'avoit aucune crainte que le mal fût apporté de Smyrne. Cependant il mouroit chaque jour dans cette ville un grand nombre de personnes, et beaucoup de gens arrivoient de ce port, qui n'est éloigné que de quelques heures: mais, ajoutoit-il, si la peste vient à se déclarer à Alexandrie, quoique distante de quelques cents milles de Scio, nous en serons très-sûrement frappés.

Il arriva, en effet, que la peste atteignit Alexandrie pendant que notre auteur étoit dans la Haute-Égypte, et emporta la moitié des habitants de cette malheureuse ville, dont la population, avant cette catastrophe, étoit déjà réduite à douze mille ames.

La nouvelle Alexandrie, dit Norden, peut être regardée comme une pauvre orpheline qui n'a pour tout héritage que le nom d'un père respecté.

Cette ville, qui, sous la fille du dernier des Ptolomées, comptoit parmi sa population trois cent mille individus libres, et dans son enceinte un grand nombre de temples, de palais, de bains et de théâtres, n'est plus aujourd'hui qu'un vaste champ de ruines. La partie habitée se borne à l'étroite langue de terre qui joint le phare au continent. L'enceinte, d'environ cinq milles de circonférence, que défendoit la muraille aux cent tours, ouvrage des Sarrazins au treizième siècle, n'est plus qu'un désert, où parmi des monceaux de décombres, on voit répandus çà et là quelques restes d'anciens monuments. Ces vénérables ruines disparoissent même chaque jour. Les Turcs, insensibles au mérite de ces chefs-d'œuvre, scient les colonnes pour en faire des meules, et emploient leurs bases et leurs chapiteaux à construire de misérables habitations. L'obélisque de Cléopâtre et la colonne de Pompée ne doivent leur conservation qu'à leurs masses énormes.

M. Legh et son compagnon se pourvurent à Alexandrie de recommandations pour le Caire; une de ces lettres étoit adressée à un autre voyageur, connu en Égypte sous le nom de *Cheik-Ibraïm*. Cet homme, dont le véritable nom est *Burchardi*, poursuit encore ses voyages sous les auspices de l'association Africaine : il venoit alors de se sauver des mains des Bédouins, qui l'avoient pillé et retenu captif pendant six mois. Sir Legh et son compagnon de voyage lui durent par la suite quelques notions utiles; on a appris depuis qu'il avoit fourni des renseignements précieux sur les Nubiens et les diverses tribus Arabes.

La population de l'Egypte, ajoute M. Legh, est composée de Coptes, de Juifs, d'Arabes et de Turcs. Nous ne rapporterons pas ce qu'il dit de ces trois classes, ni des *Fellahs* ou paysans, parce que loin d'ajouter à ce que nous connoissons déjà par Niébuhr et par les mémoires

écrits sur les lieux pendant l'expédition Française, le *Quarterly Review*, auquel nous empruntons cet extrait, nous laisse bien en deçà de ce qu'on sait depuis long-temps, et que notre intention, ainsi que nous l'avons précédemment annoncé, est de ne publier que de nouvelles découvertes.

Située sur les hauteurs de Mokattam, la citadelle du Caire commande l'ouverture de la longue vallée où le Nil coule de la Haute-Égypte. Cette clef du haut fleuve fut fortifiée par les Français. Le pacha, qui y fait sa résidence, reçut les voyageurs avec affection, leur promit son appui, et tint parole.

Grâces à la fermeté de son administration, l'Égypte jouissoit enfin de la tranquillité long-temps troublée par la division qui régnoit entre les Turcs et les Mamelucks. L'expulsion de l'un ou de l'autre parti devenant nécessaire, les Mamelucks furent sacrifiés; un grand nombre d'entre eux fut massacré par les Turcs, le reste se réfugia dans la Haute-Égypte. Peu de temps après, les troupes Albanaises s'étant révoltées, rappelèrent les Mamelucks, et par leur secours déposèrent *Mohamed-Pacha;* mais ces dangereux alliés subjuguèrent les Albanais, qui, bientôt impatients de ce nouveau joug, forcèrent les Mamelucks de rentrer dans la Haute-Égypte. C'est alors que parut à la tête de cette province un simple patron de pirates, *Mahomet Ali-Pacha*, qui, après avoir assuré la tranquillité de ses propres états contre les Wechabites, a fini par les chasser de la Mecque et de Médine, qu'il a remises au pouvoir de la Porte Ottomane.

Quant aux Mamelucks, complétement battus à Ibrim, ils se sont retirés sur Dongola, où réduits à environ cinq cents, et oubliant leur ancien luxe, ils se livrent aux travaux des champs et à l'éducation des troupeaux.

La ville de Dongola est la plus considérable de toutes celles de la Haute-Égypte; ils l'ont entourée de murs, après avoir armé quatre à cinq mille esclaves pour la défendre contre les Arabes de l'ouest, et contre une peuplade de noirs du côté de l'est : ils possèdent déjà quelques barques avec lesquelles ils trafiquent sur le Nil.

Le chef actuel des Mamelucks est *Osman-Bey-Bardissy*. Nos voyageurs apprirent à Dehr, qu'il avoit juré de ne raser ni sa tête ni sa barbe, jusqu'à ce qu'il fût rentré triomphant au Caire.

La Nubie est fameuse par la race de ses chevaux : un seul se vend, dit-on, sur les lieux, jusqu'à dix ou douze esclaves. Du temps des Mamelucks, un bon cheval de Dongola coûtoit jusqu'à mille livres sterling.

F.

(*La suite au numéro prochain*).

LITTÉRATURE.

Traduction en vers des odes d'Horace, par E. A. de Wailly, *liv. I et II, chez* Didot *l'aîné, à Paris.*

Autrefois, en rendant compte d'un livre, on donnoit au lecteur les moyens d'en concevoir une opinion qui lui fût propre. On lui soumettoit les principales pièces du procès, et selon que le jugement qu'on portoit lui sembloit impartial ou mal fondé, il pouvoit le confirmer ou le casser dans son petit tribunal. Maintenant c'est tout autre chose; le critique nous entretient d'un ouvrage,

non pour le juger en motivant son arrêt, mais pour nous étaler ses opinions littéraires et un luxe de réflexions dont nous n'avons que faire. Ce sont des dissertations très-remarquables sans doute, mais dans lesquelles on trouve tout, hors ce dont il est question. Le livre qui sert de texte est la chose dont on s'occupe le moins, ou si l'on en parle, ce n'est qu'en passant et comme d'un hors-d'œuvre. Il nous semble que ce procédé a quelque rapport avec celui d'un maître de maison qui, voulant faire les honneurs d'un repas à un étranger, ne le recevroit à sa table qu'au dessert. Nous nous sommes fait une autre idée de la critique; et si la méthode que nous avons embrassée est moins propre à faire briller l'auteur d'un article, elle sert à donner une connoissance plus exacte de l'ouvrage dont il rend compte, et nous pensons que c'est là l'essentiel. Après cette petite préface, qui nous fait peut-être tomber nous-même dans le défaut que nous censurons, nous nous hâtons d'arriver à Horace.

Le nom d'Horace rappelle involontairement à l'esprit de ses vieux amis, l'idée de la raison unie aux grâces les plus séduisantes et à la poésie la plus flexible et la plus harmonieuse. Voltaire, qui savoit si bien apprécier ce poète, lui écrivoit, dans l'épître qu'il lui a adressée :

Je mettrai tous mes soins
A suivre les leçons de ta philosophie,
A mépriser la mort en savourant la vie,
A lire tes écrits pleins de grâce et de sens,
Comme on boit d'un vin vieux qui rajeunit les sens.

Horace possède à la fois cet art d'exprimer de grandes pensées d'un style noble et élevé, *os magna sonaturum*, et cet air de négligence et de facilité qui donne du prix aux plus petites choses, qui semble ignorer le travail, et que le travail ne sauroit imiter. On a comparé l'art de

traduire à l'art de graver. Or, quand on grave comme lorsqu'on traduit, il faut au moins savoir rendre les principaux traits de son original. Voyons si le nouveau traducteur a rempli cette condition, et si nous trouverons dans *sa gravure* quelques traits de la physionomie d'Horace.

M. de Wailly, avant de lutter avec son auteur, nous semble en avoir fait une étude approfondie. Il a lu et comparé les meilleurs commentateurs, et paroît avoir surtout profité des excellentes notes de Dacier et de Mitscherlich, qui, à notre avis, sont ceux qui ont le mieux pénétré dans la pensée d'Horace. Depuis long-temps il s'est exercé sur ce poète, et il cite des odes qu'il a traduites il y a une vingtaine d'années; quelquefois même il en rapporte deux ou trois traductions différentes. Nous sommes loin de voir dans ce soin minutieux le calcul d'un auteur qui veut grossir son volume, ou l'amour-propre d'un poète qui ne veut perdre aucune de ses variantes. Nous rendons plus de justice à M. de Wailly, et nous n'attribuons ce surcroît d'abondance qu'à un sentiment de modestie et de défiance de lui-même, qui le fait flotter entre plusieurs versions, sans lui permettre de se décider pour aucune.

Nous allons d'abord nous occuper de quelques critiques de détail, et nous ferons ensuite connoître notre opinion sur l'ensemble de l'ouvrage.

La première ode du lyrique Romain est adressée à Mécène. Voici la traduction de la première strophe :

O de mes doux loisirs, *vous, la source chérie*,
Mécène, illustre ami, qui voyez vos aïeux
Remonter jusqu'aux rois de l'antique Étrurie,
De ma muse appui glorieux !

Le premier vers ne se trouve pas dans le Latin. Ce seroit

là sans doute un bien léger inconvénient, si le second hémistiche en étoit plus heureusement tourné, et s'il ne présentoit pas une figure si incohérente avec le dernier vers :

De ma muse *appui glorieux.*

Nous ne concevons pas trop comment *une source* peut être *un appui.*

Tel admire Olympie et sa noble poussière.
Qu'il ait impunément doublé l'écueil fatal, etc.

Il y a du malheur à commencer une stance par ce mot *tel*, pris dans un sens absolu. Il résulte d'ailleurs de la tournure de ces vers, une obscurité dont l'attention est effrayée. Nous trouvons, de plus, que le Latin n'est nullement rendu.

Sunt quos curriculo pulverem Olympicum
Collegisse juvat, etc.

L'autre veut des moissons que la Sicile enfante.

Nous savons très-bien que la Sicile produisoit beaucoup de blé pour l'empire Romain ; mais Horace parle ici des blés récoltés dans la Lybie, *de Lybicis areis,* et nous ne voyons pas pourquoi M. de Wailly a cru devoir s'écarter du texte.

Puisse avec la reine de Gnide,
Et des fils de Léda le couple radieux,
Le seul Zéphire être ton guide !

Od. 3.

Si Horace eût parlé la langue de son interprète, il se seroit bien gardé d'adresser de pareils vers au vaisseau qui devoit porter Virgile à Athènes, et surtout de mettre *le seul Zéphire* après avoir parlé de *la reine de Gnide* et *des fils de Léda.*

Dans cette grotte *demi-close.*

Od. 5.

M. de Wailly ne s'exprimeroit pas autrement, s'il s'agissoit d'une fleur ou d'une jolie bouche.

Dans l'ode 13 du premier livre, Horace s'est attaché à peindre la jalousie par tous ses effets sensibles et apparents. M. de Wailly, au contraire, n'emploie que des généralités dans ces deux premières stances, ce qui répand de la froideur et du vague dans sa traduction.

Quand, devant moi, tu viens sans cesse
Vanter avec tant de chaleur
D'Acis *la brillante jeunesse*,
D'Acis *l'éclatante blancheur*.

Il n'est pas ici question de *la brillante jeunesse* d'Acis, mais de la beauté de son cou, *cervicem roseam;* de son *éclatante blancheur*, mais de la blancheur et de la forme de ses bras, *cerea brachia.*

Pour calmer mon sang qui bouillonne,
Tous mes efforts sont impuissants;
Et la raison qui m'abandonne
Me livre au trouble de mes sens.

Horace n'avoit point autant d'esprit; il se contente de dire que son esprit s'égare, *tunc nec mens mihi*, et ne se livre pas à ces petites oppositions de *la raison* et *des sens.*

Quand le fils de Japet, par un triste assemblage,
Mêlant les corps créés au limon créateur,
Fit l'homme, son dernier ouvrage,
Du fier lion *il prit la rage*,
Et la souffla dans notre cœur.

Liv. 1, od. 16.

Ordinairement, on a recours à la traduction quand le texte offre quelque difficulté; mais ici, au contraire, c'est le texte qu'il faut consulter pour comprendre la traduc-

tion. Sans ce moyen, nous défions le lecteur le plus intelligent de pénétrer le sens du second vers. Horace dit que Prométhée, après avoir consacré le meilleur limon à former l'homme, fut obligé d'emprunter aux différents animaux les qualités qu'il destinoit à son ame :

Fertur Prometheus, addere principi
Limo coactus particulam undique
Desectam, etc.

Est-il possible de retrouver cette pensée dans ce vers dur et inexplicable :

Mêlant les corps créés au limon créateur ?

Nous ne pouvons également approuver le quatrième vers, dans lequel le fils de Japet prend *la rage du lion* aussi froidement que s'il s'agissoit de tout autre chose.

M. de Wailly a mis un soin tout particulier à traduire l'ode charmante qu'Horace adresse à Barine (1). On jugera de ses efforts, quand on saura qu'il en rapporte trois traductions différentes. Je ne dis point qu'il ait tout à fait échoué ; mais combien il nous semble loin de la grâce et du naturel que La Harpe a mis dans l'imitation qu'il en a faite ! Pour donner la palme à ce dernier morceau, nous pensons qu'il suffiroit de mettre les concurrents en présence ; mais c'est un genre de critique que nous épargnerons au nouveau traducteur.

Nous lui adresserons un autre reproche ; c'est d'avoir changé la plupart des noms dont Horace s'est servi. Il emploie *Hylas* au lieu de *Lycidas*, *Acis* au lieu de *Télèphe*, *Églé* au lieu de *Pholoë* et de *Chloris*. J'avois *Barine* dans l'original, c'est *Phryné* qu'on me donne dans la traduction. Cette inexactitude nuit à la ressemblance de la

(1) Od. 8, liv. II.

copie, et déroute celui qu'une longue habitude a rendu familier avec le poète Latin.

Une autre cause qui contribue quelquefois à effacer jusqu'aux moindres traits de l'original, c'est le peu d'attention que M. de Wailly a mis à se rapprocher des différentes mesures de vers dont Horace s'est servi. Il devoit s'y assujettir autant du moins que le permettoit notre système de versification. Chez un poète qui a un juste sentiment de son art, la nature du sujet qu'il traite lui indique naturellement le mètre dont il doit se servir, et le mètre exerce à son tour une véritable influence sur la manière de traiter un sujet. Il suffit, pour s'en convaincre, de relire deux de nos chefs-d'œuvre dans la poésie lyrique, le *cantique* d'*Ezéchiel* et l'*ode au comte du Luc.* J. B. Rousseau s'est bien gardé d'employer la même nature de vers pour les plaintes de la douleur et pour les chants les plus nobles et les plus élevés. S'il l'eût fait, chacune de ces pièces eût perdu de son genre pour prendre un caractère qui lui étoit étranger, et pour offrir des beautés qui ne lui étoient point propres, *et non sua poma.* Il est donc essentiel, lorsqu'on traduit, de ne point s'écarter de cette règle. Comment se fait-il que M. de Wailly l'ait méconnue, ou du moins l'ait négligée ? Il lui arrive souvent de rendre des vers courts et inégaux, par de grands vers dont la mesure égale et soutenue n'offre aucun rapport avec l'original. Nous lui citerons entre autres l'ode 18 du livre II, dans laquelle ce manque d'exactitude se fait sentir d'une manière désagréable.

Nous craindrions de fatiguer nos lecteurs en nous livrant à un examen plus long et plus circonstancié de cette traduction : elle n'est point sans mérite. Le sens est assez fidèlement rendu; mais ce qui lui manque, c'est une couleur plus originale et une allure plus indépen-

dante. Le texte est souvent paraphrasé, et les vers en sont quelquefois pénibles et durs. Tout annonce le travail opiniâtre auquel M. de Wailly s'est livré pour que son ouvrage fût digne du public; mais on ne rend pas la grâce par l'effort, l'inspiration par des combinaisons de mots, et des expressions trouvées par des expressions cherchées.

Ces défauts se font surtout remarquer dans les odes dont le naturel et un certain air de négligence font le principal mérite. Mme. de Lafayette comparoit un traducteur à un valet que sa maîtresse envoie faire un compliment à quelqu'un. *Plus le compliment est délicat,* disoit-elle, *plus il s'en tirera mal.* Nous ne voulons pas faire à M. de Wailly l'application de ce mot; mais il conviendra lui-même qu'il a mieux réussi dans quelques odes d'un style tempéré et d'un ton philosophique. Nous lui citerons entre autres l'ode 6 du deuxième livre, qui nous paroît une des mieux rendues.

En général, les reproches que nous faisons à cette traduction sont moins dirigés sur le talent de M. de Wailly que sur son entreprise. Nous ne croyons pas qu'il soit possible de traduire Horace en vers : il faudroit pour cela être un autre lui-même, et encore ne réussiroit-on pas.

En effet, si ce poëte avoit eu à s'exprimer en Français, il n'est pas douteux que ses idées n'eussent revêtu d'autres images, que son style n'eût pris un autre coloris. Ainsi, vouloir faire ce qu'Horace n'eût point fait s'il eût été à notre place, c'est s'exposer à succomber, en supposant même qu'on ait tout ce qu'il faut pour réussir.

Il faut donc laisser à ceux qui sont initiés dans les mystères de la langue Latine, le plaisir de lire et de goûter Horace. Si nous voulons en donner une idée aux profanes, gardons-nous bien de le traduire; pénétrons-nous de son esprit, et livrons-nous aux inspirations dont il échauffera

notre ame. On peut traduire les prosateurs, mais il faut imiter les poètes, et surtout les poètes comme Horace. Bertin et Parny se sont bien gardés de traduire Tibulle et Properce; ils se sont remplis de leur manière et de leur génie, et c'est en les imitant avec autant de grâce que de chaleur, qu'ils ont naturalisé l'élégie parmi nous. Boufflers disoit qu'*une bonne traduction étoit une résurrection*, c'est-à-dire, sans doute, *une chose impossible*; et, dans ce cas, M. de Wailly doit se consoler de n'avoir pas mieux réussi.

A. L.

ESSAIS

Sur le département de la Gironde.

(TROISIÈME ARTICLE).

Suite des Landes.

On a dit quelque part, *que de l'état du bétail dans une contrée, on peut conclure l'état de ceux qui l'habitent, et réciproquement* (1). Cette observation est d'autant plus certaine, que la nature, toujours prête à seconder l'activité éclairée, abandonne à elle-même la lourde incurie.

Le lecteur, déjà au fait des landes et du peuple demi-sauvage qui parque au milieu d'elles, ne s'étonnera donc plus de ce qui nous reste à dire des animaux domestiques;

---

(1) *Voyage en Italie*, du comte de Stolberg, tom. 2, let. 103.

placés sur le second plan du tableau, ils accompagneront parfaitement les principaux personnages.

Tandis que les bœufs des contrées environnantes se font remarquer par leur haute taille, leurs reins larges et pleins, leur fanon long et pendant, leurs jambes élevées et nerveuses, la variété qui appartient aux landes, petite, maigre et sèche, mais robuste et vivace, rachète ses formes étiques par des jarrets infatigables; sa sobriété égale presque celle des chameaux. Cette race, que la nature, suivant l'heureuse expression d'un poète Latin, *semble avoir été pressée de finir* (1), docile au joug, traîne, à travers les buissons rampants, des voitures petites, basses et sans fer; le bois en feuilles courbées double le bois plus massif des jantes à peine dégrossies. Dans ces *cars* à quatre roues, tout est à l'unisson avec l'animal rapetissé qui les traîne (2).

Le charretier Landais conduit ses bœufs à l'aide d'un long fût, qui, sans corde ni lanière, est armé seulement, et à l'un de ses bouts, d'une pointe très-aiguë. Coiffés de l'occiput aux narines par un réseau de cordes recouvert quelquefois d'une peau de brebis, ces animaux obéissent à un petit nombre de signes qui suffisent à tous les commandements. Rarement le bouvier les gourmande à la voix; son stupide silence forme un contraste remarquable avec les blasphêmes assourdissants des voituriers de Provence que l'on rencontre quelquefois sur la même direction.

---

(1) *Hic audax surgit ordo pumilionum*
Quos natura brevis statim peracta
Nodosum semel in globum ligavit.

PAPINIUS, *in Silv.*

(2) *Nana per salicta*
Bigis rheda capit citata nanis.

HELVIUS-CINNA.

Les vaches Landaises, plus petites encore que les bœufs, mais plus sales et souvent hideuses de maigreur, rappellent le songe prophétique de Joseph. Leur lait prend très-souvent l'odeur de la bruyère.

Tel est donc ce bétail, qui, dans la dégradation commune à toutes les landes, moins abâtardi que ses maîtres, conserve une grande aptitude au travail; qualité qui garantit ces animaux de quelques-unes des influences du sol, et nous explique pourquoi ils ne succombent pas chaque année au milieu de tous les éléments des épizooties.

Leurs maladies ordinaires et endémiques sont les indigestions putrides, les tympanites, les coliques venteuses, le vertige abdominal, les dysenteries, le vertigo, le tétanos, l'esquinancie, le claveau. Cette fâcheuse nomenclature pourroit être encore grossie de toutes les affections plus spécialement produites pendant l'hiver par l'humidité constante qui détrempe les terres et les bruyères, et durant l'été, par l'aridité des sables, dont les parties plus tenues attaquent le pharynx et les poumons des bestiaux; enfin, par la qualité sulfureuse des eaux, que les lits d'argile d'où elles sourdent privent de leur oxigène.

Le *charbon*, par ses symptômes extérieurs, son caractère contagieux et la rapidité de ses ravages, ressemble tellement au *typhus* de l'Orient, qu'on les considère l'un et l'autre comme n'étant que le même fléau. Une suite de recherches a prouvé qu'ils se communiquent très-facilement des hommes aux animaux, et réciproquement (1). Il est très-vraisemblable que la peste proprement dite a commencé par ces derniers, qui la transmirent aux pasteurs de l'Asie et de l'Afrique.

En entrant dans ces affreux détails, mon intention est

---

(1) *Vid.* Lancisi, Ramasini, Guibert, Sauvage, etc.

d'éveiller enfin l'insouciance générale sur les maladies vétérinaires; et, par une salutaire inquiétude, de conduire les habitants des landes, et surtout les administrations limitrophes, à surveiller davantage les sourdes apparitions du charbon, qui se manifeste de temps en temps dans ce désert.

Frappés de cette corrélation entre les deux pestes, les historiens les plus graves, et les poètes eux-mêmes rembrunissant leurs pinceaux, ont marqué avec soin les diverses invasions du charbon sur les animaux : le tableau suivant en donne la triste chronologie.

1213 avant J. Ch.	L'île d'Egine	Ovide.
753	Italie	Plutarque.
190 de notre ère.	Rome	Suétone.
800	France	Chronique Saxonne.
889	*Idem*	*Idem.*
994	Epizootie charbonneuse générale.	
1316	Angleterre	André Duchêne.
1441	Allemagne.	
1514	Italie.	Fracastor.
1570	Les rives du Pô.	Vivamonte.
1599	Italie	Lancisi.
1711	*Idem*	Ramasini.
1712	Hongrie.	
1729	Hollande.	Boerhaave.
1743	Les bords du Danube	Journal de Trevoux, Mai 1747.
1745	Flandre, Languedoc, Vivarais	Sauvage.
1774	La Russie, la Pologne.	
1775	Tout le midi de la France, le Languedoc, la Guienne.	
1790	La Hollande, la Flandre.	
1804	Les marais de la Guienne.	

Frappée deux fois de la peste zootique dans l'espace

de trente ans, la Guienne se ressent encore de la perte immense qu'elle a éprouvée. On remarqua surtout, lors de ces dernières invasions, que les maladies des gens de la campagne étoient souvent accompagnées de pustules et de symptômes d'*anthrax*.

L'épizootie charbonneuse de 1775 s'introduisit par Bordeaux dans des cuirs venus de Russie; c'est encore par des ballots de laine que la peste entra dans Marseille en 1720. A ce rapprochement, qui n'a pas besoin de longs commentaires, j'ajouterai seulement des vœux pour qu'il parvienne jusqu'aux surveillants de la santé publique.

L'âne est de tous nos animaux domestiques celui qui se ressent le moins du sol et du climat des landes; sa sobriété et sa dure enveloppe lui servent de préservatif; patient et résigné, il fait partout et fort bien le travail des terres légères. Pline (1), Varron (2) et Columelle (3) nous apprennent qu'on l'employoit avec beaucoup d'avantage dans la Campanie, dans la Bétique, et principalement sur les sables de la Lybie, qui ont tant de rapport avec ceux des landes. Les Languedociens et les Provençaux l'attèlent encore à leurs *araires* : cet exemple pourroit être imité dans ce département. Nos races, généralement petites et chétives, seroient facilement améliorées par les belles espèces de l'Espagne et du Poitou. Je ne dois pas omettre que le *phitolacca decandra*, si commun sur la plupart des routes qui traversent les landes, est un poison pour les ânes, sur lesquels il agit comme drastique.

Sous une atmosphère extrême dans ses vicissitudes, les landes, sans cesse ou brûlantes ou submergées, ne cessent

---

(1) Lib. 8, cap. 43.

(2) *De Re rusticâ*, tom. 1, cap. 20.

(3) Lib. 7, cap. 1.

dans aucun temps d'être incommodes au malheureux forcé de les parcourir : en changeant de saison ou de température, il ne fait que changer de désagréments.

Le sable, glissant sous les pieds de sa monture, lui annonce bientôt l'entrée du désert. Dès ce moment, les idées riantes et les sensations gracieuses l'abandonnent sans retour; son esprit se dessèche ou se décolore; l'espace, qui presque partout étonne par son étendue, l'afflige par sa nudité; plus mortel que la tristesse, l'ennui cheminant lourdement avec lui, ajoute encore à la fatigue de sa course.

Enfin, après plusieurs heures alongées par leur insipidité, quelques sommités d'arbres perçant l'atmosphère, semblent promettre au voyageur un terrain plus couvert et des sites moins monotones. Il demande alors un dernier effort au compagnon haletant de son long martyre; mais à leur approche, la forêt fantastique disparoît; quelques pins isolés fuient en arrière, et un second désert s'arrondit en un autre horizon plus fastidieux encore que celui qu'il vient de quitter.

Telle est la fidèle peinture d'un voyage dans les landes, véritable traversée sur de piètres montures qui remplacent très-mal le *vaisseau du désert* (1). De temps en temps, quelques pins secs, élevés en *enseigne*, promettent au voyageur une halte abritée; mais pour comble de maux, au moment où il croit toucher à quelqu'une de ces relâches, des sentiers retournant sur eux-mêmes le rejettent au loin; fourvoyé presque à chaque pas par des chemins d'une conformité trompeuse, il regrette cent fois par heure de n'avoir pas pris une boussole.

Mais puisqu'il n'est pas tout à fait décidé que la rouille

(1) C'est le nom que les Arabes donnent au chameau.

de l'antiquité soit une tache pour nos écrits modernes, je me hasarderai de citer encore cette fois les Romains, qui, en fait de routes surtout, ont je crois assez bien fait leurs preuves. Les Romains avoient bonnement aperçu que les plus affreux déserts cessoient bientôt de l'être, lorsqu'on pouvoit y établir des chemins fixes et durables; surtout ils ne désespérèrent pas de nos landes, qui gagnèrent beaucoup sous leur domination.

Déjà, du temps de Strabon, les Aquitains s'étoient rapprochés des côtes maritimes; les Boïens, placés entre l'Océan et les Bituriges Vivisques, à la fois pêcheurs, laboureurs et résiniers, exerçoient en grand ces trois branches d'industrie qu'ils conservent encore; leur nom, transformé en celui de *Bougés*, continue de distinguer les pêcheurs de la Teste, des autres Landais plus méridionaux.

Un commerce s'ouvrit, des comptoirs s'établirent sur le rivage où s'éleva depuis le chef-lieu du *captalat* de Buch. Ausone se moque, dans ses épîtres, de son lourd ami Théon, qui, marchand de grains et grand commissionnaire de résine, préludoit par sa table et ses dépenses au luxe qui devoit distinguer un jour la capitale des Vivisques.

Sur la côte occidentale du Médoc, avoit aussi brillé et disparu *Noviomagus*, dont le nom Gaulois répond à celui de *Villeneuve;* enfin Bordeaux venoit d'être colonisé et embelli par les Romains, qui y apportèrent les lettres et y choisirent un consul.

Ainsi, dès la fin du troisième siècle, les landes, déjà cultivées en grande partie, possédoient une ville maritime, et sur les bords du bassin d'Arcachon, un marché rival de celui de Bordeaux.

La poix navale se préparoit dans le Médoc, pour les

cordages Gaulois, Grecs et Romains; la résine de *Narisse* venoit s'y mêler avec celle du pays; la cire brute et la graisse en grumeaux s'y embarquoient pour les pays lointains (1).

Le pampre serpentant sur les côtes, coloroit de ses reflets les eaux de la Garonne (2). Bien que la liqueur de nos premiers vignobles n'eût pas encore toute la gloire qu'Ausone ne lui attribue que par le besoin d'un dactyle (3),

Non laudata minùs nostri quàm gloria vini,

On seroit peut-être tenté de croire que le vin de Bordeaux alloit dès-lors soutenir en Italie la réputation des vignes Gauloises (4); mais comme il faut être vrai lorsqu'on prétend au titre d'historien, je suis forcé de dire que Columelle, et Pline après lui, loin de faire un très-grand cas du cep Biturige, l'ont classé au contraire parmi les variétés ignobles, dont le seul mérite étoit de réussir dans les lieux froids et humides.

C'est donc à tort que les panégyristes de Bordeaux ont voulu lui faire honneur de ce plant de famille. Quelques-uns d'eux ont porté l'enthousiasme jusqu'à le donner comme la souche précieuse de nos vignobles les plus fameux : leur *gloire* actuelle n'a pas besoin de cette fausse généalogie.

Tel étoit donc l'état des landes aux environs de Bordeaux, lorsque les Romains, dont la main hardie ne créoit

---

(1) Auson., ep. 5.

(2) *Sic mea flaventem pingunt vineta Garumnam.*

Auson., ep. 5.

(3) Ep. Paul. 13.

(4) *In Italiâ Gallicam placere (uvam) trans Alpes verò Picenam.* Plin. 14. 3.

que pour des siècles, y tracèrent, de l'Océan aux bords de l'Adour, et de l'Adour aux rives de la Garonne, quatre grandes routes, dont les restes presque indestructibles prouvent la sagesse de ce peuple et la grandeur de ses vues, plus encore peut-être que la patiente habileté de ses ouvriers dans les constructions importantes.

Nos livres classiques sont remplis de l'ambition sanguinaire et de la puissance colossale des Romains. Nous étudions avec soin leurs nombreuses révolutions. Semblables aux enfants, qui se complaisent par instinct à la destruction, nous savons tout ce qu'ils ont fait de violent et de cruel; mais l'histoire de leur administration nous est presque inconnue. Cependant, si l'expérience est quelque part un guide sûr et sans danger, c'est dans les choses que le temps ne change pas, et par conséquent lorsqu'il s'agit de pourvoir aux besoins du peuple, qui demeurent toujours les mêmes.

Ce seroit donc un bon livre que celui qui nous feroit connoître à fond les vues et les succès, les erreurs et les fautes de l'administration Romaine. Utile aux hommes qui nous gouvernent, il deviendroit la base de notre éducation politique, nouveau besoin né du nouveau devoir que nous impose notre association à la puissance législative; et pour rentrer de suite dans mon sujet par une application plus spéciale, on verroit, par le rapprochement des lois et des réglements de Rome sur la construction des routes, comment avec bien moins de revenus que n'en perçoit aujourd'hui la France (1), et pourvoyant en même temps avec largesse à tous les besoins de

---

(1) Vespasien, à son élévation à l'empire, trouva que huit cents millions de notre monnoie *(quadringenties mi lies sestertium)* lui suffiroient pour toutes les dépenses de l'état. (*Suet.* Vesp. 16).

l'état, ils construisoient et entretenoient quatre fois plus de longueur de routes que n'en renferme ce royaume. On apprendroit encore dans quels cas ils employoient ou rejetoient l'usage des barrières et des taxes sur les transports; adoptoient ou repoussoient les prestations en nature; comment ils parvenoient à répartir avec égalité, et à commander avec succès l'entretien des chemins vicinaux, dont le mauvais état fait aujourd'hui la honte de nos provinces et le désespoir des administrateurs. On verroit enfin, que plus les routes s'éloignoient de leur capitale, plus les Romains les construisoient solidement, parce qu'ils ne pouvoient veiller à leur entretien avec autant de suite; idée administrative extrêmement simple, qui explique historiquement les dépenses inouies qu'ils ont faites plusieurs fois pour leurs routes dans le fond des déserts et aux extrémités les plus reculées de leur empire.

N.

(La suite au numéro prochain).

VARIÉTÉS.

Des tableaux envoyés au Muséum de la ville de Bordeaux.

La peinture est une poésie muette.

Mot de Simonide, cité par Plutarque.

Au nombre des tableaux envoyés par S. Ex. le ministre de l'intérieur au muséum de la ville de Bordeaux, il en est deux que l'on doit à des artistes de l'école moderne, et qui nous ont paru dignes d'un examen particulier.

Le premier, représentant un *Ganimède*, est assurément un ouvrage très-agréable de M. *Grancher;* mais on ne peut guère considérer dans ce tableau que le mérite de l'exécution, puisqu'il se compose d'une seule figure portée sur un nuage, et offrant à l'aigle de Jupiter une coupe de nectar. Si pourtant l'extrême simplicité de la composition donne peu de mouvement à l'imagination du spectateur, l'on n'en sent pas moins une sorte d'invention poétique dans l'expression de cette belle figure, dont les yeux baissés annoncent tant de modestie. Un voile d'innocence semble en effet l'envelopper tout entière. Son bras, relevé avec grâce, tient une large coupe d'or, où l'oiseau va plonger son bec acéré. Le noble échanson sourit, mais une pudeur pleine de charme accompagne ce sourire. Bien que l'artiste ait donné à son visage une forme un peu carrée, il offre néanmoins ce caractère virginal qui faisoit dire à Horace:

Quem si puellarum insereres choro
Mirè sagaces falleret hospites
Discrimen obscurum, solutis
Crinibus, ambiguoque vultu.

Si vous le mêliez dans un chœur de jeunes filles, ses traits douteux et ses cheveux épars tromperoient merveilleusement les yeux les plus habiles.

On regrette seulement que cette figure, dessinée avec tant de finesse et de suavité, repose sur un fond cru, qui en découpe tous les contours avec un peu de sécheresse. Il n'y a point de vapeur, point d'air autour de cette tête: ce n'est point un ciel que nous voyons, c'est une couche de bleu, c'est de la peinture prise sur la palette et tout simplement portée sur la toile. Le ton des chairs est beaucoup plus vrai sans doute, il est bien

mieux étudié; mais on y désireroit peut-être quelque chose de moins froid, et surtout un peu plus de transparence. En un mot, pour sentir ce qui manque au coloris de M. *Grancher*, nous croyons qu'il suffira de jeter les yeux sur une figure de jeune berger, qui se trouve dans le tableau voisin, et dont nous aurons occasion de parler tout à l'heure. Là circulent en effet le sang et la vie.

Les nuages qui roulent sous les pieds de *Ganimède*, sont d'un ton argentin et d'un effet très-harmonieux: cependant, comme on l'a très-bien remarqué lors de l'exposition de 1812, « cette composition, d'ailleurs très-
» recommandable, n'est peut-être pas tout à fait exempte
» de ce système d'école, que depuis quelques années les
» pensionnaires de Rome cherchent à reproduire. On
» seroit tenté de croire que l'art, à sa naissance, est pour
» eux à sa perfection, et qu'ils étudient le système naïf,
» mais sec et maigre, du Cimabuë, du Giotto, du Mas-
» sacio, de préférence à celui de Raphaël, du Titien et
» des Carrache ».

Le second de ces tableaux, celui sur lequel les yeux se portent de préférence et qui captive le plus fortement l'attention, offre un de ces sujets pleins de poésie, et dont le choix seul est déjà d'un favorable augure; car en tout genre, comme on sait, le choix du sujet est encore du talent.

Bajazet ayant appris la mort de son fils *Ortogule*, à qui Tamerlan avoit fait couper la tête dans la ville de Sébaste, jura la perte de son cruel ennemi, et s'avança pour le combattre à la tête de ses troupes. On rapporte que pendant la marche de son armée, il aperçut sur une montagne voisine un pauvre berger qui, sans crainte au milieu des horreurs de la guerre, jouoit paisiblement

de la flûte. Pénétré de douleur, agité des plus funestes pressentiments, et jaloux peut-être du sort de ce pâtre, le sultan s'arrêta quelques moments pour l'écouter. « Berger, lui dit-il ensuite, en étouffant un profond sou-» pir, que le refrain de ta chanson soit désormais, je » te prie : O malheureux Bajazet! *tu ne reverras plus* » *ton cher fils Ortogule ni ta belle ville de Sébaste* ».

Tel est le sujet qu'a choisi M. *Dedreux*, jeune artiste dont le début a donné de grandes espérances. Son tableau, offert pour la première fois au public de Paris dans l'exposition de 1812, lui valut les suffrages les plus flatteurs. Il nous suffira sans doute d'en détailler l'ordonnance et la disposition, pour prouver qu'il les méritoit.

Sur la croupe d'une colline, à l'ombre d'un platane et sous un beau ciel d'orient, est assis un jeune berger presque nu. Occupé à jouer d'une flûte *dont les accents ont une douceur selon son goût* (1), il ne semble pas même se douter de l'approche de Bajazet et de son armée. A côté de lui s'élève cette grande figure du monarque Ottoman, dont le premier aspect a quelque chose de sinistre et de formidable. Il écoute le jeune pâtre, et ses yeux pleins d'une rêverie sombre, révèlent toute l'affliction de son ame.

Ce contraste d'une sécurité naïve et d'une douleur qui n'a point de trève ; ce rapprochement du guerrier qui épouvante la terre du bruit de ses armes, et du pasteur qui charme ses destins obscurs au son de la flûte champêtre; tout, dans ce tableau, émeut et fait rêver. En le considérant, le spectateur est à la fois pénétré de tous les sentiments qui nous intéressent aux productions des arts; et quand les yeux se portent ensuite sur les derniers

---

(1) M. de Châteaubriand, poëme des *Martyrs*.

plans du tableau, lorsqu'on voit s'avancer, à travers la plaine, cette forêt de lances et ces mille pavillons de l'armée du sultan, lorsqu'on se rappelle surtout la fin déplorable de ce père malheureux, il devient presque impossible de ne pas s'abandonner à ces pensées morales qu'inspire toujours l'aspect d'une grande infortune, comparée au bonheur d'une existence pauvre, mais paisible.

Si nous passons néanmoins de ces beautés de l'ensemble à l'examen des détails, quelques critiques devront nécessairement se mêler aux éloges. La figure du jeune berger paroît, sans contredit, ce qu'il y a de mieux exécuté dans cette composition. Elle est peinte *avec amour*, comme disent les Italiens; et si l'on en excepte le pied de la jambe droite, dont le raccourci peu correct est assurément d'un effet désagréable, toutes les formes de ce personnage sont dessinées avec une grande pureté de contours. Tandis que le corps est entièrement voilé d'une demi-teinte qui semble favoriser la finesse des tons et la transparence des chairs, une lumière vive joue agréablement sur la draperie dont sa tête s'enveloppe, et vient y produire les effets les plus piquants. Cette draperie elle-même est jetée avec une grâce infinie, et toute cette figure a je ne sais quel charme de poésie et d'abandon qui se fait d'abord sentir à l'œil le moins exercé.

Il n'en est pas de même de celle de Bajazet. Enveloppée de la tête aux pieds d'un lourd manteau rouge, qui laisse mal deviner la pose et l'agencement de certaines parties, elle ne produit qu'une impression vague de surprise ou de crainte. D'ailleurs, soit par l'effet d'une mauvaise distribution de la lumière, soit par quelque défaut de dessin ou de perspective aérienne, le haut du corps avance trop, et toute la figure semble manquer d'aplomb. La tête est d'une expression très-belle et très-

juste, mais peut-être un peu trop noire; et l'on regrette que ce nouveau personnage soit, ainsi que le premier, plongé dans la demi-teinte. Plus vivement éclairé, il offriroit avec le jeune pâtre un contraste savant, et l'artiste auroit du moins le mérite d'une plus grande difficulté vaincue.

Quoi qu'il en soit, ce tableau, d'une exécution très-brillante, prouve que M. *Dedreux* sait unir au talent du coloriste et du dessinateur, le don de bien choisir et de bien penser un sujet; sorte d'avantage sans lequel on ne mérita jamais le nom de peintre. Il seroit à désirer que le muséum de Bordeaux offrît à l'étude et à l'émulation de nos jeunes artistes, beaucoup de modèles semblables; car, s'il faut en croire Diderot, on gagne toujours à considérer un tableau *avec lequel on raisonne, qui met le spectateur en scène, et dont l'ame reçoit une sensation délicieuse.* Les jeunes gens ne doivent jamais l'oublier: l'un des plus beaux vers de Virgile, et en même temps l'un des plus beaux principes de l'art imitatif, est sans contredit celui-ci:

Sunt lacrymæ rerum et mentem mortalia tangunt.

Il est certains objets qui font toujours couler nos larmes, et les infortunes de l'homme intéressent tous les cœurs.

Au demeurant, les deux tableaux dont nous venons de présenter l'analyse, contribuent singulièrement à l'ornement d'un musée où, parmi quelques morceaux très-distingués, il s'en trouve malheureusement beaucoup trop qui n'ont pour eux que le mérite de la vétusté ou la protection de certains préjugés; car, il faut le dire, la peinture a les siens comme la littérature; et si jamais on parvient à s'en affranchir, plus d'une collection trop

vantée verra considérablement diminuer le nombre de ses prétendus chefs-d'œuvre.

E.

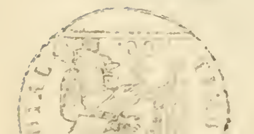
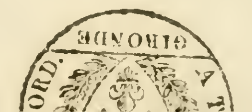
Un nouveau tableau acheté par S. Ex. le ministre de l'intérieur, doit être incessamment réuni à ceux dont nous venons de parler. Ouvrage de M. *Menjaud*, l'un de nos peintres les plus estimés, il représente le moment où l'abbé Edjeworth de Firmont, dernier confesseur de Louis XVI, expire entre les bras de S. A. R. Madame, duchesse d'Angoulême. Dès que les salles du muséum offriront aux regards de nos compatriotes une composition qui doit être pour eux d'un si haut intérêt, nous nous empresserons d'en entretenir nos lecteurs.

BANQUE DE MONTRÉAL (CANADA).

Plus ou moins nécessaire, mais toujours utile aux nations vieillies dans le négoce, une banque nous paroît indispensable aux peuples qui n'ont pas encore fait leur fortune. Des marchés au début de leur industrie, des foires lorsqu'elle est assez avancée, enfin des banques; tels sont les moyens appropriés à chaque âge du commerce. Ce n'est qu'après avoir acquis toute sa force, qu'il peut se passer de ces ressources et subsister par lui-même.

Le Canada arrive à la troisième de ces époques, et puisque ce pays fut à nous, et que le sang Français y coule encore dans toutes les veines, on ne peut trouver mauvais que nous commencions nos annonces étrangères par cette terre filiale.

Le Canada, car nous ne pouvons plus dire la Nouvelle-France, le Canada, disons-nous, est à ce point d'amélio-



GIRONDE

ration, où les travaux croissant avec l'esprit d'affaires et d'entreprise, la quantité des signes métalliques cesse d'être en rapport avec les produits. Cette époque est celle des banques et le moment de leur triomphe. A l'aide de leurs combinaisons, les valeurs mobiliaires de chaque individu, ses revenus de toute espèce, et jusqu'à ses espérances, deviennent une monnoie de cours. Des dépôts et des nantissements, ajoutant la sûreté du gage à celle de l'opinion, donnent un corps réel au crédit, et une valeur physique aux effets du commerce.

Ainsi, l'alliance du change avec les fonds de terre et les édifices eux-mêmes, fait des uns et des autres un numéraire propre à toutes les transactions; représentation heureuse, qui, en mobilisant à la fois tout le globe, fait de chaque parcelle de terre un effet négociable.

C'est aux Vénitiens que l'on doit la première idée de ces compagnies : elles prirent d'abord le nom modeste de l'ais de sapin qui leur servoit de comptoir; plus élégamment assis, les directeurs des banques modernes n'inspirent pas moins de confiance.

Celles d'Amsterdam et de Hambourg furent créées l'une et l'autre en 1609. La première est une caisse perpétuelle pour les négociants; la seconde, cautionnée par le corps de ville, eut pour but primitif de veiller sur la pureté des monnoies de toute l'Allemagne, et d'en soutenir le commerce.

La banque d'Angleterre, qui remonte à Guillaume III, fut établie pour fournir par des prêts aux besoins de l'état, moyennant un intérêt primitivement de *huit pour cent*; elle est sous la garantie du parlement.

Les Français ont eu successivement plusieurs de ces établissements. La banque dite *de Paris* naquit et mourut avec le système de Law. On connoît l'organisation et les

services de celle qu'on nomme aujourd'hui *banque de France*.

Fondés à peu près sur les mêmes bases, ces bureaux de change ou de dépôts eurent, comme on le voit, des buts différents. Les Canadiens ont voulu réunir leurs divers avantages. Séparés du crédit de l'Europe, par leur pauvreté encore plus que par leurs glaces, ils offrent, et la compagnie qui se forme accepte pour gage, des lettres de change, de l'or et de l'argent en barres, des effets, des marchandises et même des fonds de terre. Le capital de la compagnie sera de 250,000 liv. sterling, divisées en cinq mille actions de 50 liv. chacune.

Treize directeurs régiront cette société, sans émoluments, à moins que, pour quelque considération particulière, l'assemblée générale des actionnaires ne veuille leur en accorder. L'association est pour vingt années, à compter du 1er. Janvier 1818. Les dividendes seront réglés chaque année par une assemblée périodique.

Ainsi va s'établir à *Montréal* une banque à la fois mobiliaire et territoriale. Nous ne transcrivons pas ici l'énorme prospectus des actionnaires, daté du 19 Mai 1817, parce qu'on ne peut présumer que les capitalistes Bordelais veuillent placer leur argent sur les confins des Iroquois, au moment où la France a un si grand besoin de leurs secours; mais nous avons cru devoir annoncer cette nouvelle association, dans un pays neuf, d'un papier monnoie volontaire avec les fonds de terre et les produits invendus de l'industrie. En créant des *effets au porteur*, cette banque augmentera la quantité des signes; c'est l'effet nécessaire des billets de banque. Ce qu'il y a de plus difficile dans ces sortes d'émissions, est de bien connoître le terme au-delà duquel le signe se discrédite, comme il est arrivé chez nous au temps de Law et sous

l'énorme *richesse* des assignats. Au reste, ce que nous en disons, n'est pas pour nos financiers qui savent tout, mais pour ces pauvres Algonquins, qui nous permettent de leur répéter, *que le meilleur papier commence à déchoir, dès que la somme qu'il représente, jointe à celle du numéraire existant, excède ce qui est nécessaire dans l'intérieur pour tenir les intérêts au taux convenable, et pour payer les salaires ainsi que les transactions et les consommations journalières.*

Un autre effet des billets de banque est de rendre l'or et l'argent moins nécessaires comme monnoie, et par conséquent d'en baisser le prix comme métaux. On peut se rappeler encore, qu'à l'époque où lord Stanhope proposa à la chambre des pairs d'Angleterre de donner un cours forcé aux billets de l'échiquier, la seule annonce de cette mesure fit baisser le prix de l'or de cinq à six pour cent.

Je terminerai cet article sur les banques, par un fait qui ne manquera pas de plaire à leurs actionnaires. Les billets qui se détruisent par tous les accidents auxquels cette mince et frêle monnoie est sujette, paient en Angleterre une très-grande partie des frais de l'établissement. Ce bénéfice, qui n'a rien en soi de blâmable, prouve seulement contre l'infaillibité des proverbes, *que le bien perdu ne l'est pas toujours pour tout le monde.*

N.

ANECDOTES.

Un des nombreux amis du poète Delille lui ayant adressé une invitation pour dîner, laquelle étoit accompagnée d'une description en vers de tous les mets qui

devoient composer le repas, celui-ci répondit aussitôt par le quatrain suivant:

Je le mange déjà ce dîner délectable
Qui n'est encor que manuscrit.
Que je serai long-temps à table,
S'il est fait comme il est écrit!

— M. X. avoit fait la remarque singulière qu'à Paris, dans les promenades, aux spectacles et partout, les plus jolies femmes étoient toujours accompagnées par des hommes d'un certain âge et d'une tournure souvent ridicule, tandis que de vieilles douairières au teint jauni avoient toujours auprès d'elles les plus beaux jeunes gens. Je soupçonne, ajoutoit M. X., qu'il est pourtant certains endroits où l'ordre naturel se rétablit.

— On accusoit un juge de petite ville de s'être laissé corrompre dans une affaire assez importante. Un de ses amis intimes fut chargé de lui en faire des reproches. Il y mit d'abord beaucoup de ménagements; et enfin, après maintes circonlocutions, il laissa échapper le mot d'*argent*. De l'argent! reprit alors le juge. Eh! oui, certainement j'en ai reçu. Quoi de plus naturel! on vous offre, vous prenez. Mais vous sentirez aisément que cela n'a pu influer en rien sur mon opinion, quand vous saurez que j'en avois déjà reçu tout autant de la partie adverse.

Cette justice dans l'iniquité a paru trop méritoire, pour n'en pas conserver le souvenir.

— Un gourmand dînoit un jour chez Mme. P....; et pour se donner un petit air de littérature, il citoit de temps en temps ce vers si connu de notre premier satyrique:

Je fais, en bien mangeant, l'éloge des morceaux.

Ah! Monsieur, lui répondit enfin M. D....; c'est que vraiment vous poussez l'éloge jusqu'à la flatterie.

— Le poète Lebrun, dans son ode sur l'*Enthousiasme*, avoit représenté Montgolfier *se précipitant dans les cieux;* et cet étrange néologisme fournit à son antagoniste Urbain Dommergue, la petite épigramme que voici:

Qui pourroit s'empêcher de rire?
Lebrun, d'un vol audacieux,
Se précipite dans les cieux,
Et tombe dans la poêle à frire.

Trait qui parut d'autant plus plaisant, que le poète, comme chacun sait, avoit épousé sa cuisinière.

— Un de nos poètes les plus distingués, M. P. G. M., a un frère d'un tour d'esprit fort original, qui, à l'époque de l'usurpation, avoit composé un recueil de fables pleines d'allusions très-hardies. Il le conduisit un jour chez Delille, qui le pria de lui en réciter quelques-unes. Dans une de ces fables, notre conteur avoit mis en scène un conquérant et un loup. Celui-ci reprochoit au conquérant son égoïsme et sa cruauté; puis, se comparant à son interlocuteur, du moins, lui disoit-il, je ne fais pas tant de victimes:

Au-devant du péril je ne mène que moi,
Et mon artillerie est toute dans ma gueule.

Ah! le beau vers de loup! s'écria plaisamment le chantre de la *Pitié*.

— Un particulier se présente chez un avocat. — Monsieur, je viens vous prier de vouloir bien examiner une affaire. — Eh! Monsieur, c'est impossible. Vous ignorez sans doute que *cejourd'hui* je viens de perdre ma femme, et que les regrets, la douleur, le trouble d'esprit... — Ah! Monsieur, je vous demande mille pardons; j'ignorois cet événement. Cependant, ajouta le plaideur, comme mon affaire est très-importante et très-pressée, je me vois

forcé d'aller à l'instant chez un de vos confrères. — Chez un de mes confrères! Mais attendez donc, Monsieur, vous êtes bien vif; tenez, je vois un moyen de tout concilier : j'examinerai votre affaire, et si vous le voulez bien, nous daterons la consultation d'hier.

— Une grande dame avoit demandé à Delille des vers de fête, une chanson; et depuis quelques heures il y travailloit sans avoir rien pu trouver qui le satisfît. Survient un de ses plus anciens amis, l'abbé Colson. — Ah! l'abbé, s'écrie le poète en l'apercevant et en lui sautant au cou; ah! mon ami, mon cher ami, c'est la providence, c'est le ciel lui-même qui t'envoie à mon secours. Ah! grand Dieu! tu vas me tirer de peine. Tiens, mets-toi là, assieds-toi; voilà de l'encre, du papier, une plume. On m'a demandé une chanson; c'est pour une dame à laquelle je ne peux rien refuser. Tu vas me la faire, entends-tu; oui, tu vas me la faire. Point de raison, mon bon ami; il faut que tu me la fasses. — Et tout en parlant ainsi, voilà notre malicieux poète qui s'élance hors de la chambre et ferme la porte à double tour sur le pauvre abbé Colson. Celui-ci jure, s'emporte, et crie au guet à pens. — Tu as beau dire, ajoute le perfide à travers le trou de la serrure; tu as beau tempêter, il me faut une chanson. Règle-toi là-dessus; car tu ne sortiras, je t'en avertis, que lorsqu'elle sera faite. Adieu, travaille, je vais me promener. — En effet, sourd à ses cris, l'espiègle se rend au Luxembourg, y passe trois ou quatre heures le plus tranquillement du monde, et ne rentre au logis que lorsqu'il conjecture que son captif peut avoir fini sa besogne. Avant d'ouvrir, il se fait lire les couplets à travers la porte, et délivre enfin le malheureux abbé, qu'il faillit étouffer dans les embrassements de sa reconnoissance.

LA RUCHE D'AQUITAINE,

JOURNAL DE LITTÉRATURE ET DE SCIENCES.

15 AOUT 1817.

ÉPITRE

A M. Valentin L......., qui venoit de quitter les lettres pour le commerce.

Est-il bien vrai ? quoi ! du Permesse
Tu désertes les bords fleuris,
Pour suivre l'aveugle déesse
Qui chaque jour flatte et caresse
De ridicules favoris ?
Muses ! quelle douleur extrême !
Couvrez-vous de cyprès et d'if !
Valentin, Valentin lui-même,
De votre cour est fugitif;
Et le successeur de Moncrif
Devient le rival de Barrême.

Quoi ! je n'entendrai plus ton vers,
Dans une romance naïve,
Soupirer les chagrins amers
D'une pastourelle plaintive !
Au lieu de jolis madrigaux,
Au lieu de dizains, de rondeaux,
De chansons et d'épithalames,
Et d'épîtres et d'épigrammes,

Il faut débiter, créditer,
Accuser, payer, escompter,
Faire et refaire mainte course ;
Souvent à l'heure de la Bourse
Sacrifier un rendez-vous ;
Et quoique ton cœur en murmure,
Pour une lettre de voiture
Abandonner un billet doux !

Mais la nature enfin l'emporte :
On a beau lui fermer la porte,
Malgré nos clés et nos verroux,
Toujours elle rentre chez nous
Et plus obstinée et plus forte.

Je crois te voir dans tes bureaux,
Entouré du livre de caisse,
De lettres d'avis, de journaux,
Rimant pour ta jeune maîtresse
Des couplets qu'elle croit nouveaux,
Et faisant plus d'un compte faux
Pour mieux lui peindre ta tendresse.
On dit même, et j'en suis confus,
Que dans un paîment en écus,
Distrait par des soins plus sublimes,
On t'a vu, pour chercher des rimes,
Ou pour sauver un hiatus,
Te tromper de quelques centimes.

Crois-moi, du temple des beaux arts
Poursuis la route peu commune;
Mais de l'autel de la fortune
Ne détourne point tes regards.
Enfant du dieu de l'harmonie,
Aime, calcule, versifie,
Réunis des talents divers ;
Et forme une triple alliance
Entre le dieu de la finance,
Et l'Amour et le dieu des vers.

A. L.

VOYAGES.

NARRATION of a journey in Egypt and the country beyond the Cataracts; by Thom. LEGH, esq., M. P. —London, 1816.

VOYAGE en Égypte et dans le pays situé au-delà des Cataractes; par sir Thomas LEGH, écuyer, membre du parlement d'Angleterre.

(DEUXIÈME EXTRAIT).

A son avénement au pachalic, Mahomet-Ali annonça que bientôt on pourroit se promener dans tout le Caire avec les mains pleines d'or. Ce gouverneur a tenu parole. Les deux bouts de chaque rue sont munis de portes que l'on ferme d'abord après le coucher du soleil. Nul ne peut sortir de nuit, s'il n'est muni d'une lanterne. Cette coutume, assez générale en Orient, prouve tout au plus que dans cette vaste contrée, on n'est ni trop rassuré sur la tranquillité publique, ni trop avancé dans l'art d'éclairer les villes. Mais ne nous pressons pas de crier à la barbarie; il y a moins de quarante ans que la police nocturne ne se faisoit pas mieux dans la plus grande partie de l'Europe.

Semblables à ces gens ruinés, qui ne parlent qu'en termes pompeux de leur fortune perdue, les Égyptiens donnent encore au Caire les noms magnifiques de *sans pareille*, de *mère de l'univers* (1). En tolérant chez les habitants du pays cette petite jactance, sir Legh exerce toute sa critique contre ceux de nos écrivains qui n'ont

(1) Misr.

pas su se garder de l'exagération orientale, qu'il regarde comme une véritable contagion.

Indigné de ces amplifications ridicules, il relève surtout la description donnée par quelques voyageurs du *cholige* ou canal qui traverse le Caire. Qu'on imagine un égoût de vingt pieds de large, portant lentement et à découvert dans le Nil, des laves épaisses de ce qu'on rejette de plus immonde. A l'époque où les crues du fleuve viennent couvrir ce cloaque, on y voit quelques barques mesquinement décorées, dont les bateliers, joyeux comme on peut l'être en Egypte, glapissent d'une voix rauque d'antiques hymnes sur le bienfait périodique du Nil.

Tel est le spectacle qu'on nous représente comme une image des gondoles et de la gaîté de Venise. On ne peut être de cet avis, lorsqu'on a entendu les *barcarolles* Vénitiennes, et la voix des gondoliers chantant en chœur les plus beaux vers de la *Jérusalem délivrée;* honneur populaire qui, depuis *l'Iliade*, n'a été accordé à aucun autre poëme épique.

Après cette sortie contre les métaphores des voyageurs, sir Legh continue ses descriptions par le marché des esclaves, dont le Caire est l'entrepôt principal.

Ce trafic, que son ancienneté n'excuse pas, est fait par les *jellahs* (1), qui vont se pourvoir dans l'Abyssinie, le Sennaad, le Darfour et les autres parties du Soudan. Les nègres sont livrés au marchand avec ce qu'ils doivent perdre pour être appropriés aux usages orientaux. Les conducteurs choisissent, pour cette cruelle soustraction, le moment où les provisions commencent à manquer à la caravane. Dès que le fer a séparé ces malheureux d'eux-

(1) Marchands d'esclaves. Dans les langues orientales, presque chaque objet et chaque profession ont leur nom propre.

mêmes, on les place debout dans des trous préparés d'avance. Le sable dont on les couvre jusqu'à mi-corps arrête aussitôt l'hémorragie; mais la plupart périssent dans quelques heures. A peine, s'il faut en croire notre voyageur, un nègre sur trois survit à cette cruelle opération. Attachés de douze en douze à de longues cordes, ceux qui restent sont traînés en laisse par les chameaux jusqu'au Caire, où ils vont attendre des maîtres moins barbares, dans des parcs plus infects encore que les étables destinées aux plus vils de nos animaux domestiques.

Tout le monde sait à quoi l'on destine ces êtres dégradés; mais je dois dire, pour l'honneur de mon sexe, que l'invention de ce crime est due, non à la jalousie exclusive des hommes, ainsi qu'on le croit communément, mais aux caprices d'une femme, dont les motifs singuliers sont clairement exprimés par un de nos poètes Latins (1). Sémiramis est, en effet, la première qui ait fait mutiler les esclaves qu'elle employoit à son service personnel. Ceux que les maris demandent aujourd'hui en Egypte, coûtent 1,500 piastres.

Les jellahs amènent aussi des femmes au marché du Caire. Celles qu'on estime le plus sont de jeunes filles chez qui la sagesse fut assurée, dès le berceau, par des précautions qu'il est inutile de décrire. Tandis que l'on paie celles-ci jusqu'à 500 piastres, les autres ne se vendent que 300, à moins que, formées chez les Francs, elles n'aient appris à leur service tous les détails du ménage.

---

(1) .... *Seu prima Semiramis, astû*
Assyriis mentita virum, ne vocis acutæ
Mollities lævæque genes se prodere possent,
Hos sibi conjunxit similes......

Claudian., *in Eutrop.*, lib. 1.

Après ces recherches, dont la plupart ont le mérite de la nouveauté, nos voyageurs partirent pour la Haute-Égypte avec un Américain qui devoit leur servir d'interprète. Ce personnage, nommé *Barthou*, avoit vécu long-temps dans le pays qu'ils alloient parcourir. Renforcés de ce nouveau compagnon, ils mirent à la voile le 13 Janvier.....

Arrivés au village de Beni-Hassen, ils prirent terre pour visiter les excavations que Norden croit être l'ouvrage de quelques hermites (1). La principale pièce de ce vaste souterrain est une chambre de soixante pieds de longueur (2) sur quarante de hauteur (3). Au côté méridional de cet appartement, que l'on peut comparer aux salles capitulaires de nos anciens moines, sir Legh compta dix-sept cellules; ce qui lui fit présumer qu'il devoit en exister autant dans la partie opposée.

Sur les murs de ces chambres, sont encore les peintures qu'Hamilton a déjà fait connoître. Nos voyageurs ne furent pas contents des descriptions de cet auteur, qu'ils eurent, disent-ils, beaucoup de peine à suivre. C'est, en général, une bonne fortune pour les derniers venus, que de trouver leurs prédécesseurs en défaut. Ne pouvant prouver autrement leur exactitude, ils se font de ce genre de critique une espèce de lettres de créance que leurs successeurs viennent affoiblir à leur tour. Je ne sais si la vérité gagne à cette guerre; mais il est bien positif qu'elle ne consolide pas la foi des lecteurs.

Au sortir de la pieuse retraite de Beni-Hassen, sir Legh

---

(1) Il y a sans doute erreur dans cette expression. Les hermites vivoient seuls ou en petit nombre, tandis que le bâtiment qu'on décrit annonce une communauté de cénobites.

(2) Sir Legh a oublié une dimension.

(3) Le pied Anglais est de 11 pouces 3 lignes 1 point 4 dixièmes.

se dirigea sur Ash-Mounien, l'ancienne *Hermopolis*, où, d'après Pindare, on adoroit un bouc à côté du dieu Pan. Muni des œuvres de Denon, il partagea d'abord son enthousiasme pour les superbes ruines qu'il visitoit après lui. Mais examinant de plus près les dessins du voyageur Français, il fut scandalisé d'y voir gravé sur un fronton *un globe ailé qui n'existoit pas dans l'original.* Un homme de notre nation auroit tout au plus demandé si depuis le passage de Denon, le globe n'étoit pas descendu à l'aide de ses ailes; mais l'auteur Anglais, plus sérieusement affecté, affirme pesamment à l'univers, « qu'on ne peut » guère se reposer sur l'exactitude de M. Denon, toutes » les fois qu'il n'écrit pas d'après ceux qui l'ont précédé, » ou d'après les fragments emportés dans son pays ».

Non nostrum inter vos tantas componere lites.

Simple rapporteur dans cette grave affaire, je me borne à mettre en présence les voyageurs des deux nations, sans oser présumer à qui restera l'honneur du combat. Tout ce que je puis faire pour les nôtres, c'est de relever la singulière franchise de l'un d'eux, qui convient avoir quelquefois dessiné *au galop* les objets qui se présentoient à lui.

Satisfait d'avoir jeté ce gant aux voyageurs Français, sir Legh continua sa route vers Suit ou Siout, capitale actuelle de la Haute-Égypte. *Ibrahim-Bey* la gouvernoit alors, sous l'autorité du pacha d'Égypte, dont il est le fils. C'est là qu'il rencontra son ami Cheik-Ibraïm, qui faisoit route vers le grand oasis, où venoit de s'établir récemment une tribu d'Arabes Bédouins. Après avoir remercié le gouverneur de toutes ses attentions, nos voyageurs continuant leur chemin, atteignirent, le 28, Gau et Kebir, où sont les ruines d'*Anthæopolis*. On y voit en-

core les restes d'un temple dont le portique est soutenu par trois rangs de six colonnes chacun. Leur hauteur, y compris l'entablement, est de soixante pieds sur huit pieds de diamètre. Ce monument est couvert d'hiéroglyphes. Tout à côté s'élève une petite pyramide formée d'un seul bloc de granit de douze pieds de haut sur neuf pieds carrés de base; à l'un de ses côtés, est une niche de sept pieds de hauteur, quatre de largeur et trois de profondeur.

En parcourant les villages qui bordent le Nil, nos trois observateurs comparoient avec amertume la grande fertilité du sol, et la misère non moins extrême du peuple qui les habite. Les impôts, dans cette partie, absorbent les dix-neuf vingtièmes du revenu des champs. Le fellah, écrasé par les concussions du fisc, se venge de sa rapacité en vendant ses troupeaux, et laissant ses terres en friche.

Entre Caif-Saide et la moderne Haw, sir Legh aperçut, pour la première fois, sur le sable, des crocodiles étendus au soleil; les plus grands lui parurent avoir vingt-cinq pieds de long.

Nos voyageurs s'approchoient de la Thèbes aux cent portes; ce fut le 7 de Février qu'ils en abordèrent enfin les immenses ruines, qui, des deux côtés du Nil, s'étendent jusqu'au pied des montagnes. Sir Legh n'ayant consacré qu'une pauvre page aux riches débris de cette ville, je suis forcé de les franchir aussi, pour arriver avec eux à Essouan, où ils apprirent que les Mamelucks s'étoient éloignés des cataractes, et que les Barrabras étoient en paix avec les pachas d'Egypte. Ainsi s'aplanissoient sur les pas de sir Legh les obstacles qui avoient arrêté la plupart des voyageurs au pied des cataractes. Il profita de son séjour à Essouan, pour visiter les îles d'Éléphantine et de Philoë. On voit encore dans la dernière, bien

qu'elle soit très-petite, huit temples Egyptiens. Les carrières de granit, situées au pied des montagnes, portent encore l'empreinte des coins et des ciseaux qui servirent à les exploiter; des colonnes ébauchées, des sarcophages à demi-creusés, attestent à chaque pas les projets gigantesques de ce peuple.

Les anciens ont beaucoup exagéré la hauteur des cataractes. Cicéron prétend quelque part que le bruit des eaux tombantes rendoit sourds tous ceux qui habitoient leur voisinage; mais ce merveilleux disparoît à l'approche de la cascade : mille ruisseaux de France en offrent de plus considérables. Si l'on se représente une barre de granit, dont la hauteur au point le plus élevé n'excède pas quatre pieds, on aura une juste idée de cette prétendue merveille, qui n'a d'intéressant que le bruit qu'elle a fait dans l'antiquité.

Destinées par la nature à servir de limites entre des pays qui ne se ressemblent pas, les cataractes du Nil ne sont vraiment intéressantes que sous les rapports de la géographie physique.

En effet, en sortant d'Égypte, on quitte des jardins délicieux pour d'étroites vallées, qui, en s'élevant, deviennent toujours plus stériles.

Nos vieux châteaux gothiques nous donnent une idée assez juste des ruines d'Assouan (1); un peu plus loin, les chaînes primitives qui bordent le Nil se croisant en tous sens au milieu de son lit, y forment une multitude de petites îles qui en détournent le cours. L'aspect sauvage des roches de granit, et la variété grotesque de leurs cimes usées, forment, avec le peu de terre que l'on gratte à leurs pieds, un spectacle qu'il est impossible de décrire. Le Nil

(1) Assouan ou l'ancienne *Syène*.

semble vouloir s'échapper d'un lieu qu'il dédaigne de fertiliser; ses efforts contre les rocs élèvent une écume grisâtre, qui assortit parfaitement le fond du tableau; tout annonce au voyageur étonné un autre peuple que d'autres mœurs vont rendre très-difficile à visiter, et malheureusement ces pronostics ne trompent pas.

Ici vont commencer les Barrabras ou Berebbers, de la même race que les habitants des deux Atlas et de l'intérieur de la Barbarie, à laquelle ils ont donné leur nom.

Rigide observateur de l'islamisme, le Berebber, simple et frugal, se console avec sa religion de la stérilité de ses terres. Ce peuple épars sur un large plateau de granit, mais content d'un domaine que personne ne lui envie, cultive en paix les creux et les scissures que laissent entre eux les blocs renversés d'une roche usée par le temps. C'est dans ces trous épars qu'il sème, à l'ombre des dattiers, l'ers, le millet et quelques plantes légumières. Grâce aux bordures hérissées qui ferment leurs petits domaines, nulle contestation ne s'élève entre les familles, qui se prêtent réciproquement les terres qu'elles ne peuvent cultiver. De la dévotion sans fanatisme, et des champs sans procès, sont deux phénomènes trop rares pour qu'on ne me sache pas gré de les faire remarquer dans une contrée en cela bien différente de la plupart des autres pays de l'Europe.

Sir Legh continuant sa route, se rendit à Siala, où le *Douab-Cacheff* commandoit un corps de quatre cents hommes. Cette avant-garde des Nubiens étoit campée sur les bords du Nil; les soldats et les faisceaux d'armes occupoient le centre du poste, autour duquel des tentes ouvertes renfermoient les femmes et les enfants; un peu plus loin, les chevaux et les chameaux paissoient sur quelques maigres pelouses.

Le cacheff accueillit fort bien les voyageurs; et ne se bornant pas à leur ouvrir le passage, il leur promit de dépêcher un exprès à Dher pour les recommander au gouverneur de cette capitale de la Nubie.

L'audience eut lieu avec les formalités accoutumées. Sir Legh fit déployer ses présents, qui consistoient en quelques boîtes de tabac et quelques livres de café, et reçut en échange un mouton gras. Après le déjeûner, composé de lait, de farine et de beurre, le cacheff fit boire les Anglais dans sa coupe, faveur signalée qu'ils acceptèrent sans faire la moindre grimace.

Au sortir du camp, sir Legh remit à la voile. A trois milles de Sciala, la vallée commence à s'élargir, et devient un peu plus fertile, mais aussi plus sujette aux incursions des Arabes. Les gens du pays, qui redoutent leurs visites, habitent avec leurs effets une suite de cavernes que l'on aperçoit en grand nombre dans cette chaîne de collines.

Un peu plus haut, le passage se rétrécit de nouveau, et devient très-périlleux.

Toute cette côte est couverte de ruines sans nom comme sans intérêt. Au bout de quelques milles parcourus avec beaucoup de fatigue et d'ennui, sir Legh arriva au village d'Aboughon, où il crut, dit-il, être sous le tropique. Si cette observation est bien juste, que deviendra donc le fameux puits de *Syeane*, qui réfléchit, dit-on, l'image vertical du soleil, lorsqu'il est parvenu à ce cercle de la sphère?

La différence de latitude entre Syène et Aboughon, est de 40', d'après les calculs de Nouet. Nous voilà donc forcés de revenir sur un fait qui a paru indubitable jusqu'à ce jour. La géographie n'a jamais été plus sujette à controverse que depuis les nombreux voyages

des savants modernes : je ne sais si c'est leur faute ou celle de la science; mais à coup sûr la terre ou le ciel n'a pu éprouver un aussi grand changement dans le court intervalle qui s'est écoulé entre les courses de Bruce et celles d'Hamilton, et les observations des deux voyageurs dont nous analysons l'ouvrage.

Après s'être baigné dans le Nil à Aboughon, sir Legh, dépassant ou croyant dépasser le tropique, s'avança jusqu'à Dondour, où un petit temple marqué de l'*alpha* et de l'*oméga* lui parut avoir servi autrefois de demeure à quelques chrétiens.

La chaleur commençoit alors à devenir accablante. Le thermomètre monta ce jour-là à 86° dans le bateau, 96° en plein air, et 186° enfoncé dans le sable.

A quatorze milles en avant de Dehr, sont les restes du temple de Sibhoë, dont la construction remonte aux temps héroïques. L'architecture Égyptienne étonnera toujours par la grandeur de ses proportions; dédaignant partout le fini, elle a pour caractère une forme large, mais roide, et fortement développée sur d'énormes masses. Les colonnes et les figures non moins colossales, se détachant sur ces vastes fonds, humilient le voyageur, qui recule confus de sa petite stature.

Mais il ne faut pas chercher dans ces monuments gigantesques, ni le ton gracieux, ni l'élégance des édifices Grecs et Romains; les ornements Égyptiens, ordinairement trop nombreux, sont généralement d'un goût froid et sec.

Le temple de Sibhoë renferme tous ces défauts; l'ensemble de l'édifice est sans harmonie; les sphynx et ses autres statues ont quelque mérite, mais les hiéroglyphes sont d'une exécution plus que médiocre.

Les vieux édifices se conservent mieux au-dessus qu'au-

dessous des cataractes, où l'atmosphère est sujette à de grandes variations. Sous le climat tempéré et toujours égal des tropiques, la main du temps est beaucoup moins pesante; les monuments n'y craignent guère que celle des hommes.

Nos voyageurs, en quittant Sibhoë, ne devoient plus s'arrêter qu'à Dher, où le peuple célébroit le mariage d'Hassan-Cacheff. Ils arrivèrent chez lui, à travers des plantations de dattiers qui ombrageoient çà et là quelques huttes de terre; la maison de ce chef étoit en briques et à deux étages. Après s'être fait attendre près de quatre heures, le souverain des Barrabras parut enfin, accompagné de cinq à six officiers, et suivi d'une garde nègre. Ivre aux trois quarts d'*arrachi* (1), il demanda avec emportement à sir Legh ce qu'il venoit chercher à Dher; et appelant aussitôt son secrétaire, il lui commanda de le conduire, avec ses deux compagnons, dans une cabane voisine, bâtie en terre, composée à la vérité de deux pièces, mais sans portes ni toiture. C'est dans cet asile *hospitalier* qu'ils attendirent le lendemain. L'indignation d'Hassan venoit de ce que nos voyageurs ne s'étoient pas fait précéder par quelques présents. Introduits auprès de lui, ils lui offrirent une montre qu'il refusa, parce qu'après plusieurs explications, il ne put en comprendre l'usage. Sir Legh lui présenta alors un superbe damas, dont la vue changea tout à coup les dispositions du prince. Devenu beaucoup plus doux, il permit aux Anglais d'aller jusqu'à Ibrim; mais n'y trouvant rien d'intéressant, ils retournèrent à Dher le soir même.

A Arnada est un ancien temple converti en église par les premiers chrétiens. Les murs de celui de Dokki sont

---

(1) Eau-de-vie de dattes.

revêtus d'hiéroglyphes sculptés en plein relief (1) et parfaitement conservés. Le portique, de cinquante-cinq pieds Anglais de hauteur sur quatre-vingt-dix pieds de face, renferme quelques inscriptions Grecques, en mémoire de plusieurs dévots qui ont visité ce parvis; le temple, en très-bon état, a quatre-vingt-quatre pieds de long sur trente de largeur et vingt-quatre de hauteur.

Le plus étonnant de ces édifices est la grotte de *Guersey-Hassan;* péristyle, temple, colonnes, figures, hauts et bas reliefs, tout est taillé dans le roc vif, et sculpté à la manière des statuaires.

Une avant-cour de soixante-quatre pieds de largeur, s'ouvre par un portique où sont accolées à six colonnes autant de statues de prêtres. Ce vestibule, de trente-six pieds de largeur, précède le temple proprement dit, dans lequel on entre par un second portique, orné de six autres statues de dix-huit pieds de hauteur, représentant d'autres ministres de ce temple revêtus de leurs habits sacerdotaux.

Après plusieurs descriptions de monuments semblables, mais d'un moindre intérêt, sir Legh nous donne quelques détails intéressants sur les habitants actuels de la Nubie.

Le nègre, dit-il, a la peau fine et douce, et les dents très-blanches; sa taille svelte et élancée est rarement chargée d'embonpoint; ce qu'il attribue à la chaleur du climat : ses cheveux, frottés de suif, sont relevés sur les deux côtés de la tête.

Les femmes, très-laides, passent rapidement de la fraîcheur de la jeunesse aux rides de l'âge avancé. Les enfants des deux sexes sont toujours nus. Les jeunes garçons

(1) C'est celui que les Italiens nomment *alto rilievo*.

portent autour des reins une ceinture de quelques pouces de largeur; celle des jeunes filles, un peu plus ample, est formée de plusieurs lanières de cuir tressées ensemble, comme le pagne des Hottentots.

La nourriture ordinaire des Nubiens est du lait aigri et quelques lentilles, que ce peuple bon et très-hospitalier partage avec les voyageurs de toutes les nations, de tous les cultes et de toutes les couleurs.

F.

(La suite au numéro prochain).

GARDEZ-LE BIEN,

CONTE MORAL.

Monstro quod ipse tibi possis dare. Semita certè
Tranquillæ per virtutem patet unica vitæ.

JUVEN., sat. 10.

La vertu, croyez-moi, d'un bonheur tempéré
Offre seule à nos yeux le sentier ignoré.

On ne croit plus à la magie : il seroit même de nos jours aussi ridicule d'y ajouter foi, qu'il eût semblé absurde, dans des siècles moins éclairés, de vouloir en contrôler les mystères. Mais ne seroit-il pas possible d'expliquer, sans le secours de ce moyen, l'influence qu'ont certains objets sur notre destinée ? Le fait en lui-même est assurément hors de doute; les exemples ne nous manqueroient pas. Nous pourrions citer le collier pour lequel Ériphyle trahit Amphiaraüs son mari, qui se cachoit dans la crainte d'aller au siége de Thèbes : ce collier, comme on sait, devint funeste à tous ceux qui le possédèrent.

On en peut dire autant du cheval d'un certain Séius, qui causa la mort de tous ses maîtres. Nous nous étions occupés de recueillir à peu près trois mille faits, qui prouvoient incontestablement que la possession des choses en apparence les plus indifférentes, pouvoit influer puissamment sur notre bonheur ou sur notre malheur. Après ce petit travail préparatoire, nous songions à trouver la cause de ce bizarre phénomène ; mais ayant appris qu'un savant bracmane, qui étoit parvenu à lire dans le cœur des femmes, n'avoit pu, malgré tant de perspicacité, réussir à pénétrer ce nouveau mystère, nous avons reconnu toute la vanité de nos efforts, et abandonné d'inutiles recherches. Cependant, pour ne pas en perdre entièrement le fruit, nous avons choisi, dans les trois mille faits déjà rassemblés, celui qui étoit le plus récent, et par conséquent le plus authentique, afin d'en faire part à nos lecteurs.

M. de Valbelle, après un procès long et dispendieux, s'étoit vu obligé d'aller habiter le troisième étage d'une maison bien modeste, dans la rue de Condé. Sa femme, encore jeune et belle, ressentoit d'autant plus vivement l'embarras de leur situation, qu'avec un goût très-prononcé pour le luxe et pour la toilette, elle se voyoit réduite à une mise très-modeste et à un simple schal de mérinos. Ce schal, qu'elle savoit si mal apprécier, avoit pourtant l'heureuse faculté de satisfaire tous les désirs de celles qui le possédoient. Je ne sais comment cela se faisoit, mais la suite de mon récit en convaincra sans doute les plus incrédules. Mme. de Valbelle, qui l'avoit acheté depuis peu de jours, ne se doutoit guère du trésor que le hasard avoit mis en son pouvoir. Justine, sa femme

de chambre, qui ne s'en doutoit pas davantage, jetoit cependant de temps en temps un œil d'envie sur le schal que Madame dédaignoit, et M. de Valbelle, quand son procès ne l'occupoit pas, lorgnoit la piquante Justine, et songeoit aux moyens de réussir auprès d'elle.

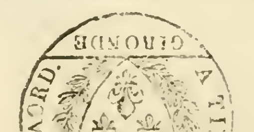
Justine, un soir tout en pliant le schal, rêvoit à la bonne grâce que lui donneroit une semblable parure. Dans un moment de distraction sans doute, au lieu de le serrer dans l'armoire, elle le mit machinalement sur ses épaules, et elle étoit occupée à contempler devant une glace le bon air qu'il lui donnoit, quand M. de Valbelle entra dans la chambre. On s'imagine facilement quelle fut la confusion de la petite soubrette. Qu'est-ce donc? lui dit M. de Valbelle; d'où vient cet embarras? Mais je ne me trompe pas, c'est le schal de ma femme que je vois sur vous: en vérité il vous va très-bien; il répand sur votre tournure friponne un petit air de dignité qui vous sied à ravir. Mais dites-moi donc, mon enfant, pourquoi vous essayez ce schal, et pourquoi surtout vous paroissez si troublée en me voyant? Justine alors, les yeux baissés et la rougeur au front, lui fit part de sa foiblesse. N'est-ce que cela? lui dit M. de Valbelle. Eh bien! mon enfant, j'espère qu'avant peu vous serez satisfaite. Mon procès se juge dans trois jours, et si je le gagne, je vous promets qu'un semblable schal... — Hélas! Monsieur, dit Justine, vous êtes bien bon; mais il me semble qu'un autre schal ne m'iroit pas comme celui-là, et je ne sais pourquoi, mais c'est le seul que je désire. — Je ferai en sorte que vous l'ayez, et j'ose même vous le promettre, lui dit M. de Valbelle. En historien véridique, je dois avouer que Justine ne promit en retour de ce cadeau, rien qui pût effaroucher son honneur; mais en pareil cas, accepter sans condition, c'est promettre de même, et ce qui n'oblige à rien, engage à tout.

Mme. de Valbelle, le lendemain, alla faire les visites d'usage chez ses juges. Son schal, dont elle ignoroit la puissance, donnoit à sa figure plus d'expression, et par conséquent plus de poids à ses raisons et d'évidence aux faits qu'elle alléguoit. Elle subjugua les plus fortes têtes de la magistrature, et parvint même à convaincre de l'excellence de sa cause, un vieux conseiller dont l'équité n'avoit jamais été ébranlée par l'éloquence des parties ni par celle de leurs avocats, grâce à une surdité qui le rendoit impassible aux mouvements oratoires les plus entraînants. On jugea la cause; M. de Valbelle la gagna tout d'une voix, et se vit subitement transporté d'une situation gênée au sein de la plus grande opulence.

Il n'oublia pas sa promesse. Pour mieux la remplir, il commença par acheter un superbe cachemire qui avoit servi de turban à un Turc depuis peu arrivé à Paris, et le substitua adroitement dans un tiroir au modeste mérinos. Sa femme, lorsqu'elle s'aperçut de l'échange, en fut trop satisfaite pour se douter de ce qu'elle pouvoit y perdre.

Le premier pas étoit fait; mais il ne suffisoit pas. En effet, de quelle utilité eût été à Justine un schal qu'elle n'eût pu décemment porter devant sa maîtresse? M. de Valbelle lui fit entendre raison sur cet article, avec une facilité dont il fut lui-même étonné. Je ne sais sous quel prétexte elle fut renvoyée; mais sortie soubrette d'une maison, elle se trouva maîtresse dans une autre. Ces sortes de métamorphoses sont si communes, que je crois même que le schal n'y fut pour rien: il ne faut pas prodiguer le merveilleux.

Voilà donc Justine à la tête d'une de ces maisons qu'un tout autre motif que leur étendue fait surnommer *petites*. De belles glaces, des meubles élégants, et surtout le schal bien aimé, tout combloit ses désirs. On a souvent remar-



qué avec quelle flexibilité les femmes se plient aux situations pour lesquelles le sort ne les avoit point faites, tandis que les hommes, au contraire, n'effacent jamais entièrement l'empreinte primitive qu'ils ont reçue de leur premier état. Notre nouvelle dame vérifia cette observation, de manière à dérouter les hermites les plus répandus dans le grand monde. Elle prit bien vîte l'air d'aisance et les manières qui font une partie du mérite de nos petites maîtresses; et je crois en vérité que si elle avoit osé, elle auroit eu des vapeurs tout comme une autre.

Valbelle, dit-elle un jour à l'ancien maître dont elle avoit fait son esclave, je me trouve fort embarrassée. Vous savez que Mme. Delbois m'a conduite dernièrement dans son cabriolet au bois de Boulogne. Je lui ai promis de la mener jeudi aux Montagnes Russes, et en vérité, je craindrois de vous faire tort en allant la prendre dans un fiacre.

M. de Valbelle sentit tout le prix d'une attention aussi délicate, et le lendemain il lui donna un cabriolet des plus brillants, avec un cheval Anglais qu'un des plus fameux maquignons venoit de recevoir de la Normandie. Justine, fort satisfaite, se rendit donc à la partie qu'elle avoit projetée, sans craindre que sa vanité eût à rougir de ses plaisirs.

Tout en se précipitant du haut des montagnes, elle fit connoissance, d'une manière un peu rapide à la vérité, avec un jeune homme nommé Hippolyte, qui rouloit à ses côtés de la meilleure grâce du monde. C'étoit un officier encore adolescent, qui n'attendoit que des moustaches pour demander le grade de capitaine. Mais ce qui l'empêchoit de s'avancer dans la carrière militaire, n'étoit point un obstacle à des succès d'un autre genre; aussi le trouva-t-elle fort aimable. Il lui demanda la permission d'aller chez elle. Il y vint, y revint; et si quelqu'un eût

à se plaindre de ses assiduités, ce ne fut certainement pas l'épouse de M. de Valbelle.

Cependant l'époque où devoit expirer le congé du jeune Hippolyte s'approchoit. Il alloit être obligé de retourner à sa garnison, et nos deux amants ne voyoient pas ce moment sans effroi. Après avoir beaucoup réfléchi, ils s'aperçurent que rien ne les obligeoit à se quitter, et voici le parti auquel ils s'arrêtèrent dans leur sagesse. Ils convinrent que Justine, après avoir vendu tous ses meubles et tous ses effets, prendroit le costume d'un jockey, et que sous le nom de Justin, elle suivroit son amant devenu son maître.

Ce projet les enchanta, et ils s'empressèrent de l'exécuter. Justine profita du séjour de M. de Valbelle dans l'une de ses terres, pour se défaire de tout ce qu'elle possédoit, et malheureusement le schal même ne fut pas épargné. Après ce beau coup de tête, ils partirent pour la garnison du jeune militaire; mais le ciel, qui avoit cessé de protéger Justine, préparoit à leurs amours des traverses auxquelles ils étoient loin de s'attendre. M. Justin ne tarda pas à être reconnu pour Mlle. Justine, et comme telle fut chassé du régiment par un certain colonel de mœurs austères, qui s'imaginoit que les femmes et la discipline militaire ne peuvent pas exister ensemble. Victime de ce principe beaucoup plus conforme aux règles de la tactique qu'aux lois de la galanterie, elle fut réduite à reprendre son premier état, et à se mettre femme de chambre chez une dame, après avoir été jockey chez un jeune homme, genre de domesticité qui lui sembloit infiniment plus doux.

Sans doute ce malheur ne fût point arrivé, si Justine avoit conservé le talisman auquel tenoit sa fortune. Mais avant de faire son équipée, elle s'en étoit défait, et la

femme d'un sous-préfet sans sous-préfecture s'en étoit accommodé. Mme. Maurice s'étoit rendue à Paris pour reconquérir la place qu'une injustice criante, disoit-elle, avoit enlevée à son mari. Jusqu'alors elle n'avoit pu parvenir qu'auprès d'un garçon de bureau, qui lui avoit promis sa protection de la meilleure foi du monde. A peine le schal fortuné est-il sur ses épaules, elle se présente au ministère; son protecteur lui donne l'adresse de la femme d'un sous-commis à laquelle il avoit eu soin de la recommander. Trois jours après, M. Maurice étoit replacé dans sa sous-préfecture.

Mme. Maurice alla sur le champ témoigner toute sa reconnoissance à la femme qui l'avoit si efficacement servie; et dans la chaleur de ses remerciements, elle oublia, sur un lit de repos, son schal auquel celle-ci avoit paru faire quelque attention. La femme du sous-commis s'empressa, deux jours après, de se présenter chez sa protégée, afin de le lui rendre; mais Mme. Maurice étoit partie la veille pour son chef-lieu.

Sans doute une pareille marque de gratitude ne répondoit guère en apparence à l'important service que venoit de rendre Mme. Dumont; c'étoit le nom de la femme dont il s'agit. Mais le schal qu'elle avoit reçu avoit une secrète propriété dont je n'ai point encore parlé. Il ressembloit au bonheur dont il procuroit la jouissance; on l'envioit ardemment quand il étoit au pouvoir d'un autre, on ne savoit pas l'apprécier dès qu'on y étoit habitué par la possession. Mme. Dumont fut donc aussi satisfaite de l'oubli volontaire de Mme. Maurice, qu'elle l'eût été du cadeau le plus magnifique.

Le lendemain, grâce à l'influence du schal, la place du commis sous lequel travailloit M. Dumont, vint à vaquer. Celui-ci s'occupoit à rédiger une pétition pour la de-

mander, quand il apprit qu'elle lui étoit accordée. Quelques jours après, le chef de bureau obtint une mission diplomatique très-importante, qui le força de donner sa démission. Voilà de nouveau l'ambition de M. Dumont réveillée, et tous ses moyens mis en jeu pour monter en grade.

Fontenelle disoit que *pour être heureux, il falloit tenir peu d'espace et changer rarement de place.* Nous aimons à croire que Fontenelle n'avoit pas pris son café, quand il débitoit cette maxime vulgaire. En effet, si la dernière moitié en étoit vraie, jamais, il faut en convenir, il n'exista plus de malheureux que de nos jours; tant nous avons vu de changements dans les places, et même dans les places inamovibles. M. Dumont, qui visoit au grand, ne partageoit pas ces petites opinions d'un esprit étroit et borné; il pensoit, au contraire, que pour être heureux, *il falloit tenir beaucoup d'espace et changer souvent de place,* pourvu que ce fût en suivant les lois de l'ascension. Mme. Dumont n'avoit garde d'avoir un autre sentiment, et elle agit si bien pour mettre en pratique *cette théorie du bonheur*, que, grâce à ses démarches, bien moins cependant qu'à son schal, M. Dumont remplaça bientôt l'agent diplomatique.

Voilà donc ce couple fortuné ayant une cour, accordant des grâces ou ménageant des refus comme toutes les puissances de la terre, et ne s'écartant de sa marche ascendante, que pour prendre le premier étage d'une maison dont naguère il occupoit le quatrième.

On croiroit qu'une pareille fortune auroit dû satisfaire l'ambition du petit adjoint du dernier des commis; mais comme depuis Horace on s'est généralement accordé à comparer les ambitieux aux hydropiques, et que pour tous ces gens-là la soif vient en buvant, M. Dumont

étoit loin de se trouver désaltéré. Il lui sembloit qu'*une division* lui permettroit bien mieux de déployer toutes les ressources de son génie administratif, et, selon toute apparence, il n'eût pas manqué de réussir dans cette nouvelle prétention, si par malheur Mme. Dumont, un soir qu'elle étoit assise aux boulevards de Gand, n'eût aperçu la femme d'un général qui avoit le plus grand crédit à la cour. Elle se lève, court la joindre avec précipitation; celle-ci la prend dans sa calèche pour aller faire une visite dont elle lui promet les plus heureux résultats.

Mais, hélas! Mme. Dumont, en courant après la place, avoit perdu ce qui devoit la lui faire obtenir; le schal protecteur étoit resté sur le dossier de la chaise qu'elle venoit de quitter. Un moment après, une jeune personne, mise très-simplement, vient s'asseoir sur cette même chaise où l'attendoit la fortune. Elle se nommoit Rose. Une petite robe de toile à raies violettes dessinoit sa taille élégante et fine; un petit fichu de soie, bien modeste, étoit noué négligemment sur son sein; un grand chapeau de paille, sans fleurs, sans nœud de rubans, laissoit entrevoir une figure expressive et piquante. Rose étoit tout simplement une petite ouvrière de la rue du Faubourg Saint-Denis, qui travailloit dans une fabrique de schals, et qui n'avoit pu encore en retenir un seul pour son usage, malgré la bonne envie qu'elle en avoit. Rose jeta un coup d'œil furtif sur celui que le sort avoit placé si près d'elle, et le cœur lui battit de joie et de crainte. Bientôt après ses voisins se levèrent, d'autres leur succédèrent, et je ne sais comment le schal se trouva placé sur ses épaules, aussi naturellement que s'il n'y eût pas été en contrebande.

Parmi les personnes que le hasard avoit mises à ses côtés, étoit un jeune Anglais, arrivé la veille de Londres

pour se perfectionner dans le *french-language*, et qui commençoit à sentir la nécessité d'un interprète. Il s'exposa, après deux ou trois œillades britanniques, à adresser quelques mots à la jeune personne; et la facilité avec laquelle Rose comprit ce qu'il vouloit dire, lui fit croire qu'il ne pouvoit choisir un meilleur *trucheman*. Il lui offrit son bras, qu'elle accepta. Rose auroit bien voulu retourner à sa petite chambre du faubourg Saint-Denis; mais, outre qu'elle auroit été honteuse de la montrer à ce jeune *gentleman*, elle craignoit qu'en retournant à son hôtel il ne s'égarât de plus d'une manière. Elle trouva donc beaucoup plus honnête de le ramener chez lui, et de lui faire jusqu'au bout les honneurs de la capitale.

Sir Mortimer habitoit un des nombreux hôtels de la rue de Richelieu. Il avoit plus d'un motif pour ne point se séparer de son aimable maîtresse de langue. Un étranger qui ne sait qu'autant de Français qu'il en faut pour se faire comprendre d'une jolie femme, est exposé à tant d'erreurs, de bévues, de dangers, que si Rose l'eût abandonné à lui-même, elle auroit eu de sérieux reproches à se faire, et Rose avoit la conscience singulièrement timorée. Elle trouva donc beaucoup plus convenable de demeurer dans cet hôtel, afin de préserver le jeune Anglais d'une foule de désagréments capables de jeter le plus mauvais vernis sur la nation Française. On ne voit qu'à Paris de ces dévouements patriotiques qui auroient fait honte à plus d'une Romaine.

Voilà donc notre jeune ouvrière devenue interprète et guide du novice étranger. Ces deux emplois, qui n'étoient peut-être pas les seuls qu'elle exerçoit auprès de lui, conduisent bientôt à un empire absolu, lorsqu'on en sait faire usage, et surtout quand on a pour auxiliaire un schal dont la vertu ne peut plus être révoquée en doute.

Rose ne tarda pas à persuader à Mortimer qu'il devoit louer un hôtel, acheter des meubles, prendre une voiture, et se donner une livrée qui imprimât un certain respect. Elle s'occupa de tous ces détails avec un zèle et un goût que le jeune Anglais auroit été fort embarrassé de reconnoître, si elle ne s'étoit pas chargée elle-même de ce soin. Au milieu de tant d'éclat et d'un si grand luxe, Rose avoit perdu tout souvenir de son premier métier, lorsqu'un matin elle vit arriver à son hôtel la petite Betzy, sa cousine, qui travailloit avec elle dans le magasin de schals. Ah ! mon Dieu, ma cousine, s'écria la jeune ouvrière, que je suis aise de vous revoir ! Vous m'avez bien inquiétée. Mais que c'est beau, tout ce que je vois ! Les beaux meubles, les belles dorures ! Comment donc avez-vous fait une si grande fortune ? — Ah ! vous voilà, ma petite, dit alors dédaigneusement la dame de fraîche date ; c'est bien, je suis aise de vous voir. Je vous expliquerai tout cela une autre fois. Qu'il vous suffise de savoir, pour le moment, que je vais épouser un milord. Mais j'attends quelqu'un, vous reviendrez une autre fois. Tenez, prenez ce schal ; je vous le donne, mon enfant ; je veux que vous ayez quelque chose de moi. Adieu, Betzy.

La jeune cousine, tout interdite de cet accueil glacial, se retira tristement, en emportant toutefois le trésor dont Rose venoit de se dépouiller, sans soupçonner son inestimable valeur.

Le lendemain, sir Mortimer reçut une lettre de son père, qui lui ordonnoit de revenir sur le champ à Londres. Le vieillard trouvoit les leçons de langue que recevoit son fils un peu chères, et la fuite des livres sterling un peu rapide : il voulut donc mettre un terme à une éducation si dispendieuse. Le jeune homme ne put con-

sentir à se séparer d'une femme qui lui avoit rendu tant de services. Il lui proposa de le suivre; elle y consentit. Mais en arrivant à Douvres, elle fut consignée sur le paquebot, par les ordres du vieux lord, et réexportée de l'autre côté du détroit, comme marchandise Française.

Retournons à Betzy, dont sa cousine venoit d'assurer le bonheur, dans un mouvement de vanité plutôt que d'intérêt véritable. Betzy avoit dix-sept ans, une figure plus intéressante que jolie, un grand fonds de raison et beaucoup de sagesse. Elle vit bien qu'il y avoit quelque chose de louche dans une fortune si subite, et cessa de l'envier aussitôt qu'elle soupçonna le prix auquel Rose l'avoit acquise. L'aimable enfant ne se doutoit guère que la providence venoit de mettre en son pouvoir le talisman qui, après avoir satisfait l'orgueil, le faste et l'étourderie, alloit devenir dans ses mains le gage du bonheur le plus pur et le plus durable.

Rentrée dans son humble domicile, Betzy voulut essayer ce schal, qu'elle se seroit repentie d'avoir accepté de sa cousine, s'il n'avoit porté avec lui je ne sais quelle influence qui faisoit passer sur tout le reste. Ce ne fut point un sentiment de vanité qu'elle éprouva en voyant le bon effet qu'il produisoit sur toute sa personne. Cette parure lui donnoit un certain air de femme de ménage, qui la fit sérieusement songer à s'établir. Mais comment trouver un mari dans une ville où le cœur est une marchandise, et le mariage une affaire ? Elle n'avoit point de fortune, partant, point d'espoir de mariage; car dans ce genre de loterie, comme dans tous les autres, pour y gagner il faut avoir de quoi y mettre.

Elle se ressouvint alors que ses amies lui avoient quelquefois parlé d'un bureau de mariages, où l'on trouvoit des maris de hasard qui valoient souvent mieux que

les autres. Elle résolut d'en essayer; et enveloppée de son schal, auquel sans doute elle devoit cette inspiration, notre jeune ouvrière se rendit rue du Sentier, n°. 5. Après avoir attendu très-long-temps, car ce jour-là il y avoit foule comme à une audience ministérielle, elle est enfin introduite dans le bureau de M. Williaume. Elle trouva ce grand antagoniste du célibat entouré de cartons, de dossiers, et travaillant de toutes ses forces à empêcher le monde de finir. Quand notre craintive solliciteuse eut exposé sa modeste demande, les yeux baissés et en balbutiant : Mon enfant, lui répondit M. Williaume, après lui avoir fait toutes les questions d'usage, vous arrivez à propos ; je viens de faire ma balance matrimoniale, et je trouve, dans ce mois-ci, un excédant assez fort dans le relevé des épouseurs, sans compter les maris de rebut qui remplissent ces deux cartons, et que je ne porte sur mes livres que pour mémoire. Voyons si nous trouverons ce qu'il vous faut. Je vais d'abord consulter mon *agenda*, où j'ai mis ce qu'il y a de plus nouveau, et ce que je n'ai encore présenté à personne. Vous m'intéressez beaucoup; et comme je tiens à ce que vous fassiez un bon choix, je vous lirai les notes que j'ai écrites à côté. Un, deux, trois, quatre : total, dix-sept employés dans les contributions indirectes : ils ont perdu leurs places, et comptent sur la figure de leurs femmes pour s'y faire rétablir, ou sur une dot pour y suppléer. Trois receveurs particuliers : ils pourroient vous convenir assez, mais il y a un vide dans leur caisse, et il faudroit le remplir. Quatre marchands de nouveautés : ils ont voulu entreprendre trop d'affaires avec l'argent d'autrui, et sont sur le point de faire faillite. Ils espèrent qu'un bon mariage fera patienter leurs créanciers : ils ont raison; le mariage a cela de bon, qu'après avoir renversé la fortune des uns, il remé-

die à la ruine des autres. Un marchand de bas de la rue Saint-Martin : pour celui-là, c'est un brave garçon; mais je veux vous donner mieux que ça. — Monsieur, reprit Betzy, je n'ai pas une grande ambition ; celui-ci pourroit peut-être me convenir. Arrêtons-nous un peu à ce marchand. — Il se nomme George, dit M. Williaume; c'est un homme d'une figure ouverte, âgé de trente ans, à la tête d'un petit commerce qui ne va pas trop mal. Il voudroit avoir une bonne ménagère qui occupât son comptoir, et qui pût le rendre heureux. — N'allons pas plus loin, je crois que c'est le parti qui me convient. — M. Williaume lui donna l'adresse du petit marchand; elle y alla sur le champ, causa beaucoup avec lui sous prétexte d'acheter des bas, et fut enchantée de son air de franchise et d'honnêteté.

Elle revit M. Williaume pour lui témoigner toute sa satisfaction. M. Williaume écrivit à George de passer chez lui sur le champ, et lui demanda ce qu'il pensoit de la jeune personne qui étoit allée dans son magasin. Elle avoit produit sur son esprit une impression trop favorable, pour qu'il ne fût pas ravi de l'espoir d'en faire son épouse. George la revit plusieurs fois; et après quelques informations, toutes à l'avantage de Betzy, il lui offrit sa main avec autant de plaisir qu'elle l'accepta.

Aimable et sage Betzy, le ciel a comblé tous vos vœux. Vous avez maintenant un bon mari qui vous aime, un ménage qui vous occupe, un établissement qui vous assure une honnête aisance. Ne dédaignez jamais le schal qui vous a procuré tous ces avantages, et surtout, croyez-moi, *gardez-le bien*.

A. L.

NOTICE SUR M. MARTELLI.

> Ah ! croyez-moi, celui par qui les hommes
> Sont amusés et parfois attendris,
> Dans tous les temps, comme au siècle où nous sommes,
> Peut se flatter de les avoir servis.
>
> Creusé de Lessert.

Bien que M. Richaud Martelli soit mort à Marseille dans le courant du mois dernier, nous pensons qu'il est temps encore de donner un souvenir à cet acteur estimable, qui contribua long-temps aux plaisirs des Bordelais. Si les journaux quotidiens ont déjà publié quelques détails sur l'auteur des *Deux Figaro*, ce ne sera pas pour nous une raison de garder le silence, puisque nous pouvons ajouter quelque chose au peu qu'ils en ont dit : peut-être même les observations littéraires que nous avons à présenter, ne paroîtront-elles pas entièrement dépourvues d'intérêt.

M. Martelli appartenoit à une très-bonne famille de Marseille. Un de ses oncles étoit capitaine de vaisseau, et son père exerçoit la charge de conseiller à la cour des aides. Lui-même avoit été destiné, par son éducation, à occuper un rang très-honorable dans la société ; et les circonstances qui le décidèrent à monter sur le théâtre, lui font trop d'honneur pour n'être pas fidèlement rapportées. Sa mère, désirant qu'il fût reçu avocat au parlement d'Aix, avoit été obligée d'emprunter une somme que des malheurs la mirent hors d'état de pouvoir rembourser à l'époque convenue. Martelli avoit depuis long-temps un goût très-vif pour la déclamation. Il avoit obtenu, comme

amateur, quelques succès de société, lorsque pour épargner à sa mère les poursuites de ses créanciers, il se détermina à donner une représentation de *Tancrède* sur le théâtre de Marseille. Les applaudissements qu'il reçut, en redoublant sa confiance, déterminèrent sa vocation, et dès-lors il abandonna pour toujours la carrière du barreau.

Après avoir joué sur quelques théâtres secondaires, M. Martelli parut sur celui de Bordeaux, où son talent, déjà mûri par l'étude et la réflexion, fut d'abord singulièrement apprécié. Il demeura long-temps parmi nous, jouant également la tragédie et les premiers rôles de la haute comédie. Si depuis il quitta cette ville pour Lyon, Nantes, Marseille oú Paris, conduit par un sentiment de prédilection qu'il ne cherchoit point à déguiser, il revint cependant plus d'une fois jouir de nos suffrages et mériter nos applaudissements. Nulle part, en effet, on ne s'intéressoit davantage à ses succès. Non-seulement il avoit trouvé parmi nous des connoisseurs qui rendoient une plèine justice à son talent, mais encore il y comptoit des amis, dont il s'étoit assuré l'estime par l'honnêteté de ses mœurs et la droiture de son caractère. On trouve dans la correspondance du baron de Grimm, une note à son sujet, où il est dit que malgré sa nouvelle profession il resta tellement considéré, que ses anciens confrères les avocats ne voulurent point le rayer du tableau.

M. Martelli joignoit d'ailleurs à un excellent ton une conversation attachante, surtout lorsqu'il parloit du théâtre qu'il savoit bien, ou des ouvrages dramatiques qu'il jugeoit avec une grande justesse. La justesse étoit en effet la qualité prédominante de son esprit et de son talent. Les meilleurs acteurs de la capitale, Molé particulièrement, faisoient de lui le plus grand cas. Sage, intelligent et doué d'un esprit observateur, l'aplemb qu'il montroit

dans la conversation, il le portoit au théâtre dans tous ses rôles. En général cependant on lui trouvoit plus de mordant que de véritable chaleur, plus d'assurance que de grâce; et l'âpreté de son organe, qu'il n'avoit jamais pu corriger, nuisoit singulièrement à l'effet de son jeu dans les scènes tendres et passionnées. On assure même que cette diction rocailleuse et martelée l'empêcha d'entrer au Théâtre Français, où son talent sembloit d'ailleurs lui mériter une place. Il étudioit et travailloit beaucoup; mais, comme on a pu le remarquer souvent, jamais une parfaite connoissance des secrets de l'art ne remplace au théâtre certains dons naturels si nécessaires à l'illusion.

On convient néanmoins que cette connoissance de l'art et de ses secrets, étoit portée chez M. Martelli à un degré peu ordinaire. Nous nous rappelons l'avoir entendu raisonner sur les premiers rôles de son emploi; et sa manière de les analyser, prouvoit assurément des réflexions profondes et beaucoup de sagacité. Enfin, si la nature lui avoit refusé ce qui fait le grand comédien, du moins est-il vrai qu'à force d'esprit et de combinaisons, il s'étoit lui-même placé bien loin de la foule.

Considéré comme auteur, M. Martelli ne doit pas non plus être rangé parmi ceux qu'on oublie. Son style n'annonce peut-être ni un goût très-pur, ni de bonnes études classiques; mais il faut y reconnoître encore l'empreinte d'un esprit juste, qui ne manquoit point de finesse. On s'accorde également à trouver dans ses comédies cet art de produire des effets et d'amener des situations, dont le secret ne semble, en général, bien connu que des auteurs qui furent comédiens.

Malgré ce genre de mérite, nous ne pouvons compter qu'un seul de ses ouvrages qui lui ait survécu, et cet ouvrage fut, pour ainsi dire, le *nec plus ultrà* de son

talent. Il existe en effet dans la vie de chaque homme une époque remarquable, où le génie qu'il a reçu du ciel semble atteindre à son apogée, et ne fait plus que décliner ensuite. La pièce des *Deux Figaro* signala cette époque pour M. Martelli. *Le Barbier de Séville* et *la Folle Journée* étoient alors dans toute leur vogue; on en raffoloit, et l'engouement paroissoit universel; mais comme si les lauriers de *Figaro* eussent troublé son sommeil, M. Martelli résolut de lui opposer un rival spirituel et brillant. Il saisit même cette occasion pour lancer indirectement contre Beaumarchais quelques épigrammes qui ne laissèrent pas, dit-on, que de donner beaucoup d'humeur à celui-ci. Quoi qu'il en soit, cette pièce des *Deux Figaro*, d'abord représentée en province, ne tarda pas à être connue à Paris, où la malignité publique s'empressa de l'accueillir. Elle y fut jouée à diverses époques, sur différents théâtres, et toujours avec un succès dont la cause n'étoit pas seulement dans le désir de faire expier à Beaumarchais l'éclat de son incroyable célébrité.

On trouve effectivement dans les *Deux Figaro* une fine critique de ce singulier personnage, qui, par ses plaidoiries autant que par ses drames, avoit occupé long-temps les cent voix de la renommée, et cette critique parut à tout le monde présentée d'une façon très-piquante.

A la vérité, comme toutes les comédies d'intrigue, celle-ci ne vit que de surprises et d'événements inattendus. Il en résulte que l'intérêt diminue sensiblement dès qu'une-fois la curiosité se trouve satisfaite. Le spectateur ne voit plus alors ces sortes de pièces que comme une énigme dont il a deviné le mot; car il n'en est pas malheureusement d'une comédie comme du discours que devoit prononcer un célèbre orateur Grec. Je l'ai lu trois fois, lui disoit un de ses amis : la première fois il m'a

paru bon, la seconde fois médiocre, et la troisième fois ennuyeux. — En ce cas, reprit Lysias, mon discours est bon, puisque je ne dois le lire qu'une fois.

Il faut convenir cependant qu'il y a dans cette comédie des *Deux Figaro* quelques situations si plaisantes et si neuves, un assaut de fourberies si vif et si bien soutenu; l'esprit y est conduit de scène en scène par des incidents si nombreux et si bien liés, qu'après s'être donné le temps de l'oublier un peu, on la revoit toujours avec un extrême plaisir.

La seule chose qui scandalise peut-être, au milieu d'une intrigue d'ailleurs parfaitement ourdie, c'est un certain *Torribio*, personnage subalterne, mais pourtant fort essentiel dans la pièce, que l'auteur envoie se promener toute la journée au fond d'un jardin, parce qu'il ne sait qu'en faire, et qui reparoît tout juste à la fin pour opérer le dénouement. Il auroit fallu sans doute motiver plus heureusement cette absence bizarre d'un homme qui doit prendre le plus vif intérêt aux efforts de *Figaro* et aux dispositions de la famille à son égard. Mais malgré ce défaut de vraisemblance plus sensible à la lecture qu'à la représentation, cette comédie n'en est pas moins restée au théâtre; et lorsqu'elle est jouée chaudement, comme elle doit l'être, elle y produit toujours un grand effet. Il est même probable que cette ingénieuse critique des personnages mis en scène par Beaumarchais, doit durer autant que le souvenir de ceux-ci.

Quant aux autres pièces composées par M. Martelli, ou elles ne sortirent point de son porte-feuille, ou elles n'eurent qu'un très-petit nombre de représentations. On donne pourtant encore quelquefois aux Variétés une bluette à laquelle il attachoit, dit-on, si peu d'importance, qu'il ne l'a jamais vu représenter. Elle est intitulée *Une heure*

de Jocrisse. Lui-même a raconté que cette petite comédie fut réellement pour lui une pièce de circonstance. Il se trouvoit à Paris, sans argent, comme cela arrive quelquefois à tant d'hommes de mérite. Pressé d'en avoir, il brocha cette folie dans l'espace d'une matinée, la présenta au directeur, qui lui en donna quinze louis. En fait de folies, nous en voyons tous les jours qu'on paie plus cher, et qui certes n'amusent pas autant.

Peu de personnes se souviennent qu'en 1812, il fit jouer sur le Grand-Théâtre de Bordeaux une comédie en quatre actes, intitulée *l'Intrigant dupe de lui-même*. Rien dans cet ouvrage ne rappeloit, il est vrai, l'auteur des *Deux Figaro*. C'étoit un imbroglio tellement inextricable, qu'il devenoit impossible d'en suivre la marche. On eût dit que M. Martelli s'étoit plu à rassembler sans choix, et presque au hasard, toutes les situations connues de nos pièces d'intrigue : mais tant de ressorts se nuisoient mutuellement ; l'action, déjà très-confuse, sembloit se perdre dans un dialogue froid et prolixe, qui en redoubloit encore l'obscurité. C'étoit, en un mot, comme l'a dit Boileau,

> D'un divertissement nous faire une fatigue.

Aussi la pièce n'eut-elle aucun succès. On y reconnut l'ouvrage d'un homme qui, moins âgé, avoit montré du talent, mais auquel on pouvoit dire désormais : *Solve senescentem equum.*

Vingt-quatre ans auparavant, dans le courant de l'année 1788, M. Martelli avoit publié ici un recueil de fables qui n'ont pas été réimprimées depuis, et qui franchement ne méritoient pas cet honneur. Les sujets en sont, en général, plus singuliers qu'attachants : c'est *la Puce à table, le Chêne attaqué de la migraine, l'Huître et*



une Amante trahie. Si ces titres bizarres annoncent peu de goût chez l'auteur, le style de ses fables décèle tout aussi peu d'imagination. Incorrect, sans harmonie et souvent trivial, il offre bien rarement de ces traits qui font sourire le lecteur. M. Martelli ne paroît pas même avoir soupçonné le degré de poésie que comporte ce genre, si difficile dans son apparente simplicité. Il avoit mis en tête de son recueil une très-courte préface, où, contre l'usage des auteurs, il laisse voir une modestie sincère. « Je sais, dit-il, tout ce qui manque à cet ouvrage; mais » je ne le dirai pas : on le dira bien assez sans que je » m'en mêle ».

A la suite de cette préface, on trouve une épître à ses amis, qui ne vaut pas mieux que le reste, mais où l'on peut saisir du moins quelques traits d'un caractère aimable et fidèle à ses premières affections. Il y parle de sa reconnoissance pour l'accueil qu'on lui fait à Bordeaux; puis donnant un tendre souvenir à Marseille, sa ville natale, il forme des vœux modestes

Pour le temps, qui viendra peut-être,
Où le destin le rendra maître
De vivre en un réduit champêtre,
Tout à côté de son berceau.

Ces désirs d'une ame sensible et d'un esprit modéré, M. Martelli a pu les satisfaire vers la fin de sa vie. C'est à Marseille en effet qu'il s'étoit retiré depuis quelques années. Il habitoit dans les environs une maison de campagne achetée du fruit de ses économies; et là sans doute il réalisoit ces rêves d'un bon cœur, qui se reproduisent dans plus d'un passage de ses fables. L'académie de cette ville le comptoit au nombre de ses membres. Estimé de ses collègues pour ses qualités sociales autant que pour ses talents, il avoit conservé des liaisons avec plusieurs d'entre

eux. Tous ont assisté à ses obsèques, et le président a fait entendre sur sa tombe l'expression des regrets les mieux mérités.

Entre plusieurs ouvrages inédits qu'a laissés M. Martelli, on trouvera sans doute une comédie en cinq actes et en vers qu'il destinoit au Théâtre Français. Quelques personnes à Bordeaux la lui avoient entendu lire, et paroissoient en juger très-favorablement.

Nous devons à M. Gustave de Galard, l'un des peintres les plus distingués de cette ville, un portrait gravé de M. Martelli, dont la ressemblance ne laisse rien à désirer. Il est représenté dans le costume du *Misantrope;* et audessus, se lisent ces deux vers du rôle d'*Alceste*, qui offrent une heureuse allusion à son caractère plein de loyauté :

Je veux qu'on soit sincère, et qu'en homme d'honneur
On ne lâche aucun mot qui ne parte du cœur.

E.

ANNONCES ET NOTICES.

On assure que M. de Galard va publier très-incessamment une première livraison d'un recueil de gravures représentant les divers costumes des habitants de nos contrées. Bordeaux n'avoit point encore eu d'ouvrage de ce genre, bien que le costume national y présente assurément un caractère très-pittoresque. L'on a tout lieu de croire que cette collection satisfera le goût des amateurs les plus difficiles, puisque les dessins déjà si piquants de M. de Galard doivent tous être gravés à Paris, par M. le Roi, artiste dont on connoît depuis long-temps la touche ferme

et le burin plein de grâce. Outre la figure principale, chaque planche offrira, dit-on, l'un des points de vue les plus remarquables de cette ville ou de ses environs. Imprimées sur beau papier vélin, et coloriées avec soin, ces estampes doivent être accompagnées d'une notice où seront fidèlement décrits tous ces détails de mœurs et toutes ces coutumes locales, qui fixent plus particulièrement l'attention de l'observateur. Nous ne doutons point que cette entreprise, à laquelle l'amour du pays suffiroit seul pour nous intéresser, n'obtienne encore du succès à Paris et dans les pays étrangers. Il n'est point de voyageur qui ne soit jaloux d'emporter des estampes si bien faites pour donner une nouvelle vivacité à ses souvenirs.

La première livraison, de même que toutes celles qui doivent suivre, contiendra quatre gravures.

Chaque gravure, accompagnée de sa notice, ne coûtera qu'*un franc cinquante centimes*, et chaque livraison sera soigneusement recouverte d'un papier de couleur.

— On vient de mettre en vente chez Mme. Bergeret, chez M. Melon et chez les principaux libraires de cette ville, les tomes 5, 6, 7 et 8 de la *Gaule poétique*, par M. de Marchangy. Ces quatre nouveaux volumes complètent un ouvrage d'un très-haut intérêt, où l'histoire de France se trouve considérée dans ses rapports avec la poésie, l'éloquence et les beaux arts. Nos lecteurs nous sauront gré sans doute de leur faire connoître cette production d'un des écrivains les plus remarquables de l'époque actuelle. Nous allons donc nous empresser d'en rendre compte, et nous aurons soin de citer quelques-uns des morceaux les plus saillants de cet ouvrage.

Le prix de cette nouvelle partie est de 24 fr., et celui des huit volumes, c'est-à-dire de l'ouvrage entier, est de 44 fr. 50 cent.

— On parle beaucoup à Bordeaux d'une nouvelle méthode pour l'enseignement de la musique vocale, dont l'inventeur est M. Galin, instituteur à l'école royale des Sourds-Muets de cette ville.

Cette méthode produit des effets surprenants et rapides. Plusieurs élèves encore fort jeunes, dont les plus avancés n'ont que sept mois d'étude, non-seulement chantent à la première vue et très-correctement tous les airs qu'on écrit devant eux, mais encore exécutent des morceaux d'ensemble avec une précision d'intonation et de mesure qui a beaucoup étonné d'habiles connoisseurs.

Le résultat le plus frappant de cette méthode est sans contredit celui de l'intonation, que ces enfants possèdent comme s'ils en avoient une très-longue habitude. On se rend d'autant moins compte de la manière dont M. Galin peut les amener à ce haut degré de pratique, que le professeur n'emploie, pour instruire ses élèves, ni la voix, ni aucun instrument. Il suit de là que les élèves sont naturellement conduits à tout découvrir par eux-mêmes; sorte d'avantage qu'on doit considérer comme le cachet d'une méthode éminemment analytique. Nous reviendrons incessamment sur ce mode d'enseignement, qui nous paroît digne d'un sérieux examen.

— On écrivoit dernièrement de Paris, qu'on alloit vendre la bibliothèque de l'ex-conventionnel Courtois; et la notice de cette riche bibliothèque semble annoncer un savant très-distingué. On y trouve, en effet, tous les auteurs classiques Grecs et Latins, et deux mille volumes de commentaires sur leurs ouvrages. Dans ce nombre, on distingue, par exemple, vingt-cinq éditions d'Homère et quarante-cinq volumes de traductions Latines ou Françaises de *l'Iliade* et de *l'Odyssée*.

Cette bibliothèque contient encore des collections pré-

cieuses ou singulières. On cite celle de tous les auteurs de la moyenne et basse latinité, au nombre de plus de trois mille volumes; celle des anthologies, des apophthegmes, des sentences, des proverbes et des *Flores Poetarum*, formant cinq cents volumes; celle de toutes les poésies Latines, tragédies, comédies, etc., composées par des Jésuites de tous les pays, et qui forme plus de six cents volumes. Cette dernière collection est peut-être unique.

On remarque, dans les classiques, le choix des éditions, leur belle conservation, le luxe des reliûres. Parmi les manuscrits, se trouvent quarante-cinq lettres autographes et inédites de Voltaire à M[lle]. Quinault, célèbre actrice de la Comédie Française.

On doit publier incessamment le catalogue raisonné de cette bibliothèque, également riche dans les deux littératures ancienne et moderne.

— Il vient de paroître un livre intitulé *nouveau Système de colonisation pour Saint-Domingue*. Cet ouvrage, fruit des méditations d'un ancien administrateur, mérite de fixer l'attention publique: il est sagement écrit, et contient des renseignements utiles et positifs sur la situation politique d'une île à laquelle se rattachent des regrets bien légitimes et d'importants souvenirs. Le système proposé par l'auteur, le seul que les circonstances permettent peut-être à la France d'adopter, donne des espérances flatteuses au commerce et aux anciens colons, qui pourroient enfin recouvrer une partie de leur fortune: il présente d'ailleurs, pour la ville de Bordeaux, de très-grands avantages.

Cet ouvrage se vend chez Melon, libraire à Bordeaux. Prix, 5 fr.

— M. Emmel de Hull vient de découvrir qu'en convertissant diverses huiles en gaz, au moyen de la distilla-

tion, on en obtenoit un éclairage qui n'avoit point, comme les huiles elles-mêmes, les désavantages d'une odeur et d'une vapeur désagréables. Cet éclairage est plus brillant que celui par le gaz retiré du charbon de terre, et il importe peu au succès du procédé, qu'on se serve de bonnes ou de mauvaises huiles.

— La signora Clotilde Tambroni, qui étoit tellement versée dans la littérature Grecque, que le gouvernement des états Romains lui avoit donné une chaire de professeur à l'université de Bologne, vient de mourir à l'âge de cinquante-huit ans.

— Depuis quelques jours la foule se porte avec empressement sur les glacis du Château-Trompette, pour y observer les progrès rapides des travaux de démolition et de déblaiement. On croiroit avoir sous les yeux le tableau d'une peuplade industrieuse défrichant des terres incultes et préparant d'utiles édifices. D'après le plan adopté, la belle chaussée qui se prolonge depuis la place de la Comédie jusqu'à l'extrémité nord du pavé des Chartrons, sera bordée d'arbres, et portera le nom d'*Allée du douze Mars*. L'activité remarquable qu'on apporte à l'exécution de ce plan, doit être surtout attribuée au magistrat éclairé qui s'occupe avec tant de zèle des embellissements de notre cité, et dont chaque pensée semble être un nouveau titre à la reconnoissance des Bordelais. C'est ainsi que M. de Tourny, en surveillant les différentes branches de l'administration, et en opérant toutes les améliorations possibles dans le présent, nous préparoit encore de longues jouissances dans l'avenir.

E.

LA RUCHE D'AQUITAINE,

JOURNAL DE LITTÉRATURE

ET DE SCIENCES.

1er. SEPTEMBRE 1817.

ZÉLAÏS ET PHANOR,

CHANT NUPTIAL.

CHOEUR DE JEUNES ATHÉNIENS SUR LE RIVAGE.

Phanor, entends nos vœux et nos hymnes sacrés :
Viens des murs de Corinthe aux rives du Céphise;
La fille d'Agénor, vierge aux cheveux dorés,
Après un long amour, à ta flamme est promise.

CHOEUR DE JEUNES ATHÉNIENNES.

L'étoile du matin blanchit l'azur du ciel;
De ta nef vigilante elle éclaire la poupe :
Viens; avec Zélaïs, dans uue même coupe,
Des amoureux plaisirs tu vas goûter le miel.

Mais déjà les Tritons, les vertes Néréïdes,
Mollement balancés sur les plaines humides,
Ont poussé dans le port le navire attendu.
Aux bords hospitaliers Phanor est descendu :
Accompagné des cris de l'ivresse publique,
Il a franchi le seuil de la demeure antique

Où la vierge, tremblante et belle de pâleur,
Implore en gémissant sa mère et la Pudeur.
Mais l'aspect du guerrier, sa brûlante tendresse,
D'un désir inconnu font palpiter son sein,
Et, les regards baissés, la vierge, avec mollesse,
Au maître de son cœur abandonne sa main.

Aux bords de l'Illyssus, non loin de Céramique,
S'élève de l'Hymen le temple pacifique;
Sur un autel d'albâtre, entouré de festons,
Le jeune Dieu sourit aux amants qui l'implorent,
Et révèle aux cœurs purs des plaisirs qu'ils ignorent.
Mais la porte de cèdre a gémi sur ses gonds,
Elle s'ouvre : aussitôt, une foule empressée
D'un nuage de fleurs couvre la fiancée,
Et répandant ses flots sous les parvis dorés,
Invoque tous les dieux dans la Grèce adorés.

CHOEUR.

Dieux protecteurs des enfants de Cybèle,
Aimables Dieux implorés parmi nous,
Pour consacrer les serments des époux
Abandonnez la demeure immortelle.

UNE JEUNE ATHÉNIENNE.

Zélaïs, sous les bois en fleurs,
Aux sons des flûtes Lydiennes,
Tu ne conduiras plus les chœurs
De nos danses Milésiennes (1).
Demain, pour des foyers nouveaux
Tu quittes cette heureuse rive,
Et demain, nos yeux, sur les eaux,
Suivront ta voile fugitive.

---

(1) *Motus doceri gaudet Ionicos*
Matura virgo.............

Hor., liv. III, od. 6.

UN VIEILLARD.

O vierge! tes devoirs sont doux.
D'un guerrier compagne chérie,
Donne un fils à ton noble époux,
Donne un héros à la patrie.
Sur ce myrthe, cher à Cypris,
Nous gravons pour dernier hommage :
« Je suis l'arbre de Zélaïs,
» Honorez mon jeune feuillage ! »

UN JEUNE ATHÉNIEN.

Tressons le lotos embaumé,
Amant de l'ombre et des fontaines;
Couronnons l'époux bien aimé
Que l'Hymen conduit dans Athènes;
Toi, Zélaïs, comble ses vœux,
Quand sur la couche nuptiale
Sa main détachera les nœuds
De ta ceinture virginale (1).

CHOEUR.

Aimables Dieux, implorés parmi nous,
Dieux protecteurs des enfants de Cybèle,
Abandonnez la demeure immortelle,
Et consacrez les serments des époux.

Sous le couteau sanglant la victime succombe,
La vapeur fume et monte aux parvis éternels;
Des vases d'un lait pur, une blanche colombe,
Sont par la jeune amante offerts aux Immortels;
Leur bonté les accueille : et de la voûte sainte
L'encens religieux a parfumé l'enceinte.
Ta mère, ô Zélaïs ! s'approche tristement,
Et du bandeau d'Hymen presse ton front charmant;
Phanor d'un œil d'amour contemple sa compagne,

(1) *Odyssée*, liv. XI. — Festus.

Et savourant l'espoir d'un fortuné destin,
Le couple bien aimé, que la foule accompagne,
Sort du temple et s'assied aux tables du festin.
Des lits de pourpre et d'or s'élèvent; cent esclaves
Font brûler des parfums et répandent des fleurs :
Les vierges, les vieillards et l'élite des braves,
Du banquet nuptial partagent les honneurs.
Le beau Phanor emplit une coupe profonde;
Il boit à Zélaïs; et prévenant ses vœux,
D'aimables échansons épanchent à la ronde
L'amphore aux larges flancs, pleine d'un vin fumeux.

Mais Vesper brille au ciel : le flambeau d'Hyménée
Agite dans la nuit sa chevelure d'or (1);
Pâle, le cœur tremblant, par sa mère amenée,
La vierge se confie à l'amour de Phanor.
Abaisse les rideaux de la couche odorante,
Chaste Hymen; et commande aux convives joyeux
De couvrir par les sons du sistre harmonieux
Le foible et dernier cri de la pudeur mourante.

Couple aimé de Vénus, adieu; tendres époux,
Que vos plaisirs toujours soient tranquilles et doux;
Que les Parques, trompant le vol des destinées,
Filent avec lenteur vos heureuses journées;
Que des songes d'amour bercent votre sommeil;
Que des baisers d'amour charment votre réveil,
Et qu'au sein du bonheur, dans vos belles demeures,
Coulent, libres de soins, vos indolentes heures !

Antonin de SIGOYER.

---

(1) .... *Faces*
Aureas quatiunt comas ?

Catul., LVII.

VOYAGES.

Narration of a journey in Egypt and the country beyond the Cataracts; by Thom. Legh, esq., M. P. —London, 1816.

Voyage en Égypte et dans le pays situé au-delà des Cataractes; par sir Thomas Legh*, écuyer, membre du parlement d'Angleterre.*

(troisième et dernier extrait).

Vrais chevaliers des sciences et des arts, les voyageurs courent les aventures et bravent les périls pour augmenter nos connoissances. Toutes leurs conquêtes ne sont pas, il est vrai, de la même importance; mais l'observation la plus minutieuse, et le fait le plus indifférent en apparence, trouvent encore leur place, pourvu que leur inexactitude soit bien avérée.

Accrédité par son rang et par les services rendus à sa patrie, qu'un noble auteur parcoure les deux mondes; que, profond dans toutes les sciences et se délassant avec tous les arts, il peigne lorsqu'il écrit, et persuade lorsqu'il raisonne; que, familier avec la nature, il soit initié par ses fonctions aux secrets de la plus haute politique; un tel homme, alors tout à fait hors de ligne, commande impérativement la confiance; et la foi qu'il obtient s'étend jusqu'aux choses qu'il conjecture, et jusqu'aux changements qu'il ne craint pas de prédire.

Mais des phénomènes tels que M. de *Humboldt*, ne reparoissant qu'à de très-longs intervalles, l'antique mé-

fiance contre les voyageurs n'en subsiste pas moins, et se renforce même chaque jour par leurs nombreuses contradictions à l'égard des mêmes lieux ou des mêmes faits, observés presque aux mêmes époques. On a reproché à Bruce les erreurs les plus graves; et un Grec impoli vient d'accuser devant toute l'Europe le célèbre pélerin de ce siècle, d'avoir, dans ses descriptions sacrées et profanes, imité un peu trop souvent l'historien du siége de Malte.

Il est d'ailleurs assez naturel de se tenir en garde contre les descriptions trop pompeuses. L'Iliade a prouvé sans doute, que le même homme pouvoit être à la fois un grand poète, un géographe exact et un historien très-fidèle; mais on sait aussi que la poésie et la vérité, très-mal ensemble depuis Homère, ne sont pas disposées à se réconcilier encore.

Un autre défaut trop commun parmi les voyageurs, est de parler d'eux-mêmes beaucoup plus que des lieux qu'ils parcourent. Cette foiblesse de leur part n'a guère d'autre inconvénient que de grossir inutilement leurs volumes; mais il n'en est pas de même du vice plus grave qui vient de s'introduire récemment dans ces sortes de recherches.

Semblable à l'esprit de parti, l'esprit de *système* s'est emparé de nos observateurs. Partant presque tous avec un cadre préparé d'avance, ils torturent les faits pour les ramener à leur théorie; armés de la lunette de leur école, ils voient dans le même astre, comme le dit Fontenelle, un *clocher* ou un rendez-vous de plaisir, suivant l'idée qui les occupe.

Telles sont les causes de cette prévention générale contre les récits de la plupart des voyageurs; elle cessera lorsqu'ils voudront bien se dire, qu'on leur demande beaucoup moins ce qu'ils ont pensé que ce qu'ils ont vu, et

qu'un ouvrage même mal écrit, s'il renferme des notions exactes, sera préféré à des mensonges brillants, comme le diamant brut l'est toujours aux pierres fausses les plus polies et les plus éclatantes.

Sir Thomas Legh, il est vrai, ne mérite pas ce dernier reproche. Ses récits sont très-simples; mais si on en excepte quelques détails sur le sort actuel des Mamelucks et sur les lieux qu'ils habitent, tout le reste est bien en arrière de ce que ses prédécesseurs avoient déjà raconté.

A peine ce voyageur a-t-il entrevu la Nubie : Ibrim fut le terme de sa course. On diroit qu'il s'est entendu avec Bank et Cheikh-Ibraïm pour leur laisser la gloire de franchir la deuxième *cataracte;* mais les relations de ces deux derniers auteurs ne sont pas encore publiées. Bruce quitta le Nil à Halissoon, pour ne le revoir qu'à Syène, et Poncet n'a donné son itinéraire que depuis Moska jusqu'à Kortie par le Dongola.

Le terrain entre Ibrim et la cataracte de Genadhal est donc encore un pays neuf. Un peu plus patient que sir Legh, Bank a exploré sur sa route les mêmes ruines que le premier n'a fait qu'entrevoir; et il les fera bien mieux connoître encore, s'il faut en juger du moins par quelques-unes de ses lettres déjà parvenues en Angleterre.

On se rappelle que Denon a cité la statue *du Roi des Rois,* comme le plus gigantesque des monuments de ce genre. Haute de soixante-quinze pieds, sur vingt-cinq de largeur aux épaules, elle n'est cependant qu'un pygmée si on la compare à celle qui fut découverte par sir Bank. Debout sur le sommet d'une oreille de ce colosse, il ne put atteindre avec sa main jusqu'à la moitié du front. Cette tête, qui à elle seule est déjà une colline, prouve que l'ingénieur d'Alexandre auroit pu tenir sa parole; et le mont Athos nous rendroit aujourd'hui

l'image de ce prince, s'il n'eût été épouvanté lui-même de cette énorme flatterie.

Sir Thomas Legh, redescendant le Nil, s'arrêta à Koumomb, où il chercha en vain l'inscription citée par Hamilton. A Thèbes, il fit une deuxième visite aux catacombes, dont le sol est couvert de bandelettes en lambeaux et d'ossements épars, débris des momies que les Arabes ont détruites pour en emporter le bitume qui servit à les embaumer.

Arrivés à Siouh, nos voyageurs se détournèrent de leur route pour visiter les chambres souterraines qui servoient de sépulture aux crocodiles sacrés.

L'entrée de ces voûtes est dans le désert, à deux lieues d'Amadi. On sait qu'Hérodote n'avoit pu y pénétrer. Une découverte si brillante auroit immortalisé nos Anglais; mais si leur hardie entreprise n'a pas eu tout le succès qu'ils en espéroient, les accidents qu'ils éprouvèrent et les dangers qu'ils coururent, en font une épisode remarquable parmi les nombreuses aventures des *enfants perdus* de la science.

Sir Thomas Legh partit pour les catacombes avec ses deux compagnons, un marchand Abyssin et trois matelots de son équipage. Quatre Arabes qu'ils rencontrèrent sur leur route, ayant consenti à les suivre moyennant vingt-huit piastres, il arriva, lui onzième, au bord d'un puits de dix-huit pieds de profondeur et de dix pieds de diamètre, qui servoit d'entrée au souterrain.

Trois Arabes se dépouillèrent de leurs vêtements; sir Legh, M. Smeth et l'interprète, gardèrent leurs caleçons et leurs chemises. C'est dans cet état qu'ils descendirent tous six, le reste de la troupe devant rester au-dehors pour garder les habits. Arrivés au fond du puits, nos aventuriers allumèrent leurs torches, et à l'aide d'un passage

étroit, ils pénétrèrent dans une vaste chambre de quinze pieds de hauteur, qui servoit de vestibule à ces mystérieuses excavations.

Le sol étoit parsemé de débris de momies, où l'on reconnoissoit encore les formes des crocodiles; des chauve-souris en grand nombre voloient autour des flambeaux. Sir Legh élevant le sien pour examiner de près les objets qui l'environnoient, brûla légèrement un de ces animaux. Cette circonstance, si indifférente en apparence, donna lieu quelque temps après à une accusation très-grave contre lui. Le lecteur voudra bien attendre le moment où nous pourrons lui faire connoître les suites de cette importante inculpation.

Chacun des trois voyageurs étoit précédé d'un Arabe. C'est dans cet ordre qu'ils parcoururent, pendant plus d'une heure, une galerie sinueuse, tantôt baissés jusqu'à terre, quelquefois même obligés de se traîner à la manière des reptiles dont ils violoient les tombeaux. Enfin, après plusieurs détours dans cet affreux labyrinthe, ils parvinrent à une chambre qu'ils trouvèrent d'abord parfaitement semblable à celle qu'ils venoient de quitter. Hélas! la ressemblance ne pouvoit être plus parfaite, car c'étoit la même dont ils étoient sortis.

Jusque-là leur tentative n'étoit pas heureuse. Sir Legh maudissoit les Arabes, et ceux-ci les crocodiles. Enfin, après quelques reproches d'une part, et beaucoup d'excuses de l'autre, les guides piqués proposèrent de tenter un nouveau passage.

Celui qu'ils choisirent étoit défendu par un large fossé. Ici se présentoient de bien plus rudes épreuves. Un Arabe sauta le premier, et à son imitation le reste de la troupe s'enfonça en rampant dans cette seconde galerie, qui les conduisit à une autre chambre plus petite, mais où rien

n'annonçoit l'objet de leurs recherches. Les dépouilles des crocodiles ne pouvoient cependant être bien éloignées; il étoit possible encore de les retrouver; et vraisemblablement une troisième galerie qui s'ouvroit aux voyageurs, devoit être le terme de leur aventure.

Elle le fut, sans doute, mais d'une manière extrêmement tragique. Après quelques minutes de marche pénible sous cette étroite voûte, la chaleur devient étouffante, le flambeau du premier Arabe s'éteint, et le malheureux, tombant tout à coup, expire dans des convulsions horribles; le second guide court à lui, et meurt asphyxié sur son corps; le troisième, frappé d'épouvante, recule et succombe à son tour. Il n'y avoit plus un moment à perdre pour songer à la retraite; mais dans leur anxiété, les deux Anglais et l'interprète diffèrent d'avis sur la route qui doit les ramener au jour. Cette terrible discussion s'ouvre à la lueur mourante des torches; heureusement la majorité rencontra juste : le passage préféré les conduisit tous les trois au bord de la tranchée qui les séparoit de la première chambre.

Sir Legh et l'Américain, rassemblant alors toutes leurs forces, franchirent le redoutable fossé; mais M. Smeth tombe sur le bord, épuisé de fatigue : en vain demande-t-il à ses compagnons cinq minutes pour reprendre haleine; attendre, c'étoit mourir. Ils l'exhortèrent à un dernier effort, qui, deux secondes plus tard, auroit été sans effet.

De retour à la lumière, ils ne purent en supporter l'éclat. Les matelots qui les attendoient leur jetèrent quelques gouttes d'eau sur le corps, et les hissèrent hors du puits, au moyen des cordes qui les avoient aidés à y descendre.

Ainsi finit cette incursion souterraine. L'Arabe demeuré à l'entrée du puits, demanda des nouvelles de ses

habebas ou amis. On lui répondit qu'ils s'occupoient à retirer les momies. Après cette courte explication, nos voyageurs fuirent ce lieu fatal sans regarder en arrière, et se rendirent en toute diligence à leur bateau, qui les attendoit au bord du Nil.

Mais à peine eurent-ils mis à la voile, que deux Turcs à cheval, envoyés par le cachef, leur signifièrent l'ordre de paroître devant lui pour rendre compte des trois Arabes morts dans le souterrain. Les deux cavaliers étoient renforcés par deux Arabes à pied, vociférant à tue tête *qu'il falloit du sang pour du sang*. La résistance eût été vaine. Nos voyageurs se laissèrent conduire jusqu'à Montfalout, où une garde de quarante Arabes les accueillit par des cris de vengeance.

Le cachef les reçut d'abord avec sévérité; cependant, les prenant à part, il les engagea à s'échapper furtivement. Ce conseil pouvoit être perfide; mais c'étoit le seul qui convînt à leur situation. Ils sortirent donc de chez le cachef par une porte de derrière, et coururent se rembarquer pour tomber dans un péril plus imminent encore.

Le vent étoit nord, et par conséquent contraire à leur direction. Au bout d'une demi-heure, ils aperçurent sur la rive un gros corps d'Arabes, qui les menaça d'une décharge générale, s'ils ne se rendoient sur le champ.

Forcés d'atterrir une deuxième fois, ils débarquèrent aux cris affreux des femmes et des enfants des trois Arabes laissés sans vie au fond des catacombes. Mais quelle fut leur surprise, lorsqu'arrivés chez le cachef, ils aperçurent dans la foule le dernier qu'ils avoient laissé pour mort! Ce malheureux s'étoit sauvé à la lueur de la torche que M. Smeth avoit abandonnée.

Sir Legh crut que, par un prodige inoui, la provi-

dence lui rendoit le seul témoin qui pût attester la vérité; mais en vain le drogman l'interpelloit de la dire, ce malheureux ne cessoit de répéter que ses compagnons et lui avoient été traînés par force dans les catacombes.

A chaque instant l'affaire devenoit plus grave, lorsque le cachef s'avisa de demander au témoin comment les trois Anglais qui, de son aveu, étoient sans armes, avoient pu cependant assassiner en même nombre des hommes de leur âge et de sa force. La catastrophe approchoit, le sort des accusés dépendoit de la réponse de l'Arabe. Cette réponse fut claire et sans réplique : Ils s'en sont défaits, dit-il, par *sorcellerie.*

C'est le moment de rappeler au lecteur la chauve-souris légèrement brûlée par sir Legh. Au récit de ce prétendu sortilége, la moitié des Arabes se prit à rire, et l'autre moitié, tremblante de peur, devint plus accommodante.

Là, se termina ce terrible procès, dont les Anglais sortirent triomphants, moyennant douze piastres pour chaque veuve, et tout autant pour les épices du juge.

Tel fut le dénouement de cette grande aventure, la dernière qui arrêta nos voyageurs jusqu'à Alexandrie, où ils s'embarquèrent pour Malte. Nous les laissons dans cette île, en les engageant, s'ils retournent en Nubie, à examiner avec plus de patience, et le crayon à la main, les vénérables ruines qu'ils n'ont fait qu'entrevoir.

F.

OPPOSITIONS ET RAPPROCHEMENTS.

X.

Moyens secrets de correspondre.

Obscuris vera involvens.
ÆNEID., lib. VI.

Cachant la vérité sous des voiles épais.

À toutes les époques, les hommes qui avoient des secrets importants à se communiquer, ont senti le besoin de le faire, sans s'exposer aux indiscrétions d'un messager ou aux surprises d'un ennemi. Cette nécessité a donné naissance à plusieurs inventions plus ou moins ingénieuses. Les Lacédémoniens se servoient de la *scytale*. Voici en quoi consistoit ce moyen secret de correspondre. On avoit deux rouleaux de bois parfaitement égaux en grosseur et en longueur (1). Lorsqu'un général partoit pour l'armée, on lui donnoit un de ces rouleaux; les éphores gardoient l'autre. Quand ils avoient un ordre important à lui signifier, ils enveloppoient leur rouleau d'une bande de parchemin qui en suivoit exactement tous les contours, et sur laquelle ils écrivoient transversalement leur missive; ils la dérouloient ensuite, et l'envoyoient au général. Grâce à ce procédé, les caractères qui composoient cette dépêche étoient épars, n'avoient aucune liaison entre eux, et auroient pu tomber entre les mains de l'ennemi,

(1) Plut., *in Lysan.*

sans courir le risque d'être déchiffrés. Mais aussitôt que la *scythale* parvenoit au général, il l'appliquoit soigneusement tout autour de son rouleau, qui étoit, comme nous l'avons déjà dit, conforme à celui des éphores. De cette manière, les lettres qui auparavant ne formoient aucun sens, se rejoignoient et se trouvoient dans le même ordre qu'au moment où on les avoit écrites.

Aulugelle (1) raconte avoir lu dans une ancienne histoire Carthaginoise, qu'un général qu'il croit être Asdrubal, se servit de la ruse suivante, pour faire parvenir des lettres très-importantes. On sait que les anciens avoient l'habitude d'écrire sur des tablettes de bois enduites de cire. Il grava ses caractères sur le bois même; et ayant mis ensuite par-dessus une couche de cire, il envoya ces tablettes qui avoient l'air de ne rien contenir. Celui qui les reçut, prévenu d'avance, enleva la cire, et lut sur le bois la lettre qui y étoit gravée.

Cette invention est bien peu de chose, en comparaison de celle que le même auteur rapporte d'après Hérodote.

Il y avoit en Asie, sous le règne de Darius, un homme d'une naissance assez distinguée, nommé Histiéus. Il étoit alors dans le royaume de Perse, auprès de Darius. Ayant besoin de faire savoir à un certain Aristagore des choses extrêmement secrètes, voici l'étrange stratagême dont il s'avisa. Il avoit un esclave dont les yeux depuis long-temps étoient affectés de quelque maladie; sous prétexte de le guérir, il lui rasa entièrement les cheveux, et lui imprima sur la tête ce qu'il vouloit faire savoir à son ami. Histiéus retint ensuite son esclave chez lui, jusqu'à ce que ses cheveux fussent revenus; alors il lui ordonna d'aller trouver Aristagore. Quand tu seras arrivé, lui dit-il, tu auras

(1) Lib. 17, cap. 9.

soin de l'avertir que je t'ai envoyé vers lui pour qu'il te rasât la tête, comme je l'ai déjà fait dernièrement. L'esclave, ainsi qu'on le lui avoit prescrit, se rend chez Aristagore, et lui fait part de l'ordre de son maître. Aristagore, persuadé que cet ordre bizarre cachoit quelque mystère, l'exécute aussitôt, et découvre sous les cheveux qui la cachoient, la lettre vivante que son ami lui avoit envoyée.

César (1) est un des premiers qui ait inventé une écriture chiffrée. Voici le moyen dont il se servoit. Il commençoit l'alphabet par le *d*, auquel il donnoit la valeur de l'*a*, et attribuoit successivement aux lettres qui suivoient le *d*, une valeur correspondante à celles qui venoient après l'*a*. Lorsqu'il écrivoit à Cicéron et à ses amis intimes, il avoit soin de chiffrer de cette manière les choses qu'il vouloit tenir secrètes. Probus, ancien grammairien, dont il ne nous reste que quelques fragments, avoit fait un commentaire très-curieux sur la signification secrète des caractères dont César s'étoit servi dans ses lettres (2).

Auguste avoit imaginé un chiffre différent (3). Il employoit le *b* pour l'*a*, le *c* pour le *b*, et successivement chaque lettre pour celle qui la précédoit.

Ænéas le tacticien nous a laissé un moyen très-ingénieux de correspondre. Il faut d'abord supposer une impossibilité absolue de faire parvenir une lettre. Celui à qui on vouloit écrire étoit renfermé et privé de tout moyen de communication. Un ami lui envoya, parmi plusieurs autres effets, un livre sur lequel il avoit marqué successi-

(1) Suet., *in Cæs.*, 56.

(2) Aul. Gel., lib. 17. cap. 9.

(3) Suet., *in Aug.*, 88.

vement, par des points presque imperceptibles, toutes les lettres qui eussent été nécessaires pour lui écrire. Le prisonnier, prévenu de la ruse, copia de suite, d'une page à l'autre, les caractères qui étoient marqués de cette sorte, et trouva dans leur réunion tout ce qu'on auroit été dans l'impossibilité de lui apprendre autrement.

Les anciens ne connoissoient pas les encres sympathiques, c'est-à-dire, l'art de tracer des caractères invisibles en apparence, mais qui se montrent aux yeux à l'aide d'un procédé dont tout le monde n'a pas la clef. Grâce à cet heureux moyen de correspondre, les secrets confiés à une lettre ne vont qu'à leur adresse, et le jaloux ou le curieux qui les saisiroit au passage, ne verroit qu'un papier blanc et insignifiant, dans ce qui contient les aveux les plus tendres et les plus doux mystères. Il y a plusieurs espèces de ces encres : les unes paroissent au feu, les autres à la vapeur, quelques-unes à l'air. Il y en a qui ne deviennent visibles, que lorsqu'on y jette une poudre fine et colorée. C'est l'amour qui imagina le premier ces sortes d'écritures; et ceci nous prouve que lorsqu'il s'agit de ses intérêts, le cœur est souvent plus ingénieux que l'esprit.

Souvent les hommes d'état ont cherché à dérober à leurs propres agents les mystères de leur politique. On n'ignore pas qu'à la cour les confidents appartiennent quelquefois à ceux qui les paient le mieux. Ce sont des clefs, comme quelqu'un l'a déjà remarqué, dont il faut changer la serrure quand on vient à les perdre, si du moins l'on veut dormir tranquille. Cromwell échappoit adroitement à ce danger. Lorsqu'il avoit quelque affaire importante à traiter, il dictoit à son secrétaire deux lettres qui se contredisoient, les signoit, les faisoit cacheter, et donnoit ensuite lui-même au courrier celle qui renfermoit ses véritables volontés.

Le fameux Paoli n'écrivoit que rarement; mais quand une nécessité indispensable le contraignoit à expédier quelque lettre, il se servoit de la méthode de Cromwell.

M. de Louvois usoit d'un autre moyen. Semblable aux Orientaux, qui font garder leurs femmes par des eunuques, cet adroit politique ne confioit ses secrets qu'à un scribe tellement stupide, qu'il étoit dans l'impuissance d'en abuser. Aussi, ayant reçu des reproches d'un ministre étranger, M. de Louvois fit appeler son secrétaire, et lui dicta la lettre suivante :

« Vous vous étonnez, mon cher confrère, qu'ayant à » traiter avec vous une affaire qui demande le plus grand » secret, j'emploie, pour vous écrire, une autre main » que la mienne : mais apprenez que le commis dont » je me sers est si complétement imbécille, qu'il ne » comprend pas même la réponse que j'ai l'honneur de » vous faire ».

De pareils agents sont précieux pour un homme d'état; mais M. de Louvois n'en rencontroit pas toujours de si heureusement organisés. Il savoit alors employer à propos des expédients ingénieux, pour éviter les inconvénients de leur intelligence. Tel est le moyen dont il se servit lors de la prise de Strasbourg, en 1681, et que nous a conservé l'auteur de *Paris, Versailles et les Provinces*.

M. de Louvois étoit alors ministre de la guerre. Il fit un jour venir chez lui M. de Chamilly pour lui donner ses instructions sur une mission importante. « Partez ce soir » même, lui dit-il, pour Bâle en Suisse; vous y serez dans » trois jours : le quatrième, à deux heures précises après » midi, vous vous établirez sur le pont du Rhin avec un » cahier de papier, une plume et de l'encre; vous examinerez et écrirez avec la plus grande exactitude tout ce » qui se passera sous vos yeux pendant deux heures; à

» quatre heures précises, vous aurez des chevaux de poste » à votre voiture; vous partirez, vous courrez jour et nuit, » et m'apporterez votre cahier d'observations. A quelque » heure que vous arriviez, présentez-vous chez moi ».

M. de Chamilly obéit à cet ordre. Il arrive à Bâle, se place au jour et à l'heure indiqués sur le pont, et prend note de tout ce qu'il voit passer. C'est une marchande fruitière avec ses paniers; c'est un voyageur à cheval en redingotte bleue, etc. A trois heures, un homme, en veste et culotte jaunes, s'arrête au milieu du pont, s'avance du côté du fleuve, s'appuie sur le parapet, regarde en bas, recule un peu, et, avec un gros bâton, frappe trois coups bien distinctement sur la banquette. M. de Chamilly a soin d'écrire toutes ces circonstances, ainsi que celles qu'il remarque ensuite. Quatre heures sonnent, il remonte dans sa voiture, arrive chez le ministre le surlendemain avant minuit, bien confus de n'avoir que de semblables renseignements à lui rapporter. M. de Louvois prend le cahier avec empressement; il lit, et lorsqu'il en est à l'homme en veste jaune, qui a frappé trois coups sur la banquette, il saute de joie; il se rend aussitôt chez le Roi, le fait réveiller, cause un moment avec lui, et expédie aussitôt quatre courriers qui, depuis quelques heures, étoient prêts à partir. Huit jours après, la ville de Strasbourg est entièrement cernée par les troupes Françaises; elle est sommée de se rendre; elle capitule et ouvre ses portes le 30 Septembre 1681.

Il est évident, ajoute notre auteur, que les trois coups frappés sur la banquette à une heure fixe et convenue, étoient le signal du succès de l'intrigue concertée entre M. de Louvois et les magistrats de Strasbourg, et que l'homme chargé de cette mission en ignoroit le motif, comme M. de Chamilly ignoroit le motif de la sienne.



Dans les premières années de la révolution, un des principaux banquiers de Londres reçut ordre d'une maison d'Amsterdam, de payer vingt mille florins à la personne qui présenteroit la moitié d'une carte déchirée, dont l'autre moitié étoit jointe à l'ordre. L'homme à la carte se présenta, et ne répondit rien à toutes les demandes du banquier, sinon qu'il falloit le payer. Il reçut en différentes fois quatre mille guinées. Le banquier, étonné de ce mystère, crut devoir en rendre compte à Pitt. Ce ministre demanda si l'on savoit le nom de la personne à qui on avoit donné des fonds. On l'ignoroit. Si vous la voyiez, ajouta-t-il, la reconnoîtriez-vous? — Très-bien. — Alors Pitt tira d'un tiroir beaucoup de portraits, parmi lesquels le banquier reconnut celui de son homme. Donnez-lui tout ce qu'il demande, dit alors Pitt, il n'en fera pas un mauvais usage. On a formé mille conjectures sur cette singulière lettre de change et sur celui qui en étoit porteur. Il n'est point entré dans notre projet de les éclaircir, mais seulement d'indiquer ici un nouveau moyen de faire savoir ses volontés et ses ordres.

Si le besoin seul d'échapper à l'indiscrétion, a pu faire naître dans l'esprit de l'homme mille expédients pour communiquer secrètement ses idées, de quels stratagêmes ingénieux ne s'avisera pas l'infortuné qu'un esclavage rigoureux sépare du reste de la société? Pour lui, plus de parents, plus d'amis, plus d'indifférents mêmes auxquels il puisse confier ses peines. L'espoir qui console les autres malheureux, ne fait qu'ajouter à son supplice, en lui offrant des idées de délivrance que chaque jour vient détruire. Telle est la situation où s'est trouvé, à l'époque de l'usurpation, M. de St. V..., connu par des ouvrages pleins de mérite et par un caractère plein de noblesse. Pendant soixante-quatre jours il fut tenu au secret. « C'est, racon-

» toit-il à un de nos amis communs, le supplice moral le
» plus affreux qu'on puisse endurer. Vingt fois je me suis
» senti sur le point de devenir fou. Cependant l'idée qu'il
» pouvoit exister auprès de moi un compagnon d'infor-
» tune, vint s'offrir à mon esprit et ranima mon courage.
» En frappant de tous côtés avec un morceau de bois,
» contre les murs de mon cachot, je m'assurai que je ne
» m'étois pas trompé dans mes soupçons, et que le cachot
» voisin recéloit une autre victime. Dès-lors je cessai de
» me croire entièrement isolé, et la pensée qu'un homme
» souffroit comme moi, à mes côtés, de la même peine, me
» remplit d'intérêt pour lui, et me fit oublier l'horreur
» de ma position. Mais cette découverte ne me suffisoit
» pas. Je sentois le besoin de correspondre avec lui, et les
» moyens en paroissoient impossibles. Toutes les forces
» de mon esprit étoient tendues vers ce seul but; j'étois
» insensible à tout autre sentiment, et l'idée même de la
» liberté s'offroit à mon esprit avec moins de charmes
» que l'espoir de réussir. Enfin je parvins, à force d'es-
» sais et de patience, à me faire entendre du prisonnier,
» et à lier conversation avec lui. Voici comment je m'y
» pris :

» Je commençai par composer un alphabet dans lequel
» je suppléois aux lettres par le nombre des coups que
» je donnois sur le mur. J'en donnois un pour *a*, deux
» pour *b*, etc. Mais la difficulté étoit de me faire com-
» prendre. A peine frappois-je un coup, que mon voisin
» me répondoit aussitôt; alors je frappois plus fortement
» deux ou trois fois, comme pour l'avertir de se taire. Je
» recommençois ensuite; et à force de lui faire entendre
» autant de signes séparés qu'il y avoit de lettres, je
» vins à bout de lui faire faire ce rapprochement, se-
» condé sans doute par ce besoin de communication si

» ardent chez tous les prisonniers, et qu'il ressentoit » comme moi. Qu'on juge de mes transports, quand il » me répondit par le même nombre de coups, et que je » m'assurai qu'il avoit saisi la clef de mon bruyant alpha- » bet. Nous nous entendîmes alors parfaitement, et nous » trouvâmes même dans les longueurs de ce moyen de » correspondre, une nouvelle distraction à nos ennuis. » Nous commençâmes par nous faire savoir réciproque- » ment notre nom, et le hasard, qui voulut me favoriser » jusqu'au bout, me fit retrouver dans ce prisonnier un » de mes anciens amis, camarade de mon émigration, et » que les mêmes opinions avoient conduit dans la même » prison. Comme il sortit avant moi, je profitai de cette » occasion pour faire savoir de mes nouvelles à ma fa- » mille, qui en étoit privée depuis ma longue captivité ».

On aime à voir ainsi le génie de l'homme braver les surveillants, triompher de tous les obstacles, établir des moyens de communication à travers les murs épais d'un cachot, et pénétrer jusqu'au cœur d'un ami pour y porter des consolations ou pour y ranimer des espérances.

A. L.

ESSAIS

Sur le département de la Gironde.

(QUATRIÈME ARTICLE).

Suite des Landes. — Voies Romaines.

La plupart des routes construites par les Romains n'existent plus, et néanmoins leur solidité est devenue proverbiale.

On ne peut voir, il est vrai, sans étonnement ces chaussées bâties à quatre couches (1), monuments éternels d'une patience inconcevable : mais au milieu de cette admiration populaire, les hommes sensés se demandent si tous les chemins de ce vaste empire étoient construits avec les mêmes soins et les mêmes dépenses. Leur destruction presque universelle répond suffisamment à cette question.

En effet, ni l'or conquis par les Romains, ni le temps qu'a duré leur domination, n'auroient suffi à cette vaste entreprise. Le luxe des chemins cimentés finissoit à quelque distance de Rome, à quelques milles des cités principales; les autres routes, composées de moellons cassés ou de gravier battu, quelquefois même de matières moins durables, devoient se détruire, et ont disparu en effet dès qu'on a cessé de les entretenir. C'est maintenant au fond des eaux ou derrière les buissons, qu'il faut chercher les vestiges de ces nombreuses voies, dont la trace même seroit entièrement effacée, sans quelques piles de ponts garanties par les débris de leurs arches, et quelques levées de terre que leur exhaussement a sauvées de la charrue.

Ainsi s'évanouit toute cette féerie des routes Romaines, pour ne laisser à la méditation de l'observateur que ce qui est vraiment digne de gloire, c'est-à-dire, ce vaste système de communications entre toutes les parties d'un état presque sans limites, et cette quantité innombrable d'établissements régulièrement distribués, où le courrier de l'état, le soldat en marche, et jusqu'au voiturier pai-

(1) 1°. Au fond et sur le sol battu à la hie, le *statumen* en moellons maçonnés à bain de mortier; 2°. au-dessus, le *rudus* en maçonnerie de blocage; 3°. cette seconde couche étoit recouverte du *nucleus*, formé de craie et d'argile, ou de gravier et de chaux corroyés ensemble; 4°. sur ce noyau à demi-sec, on posoit le *summum dorsum* formé de cailloux ronds ou de pavés ordinaires.

sible, trouvoient au milieu des déserts les moyens de célérité, la halte journalière, ou la protection armée dont ils avoient besoin.

C'est dans sa partie administrative que la voirie Romaine est vraiment digne de nous servir de modèle; et sans que je sorte des landes, où mon sujet me renferme encore, le lecteur va voir à l'instant comment avec très-peu de dépenses, mais par une heureuse combinaison de routes concordantes, les Romains avoient animé ce lieu d'exil, en l'ouvrant dans tous les sens au commerce de terre et de mer, ainsi qu'aux villes principales des bords de l'Adour, de la Garonne et de l'Océan Aquitanique.

Hérodote attribue aux Perses l'invention de la poste aux chevaux. A l'exemple de Cyrus (1), les souverains de Rome placèrent des relais dans toute l'étendue de leur empire. Ces *stations* (2), au nombre de cinq à huit par journée de quarante milles (3), étoient de deux espèces que distinguoient entre elles des noms exprimant leur destination particulière. Dans les stations ordinaires, on ne faisoit que changer de chevaux (4); mais au bout d'une journée de marche, et à côté des relais, de vastes édifices étoient entretenus aux frais de l'état, pour servir de gîte aux chefs militaires et à tous les employés du gouvernement (5).

Peu à peu des habitations privées se groupèrent autour de ces établissements publics; des auberges s'établirent pour les simples voyageurs et les conducteurs de mar-

(1) Xénophon.

(2) *Stationes positæ*, d'où vient le nom de *poste*.

(3) Soixante et un mille huit cent trente-cinq mètres.

(4) *Mutationes*.

(5) *Mansiones*. Voyez le *code Théodosien*.

chandises. Telle est l'origine du plus grand nombre des bourgs et des villages de l'Europe. C'est dans ce sens qu'on peut dire avec raison, qu'*ouvrir des routes*, c'est *bâtir des villes*.

Un tableau particulier rédigé pour chaque province, indiquoit le nombre et la direction des chemins, leur longueur en lieues ou en milles, l'ordre des relais, et la distance de l'un à l'autre. La réunion de ces itinéraires formoit le cahier général des postes de l'empire. Le peu qui nous reste de cet immense recueil étonne à chaque instant par son exactitude. Une *poste* étoit alors une mesure rigoureusement géométrique; le voyageur, son itinéraire à la main, connoissoit parfaitement la longuéur de route qu'il avoit à parcourir. Nos livres de même espèce, s'ils n'ont pas ce mérite, nous apprennent du moins ce que nous devons payer, pourvu toutefois que nous ne fassions pas nos comptes sur une édition trop ancienne.

Ces itinéraires ayant embrassé toute l'étendue de l'empire Romain, on n'auroit pas à rétablir aujourd'hui la géographie ancienne, si leur collection nous étoit parvenue tout entière; mais malheureusement il n'en existe plus que quelques fragments, incomplets eux-mêmes, et quelquefois altérés par les copistes. Il est donc résulté de ces lacunes, ou plutôt du désir aveugle de les remplir, que des conjectures plus ou moins invraisemblables sont venues de toute part prendre la place des notions perdues. Ici, un jeune érudit, à l'aide du plus léger indice, retrace sans appel les limites d'une province Grecque ou Romaine; là, des antiquaires placent une ville d'après quelques ruines qui ne lui ont jamais appartenu; et s'il m'est permis de dire ici toute ma pensée, la plupart des cartes et des notices des temps anciens

ne ressemblent que trop à ces prétendues galeries d'hommes célèbres, autre manie des modernes, qui, plutôt que de laisser un vide, remplacent les portraits et les médailles perdues par des compositions imaginaires. C'est ainsi qu'à force d'études et de recherches, on défigure cette pauvre antiquité, en ajoutant la fable des lieux à celle des temps et des personnes.

Tel est l'écueil où sont venus se briser tous ceux qui, au milieu de ce chaos, n'ont eu pour guides que quelques sigles obscurs et quelques marbres tronqués, où, ce qui est pire encore, des étymologies forcées, abus trop commun d'une science discréditée, dont l'inconvénient presque inévitable est de marcher sans cesse sur la lisière du ridicule.

Signaler ce danger, c'est dire assez combien je désire l'éviter moi-même; mais pour rassurer encore plus le lecteur, je me hâte de le prévenir que les itinéraires des landes étant parvenus jusqu'à nous, je peux lui faire suivre les vieilles routes tracées par les Romains, avec la même facilité qu'on le faisoit au quatrième siècle : il lui suffira, pour ce voyage, d'une carte ordinaire de la Guienne.

La principale de ces routes conduisoit du fond des Asturies à Bordeaux, par le pays des Boïens.

La première station landaise étoit *Mosconium*, dont la position est très-douteuse. La direction du chemin, combinée avec les distances de l'itinéraire, amène les pointes du compas sur la paroisse du Lit.

De *Mosconium* on alloit changer de chevaux à *Segosa*, qui est aujourd'hui le fief d'Escouasse, dans la comté d'Usa. Les eaux pluviales ont découvert depuis peu, dans cet endroit, une assez longue partie de la chaussée Romaine.

Le relais suivant étoit à *Loza*, près de Saint-Paul en Born, dans le quartier de Louze. C'est là que les Normands descendirent lors de leur incursion dans la Guienne, en 820 (1).

Enfin le voyageur alloit se reposer chez les Boïens, dont les cabanes, ainsi que nous l'avons déjà dit, étoient rangées autour du bassin d'Arcachon. Il ne manquoit pas sans doute d'y demander des huîtres, dont la réputation s'étendoit dès-lors jusqu'à Rome (2); mais on ne les lui servoit pas sous le *rocher qui dominoit la ville.* Cette butte imaginaire n'a jamais existé que dans le livre de M. de Thou. C'est à regret que je cite cette étrange bévue du fils estimable d'un de nos plus grands historiens; mais quand on lit, quelques lignes plus bas (3), que lorsque les résiniers ont enlevé l'écorce du pin, *la nature prévoyante fait naître tout autour des arbousiers pour les revêtir,* on est vraiment tenté de croire que le rédacteur de cet ouvrage n'est autre qu'un des *laquais qui*, à la suite de son maître, *avala plus de cent huîtres sans en être incommodé.* Il est impossible, en effet, que ces mémoires, partout dénués de style, de critique, et remplis d'erreurs grossières, aient été même lus une seule fois par le magistrat dont ils portent le nom.

En sortant de chez les Boïens, le chemin traversoit la Leyre (4), à peu près au même lieu où maintenant on la traverse à gué. La chaussée Romaine se montre de temps en temps jusqu'à la croix d'Hins, où passoit la limite entre les Boïens et les Vivisques, fondateurs de

---

(1) *Annales de Bertin.*

(2) Ausone.

(3) *Mémoires de M. de Thou*, liv. 2, pag. 59 et suiv., édit. in-4°.

(4) C'est le *Sigma* de Ptolémée.

Bordeaux. Cette station est appelée *ad fines*, c'est-à-dire, sur les confins. *Hins*, dans la langue des Gascons, est la même chose que *fins*; ce peuple, à l'imitation des Espagnols, changeant presque toujours l'*f* en *h*. Vers 1764, on trouva près de ce village, entre autres médailles Romaines très-bien conservées, celle dont la légende (1) consacre la conquête de la Judée par Vespasien.

Je reviens sur mes pas jusqu'à *Segosa*, où s'ouvroit pour Bordeaux un embranchement plus direct, à travers les territoires de Belin et de Beliet. C'est dans ces deux bourgs que quelques antiquaires placent les *Belindi*, peuplade obscure, dont le nom même seroit ignoré, si Pline l'ancien ne l'avoit désignée à côté des *Succasses* et des *Bertoractes* qu'on ne connoît pas davantage.

Après avoir apprécié cette étymologie à sa juste valeur, le lecteur s'arrêtera devant les ruines d'un hospice établi en faveur des pélerins qui se rendoient à Saint-Jacques de Compostelle. Il paroît que ces pieux voyageurs comptoient la traversée des landes au nombre de leurs plus rigoureuses mortifications. Un couplet de la grande chanson des pélerins s'exprime ainsi sur cette partie de leur route :

Quand nous fûmes dedans les landes
Bien étonnés,
Nous avions l'eau jusqu'à mi-jambe
De tous côtés.
Compagnons nous faut cheminer
En grand'journée,
Pour nous tirer de ce pays
De grand'rosée (2).

Après que les pélerinages eurent passé de mode, cet

(1) *Judæa capta.*

(2) Le peuple chante encore cette chanson dans l'Agenais.

hospice devint un riche prieuré, qui a pareillement cessé d'être.

Les Romains, qui vivoient avant les pélerinages et les prieurés, arrivoient d'un seul relais de *Segosa* à *Salomacum*. Cette partie de la route fut construite avec beaucoup d'économie. En creusant quelques puits dans le territoire de Belin, on a découvert tout récemment, à neuf pieds de profondeur, une portion de chaussée d'environ cent toises, formée avec de gros arbres; car les Romains employoient fréquemment cette méthode sur les terres argileuses et détrempées par des sources qu'ils ne pouvoient détourner.

Salomacum, aujourd'hui Sales, est traversé par la Leyre. Ce bourg, situé au centre du désert, passe pour *le paradis* des landes, où l'on n'est pas difficile sur tout ce qui est agrément : il doit sans doute cette épithète fastueuse à ses nombreuses fontaines, dont l'eau vive et salubre y entretient à la vérité une fraîcheur constante.

De *Salomacum* on arrivoit à Bordeaux, comme on y parvient encore, par ce qu'on nomme le *chemin des grandes landes*.

Ainsi les Romains voyageoient facilement dans une contrée que nous redoutons avec raison d'aborder aujourd'hui : mais leur commodité n'étoit pas le but principal des soins qu'ils prenoient de ces routes; ils savoient qu'élever des chaussées, c'est favoriser la population, et avec elle l'industrie que la multiplication des hommes rend nécessaire.

Les Francs Comtois étoient couverts de haillons sous la domination Espagnole, parce que leur pays étoit sans chemins et sans canaux; devenus riches et heureux, ils recueillent aujourd'hui le fruit des corvées, contre lesquelles leurs pères s'étoient si souvent révoltés.

La restauration des landes doit donc commencer par celle des routes. Cette idée avoit fortement occupé M. de Tourny pendant les dernières années de son administration. Ce magistrat, à qui chacune de ses améliorations a valu une tracasserie, crut trouver chez un peuple simple, sinon des êtres reconnoissants, du moins des hommes dociles au bien qu'il vouloit leur faire. Il débuta par la chaussée de Soussans, sur la route de Bordeaux à Pauillac; mais des obstacles sans nombre arrêtèrent ses travaux.

Les fondements de cette vaste entreprise furent donc posés au milieu de mille contrariétés; c'est ainsi que commencent toutes les grandes choses : mais arrivé au terme, leur auteur trouve la gloire en échange du bienfait.

Il est encore une vieille route qui appartient aux landes, quoiqu'elle ne fasse qu'en côtoyer les bords; c'est celle que suivit un chrétien de Bordeaux, contemporain d'Ausone, et le premier des pélerins de sa patrie, s'il ne l'est de toutes les Gaules.

Les pieux voyages à la Terre Sainte se rattachant à l'histoire des mœurs, il n'est pas sans intérêt peut-être de reconnoître la date précise du plus ancien pélerinage dont la description écrite soit parvenue jusqu'à nous. En la mettant en regard avec l'itinéraire de M. de Châteaubriant, comme il l'a fait lui-même dans sa dernière édition, on aura les deux extrêmes chronologiques de ces longues promenades, où la curiosité se trouvoit sanctifiée par la religion.

L'un et l'autre de ces auteurs ont entendu la voix du psalmiste (1), et à l'exemple de l'impératrice Hélène,

(1) Pseaume 132, v. 7.

se sont prosternés devant le Seigneur dans le lieu où ses pieds se sont posés; mais c'est là le seul point par où ces auteurs se ressemblent. Il seroit en effet insensé de mettre en parallèle le brillant auteur des *Martyrs*, avec un néophite de la Garonne, et le style d'*Attala* avec le mauvais latin d'un pélerin du quatrième siècle; cependant je suis forcé de dire que le chrétien de Bordeaux s'est distingué par la plus scrupuleuse exactitude dans les faits, mérite assez rare aujourd'hui pour qu'il soit permis de le remarquer.

On lit dans l'itinéraire Bordelais, que son auteur alla de Constantinople à Chalcédoine, et revint dans cette capitale, sous le consulat de Dalmatius et de Xenophilus, en 333 (1).

On ne peut donc contester à Bordeaux l'avantage d'avoir fourni le premier pélerin Gaulois dont l'histoire fasse mention. La destinée de cette ville est de n'être étrangère à aucune espèce de prééminence.

C'est au printemps de 333, que notre pieux voyageur quitta sa maison, ses amis et les murs de sa patrie. Les annotateurs de son itinéraire le transportent brusquement de Bordeaux à Toulouse, les stations intermédiaires, beaucoup plus obscures, ne leur ayant point paru dignes de leurs commentaires : mais comme cet article est principalement destiné à faire connoître les landes, je suivrai pas à pas notre pélerin tout le long de ce désert, où j'espère recueillir quelques anecdotes inédites et quelques faits inconnus, qui délasseront le lecteur de cette course ennuyeuse. Je dois pourtant prévenir auparavant, que le commencement de cet itinéraire est en lieues Gauloises, les Romains ayant eu la condescendance de compter ainsi

---

(1) *Petri Rolandi fasti consulares*, pag. 332.

pour les naturels du pays. César est en effet presque le seul qui ait réduit les lieues des Gaules en milles Romains : ceux-ci sont, comme on sait, de onze cent trente-quatre toises.

N.

(*La suite à l'un des numéros prochains*).

ANECDOTES INÉDITES

Sur les événements du mois de Septembre 1792.

Septembre commençoit sa deuxième journée.

Joseph Despaze, *Satire des Partis.*

On a prétendu que le jour anniversaire del a Saint-Barthélemi, un grand poète éprouvoit régulièrement à la même heure un mouvement de fièvre très-marqué. Nous ignorons jusqu'à quel point peut être vraie cette observation faite par des admirateurs trop enthousiastes pour ne pas devenir suspects; mais il est au moins bien certain que le retour de ces fatales journées des 2 et 3 Septembre 1792, époque des plus horribles massacres, jette encore l'épouvante dans l'ame de tous ceux qui en furent témoins. On éprouve, en y songeant, une impression d'horreur qui poursuit long-temps l'imagination, et qui semble, pour ainsi dire, ensanglanter tous les souvenirs. Il faut l'avouer cependant : ces événements, quoique déjà bien loin de nous, n'en conservent pas moins un singulier attrait de curiosité. En dépit des plus fortes répugnances, on est avide de détails sur ces temps malheureux : on aime,

on recherche toutes les relations qui en ont été faites, parce qu'il s'y mêle toujours je ne sais quel intérêt dramatique et terrible. En un mot, nous ressemblons tous plus ou moins aux enfants, que certains récits mettent mal à leur aise, et qui ne peuvent pourtant s'empêcher de les écouter.

Le principe qui faisoit tout mouvoir alors, avoit produit une tendance générale vers les mesures extrêmes. Agitée de noires inspirations, la multitude se trouvoit presque involontairement disposée à tout faire avec rage et fureur. Les hommes qui aspiroient à nous gouverner, avoient su depuis long-temps jeter et développer dans les esprits cette disposition funeste; aussi, fut-ce avec un effroyable succès qu'ils en profitèrent au moment décisif. Grâce à leurs longs efforts, on vit une foule aveugle prendre la sédition pour la liberté, l'assassinat pour la justice; et les meneurs justifièrent complétement ce mot si remarquable de Danton : *En révolution, l'autorité demeure toujours aux plus scélérats.*

De là, sans doute, ce caractère étrange d'exaspération et de férocité, dont semblent marqués tous les événements de cette époque; de là cet oubli de tout instinct moral, cet excès d'audace et de barbarie, qui, tout en effrayant le lecteur, le ramènent toujours néanmoins à désirer de nouvelles anecdotes et de nouveaux tableaux sur cette période de notre histoire. Le besoin d'être ému, dont nous parlions tout à l'heure, et que satisfont vivement de pareils récits, n'est point d'ailleurs la seule cause qui nous les font rechercher. On espère encore y mieux apprendre à connoître cette révolution, dans laquelle se montre, suivant l'expression de M. de Maistre, un caractère *satanique* qui la distingue de tout ce qu'on a vu, et peut-être de tout ce qu'on verra.

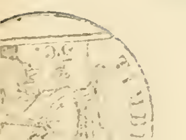
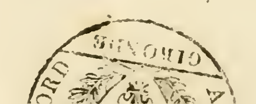
L'auteur de cet article a été fort lié avec quelqu'un qui, se trouvant alors à Paris pour achever ses études, fut en quelque sorte malgré lui témoin de ces scènes d'horreur. De ce qu'il avoit vu par lui-même, ou de ce qu'il avoit recueilli çà et là, cet ami composa dans le temps une relation que nous avons encore entre les mains, et de laquelle nous allons extraire quelques faits très-peu connus, parmi beaucoup d'autres qui le sont davantage. A ces anecdotes seront mêlés nécessairement quelques détails purement personnels; mais, outre qu'ils ne sont pas sans intérêt, nous avons cru d'autant moins devoir les supprimer, que ces détails nous paroissent faits pour mettre hors de doute la véracité du narrateur.

Je soupçonne, nous écrivoit à cette époque le jeune M. de N..., que fort peu de personnes en province se feront une idée exacte de l'impression qu'a produite ici l'horrible tragédie du mois dernier. Cette ville est si grande, que plusieurs quartiers ont ignoré long-temps ce qui se passoit au centre; et il est très-vrai qu'on dansoit dans les guinguettes des boulevards, au moment même où le sang couloit aux prisons. Durant la matinée du premier jour, bien que les massacres eussent commencé vers le milieu de la nuit, on avoit placardé, comme de coutume, les affiches des différents spectacles. J'avois remarqué qu'on donnoit au théâtre de la rue Culture Sainte-Catherine, un drame de Beaumarchais, qui étoit alors dans sa nouveauté, et que j'étois fort curieux de voir. Dans mon ignorance des événements, je proposai à ma mère de l'y accompagner; elle y consentit; et comme nous logions fort loin de là, dans la rue de la Harpe, nous prîmes une voiture, et nous nous acheminâmes de bonne heure vers le Marais, afin d'arriver des premiers à l'ouverture de la salle. Rien de ce que nous rencontrâmes sur la route, ne

pouvoit assurément troubler la tranquillité d'esprit dont nous jouissions. Dans la grande rue Saint-Antoine toutes les boutiques étoient ouvertes : assises devant leurs portes, les femmes causoient d'amitié avec leurs voisines, tout en travaillant à des ouvrages de couture et de tricot. Les carrefours étoient remplis de monde et de marchands, comme à l'ordinaire. Je crus m'apercevoir, à la vérité, qu'on regardoit passer notre voiture avec un air de curiosité mêlé de quelque surprise; mais je ne m'en occupois guère, et nous arrivâmes devant le théâtre, que nous trouvâmes fermé. En nous voyant descendre, des passants nous dirent d'un ton de réprimande, et avec un air sombre qui me frappa beaucoup : Retirez-vous, il n'y a point de spectacle aujourd'hui. A quelque distance de là, nous apprîmes qu'on égorgeoit les prisonniers de *la Force*, maison d'arrêt qui n'est pas fort éloignée.

Ce fut alors seulement que je commençai à me douter du péril que nous courions, et que je sentis toute l'imprudence de cette promenade à travers Paris, dans une circonstance pareille. Nous payâmes bien vîte le cocher, et nous glissant le plus modestement possible le long de cette grande rue Saint-Antoine, qui pouvoit nous devenir si fatale, nous revînmes à pied, par de petites rues détournées, à notre hôtel rue de la Harpe, où j'avouerai sans déguisement qu'il nous tardoit fort d'arriver. Là, nous nous enfermâmes, et restâmes plongés jusqu'au lendemain dans une sorte de stupeur.

Le lendemain, vers huit heures, tandis que je lisois une version de Tacite à mon précepteur, qui se rasoit auprès de la fenêtre, je lui vis faire tout à coup un mouvement d'horreur, en regardant dans la rue. Je m'élançai involontairement vers la croisée, et j'aperçus d'un coup d'œil trois grandes charrettes remplies de cadavres à demi-

nus et percés de coups. L'espèce de frémissement que la marche des chariots imprimoit à ces corps, le groupe d'hommes hideux qui les conduisoient, le sang qui se mêloit à l'eau du ruisseau, tel fut le tableau qui me glaça d'épouvante, et vint se graver dans mon imagination pour n'en jamais sortir.

Je dois ajouter qu'à mesure que les chariots s'éloignoient, chacun, dans la rue ou dans les boutiques, reprenoit tranquillement son travail. Il y avoit sur les visages des gens du peuple, une sorte d'indifférence brutale, qui confondoit ma raison bien plus que tout le reste. On eût dit qu'il suffisoit aux uns de n'avoir rien à craindre pour eux-mêmes; tandis que les autres, agités d'une frayeur qui les rendoit cruels, sembloient approuver ces massacres, dans lesquels on leur avoit persuadé que résidoit leur salut.

Je descendis un instant au café voisin, et j'entendis quelques personnes raisonner dans le même sens. « Ce » sont des traîtres, disoit-on; ils conspiroient contre nous » et nos enfants. L'ennemi approche; si on les avoit laissés » faire, ils lui auroient ouvert les portes de Paris ». Ce langage des orateurs de section, on le retrouvoit dans la bouche de certaines gens qui en ont bien rougi depuis. Il étoit clair que pour assurer leur triomphe, les meneurs avoient appelé à leur aide, non-seulement tous les vices féroces, mais encore cette lâcheté qui sert tous les crimes; et qu'enfin, suivant leur expression favorite, ils étoient parvenus à *colérer* le peuple.

Vers onze heures, j'eus besoin de me rendre, pour une affaire pressante, dans le quartier du Palais Royal. Redoutant cette rue de la Harpe, où la trace des funestes chariots se faisoit voir encore, je pris avec mon frère par la rue Saint-Jacques; mais là nous attendoit un spec-

tacle plus affreux. Comme nous descendions vers le Pont au Change, nous vîmes de loin venir à nous de nouvelles charrettes en tout semblables aux premières. Saisis d'horreur, nous n'eûmes que le temps de nous jeter sous une grande porte cochère, où étoient étalées en vente des cartes de géographie. Mon frère et moi faisions semblant d'y chercher attentivement quelque chose, pour éviter le plus naturellement possible la vue de ces chariots; mais notre mouvement avoit été aperçu et remarqué des hommes armés de sabres, qui les précédoient. Aussi, l'un d'entre eux qui étoit monté sur les cadavres, et qui (chose horrible à dire) y déjeûnoit en chantant, nous apostropha au passage de quelques injures menaçantes.

Bientôt après, parvenus sur le Pont au Change, nous remarquâmes de loin, sur un des trottoirs à droite, un tas informe qui avoit l'apparence d'un amas de bûches : mais en passant très-vîte, nous reconnûmes encore que c'étoient des malheureux égorgés dans la prison voisine, et qu'on avoit rangés là, les uns sur les autres, en attendant le moment de les enlever.

C'est ainsi qu'au milieu de ces images de mort qui nous poursuivoient partout, nous parvînmes enfin sur la place du Palais Royal. J'y rencontrai un certain Bol...., professeur de languo Italienne au lycée de la rue Saint-Honoré. Après avoir causé un moment ensemble de ces épouvantables exécutions, nous nous approchâmes d'un groupe, où l'on paroissoit écouter attentivement quelqu'un. En y pénétrant, nous vîmes un maçon que la foule entouroit avec curiosité. Il revenoit du massacre des prisons, et portoit sur l'épaule un marteau teint de sang. Comme quelques personnes lui demandoient avec inquiétude s'il restoit beaucoup de prisonniers : Dam! oui, reprit-il avec un air de bonhomie tranquille que je ne

puis oublier; *oh! oui vraiment, il y a encore bien de l'ouvrage.*

A son ton, à son attitude, au calme de son regard, on eût dit que cet homme nous entretenoit, ou d'un salon à replâtrer, ou d'un mur à démolir. Si je n'avois entendu ce mot de mes propres oreilles, je ne voudrois pas plus y croire qu'à cette profonde apathie dont j'ai déjà parlé, et qui sembloit étouffer tout sentiment généreux. On reconnoît aujourd'hui que les assassins n'étoient pas en tout plus de deux cents. La marche d'une pièce d'artillerie, le bruit d'un tambour, auroit suffi pour les disperser; mais il est trop vrai que cette immense population ne donnoit plus aucun signe de vie. Les périls dont chacun se croyoit menacé, poussoient tout le monde vers un lâche égoïsme; et jamais peut-être cette honteuse maladie du cœur humain ne s'est mieux révélée que dans cette occasion.

..... Parmi les détails que j'ai pu recueillir, je ne dois pas oublier, mon ami, de vous raconter le fait suivant sur l'infortunée Mme. de Lamballe. Les assassins, précédés d'un tambour, promenèrent toute la journée, comme vous le savez, dans les rues de Paris, sa tête que par un mélange infernal de barbarie et de dérision, ils avoient eu soin de faire coiffer auparavant. Un fidèle serviteur de cette princesse eut le courage de les suivre jusqu'au soir, et d'entrer avec eux dans tous les cabarets où ils s'arrêtoient. A nuit close, enfin, il s'introduisit sur leurs pas, dans une obscure taverne du faubourg Saint-Marceau. En arrivant, ces misérables placèrent la tête à côté d'eux sur la table, et se mirent à boire de nouveau. Bientôt l'ivresse les assoupit au point qu'ils tombèrent étendus sous les bancs. Alors le courageux domestique s'empara de cette tête, seul débris qui restoit de sa malheureuse maîtresse, et la cachant sous son manteau, il regagna

l'hôtel de Lamballe, et lui rendit les derniers honneurs.

Vous avez entendu parler de M. Journiac de St. Méard, de l'abbé Sicard, et de quelques autres qu'un bonheur inconcevable a préservés de la mort; mais peut-être, mon ami, ne connoissez-vous point ce trait de M. de Brassac, gentilhomme Languedocien. Il se trouvoit enfermé à l'Abbaye, au moment où les massacres commencèrent. Sauvé comme par une espèce de miracle, et déjà loin des assassins, il se rappela tout à coup qu'il avoit laissé dans sa prison un excellent violon auquel il tenoit beaucoup, et il eut l'imprudente fantaisie de revenir le chercher. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est qu'un moment après, il sortit de ce lieu d'horreur aussi heureusement que la première fois. Plus sage que M. de Brassac, Ulysse n'étoit point rentré dans l'antre du cyclope.

La princesse de S....., qui appartient à l'une des premières maisons de France, s'est également sauvée; mais le moyen employé pour son évasion, porte un caractère bien digne de ces scènes horribles. Elle avoit été condamnée, au milieu de beaucoup d'autres, à partir pour *la Force*, terme convenu entre les juges, quand ils envoyoient une victime à la mort. Un d'entre eux, gagné d'avance et bien décidé à la sauver, lui demanda son mouchoir. Il s'absenta quelques minutes; et saisissant un moment de confusion produit par l'arrivée de nouveaux prisonniers qu'on amenoit devant l'affreux tribunal, il lui remit ce mouchoir, sur lequel elle aperçut l'empreinte sanglante d'une main. Munie de cet étrange passe-port, la princesse de S.... courut en tremblant vers un guichet obscur que cet homme lui avoit indiqué. Là, elle montra le mouchoir à une sentinelle, qui sans doute étoit avertie, et qui sur le champ la laissa sortir. M. D...., que

vous connoissez, a vu dernièrement entre ses mains ce signe de salut, car elle l'a précieusement gardé.

Mais parmi le petit nombre de victimes échappées à la fureur de ces hommes affreux, il n'en est point à qui la mort se soit offerte plus long-temps, et avec des circonstances plus horribles, qu'à M. Sint...., jeune ecclésiastique, fils d'un gantier de Bordeaux. Il avoit été conduit dans le cloître de l'Abbaye, dont on avoit fait une prison pour les prêtres. Témoin du massacre de plusieurs de ses compagnons, et désespérant de pouvoir autrement se sauver, il imagina de se dépouiller presque entièrement de ses habits, et de se jeter, à la faveur des ténèbres, parmi les cadavres qu'on amonceloit dans une cour, près des portes de la prison. Vers deux ou trois heures, arrivèrent des charrettes : il y fut placé, comme mort, avec le reste des victimes qu'on alloit enterrer dans une de ces carrières abandonnées qui se trouvent à l'entour de Paris. La nuit étoit pluvieuse; quelques massacreurs suivoient, armés de sabres et de bûches. Cet effroyable convoi étant arrivé à la barrière, tandis qu'on la faisoit ouvrir, tandis que le charretier buvoit de l'eau-de-vie dans le corps de garde avec ses camarades, le malheureux Sint...., protégé par une brume fort épaisse, se dégagea doucement de ce tas de cadavres, et se laissant couler de la charrette à terre, gagna, à tout hasard, une maison voisine dont il eut le bonheur de trouver la porte entr'ouverte.

La lueur d'une lampe le guida, à travers une longue allée, vers une cuisine, où il aperçut une négresse qui s'étoit levée de fort bonne heure, et qui, assise près du feu, faisoit du chocolat pour ses maîtres. A l'aspect de cet homme presque nu, couvert de boue et de sang, la pauvre négresse, croyant voir un spectre, poussa un cri et s'évanouit. Les maîtres du logis, qui ne s'étoient point

couchés pour faire leurs apprêts de départ, accoururent au bruit. M. Sint.... se jeta à genoux, et les conjura de le sauver. Fort heureusement il avoit affaire à deux étrangers qui devoient dans ce même jour quitter Paris, et partir pour l'Angleterre. On convint de retarder le départ jusqu'à ce qu'on se fût procuré un nouveau passe-port; et le lendemain, M. Sint...., qu'ils faisoient passer pour leur domestique, monta en voiture avec eux, et s'éloigna enfin de cette malheureuse ville, où il avoit vu la mort de si près.

Ici finit la relation de M. de N.....; mais parmi toutes les réflexions qu'elle fait naître, il en est une à laquelle nous croyons impossible de se refuser. En effet, si tant de crimes ont été commis, ce n'est pas seulement à des causes ordinaires qu'on doit les attribuer. Avouons-le franchement : pour amener tout un peuple à souffrir en silence de telles atrocités, il avoit fallu commencer par anéantir dans son ame ces deux premiers objets de crainte et de respect, qui sont en même temps la base nécessaire de tout édifice social; nous voulons dire *Dieu et le Roi*. Il n'est qu'une génération sans conviction religieuse et sans principes moraux, qui ait pu laisser prendre un pareil empire à des scélérats, et tolérer les abominations de cette époque. Voilà ce que tout honnête homme ne doit jamais se lasser de répéter. Vouloir se dissimuler encore une si grande vérité, ce seroit perdre entièrement le fruit de trente ans de malheurs. Jugeons les doctrines révolutionnaires par les résultats qu'elles ont eus, et nous aurons beaucoup fait pour notre repos.

E.

LA RUCHE D'AQUITAINE,

JOURNAL DE LITTÉRATURE

ET DE SCIENCES.

15 Septembre 1817.

MES QUARANTE ANS,

Stances composées en 1806.

Simple et crédule en mon jeune âge,
L'erreur embellit mon printemps :
Tous mes amis étoient constants,
Nulle beauté n'étoit volage.
Je le croyois ; j'avois vingt ans.
Tous m'ont trahi ; je leur pardonne.
Ils étoient tous si bonnes gens !
Ce n'est pas faute de serments,
Si dans le nombre il n'est personne
Qui m'aime encore à quarante ans.

Jadis d'une plainte importune
Je ne fatiguois point les Dieux :
N'avois-je pas reçu des cieux
Les plus beaux dons de la fortune ?
On m'adoroit ; j'avois vingt ans.
Dans les bienfaits plaçant ma gloire,
Je fus utile à maintes gens ;
Tous se disoient reconnoissants ;
Et tous auroient de la mémoire,
Si j'étois riche à quarante ans.

Au vrai talent, au vrai mérite,
Je voulois devoir mes succès,
Et dans mon erreur je pensois
Qu'en allant droit j'irois plus vite :

Je me trompois ; j'avois vingt ans.
J'ai vu l'intrigue et la bassesse
Briller partout aux premiers rangs ;
Les plus petits sont les plus grands ;
Et moi qui n'ai que ma simplesse,
Je ne suis rien à quarante ans.

Sous les premiers feux de l'aurore,
Tout s'anime, tout s'embellit ;
Dans la nature tout sourit
A la rose qui vient d'éclore :
Douce image de mes vingt ans !
Mais à midi, déjà flétrie,
La jeune reine du printemps
Perd son éclat et ses amants ;
Comme elle, au midi de ma vie,
Je dois tout perdre à quarante ans.

Par M. Jouannet.

A UNE DEMOISELLE

Qui demandoit une définition de l'enfer, du paradis et du purgatoire.

L'enfer est ton regard sévère ;
Le paradis ton sourire enchanteur ;
Le purgatoire est l'espoir du bonheur
Que tu défends dans ta colère.

Par M. B.....

SUR UN AUTEUR

Nommé au bruit des sifflets.

Cet auteur qui du parterre
Brave le bruyant concert,
Ressemble aux morts qu'on enterre
A visage découvert.

Par M. A. L.

NAUFRAGE.

An authentick narrative, etc., ou *Relation authentique de la perte du brick Américain* le Commerce, *naufragé sur la côte occidentale d'Afrique au mois d'Août* 1815, et *Tableau des souffrances de l'équipage, devenu esclave des Arabes nomades du grand désert d'Afrique.* — Par James Riley, ci-devant capitaine et subrécargue. New-Yorck 1816.

(*Extrait du* Quaterly Review. — *Avril* 1817).

L'ouvrage qui a donné lieu à cet article, est rempli de détails si intéressants et quelquefois si extraordinaires, que les éditeurs de l'excellent journal Anglais qui nous le fournit, ont cru devoir en appuyer la relation des autorités les plus respectables dans le pays de l'auteur. De ce nombre sont MM. de Witt, Clinton et Monroë, dont l'un est aujourd'hui le premier personnage des États-Unis d'Amérique; tous rendent témoignage de la confiance que leur a inspirée le caractère de M. James Riley, qui leur est personnellement connu. Les éditeurs du *Quaterly Review* possèdent jusqu'à présent le seul exemplaire de cet ouvrage qui soit en Europe. Nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs leurs remarques et leurs extraits, en nous réservant toutefois la faculté de supprimer ce qui nous paroîtroit inutile.

M. Riley, embarqué à bord du brick le *Commerce*, d'Hartford, partit, le 6 Mai 1815, de la rivière de Connecticut, pour se rendre à la Nouvelle-Orléans. Le bâti-

ment étoit presque neuf, bien armé, et du port d'environ deux cent vingt tonneaux. Ses armateurs étoient MM. Riley et Brown, Josias Savage et comp., et Luther Savage, de la ville d'Hartford. L'équipage étoit composé de George Williams, second; de Aaron R.... Savage, lieutenant; de Williams Porter, John Hogan, James Barrett, Archibald Robins, Thomas Burns et James Clarke, matelots; d'Horace Savage, mousse, et du cuisinier James Delisle, nègre.

Ils prirent à la Nouvelle-Orléans une cargaison de tabac et de farine, et mirent à la voile pour Gibraltar le 24 Juin, où ils arrivèrent le 9 Août suivant. Après avoir pris des vins, des eaux-de-vie, deux mille piastres gourdes et un vieillard nommé Antonio Michel, natif de la Nouvelle-Orléans, ils firent route le 23 pour les îles du cap Vert. Le 24, le cap Spartel fut doublé; et le 28, malgré un temps très-brumeux, jugeant, d'après leurs observations, qu'ils devoient être par les 27° 30′ de latitude, ils s'aperçurent que les courants leur avoient fait perdre cent vingt milles, et qu'ils avoient dépassé les îles Canaries sans les voir. La brume devint plus épaisse, la mer très-grosse, et à la nuit ils se trouvèrent tout à coup environnés de brisans. On fit de vains efforts pour échapper à cette dangereuse position, et dans peu d'instants le navire touchant avec une extrême violence, fut bientôt rempli. On eut le bonheur de tirer de la cale cinq ou six barriques d'eau, autant de barriques de vin, trois barils de pain et pareil nombre de barils de viandes salées. Tous les habits, les hamacs et les malles furent mis sur le pont; on y joignit les livres, les cartes et les instruments nautiques qui pouvoient devenir de la plus grande utilité.

Le jour venu, on aperçut la terre à peu de distance; alors Riley et un matelot s'aventurèrent dans le canot, afin de

porter un grelin à terre; mais ils furent immédiatement submergés et couverts par les vagues, qui, suivant l'expression de l'auteur, se succédoient avec une telle rapidité, qu'ils demeurèrent pendant quelques minutes sans pouvoir respirer, et furent jetés sur la plage ainsi que leur canot. Là, cependant, ils amarrèrent le grelin sur des pièces de bois que les flots avoient détachées du bâtiment, et qu'ils enfoncèrent dans le sable. Par ce moyen, une partie de l'équipage se sauva avec la chaloupe, les provisions et l'eau; mais cette embarcation fut jetée à la côte avec tant de violence, qu'elle s'entr'ouvrit : le reste de l'équipage se rendit à terre un à un, à l'aide de l'aussière, et ce ne fut pas sans courir les plus grands risques. Leur premier soin fut de mettre à couvert l'eau et les provisions, soupçonnant que cette terre étoit aride et entièrement privée de sources. Dans ce dessein, ils construisirent une tente à cinquante pas du bord de la mer, avec leurs avirons et deux voiles. Le second objet qui dut les occuper, fut la réparation de leurs embarcations, afin que si le temps devenoit plus favorable, ils pussent mettre en mer, et joindre, à l'aide de leur boussole, quelque bâtiment ami, ou l'un des établissements Européens sur la côte, ou enfin les îles du cap Vert. Mais tandis qu'ils se livroient à ces occupations, on aperçut, à quelque distance, un homme qui paroissoit avoir le projet de piller. M. Riley s'avança vers lui avec des démonstrations d'amitié; mais il ne reçut pour réponse que des gestes menaçants. Cependant, comme cet homme paroissoit sans armes, le capitaine continua de l'approcher. La description qu'il en fait est si pittoresque, que nous ne pouvons nous empêcher de laisser parler l'auteur lui-même.

« Cet homme avoit environ cinq pieds sept pouces » Anglais, et sa peau, sans être aussi noire que celle d'un

» Nègre, étoit pourtant plus foncée que celle d'un Indien » Américain. Il avoit au-dessus des reins une pièce d'é- » toffe qui lui ceignoit le corps et retomboit jusqu'aux » genoux; ses cheveux longs et touffus, hérissés à la hau- » teur de cinq ou six pouces, donnoient à sa tête la forme » d'un pinceau de calfat *(pitch-mop)*; sa figure rappeloit » plutôt les traits d'un orang-outang que ceux d'un » homme. Ses yeux étoient rouges et étincelants; sa bou- » che, qui s'ouvroit de l'une à l'autre oreille, laissoit voir » de longues dents, et une barbe épaisse descendoit de sa » lèvre supérieure et de son menton jusque sur sa poi- » trine: tout contribuoit à lui donner l'apparence la plus » horrible, et je ne pus me défendre de penser que ces » dents si blanches et si bien rangées sembloient aigui- » sées pour nous dévorer.

» Bien que sur le retour de l'âge, cet individu me pa- » rut cependant plein de vigueur et d'agilité. Il fut bien- » tôt joint par deux vieilles femmes qui présentoient un » aspect hideux, et dont il paroissoit être le mari. Une » fille de dix-huit à vingt ans, qui n'avoit rien de désa- » gréable, et cinq ou six enfants de l'âge de six à seize » ans, les joignirent peu après: ceux-ci étoient entière- » ment nus ».

Ce groupe bizarre avoit pour armes une hache et un marteau, et chacun d'eux portoit un long couteau suspendu au cou. Ils se mirent de suite à piller toutes les malles sans exception, et n'éprouvèrent, ni dans cette opération, ni dans leur retraite, aucune opposition de la part des naufragés, qui, privés de tout moyen de salut par mer ou par terre, jugèrent prudent, malgré leur nombre, de ne point entreprendre d'hostilité. Quant à leurs provisions, tous jurèrent pourtant de les défendre jusqu'à la dernière extrémité. En attendant, ils songèrent à réparer

la chaloupe, qui se trouvoit dans un état déplorable; et bientôt, à l'aide d'un peu d'étoupes et de quelques planches, ils parvinrent à la remettre à flot. Les voleurs se retirèrent vers le soir, et réussirent à dérober encore une des voiles qui formoient la tente : ils firent signe en s'éloignant, qu'ils reviendroient le lendemain. Une poule noyée, que la lame avoit jetée sur le rivage, devint le souper des matelots, qui la firent rôtir sur un feu allumé par un des enfants Arabes : ce mets, auquel on ajouta du porc salé, du pain et du beurre, leur fournit un assez bon repas. Nous étions loin de penser, dit M. Riley, que bientôt nous serions privés de nos provisions.

On peut néanmoins imaginer facilement quelles furent les réflexions de la nuit. En peu d'heures ils avoient vu leur beau navire mis en pièces; de ses débris ils avoient été jetés sur une terre déserte et inhospitalière; devant eux étoit un océan sans bornes; derrière eux, des hordes de Barbares, n'ayant rien d'humain que la forme; d'un côté, ils voyoient leur perte certaine, s'ils osoient affronter dans leur frêle bateau une mer furieuse, dont les brisans faisoient retentir toute la côte; et de l'autre, s'offroient à leurs yeux ou l'esclavage ou les horreurs d'une mort lente et cruelle.

« C'étoit, dit M. Riley, la première fois que je faisois » naufrage. J'avois laissé une femme et cinq petits en- » fants que j'adorois, et dont l'existence reposoit entière- » ment sur moi. Je n'avois point d'amis qui pussent les » sauver de l'indigence et leur servir de guide. Ces ré- » flexions me déchiroient le cœur, et j'étois près de suc- » comber à tant de maux ».

A la pointe du jour, on vit, selon sa promesse, reparoître le vieil Africain, ayant avec lui ses deux femmes et deux jeunes gens. Il menaça de sa lance les gens de l'équi-

page, comme s'il avoit eu dessein de la jeter au milieu d'eux; ensuite il leur fit signe de retourner vers les débris du navire, et leur montra du doigt une troupe de chameaux qui descendoient des hauteurs. Les femmes en même temps prirent leur course de ce côté, poussant des hurlements horribles, et jetant du sable en l'air pour hâter l'arrivée des conducteurs des chameaux. A cette vue, l'équipage effrayé courut vers le canot, et M. Riley se défendit de la lance du vieillard avec un débris de mâture. Malheureusement leur frêle embarcation se remplit d'eau et fut jetée à la côte, tandis que les chameaux s'approchoient rapidement. Alors on lança bien vîte la chaloupe, et l'on revint à bord du vaisseau naufragé. C'est de là qu'ils virent charger sur les chameaux tous les objets qu'ils avoient abandonnés à terre, la tente et les provisions; après quoi le vieux brigand défonça lui-même les barriques d'eau et de vin, les faisant couler sur le sable; et de toutes les caisses qui avoient été vidées, de tous les instruments, des cartes et des livres, il fit un amas auquel il mit le feu. Il ne restoit d'autre parti aux gens de l'équipage que de prendre le large dans cette mauvaise embarcation. Ils étoient sans eau, leur pain se trouvoit mouillé; quelques bouteilles de vin et quelques morceaux de porc; voilà tout ce qu'ils avoient pu sauver. Les deux avirons qui leur restoient avoient été laissés à terre: malgré cela, ils essayèrent de s'éloigner, à l'aide d'une planche fendue en deux; mais un coup de mer vint frapper la chaloupe, qui, s'étant remplie d'eau, fut encore ramenée vers les débris du navire.

Les Arabes parurent alors prendre pitié de leur situation, et leur firent des signes de paix et d'amitié, invitant le capitaine Riley à venir les trouver. Pour rassurer les matelots, ils portèrent leurs armes derrière les dunes

de sable; et leur ayant montré une outre remplie d'eau, tous se retirèrent, à l'exception du vieillard, qui s'avança dans l'eau jusqu'aux aisselles, en poussant l'outre devant lui. A la fin, M. Riley se hasarda sur l'aussière, prit l'outre des mains de l'Arabe, et revint à bord. Un moment après, étant retourné au rivage, les femmes et les enfants s'approchèrent de lui, le traitèrent amicalement, enlacèrent leurs doigts dans les siens, et usèrent de toutes sortes de démonstrations pour lui inspirer de la confiance; mais au même instant il se sentit saisir les deux bras par deux jeunes gens qui se jetèrent sur lui comme des lions. Les femmes, les enfants firent alors briller leurs poignards, leurs couteaux et leurs lances, qu'ils dirigèrent sur toutes les parties de son corps; leur visage prit l'expression la plus féroce; les uns grinçoient des dents en approchant leurs armes de sa poitrine; d'autres le saisirent par les cheveux, et posant sur sa gorge le tranchant d'un cimeterre, ils lui firent entendre par signes qu'il y avoit de l'argent à bord, et qu'il falloit de suite l'apporter à terre.

Quand le bâtiment fut jeté à la côte, M. Riley avoit distribué les piastres à l'équipage; mais sur la demande qui lui étoit faite, il héla ses hommes et leur apprit ce que vouloient les Arabes. En conséquence, on envoya de bord un vase en bois, dans lequel il y avoit environ mille piastres. Le vieillard s'en saisit aussitôt, et ayant emmené de force le capitaine derrière les monceaux de sable, le butin fut partagé entre les brigands. Riley sentit tout le danger de sa position; et pour regagner la plage, il leur fit entendre que l'on devoit encore avoir de l'argent à bord. Cette feinte réussit; et dans l'idée d'obtenir de nouvelles dépouilles, ils lui permirent de héler encore ses hommes. Mais, cette fois, au lieu de leur demander de l'argent, il leur cria d'envoyer bien vite à terre Antonio

Michel, ou que sans cela il lui seroit impossible de se sauver.

Lorsque ce malheureux fut arrivé, les Arabes le voyant sans argent, le chargèrent de coups; et l'ayant dépouillé de ses habits, ils lui enfoncèrent dans les chairs la pointe de leurs couteaux. Tandis qu'ils étoient occupés à tourmenter ainsi leur nouvelle victime, Riley saisit l'occasion d'échapper à leur surveillance, et s'élança dans la mer. En se relevant au milieu des brisans, il aperçut le vieillard Arabe à dix pieds de lui, ayant de l'eau jusqu'au menton et la lance levée pour le percer. Une vague qui vint couvrir le capitaine au même instant, lui sauva la vie, et il parvint à se mettre à couvert derrière son bâtiment. Pendant ce temps, les Africains se vengèrent par la mort du malheureux Antonio, qui fut percé de coups de lance.

Tandis que cela se passoit à terre, le navire naufragé étoit rapidement mis en pièces, et la chaloupe rouloit autour de lui *comme un panier*. Ils n'avoient plus ni eau ni provisions, point d'avirons ni de gouvernail, point d'octant ni de boussole pour diriger leur course. Cependant, quelque désespérée que fût leur situation, et au moment d'être engloutis par la première vague, ils aimèrent mieux encore se confier à la mer, que de recevoir la mort des hommes féroces qu'ils avoient rencontrés sur le rivage.

Ce fut avec beaucoup de peine qu'ils parvinrent à retirer une barrique d'eau de la cale, et qu'ils en remplirent un baril contenant environ quatre gallons (seize pintes de Paris). Au moyen du grelin, Porter, un des matelots, se rendit à terre sans être aperçu, et rapporta les deux avirons avec un sac d'argent qu'ils avoient enterré lorsqu'ils touchèrent le rivage pour la première fois. Ce sac

contenoit environ quatre cents piastres. Ils rassemblèrent de plus quelques pièces de porc salé, un jeune cochon encore en vie, du poids de vingt livres à peu près, quatre livres de figues qui trempoient dans l'eau de mer depuis le jour du naufrage, un petit mât pour leur chaloupe, une grande voile et un foc.

Tout étant préparé, ils se disposèrent à pousser leur embarcation à travers les brisans, bien persuadés néanmoins que l'instant où ils abandonneroient le vaisseau, alloit être le dernier de leur vie.

Dans ce moment terrible, le capitaine Riley ordonna à ses compagnons de découvrir leurs têtes, ce qui fut fait aussitôt. « Alors, ajoute-t-il, élevant mes yeux et mon ame » vers le ciel, je m'écriai avec un reste d'espoir : Dieu » puissant, qui vois notre détresse, nous te supplions de » nous permettre de traverser ces affreux brisans et de » gagner la haute mer ; cependant, si nous devons pé- » rir, que ta volonté soit faite ! Nous déposons nos ames » dans le sein de ta miséricorde ; mais, ô notre Père ! » daigne au moins protéger et préserver de tout mal nos » veuves et nos enfants.

» A ces mots, le vent s'appaisa tout à coup, comme par » l'ordre du ciel. Nous poussâmes la chaloupe loin du » navire, et les lames furieuses qui nous accabloient sans » relâche s'appaisèrent aussitôt, laissant à notre embar- » cation un passage d'environ vingt pas de largeur, au » milieu duquel nous ramions aussi facilement que nous » l'eussions fait en plein calme sur une rivière. Nous » allâmes ainsi pendant un mille ; tous étoient convain- » cus que nous devions notre salut à la divine Provi- » dence, et nous lui rendîmes ensemble des actions de » grâces pour cette faveur signalée ».

M. Riley avoue dans sa préface, qu'un de ses amis lui

avoit conseillé de supprimer ce dernier fait, craignant, dit-il, que ceux qui ne sont pas disposés à croire à l'interposition de la Divinité, ne s'en servissent pour discréditer les autres parties de sa relation. Il convient lui-même qu'avant cet événement il auroit eu des doutes sur la véracité d'un écrivain qui eût rapporté une chose si invraisemblable. « Mais, ajoute-t-il, des sentiments bien » différents de ceux qu'un intérêt mondain peut exciter, » me défendent de supprimer ce qui parut à mes compa» gnons et à moi un acte de la bonté du Tout-Puissant, » surtout dans ce moment, où le désespoir et la mort » nous environnoient avec toutes leurs horreurs ». Quant à nous, si le fait est vrai, nous ne voyons pas de raison pour rejeter l'opinion de M. Riley.

Quoi qu'il en soit, pressés dans cette misérable embarcation, les onze malheureux résolurent de gagner la haute mer, espérant encore, bien que très-foiblement, d'être rencontrés par quelque navire. Le manque de provisions et d'eau, ainsi que l'état déplorable de cette chaloupe, où la mer pénétroit de tous côtés, eurent dans peu de jours tellement épuisé l'équipage, que chacun passa de la résignation à une profonde insensibilité sur sa destinée, et renonça enfin à toute espérance de salut.

Leur courage se ranima pourtant un peu, lorsque se croyant encore loin de la terre, ces infortunés l'aperçurent le sixième jour. S'étant approchés d'une plage qui leur parut sablonneuse, ils se décidèrent à l'aborder. Une vague énorme les porta à terre en un clin-d'œil, et laissa voir, en se retirant avec un rugissement épouvantable, les pointes aiguës des rochers sur lesquels ils venoient de passer. Cependant la chaloupe s'étoit ouverte, et ne pouvoit plus être d'aucune utilité; toutes les provisions étoient épuisées. Des masses de rochers suspendues au-dessus de

leurs têtes, se prolongeoient aussi loin que la vue pouvoit s'étendre. Faute d'exercice, leurs membres s'étoient roidis, leur chair sembloit entièrement desséchée par l'abstinence, et leur langue étoit tellement attachée au palais, qu'ils ne pouvoient presque parler. Ils essayèrent en vain de grimper au sommet des rochers; bientôt la nuit étant venue, ils se couchèrent, et malgré leur affreuse position, dormirent profondément jusqu'au jour.

Le lieu où ils se trouvoient alors, comme ils s'en assurèrent depuis, étoit le cap Barbas, peu éloigné du cap Blanc; et le cap Bojador, près duquel ils avoient perdu leur navire, se trouvoit situé à quelque distance vers le nord. Sous leurs yeux s'étendoit le grand Océan; et du côté de la terre, des bords escarpés s'élevoient quelquefois à pic à la hauteur de cinq ou six cents pieds. Ces malheureux naufragés continuèrent leur route vers l'orient, suivant autant que possible le rivage de la mer. Dans ce pénible voyage, ils eurent à gravir de fortes masses qui s'avançoient en promontoire sur les flots, ou qui s'étoient détachées du sommet de la montagne; leurs souliers étoient presque usés, leurs pieds écorchés et sanglants; et leur corps, brûlé par l'ardeur du soleil, les faisoit ressembler à des squelettes vivants. « Dans cette position, dit le capi-
» taine Riley, privé d'eau, d'aliments, et presque d'air,
» ma bouche étoit tellement desséchée, que ce fut seule-
» ment en buvant de mon urine, que je parvins à l'hu-
» mecter un peu ».

Durant cette journée, nos voyageurs firent quatre milles sans pouvoir découvrir un seul endroit propre à monter jusqu'au sommet des rochers : on fit halte sur un monticule de sable qui parut bon pour passer la nuit. « Tout
» le monde, excepté moi, dit M. Riley, avoit un peu
» d'eau fraîche de reste : mes camarades savoient que

» j'en manquois ; deux d'entre eux m'offrirent un peu de
» la leur, dans laquelle je trempai le bout de ma langue ;
» et après avoir fait à Dieu nos prières, nous nous cou-
» châmes ».

En se réveillant, le matin du 9 Septembre, ils sentirent leurs membres perclus par l'air de la nuit. Cependant la vue d'une plage de sable qui ne leur parut pas éloignée, et où ils conçurent l'espoir de trouver de l'eau fraîche en creusant, leur donna de nouvelles forces : ils dirigèrent donc leur marche de ce côté ; mais un long promontoire qui s'avançoit dans la mer, les arrêta à moitié chemin. Ce ne fut qu'avec les plus grands dangers, qu'ils surmontèrent ce nouvel obstacle ; malheureusement l'eau qu'ils trouvèrent sous le sable, étoit aussi salée que celle de la mer. Les rochers leur parurent pourtant moins escarpés ; et à la suite de longues et périlleuses recherches, Riley parvint enfin à découvrir un sentier qui le conduisit au sommet.

Il se flattoit d'y trouver quelque substance végétale ou quelque arbuste qui pourroit l'aider à éteindre la soif dont ses compagnons et lui étoient dévorés, et leur fournir peut-être un abri contre les rayons brûlants du soleil ; mais il n'aperçut de tous côtés qu'une immense mer de sable, sans la moindre apparence de végétation. A cette vue, ses forces l'abandonnèrent, il tomba sans connoissance : en revenant à lui, le désespoir le saisit, et il prit la résolution de se jeter dans la mer, afin de finir en même temps sa vie et ses misères.

Bientôt, cependant, l'idée qu'il étoit regardé par tant d'hommes auxquels il devoit l'exemple de la résignation et du courage, le souvenir de sa femme et de ses enfants, tout contribua à lui rendre un peu de fermeté. Il retourna donc vers la mer ; et là, ayant pris un bain qui le rafraîchit un peu, il rejoignit ses compagnons d'infortune.

Tous s'éloignèrent du rivage, l'esprit abattu et le corps brisé. Riley leur avoit en quelque sorte fait pressentir l'aspect effrayant du désert; mais dès qu'ils l'eurent aperçu, ils s'écrièrent à la fois: « C'en est assez! mou- » rons ici, puisqu'il le faut; il n'y a point là d'apparence » d'eau, ni de vivres, ni d'hommes : les bêtes féroces ne » peuvent pas même y subsister ». La plupart se couchèrent bien décidés à mourir dans ce lieu; mais grâce aux exhortations de Hogan, de Savage et de Williams, on réussit à les faire remettre en marche le long des rochers qui s'élevoient encore ici à près de cinq cents pieds; la surface du terrain étoit brûlée, dure comme du silex, et couverte de petites pierres inégales et de gravier.

Vers le soir, le dernier rayon d'espérance s'étoit évanoui, et tous les cœurs étoient déjà glacés, lorsque Clarke s'écria qu'il voyoit du feu : ce cri réveilla tout le monde de sa stupeur. L'esclavage, et même la mort reçue de la main des hommes, leur paroissoit mille fois préférable à la fin terrible qu'ils avoient vue de si près.

M. Riley dit avoir observé que la mort n'avoit plus pour lui rien d'effrayant, et que la soif lui étoit devenue tellement insupportable, qu'il auroit donné sa vie pour une pinte d'eau fraîche. Quoiqu'ils fussent réduits à un état de détresse capable de réveiller même la pitié des plus cruels Arabes, ils n'osèrent pourtant les alarmer par une visite nocturne, qui auroit pu avoir des suites bien fatales pour eux.

F.

(La suite incessamment).

LITTÉRATURE.

La Gaule poétique, ou *l'Histoire de France considérée dans ses rapports avec la poésie, l'éloquence et les beaux arts*, 8 vol. in-8°., par M. de Marchangy.

Chez Gassiot aîné et chez Mme. veuve Bergeret, cours de l'Intendance, à Bordeaux. — Prix 44 fr. 50 cent.

Nec minimum meruere decus, vestigia Græca
Ausi deserere et celebrare domestica facta.

Hor., Ars poet.

Ils n'ont pas mérité moins de gloire pour avoir osé abandonner les traces des Grecs, et pour avoir chanté les exploits de nos pères.

Depuis le voyage du jeune Anacharsis, monument d'érudition, que le siècle de Louis le Grand doit envier sans doute au dix-huitième siècle, il ne s'étoit peut-être pas offert d'ouvrage fondé sur un plan plus vaste et plus attachant que celui-ci.

Considérer nos traditions historiques à travers le prisme de la poésie, nous révéler tout ce que peuvent offrir d'intéressant et de dramatique des événements et des mœurs que l'on a cru trop généralement sombres, arides et peu capables d'inspirer le génie, tel est, en peu de mots, le plan que s'est tracé l'auteur de la Gaule poétique; tel est le but et la pensée première de son ouvrage.

Tout système, a dit l'un de nos plus profonds écri-

vains (1), *est un voyage au pays de la vérité.* Nous ne doutons pas dès-lors que le voyage entrepris par M. de Marchangy ne soit aussi heureux qu'il a paru généralement agréable. En vain d'opiniâtres préventions voudroient n'apercevoir encore, dans les chroniques Françaises, que des événements obscurs ou des fables grossières qui découragent l'essor de l'imagination : pareil à ce philosophe de l'antiquité, auquel on nioit le mouvement, l'auteur de la Gaule poétique *a marché;* et c'est en composant un ouvrage riche d'inspirations, un livre plein de faits, d'images et d'idées, qu'il a soutenu sa proposition, et victorieusement répondu aux détracteurs de son système.

Ce système, si heureusement développé dans les premières parties de la Gaule poétique, lui donne à chaque instant l'occasion de nous offrir, sous une forme séduisante, une instruction très-solide. On est presque effrayé de tout ce qu'il a fallu d'études et de recherches pour composer un pareil ouvrage : mais en même temps que cette lecture nous fait assister, pour ainsi dire, aux plus petits détails de la vie de nos aïeux, comme aux plus grandes scènes de notre histoire, on sent qu'elle dispose merveilleusement l'esprit aux conceptions poétiques, et qu'elle devient pour les arts une mine également féconde et nouvelle.

Emule d'un autre écrivain dont il se montre souvent le digne rival, M. de Marchangy excelle à considérer tous les objets sous un rapport idéal et pittoresque : à la patience de l'érudit, il joint partout l'enthousiasme du poète; et quand il ne présente à certains lecteurs qu'une occasion d'aimables rêveries, il sait toujours rendre ses inspirations contagieuses pour l'artiste.

---

(1) M. de Bonald.

C'est donc, avant tout, sous ce dernier point de vue que nous croyons convenable d'examiner son ouvrage et l'influence qu'il peut avoir aujourd'hui. Aux yeux de tout observateur, cette influence n'est déjà plus douteuse. On remarque, en effet, dans notre littérature comme dans tous les arts, une tendance générale vers les sujets pieux et chevaleresques. Or, M. de Châteaubriant et M. de Marchangy sont assurément les deux écrivains à qui l'on doit surtout attribuer cette espèce de révolution poétique. Nous ne pouvons dire ce qu'en pensera la postérité; mais il reste au moins bien démontré de nos jours, que ce n'est la preuve ni d'un petit succès, ni d'un médiocre talent, que d'avoir su imprimer ce nouveau caractère à toute l'école Française. Certes, pour opérer dans les productions d'une époque cette concordance surprenante, il ne suffit point d'être venu à propos, il faut encore exercer sur tous les esprits l'ascendant d'une haute éloquence et d'une belle imagination.

L'ouvrage de M. de Marchangy peut donc être regardé comme le dernier coup porté à la vieille mythologie des Grecs et des Romains. Déjà l'ingénieux auteur de la Chartreuse s'étoit moqué de ces poètes,

Qui, toujours dans leurs folles rimes,
Ne nous parlent que d'Apollon,
De Pégase, de Cupidon,
Et telles fadeurs synonymes;
Ignorant que ce vieux jargon,
Relégué dans l'ombre des classes,
N'est plus aujourd'hui de saison;
Et qu'enfin la lyre des Grâces
Se monte sur un autre ton.

Mais si l'on avoit senti depuis long-temps combien ce genre de merveilleux emprunté à la religion des anciens, signifioit peu de choses pour nous; si l'on commençoit à

convenir que ces peintures mythologiques se mouroient de froideur et tomboient de décrépitude, peu de personnes du moins connoissoient parfaitement ce qu'il étoit possible d'y substituer. En nous retraçant tant de beaux sujets, épars dans nos vieilles chroniques, et qui seroient toujours demeurés inconnus à la plupart des lecteurs, M. de Marchangy est venu fixer toutes les incertitudes. Selon l'expression de Mme. de Sévigné, *il a mis à hauteur d'appui* un vaste amas de richesses nouvelles, et nous a préparé une foule de pierres précieuses qui n'attendent plus que la main d'un habile lapidaire. Grâce à lui, les mœurs et les faits d'armes de nos pères, leurs pieuses croyances, et même leurs superstitions, ont offert une source de merveilleux qui nous semble très-préférable à tout le vieil oripeau de la mythologie. *Les anciens sont les anciens,* dit très-judicieusement un personnage de Molière; *et nous sommes les gens de maintenant.* Remarquables surtout par la vérité du costume et de la couleur, les tableaux de la Gaule poétique réunissent à tant d'autres avantages, celui de ne point trop nous écarter de nous-mêmes et de nos sentiments. Ce vaillant Duguesclin, dont les dames s'empressent de payer la rançon; ce pieux Bayard, baisant la croix de son épée; ce noble et galant Henri IV, nous montrant son panache blanc, sont assurément des héros bien plus *selon notre cœur,* qu'Ulysse, Achille, Diomède et les deux Ajax.

Considéré sous le rapport politique, le livre de M. de Marchangy nous présente encore le même attrait et le même genre de mérite. On ne peut manquer d'accueillir avec un très-vif intérêt un ouvrage dont l'esprit essentiellement monarchique, reporte la pensée vers ces antiques mœurs auxquelles la France a dû la plus grande partie de sa gloire et de sa prospérité.

Il existe, en effet, dans presque tous nos souvenirs historiques, un caractère de naïveté, de grâce et d'héroïsme, qui nous flatte et nous attache d'autant plus, que chacun sent involontairement à quel point de pareils traits sont conformes à notre nature, et, si j'ose parler ainsi, à notre meilleure façon d'être. C'est là que tout Français se retrouve l'homme qu'il est. Ces mœurs que nous avons perdues, ces préjugés qui nous ont été ravis, en vain nous assure-t-on qu'ils ne peuvent plus se reproduire; en vain ce siècle calculateur semble-t-il repousser un enthousiasme qui sut opérer de si grandes choses. L'âge de la chevalerie, ses coutumes, ses lois, ne s'en présentent pas moins à notre mémoire, avec cet attrait singulier qu'auront toujours les illusions de la jeunesse. On se complaît aux tableaux de cette époque, comme aux souvenirs de ses premières amours; et quoi qu'en disent maints sophistes, il y a toujours quelque chose au fond de notre cœur, qui nous fait chérir de prédilection cette gloire si pure et si noble. Le temps, *père d'oubliance*, comme l'appeloit si bien Brantôme, le temps lui-même n'y peut rien : on diroit, au contraire, qu'il pare d'un nouveau charme tout ce qu'on veut nous apprendre à dédaigner; et quand nous relisons certaines pages de nos annales, nous ressemblons tous, plus ou moins, à ce jeune sauvage de la mer du Sud, qui, reconnoissant au Jardin des Plantes un arbre de son île, se prit à l'embrasser de toutes ses forces, en s'écriant, ivre de joie : *Mon pays! mon pays!*

Aussi, les effets qu'a produits parmi nous l'esprit chevaleresque, se sont-ils fait sentir bien long-temps après la mort des institutions qui l'avoient enfanté. « Il ne faut » pas se le dissimuler, s'écrie le grand Bossuet : ce qui » rend notre noblesse si fière et si hardie dans ses entre- » prises, c'est l'opinion reçue dès l'enfance, qu'un gen-

» tilhomme sans cœur se dégrade lui-même, et n'est pas » digne de voir le jour ». M. Legrand d'Aussy, dans la préface qu'il a mise en tête de ses fabliaux, indique également tout ce qu'a dû la France à ces mêmes institutions : « Comme des traces si profondes, dit-il, ne peu» vent jamais et subitement s'effacer en entier, il s'en » conserva, parmi nos militaires, des débris respectables, » une loyauté franche, une fidélité inviolable à sa pa» role, une horreur pour le mensonge, auprès de laquelle » cette vie n'est rien ».

Nous devons le dire cependant, quelques personnes dépourvues d'instruction, quelques jeunes gens pour qui la révolution semble avoir interrompu toutes les traditions historiques, pensent de très-bonne foi qu'il n'a jamais existé rien de beau, rien de grand et de louable, que ce qui s'est fait depuis vingt-cinq ans. Soigneux de fournir à leur ignorance des jugements tout faits, certains écrivains s'efforcent même d'accréditer, autant que possible, cette étrange opinion. Heureusement l'ouvrage de M. de Marchangy suffit pour la détruire.

Cet ouvrage, qui dispense d'en parcourir tant d'autres, prouvera de reste à ceux qui auroient le malheur de l'ignorer, que le courage dans les combats, la gaîté dans les périls, la modération dans la victoire, la foi, l'intégrité, l'honneur, loin d'être un fruit de ces derniers temps, composèrent toujours le noble héritage que nous ont laissé nos ancêtres. Ces vertus, si contraires à l'état d'esclavage et d'avilissement où la nation étoit plongée, s'il faut en croire de grands philosophes, ces vertus nous furent transmises, de génération en génération, avec l'amour de nos Rois. Au lieu d'en faire honneur à la révolution, nous ne saurions trop nous féliciter qu'elles aient pu survivre à sa funeste influence, et se conserver

parmi nous, malgré la plus dévorante contagion de principes.

Ainsi donc, quand la Gaule poétique ne nous apprendroit autre chose qu'à ne pas tant dédaigner les institutions de cette monarchie qui vit naître les Bayard, les Condé, les Turenne, les Fabert, les Catinat, ce seroit encore un grand service que ce livre nous auroit rendu. On ne gagne pas plus à ignorer la gloire de ses prédécesseurs, qu'à se moquer de leur expérience; et c'est précisément parce que tant d'hommes aujourd'hui se trouvent libres de tout préjugé, de tout lien, de toute influence supérieure; c'est parce qu'une foule de cœurs, vides d'amour et de religion, offrent si peu de prise au pouvoir légitime qui veut nous amender et nous rendre meilleurs, qu'on ne sauroit trop lire et trop répandre un pareil ouvrage.

A ces considérations générales sur le monument littéraire que vient d'élever M. de Marchangy, nous ferons succéder, dans un second article, de nombreuses citations qui achèveront de le faire mieux connoître encore. En attendant, nous ne craignons pas d'annoncer qu'on voit partout briller, dans ce bel ouvrage, l'accord le plus séduisant de l'éloquence et de l'érudition; qu'on y rencontre, presque à chaque page, de ces rapprochements heureux, de ces traits d'imagination, qu'une femme a si bien nommés *les diamants de l'esprit;* et qu'enfin la richesse du style y égale souvent toute la magnificence du sujet.

E.

(La suite au numéro prochain).

NOTICE

SUR LA VILLE D'ODESSA. — (RUSSIE).

Les villes qu'un fol orgueil a bâties, atteignent rarement une haute destinée : le pouvoir le plus absolu ne pouvant soutenir long-temps des établissements mal conçus ou mal entrepris, on les voit presque toujours disparoître avec la main éphémère qui leur avoit donné l'existence.

Mais lorsqu'après de longues et heureuses guerres, une puissance connue par ses vastes desseins pose quelques pierres sur un rivage désert, comme sa politique est profonde et sa force colossale, l'attention générale s'éveille, et chacun calcule les effets plus ou moins prochains d'un événement qui présage les changements les plus graves. Telle fut la sensation que produisit en Europe la fondation inopinée de la ville d'*Odessa*.

Sous les derniers et foibles maîtres de l'empire Grec, les Génois couvroient la mer Noire de leur brillante navigation; leur commerce s'étendoit jusqu'au fond de la mer d'Azof; mais après la prise de Constantinople, Mahomet II ayant fermé le détroit à tous les Francs sans distinction, les côtes de ces deux grands bassins redevinrent désertes, et l'industrie, sans moyen d'échange, remonta au milieu des terres pour y périr.

La politique Ottomane est de cette espèce *qui ne fait rien et nuit à qui veut faire.* Le Pont-Euxin, fermé comme un harem, étoit oublié des commerçants, lorsque Pierre Ier. conçut le vigoureux projet de le rouvrir, pour son profit, à l'industrie Européenne. Les Turcs avoient

tout détruit par le feu et par le fer; c'est par le fer et par le feu que le Nord devoit rétablir la tolérance commerciale.

Le traité d'Iassy et la fondation d'Odessa ont achevé ce grand ouvrage; les désastres qu'il a coûtés sont amplement réparés; tous les pavillons flottent rivaux, mais amis, sur deux mers devenues communes, et l'ombre de Catherine repose dans toute sa gloire sur des rivages qu'elle a rendus à la vie.

L'histoire d'Odessa appartient à celle de l'industrie humaine : on lira donc avec quelque intérêt cette courte notice sur une ville qui est la propriété de tous les peuples, puisqu'elle appartient au commerce.

Pour mettre quelque ordre dans ce que je vais en dire, je rappellerai d'abord les véritables motifs qui déterminèrent Catherine à s'établir sur la mer Noire; et après avoir indiqué rapidement les accidents heureux qui lui facilitèrent l'exécution de ses vues, je ferai connoître l'état actuel de cette ville, au sort de laquelle les destinées de l'Orient sont désormais attachées. Enfin, mon intention principale étant d'être utile à Bordeaux, je ferai pressentir le parti qu'on peut tirer de ce port, où nos navires n'ont point encore paru : le génie de nos commerçants fera le reste.

§. PREMIER.

La Russie naissante rechercha inutilement l'alliance de Louis XIV. Robert Walpole loue (1) ce prince de s'être constamment refusé à toutes les propositions de ce genre. Le système de l'Europe étoit alors, selon l'expression reçue, de tenir les Russes renfermés au milieu de leurs gla-

(1) Histoire du ministère de Walpole.

ces. Le motif particulier de l'Angleterre fut d'écarter de chez eux les autres nations commerçantes.

Contenus par la Suède, la Pologne, la Turquie et l'Autriche, les Russes étoient, à la lettre, séparés de l'Europe, où leurs progrès les ont si rapidement portés sur la première ligne. Pressés par le besoin de s'étendre vers des pays plus tempérés, ils ne virent aucun jour pour pénétrer dans le midi de l'Allemagne, qui d'ailleurs commençoit à se méfier de leurs projets.

Le sud-est présentoit un abord plus facile. Parvenus sur les bords de la mer Noire, les Russes prenoient rang parmi les puissances méridionales; et pour peu que la fortune les servît, le canal de Constantinople devenoit une des routes de leur empire.

Ce plan de conquêtes n'annonçoit pas une irruption de Barbares; la Russie vouloit, non pas détruire, mais seulement créer pour son avantage. Elle éprouva quelques contradictions, commit quelques fautes, disposa même assez mal ses premiers établissements; mais toujours constante dans ses desseins, elle arriva au règne de Catherine II, à qui il étoit réservé de les conduire à leur fin. De là vinrent successivement ces traités et ces guerres suivies de nouveaux traités, dont le but fut toujours de rendre libre à tous les pavillons le fameux détroit de Byzance; et, comme le disoit elle-même cette femme si étonnante sur le trône (1), *d'ouvrir enfin, par la Méditerranée, un commerce direct entre le nord et le midi de l'Europe.*

Ce n'est point ici le lieu d'examiner quels intérêts sont avantagés ou compromis par le rétablissement de cette ancienne navigation, qui nous rapproche de nouveau de

(1) Le prince de Ligne écrivoit à Grimm, *Catherine le Grand*, car elle fera faire cette faute de français à la postérité.

la Perse et de la Chine (1). Profitant de la rivalité de deux cabinets, Catherine, sous leurs yeux, et presque de leur consentement, a ouvert la mer Noire; l'événement est consommé sans retour. La communication du midi au nord et nord-est par les trois méditerranées (2), est une de ces révolutions qui ne reculent pas, et avec laquelle il faut bien transiger, puisqu'on n'a pas été assez clairvoyant pour l'arrêter dès son origine, ni assez fort ensuite pour l'empêcher d'arriver à son terme.

§. II.

Dès 1774, la Russie avoit obtenu (3) une navigation libre sur toutes les mers Ottomanes : les préliminaires furent signés sur un tambour par le comte Romansow et le kiaja du grand visir qui s'étoit caché après sa défaite. Ce privilége très-important fut étendu encore par le traité de 1779, souscrit par la médiation de la France, ou plutôt malgré son cabinet, entraîné cette fois par M. de Saint-Priest, notre ambassadeur à la Porte Ottomane : il cessa bientôt de l'être, mais c'étoit trop tard pour la Turquie.

Catherine venoit de bâtir Kerson, dans le lac de Liman, près de l'embouchure du Dnieper. Enfin, après la conquête d'Oczakow, et le traité de Iassy, si mal-adroitement consenti par les Anglais (4), cette souveraine, maîtresse

(1) On sait que la Russie a depuis long-temps un commerce réglé avec ces deux états.

(2) La Méditerranée proprement dite, la mer Noire, la mer d'Azof.

(3) Traité de Kondjouk Kainardi.

(4) Voyez le discours de lord Landsdown, dans la séance du 17 Février 1794.

de la Bessarabie, fonda sa ville de commerce à Kodjabei (1). Peissonel avoit déjà fait connoître toute l'importance de cette position entre le Niester et le Bog, qui sépare aujourd'hui les états Ottomans du territoire Russe.

Le port d'Odessa, au fond du golfe Adschaï, à neuf lieues ouest d'Oczakow, gît par les 46° 29′ 30″ de latitude, et 28° 17′ 35″ de longitude. Cette grande et belle rade est d'une si bonne tenue, que les navires sont forcés de lever l'ancre de temps en temps pour qu'elle ne s'attache pas trop au fond qui la reçoit.

On reconnoît de très-loin l'entrée du port, à un phare placé sur le cap du sud; les navires mouillent très-près de terre par quatre brasses et demie d'eau, abrités par un môle contre les glaces et les vents d'est et sud-est.

Au fond du port est la ville, bâtie en amphithéâtre; ses rues larges et droites laissent circuler un air vif et sain.

Heureusement placé pour le commerce de la Pologne et de la Bessarabie, Odessa possède,

1°. Un entrepôt où les marchandises portées en transit peuvent demeurer dix-huit mois sans payer aucun droit;

2°. Une bourse, et pour tribunal de commerce une chambre d'arbitres, où les parties choisissent chacune le leur; si elles ne s'accordent pas, le gouverneur les nomme d'office;

3°. Un lazaret très-vaste, établi d'après les réglements qui régissent celui de Marseille;

4°. Une poste qui expédie les lettres dans toute l'Europe.

Les monnoies courantes d'Odessa, sont: la piastre forte d'Espagne, des ducats de Hollande et des thalers Autri-

---

(1) Les Tartares le nomment *Atschiban* ou *Zadschibaï;* les Russes, *Gadscht-ban.*

chiens, à l'effigie de Marie-Thérèse. Presque toutes ces pièces viennent de Constantinople et de Brody.

Les ventes et les achats sont soumis à l'enregistrement du *mokler:* c'est le nom du courtier du gouvernement.

Le blé de la Pologne forme le principal commerce d'Odessa. Ce grain arrive par milliers de charrettes, depuis le commencement de Mai jusqu'à la fin d'Août : on le mesure par *tchet-vert,* qui pèse environ trois cent trente livres de France.

Kerson fournit, par eau, quelque froment, du suif, du chanvre, de la laine, de la cire, de la potasse, des peaux de lièvre, etc.

Alexandre, voulant laisser au commerce toute son indépendance, en a séparé l'amirauté, qu'il a établie à Nicolaïef, sur le Bog. Le gouvernement militaire est renfermé à Kerson; rien n'offusque, rien ne blesse, à Odessa, le paisible et laborieux négociant.

Tel est cet entrepôt de la Russie méridionale. Les importations excèdent quatre millions de rixdales; les exportations, déjà très-considérables, augmentent chaque année.

Le mouvement annuel du port est d'environ deux mille navires de toutes grandeurs, appartenants à toutes les nations. Le pavillon des États-Unis parut pour la première fois à Odessa, le 5 Mars 1810. Depuis cette époque, qui fut célébrée avec solennité, de très-grandes liaisons se sont formées entre les Russes et les Américains.

§. III.

Nous n'avons pas besoin de peindre l'état actuel du commerce de l'Europe, où la guerre des douanes a succédé à celle des armées. La plupart de nos places, privées de leurs anciens débouchés, cherchent à l'aventure quel-

ques consommateurs à des milliers de lieues de leurs entrepôts, et dans des contrées soumises à une domination étrangère.

C'est dans cette situation critique, qu'un grand prince appelle au sein de ses états l'industrie des Français, pour qui les Russes ont une amitié particulière.

Le commerce de Bordeaux fut sollicité naguère de venir profiter, dans le port d'Odessa, de cette faveur spéciale. En respectant les motifs qui firent accueillir alors ces propositions avec indifférence, libres aujourd'hui de toute considération privée, nous avons cru devoir publier des renseignements qui, pénétrant dans la généralité des comptoirs, pourront ouvrir à tous une nouvelle source d'affaires.

Nous avons indiqué plus haut ce que le commerce trouvera à Odessa pour ses retours. Le vin de Bordeaux est encore inconnu sur les bords de la mer Noire; et puisqu'il l'emporte partout ailleurs sur les autres vins de France, il est à présumer que le même avantage lui est réservé dans la Russie méridionale. La Tauride et la Bessarabie n'ont encore que très-peu de vignes. On placeroit non moins avantageusement, dans ces deux provinces, presque toutes les espèces de marchandises dont on forme les pacotilles pour nos colonies occidentales. On peut entamer aussi, à Odessa, des liaisons avantageuses avec la Turquie et la Perse.

Kerson est un port militaire, dont la consommation augmente chaque année. Le luxe croît rapidement dans la Russie méridionale, et les produits de l'industrie Française peuvent remonter jusqu'en Pologne, à un prix très-modéré, par les retours de ces innombrables voitures qui versent l'abondance dans les entrepôts d'Odessa.

Nulle part le commerce n'est plus favorisé que dans ce

port; son souverain en a éloigné jusqu'aux apparences militaires. Quant aux administrations civiles, instituées et long-temps dirigées par un de nos ministres (1), elles ont conservé la douceur et la justice dont il leur a laissé l'exemple.

N.

OBSERVATIONS

Sur le prix de poésie décerné dans la dernière séance de l'Académie Française.

Palmaque nobilis
Terrarum dominos evehit ad deos.

Hor.

La palme qu'il obtient l'élève au rang des dieux.

Nous avons toujours été pleins d'admiration pour l'Académie, et de foi pour son infaillibilité. Un homme dont nous n'avions pas encore remarqué les ouvrages étoit-il choisi pour occuper le fauteuil sacré, à l'instant nos idées changeoient sur son compte; son talent prenoit date de cette époque; et avec l'uniforme *brodé de vert*, il revêtoit à nos yeux je ne sais quel caractère qui nous faisoit oublier la foiblesse de ses titres passés, et nous remplissoit de confiance pour ses titres futurs. En littérature comme en politique, il faut une religion, et nous avouons

(1) Le gouvernement Russe vient d'établir à Odessa un institut d'éducation, qui, pour perpétuer la mémoire du fondateur de cette colonie, portera le nom de *Lycée Richelieu*. M. l'abbé Nicole, aumônier de Sa Majesté Louis XVIII, en a été nommé directeur.

que la nôtre alloit jusqu'à la superstition. C'est au point que tous les sujets proposés par l'Académie nous paroissoient irréprochables, et que nous regardions tous les jeunes vainqueurs comme des Fénélon au berceau ou comme des Voltaire naissants.

Nous étions dans ces pieuses dispositions, lorsque, l'autre jour, un hasard nous a fait rencontrer avec une espèce d'esprit fort, qui se pique en littérature d'une indépendance bien prononcée, et qui n'est partisan de la monarchie qu'en politique. La conversation se tourna tout naturellement sur la dernière séance de l'Académie et sur les couronnes qu'on y avoit distribuées. Nous lui fîmes part de notre naïf enthousiasme pour les poëmes que nous n'avions pas lus, mais qui cependant devoient être les plus beaux du monde. Voilà bien le cas, ajoutâmes-nous, de répéter avec Pline le jeune : Cette année est fertile en poètes, *magnum proventum poetarum annus hìc attulit.* Au lieu de nous répondre, il leva les épaules. Piqués de cette muette contradiction, nous insistâmes pour avoir une réponse plus catégorique, et voici ce qu'il nous dit :

« Les académies ont été instituées pour faire fleurir les » lettres et pour les encourager. C'est dans cette vue » qu'elles distribuent tous les ans des prix avec beaucoup » de pompe. Il est facile de juger si elles ont réussi : il ne » faut pour cela que comparer le but qu'elles se propo- » sent, avec le résultat qu'elles ont obtenu. Citez-moi un » grand poète qu'elles aient formé, un grand orateur » qu'elles aient produit, et je suis convaincu. Racine a-t-il » dû Britannicus et Athalie aux prix qu'il a remportés ? » Molière a-t-il préludé à ses chefs-d'œuvre par des triom- » phes académiques ? Croyez-moi, toutes ces institutions, » très-belles en théorie, n'ont presque jamais servi qu'à » favoriser la médiocrité; et n'oubliez pas que Marmontel

» succomboit sous le poids de ses trophées, tandis que le » docte aréopage refusoit une couronne à Gilbert et du » pain à Malfilâtre.

» Je conviens que de pareils encouragements, dirigés » toutefois d'une manière plus judicieuse, pourroient » avoir une influence salutaire sur les lettres : mais, je » vous le demande, que signifient la plupart des sujets » qu'on offre à l'ambition de nos jeunes auteurs ? *L'indé-* » *pendance des gens de lettres, l'utilité des voyages, les* » *embellissements de Paris, l'invention de la vaccine,* » *l'institution du jury*; de pareilles matières sont plutôt » faites pour des amplifications de collége, que pour des » poëmes académiques. Comme tout va en se perfection- » nant, nous ne désespérons pas de voir bientôt mettre » au concours *les avantages de la cour de cassation, les* » *bienfaits du code hypothécaire, et l'établissement du* » *gouvernement constitutionnel.*

» Remarquez, d'ailleurs, qu'il y a dans la poésie deux » parties également essentielles, l'invention et l'exécu- » tion. Pourquoi, dans les sujets qu'on propose, ne tenir » aucun compte de la première, et ne s'attacher qu'à la » seconde ? C'est vouloir ouvrir une libre carrière à des » lieux communs, et la fermer à l'imagination. Je vou- » drois que l'Académie prît une route différente. Qu'elle » circonscrive, si elle veut, le genre dans lequel les con- » currents s'exerceront; mais qu'elle leur laisse toute li- » berté sur la matière qu'ils doivent traiter, et sur la ma- » nière de la concevoir. Un chant de poëme épique, une » épître, une ode, etc., tels sont, à notre avis, les sujets » qu'elle devroit offrir à nos jeunes poètes. Leur muse, » affranchie d'importunes entraves, se livreroit plus fran- » chement à son essor, et ne seroit point retenue dans » son vol par de froides considérations et par d'étroites

» barrières. Sans doute quelques-uns des prétendants, » abandonnés à eux-mêmes, feroient de plus lourdes chu- » tes; mais d'autres s'élèveroient plus haut; et dans ces » sortes de concours, il n'y a que les triomphes qui comp- » tent ».

Ces réflexions ébranlèrent un peu notre crédulité, et nous firent penser que le sénat littéraire pouvoit bien n'être point à l'abri des erreurs. Enhardis par l'exemple qui nous étoit offert, nous prîmes le nouveau poëme qui vient d'être couronné, et nous formâmes le projet de l'examiner, en nous dégageant de toute influence académique. C'est ce que nous allons faire ici, en observant néanmoins ces ménagements que l'on doit toujours à l'ancien objet de son culte.

Le bonheur que procure l'étude dans toutes les situations de la vie : voilà, il faut en convenir, un titre un peu long. Ce sujet est plutôt la matière d'une épître que d'un poëme; mais son plus grand défaut est de n'offrir à l'esprit qu'une suite de tableaux vagues et détachés. Il ne faut donc pas s'en prendre à M. P. Lebrun, s'il n'a pu éviter l'écueil que nous venons de signaler; c'est un malheur du plan qui lui étoit tracé. Nous aurions désiré cependant qu'il mît plus d'ordre et de variété dans les différentes parties de son poëme, et surtout qu'il sût corriger le vice de son cadre, en ramenant l'attention du lecteur sur quelque épisode intéressant. M. le Secrétaire perpétuel lui a reproché le manque d'invention, et c'est avec raison. Il ne faut pas croire, en effet, que l'invention ne s'exerce que sur l'ensemble d'un poëme. Cette précieuse qualité peut aussi se faire sentir dans les détails, et c'est même ce qui donne de la vie et du charme à un ouvrage. Nous reprocherons aussi à M. Lebrun de n'avoir pas assez varié les formes de son style : il procède un peu trop sou-

vent par interrogations et par apostrophes, et quelquefois ses périodes ont l'air d'avoir été jetées dans le même moule. Cette pièce est écrite avec pureté; cependant nous avons cru remarquer un petit nombre de légères négligences que nous soumettons à l'auteur lui-même.

Tel Archimède, au bord Syracusain,
De l'art qu'il illustra *mourut* l'ame occupée,
Et du soldat Romain *n'a pas senti* l'épée.

Tout en applaudissant à ce dernier vers, nous croyons que ce changement de temps dans la même phrase, est une véritable incorrection.

Où l'ame *en* sa fraîcheur *en sent* partout l'empire.

En, en sent; cette répétition des mêmes sons est désagréable à l'oreille. Nous sommes étonnés qu'un vers si dur ait pu échapper au poète couronné.

Il dit plus bas, en parlant de Ducis :

Sa vie, à son déclin, *s'est éteinte*, pareille
Au flambeau, compagnon de la savante veille,
Lorsque, toute la nuit en silence allumé,
Aux feux du jour naissant il *s'éteint* consumé.

S'est éteinte nous paroît peu harmonieux; ensuite, *sa vie s'est éteinte, pareille au flambeau qui s'éteint.* Tout cela manque d'élégance, et en général ces quatre vers ne nous paroissent pas heureusement construits.

M. Lebrun s'arrête, après avoir consacré un passage entier à la mémoire de Ducis. Je dis *s'arrête;* car rien n'annonce que sa pièce soit finie. Il auroit pu la terminer plus tôt; il auroit pu la continuer encore, s'il avoit voulu ou s'il n'avoit pas été gêné par le terme qui lui étoit prescrit.

Mais c'est assez remplir le rôle de ces Romains qui suivoient le char du triomphateur, en mêlant leurs critiques

aux acclamations qu'inspiroit la victoire. Nous reconnoissons avec plaisir tout le mérite qui distingue cette pièce de vers. L'expression en est presque toujours poétique, et l'on n'y rencontre aucun des vices de l'école moderne. L'art des transitions, cet art si difficile, y est heureusement employé. Tout nous promet que M. P. Lebrun soutiendra dignement les espérances qu'ont fait concevoir son talent et son nom, et que l'Académie se glorifiera un jour d'avoir su le distinguer dans la foule de ses concurrents. On remarque dans ce poëme un grand nombre de vers très-heureux, parmi lesquels nous citerons les suivants :

L'un, à grossir sans fin des trésors superflus,
Passe les jours, ces jours qui ne reviennent plus !
L'autre adore, en riant, de légères idoles.
Ceux-là, plus sérieux, et non pas moins frivoles,
Amants des dignités, des titres et des rangs,
Attachent leur bonheur au sourire des grands.
Mais sortent-ils enfin du tourbillon rapide,
Ils tombent au néant d'une existence vide,
Comme l'oiseau que l'air a cessé de porter,
Quand ses ailes dans l'air cessent de s'agiter.

Le morceau suivant nous paroît encore plein de grâce et de vérité.

Je me rappelle encor, non sans ravissement,
La classe, son travail, son *silence* charmant;
Je tressaille en songeant aux paisibles soirées,
Sous les regards du maître, au devoir consacrées,
Quand, devant le pupitre, en *silence* inclinés,
Nous n'entendions parfois, de nous même étonnés,
Que d'instant en instant quelques pages froissées,
Ou l'insensible bruit des plumes empressées,
Qui toutes à l'envi courant sur le papier,
De leur léger murmure enchantoient l'écolier.
O jeunesse ! ô plaisirs! jours passés comme un songe !

En mettant de côté notre partialité ordinaire pour l'Aca-

démie, nous sommes donc forcés de convenir qu'elle a fait preuve de justice et de goût, en accordant le prix à M. P. Lebrun. Grâce à la munificence de S. M., les juges ont pu récompenser d'un second prix M. Saintine, qui, d'après leur avis, s'est approché le plus de son compétiteur, *proximus, longo sed intervallo.* Ils ont également remarqué une pièce de M. Casimir de Lavigne; mais comme il avoit traité la question dans un sens opposé à celui de l'Académie, l'Académie, tout en lui accordant des éloges, a cru devoir l'écarter du concours. Que M. Lavigne se console toutefois; n'eût-il pas encouru cette exclusion, nous avons peine à croire qu'il eût mérité le premier prix. M. Loison a obtenu un accessit, et son poëme, malgré quelques imperfections, contient de très-beaux vers. En général, toutes les pièces qui ont été luès à cette séance, renferment des détails heureux et pèchent par l'ensemble. On s'aperçoit trop que les auteurs n'étoient pas assez fixés sur le but où ils tendoient et sur le chemin qu'ils devoient parcourir, ce qui jette du vague et de l'obscurité dans leurs compositions. Nous croyons voir dans ce défaut commun à tous les concurrents, le vice du sujet qu'on leur avoit imposé. C'est une leçon donnée à l'Académie; mais ordinairement ce ne sont pas les maîtres qui se corrigent.

A. L.

VARIÉTÉS.

On parle toujours d'un ouvrage sur la France, écrit par lady Morgan, ci-devant miss Owenson. C'est encore un de ces voyages, comme nous en avons tant vu, où cer-

tains Anglais affectent une connoissance de nos mœurs, de nos arts et de notre caractère, qui vise trop souvent au comique à force d'être dépourvue de justesse et de vérité.

Lady Morgan n'est jamais bien fixée ni sur les choses ni sur les personnes dont elle parle; elle se trompe sur les temps, sur les lieux, sur les anecdotes les plus frivoles, comme sur les faits les plus importants : mais ce qu'il y a de vraiment curieux, c'est l'air de certitude et le sang froid avec lequel elle tombe dans les plus étranges méprises. Pour motiver l'apparente rigueur de notre critique, il suffira de transcrire au hasard quelques-unes de ses assertions.

Selon cette dame, lorsque dans nos spectacles on crie *à bas*, c'est pour faire baisser la toile; si l'on crie *à la porte*, c'est pour obliger les acteurs à se retirer.

Lady Morgan nous représente Henri IV amoureux de la femme du grand Condé ; elle nous assure que nos paysans, soumis à l'observation la plus rigoureuse des jours de fêtes, sont particulièrement forcés de chomer St. Didyme et St. François. Le dimanche, dit-elle, pas un écolier n'oseroit en France ou fouetter sa toupie, ou lancer son cerf-volant.

S'élevant ensuite à des considérations bien autrement sérieuses, elle nous apprend, « que durant la révolution, » tandis que les mœurs prenoient la teinte des idées exa- » gérées qui dominoient alors, la nation faisoit des pro- » grès *silencieux*, mais *sensibles*, vers la morale et les » lumières ».

Au temps de l'usurpation, nous dit-elle quelques pages plus bas, avec la même délicatesse de tact et la même finesse d'aperçu : « Au temps de l'usurpation, tout ce qui » étoit bas et abject étoit écarté; tout ce qui étoit noble

» recevoit une nouvelle vie. L'insipidité du bon vieux » temps et la barbarie révolutionnaire étoient également » dénoncées par le *bon ton régnant* ».

Nous ne nommerons pas ici tous les personnages dont lady Morgan a fait ses héros; mais il faut convenir qu'elle leur distribue quelquefois de bien singuliers éloges. C'est ainsi qu'elle nomme M. de Ségur l'un des plus élégants poètes *du régime révolutionnaire.*

Arbitre également judicieux du présent et du passé, cette aimable voyageuse nous déclare, « que jamais *à aucune époque*, nos institutions n'ont cadré avec l'esprit » général du peuple ».

Dans l'universalité de ses oracles, notre littérature n'est point oubliée, comme on peut croire. Il faut voir avec quel dédain vraiment *Britannique* notre sage lady parle de ce pauvre Molière et de ce froid Racine; il faut voir comme elle exalte ce qu'elle appelle le naturel franc et le haut coloris du théâtre Anglais. « Je me suis bien souvent » amusée, dit-elle, en écoutant des dames Françaises dis» cuter sur le mérite du style de Robertson, de Hume, de » Gibbon et de Johnson ». Certes, le plaisir que nos dames lui ont procuré, mis Owenson nous le rend bien, quand elle décide si lestement du mérite de nos premiers écrivains.

Nous convenons, à la vérité, que cette manière de nous juger est assez ordinaire aux enfants de la fière Albion. Scott, Smolett, lord Bleynie et tant d'autres, devroient sans doute nous y avoir accoutumés; mais à toute l'inexactitude de leurs observations; à ce ton de suffisance et d'étourderie qu'en général les voyageurs de cette nation possèdent, quoi qu'ils en disent, à un degré fort rare parmi nous; à la bizarrerie de leurs critiques; enfin à tout le mauvais goût de leurs plaisanteries, lady Morgan joint

encore, comme on l'a vu, un penchant très-décidé pour ce qu'on est convenu depuis quelque temps d'appeler *idées libérales.* Or, c'est là surtout ce qui lui a valu, de la part d'un de nos journaux littéraires, une très-chaude apologie, où l'on remarque une distinction assez curieuse entre nos premiers réformateurs et les démagogues de 93.

Plus mémoratifs du passé que ne paroît l'être l'auteur de cet article, nous prendrons la liberté de lui répondre que ces premiers réformateurs, objets de sa vive admiration, furent et seroient encore les précurseurs des autres; que pour avoir été vaincus par des factieux plus hardis, nos législateurs de 89 n'en demeurent pas moins coupables de les avoir déchaînés; et qu'enfin, il faut être à la fois les plus aveugles et les plus incorrigibles des hommes, pour vouloir recommencer l'expérience de ces belles théories qui nous ont été si funestes, et pour s'exposer encore à philosopher sur des ruines.

— On trouve chez quelques libraires de cette ville, une notice historique sur la Calabre pendant les dernières révolutions de Naples, par M. Auguste de Rivarol, avec cette épigraphe : *Quæque ipse vidi.* Voilà ce que j'ai vu.

Cet ouvrage, où l'on remarque une foule de notions précises sur l'état physique et moral de ces contrées, renferme aussi sur les bandes de la Calabre, des anecdotes très-curieuses, parmi lesquelles nous citerons celles qui suivent :

« On ne put prendre Parasanti, un des chefs de hordes,
» que mort et criblé de coups. Retranché dans un sillon
» de rochers, où il ne pouvoit être attaqué que de biais,
» les cuisses rompues par les balles, mais les bras encore
» libres, il sacrifia plusieurs victimes à sa vengeance :
» aucun de ses coups ne portoit à faux. On exposa sa tête
» à Rogliano, lieu de sa naissance.

» Un autre, réfugié dans une espèce de meule de foin, » s'incendia lui-même avec sa dernière cartouche, pour » ne pas tomber vivant entre les mains des soldats qui » l'entouroient de toutes parts.

» Benincasa, chef de la bande de San-Biagio, fuyant, » avec quatre compagnons d'infortune, un détachement » qui le serroit de près, fut arrêté par le fleuve Angitola, » qui étoit alors très-gonflé et très-rapide. Il tenta vaine- » ment le passage, à l'aide d'un char à bœufs, qui fut re- » tenu au milieu du courant. Sommé de se rendre, mais » déterminé à faire acheter sa vie, il répondit par les » coups de carabine les mieux dirigés. Enfin, après une » défense longue et désespérée, ces malheureux, atteints » de plusieurs coups, et manquant de munitions, s'aidè- » rent mutuellement à se précipiter dans le fleuve, d'où » l'on retira avec peine leurs cadavres mutilés.

» Un chef de la bande de Foggia, dans la Pouille, fut » condamné à avoir le poing coupé avant son exécution. » Le bourreau n'ayant pu y réussir du premier coup, le « patient demanda avec instance qu'on lui permît d'agir » lui-même : il prit froidement le coutelas, et, d'un seul » coup, il acheva de séparer son poignet : Une autre fois, » dit-il à l'exécuteur, en lui remettant le fer tout san- » glant, tâche de savoir mieux ton métier ».

E.

LA RUCHE D'AQUITAINE,

JOURNAL DE LITTÉRATURE

ET DE SCIENCES.

1er. Octobre 1817.

LE CRÉPUSCULE,

STANCES.

L'ombre déjà lutte avec la lumière;
Phœbé paroît, s'élève, et pâle encor,
D'un œil mourant semble suivre son frère,
Enseveli dans un nuage d'or.

C'est ton moment, douce mélancolie:
J'erre en ce bois ; ce bois est ton séjour.
Entretiens-moi du songe de la vie,
Détrompe-moi du rêve de l'amour.

En longs soupirs pourquoi traîner ta peine,
O Philomèle! et m'arracher des pleurs,
Quand tous les ans Zéphyre te ramène
D'autres amours dans la saison des fleurs?

Pleure sur nous, malheureux que nous sommes!...
Si comme toi nous connoissons l'amour:
L'amour, hélas! pour les enfants des hommes
N'a qu'un printemps et n'abuse qu'un jour.

Vois ces vallons que la nuit décolore,
Foible mortel, et songe à tes malheurs :
Ils reprendront, au lever de l'Aurore,
Leurs doux parfums et leurs riches couleurs.

Après l'hiver, la rose printanière
Refleurira; mais toi, fils de l'orgueil,
Plus de printemps pour ta froide poussière,
Plus de matin pour la nuit du cercueil.

Par feu Philippe Ferrère.

ÉPIGRAMMES.

Elle reçut en partage
Esprit doux, touchant langage,
Pied mignon, joli visage;
Cependant elle fut sage.
Hélas! que c'étoit dommage!

Par M. Mezes.

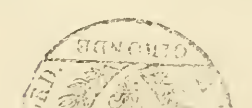
Ce grand homme à petit renom,
Quand il a parlé parle encore:
Enflé comme une métaphore,
Il est vide comme un ballon.

Par M. ***

CONTE.

Deux Gascons arrivoient à Brive la Gaillarde,
Quand l'un d'eux s'écria: Je vois sur ce clocher
Une mouche qui nous regarde.
— Sandis! je le crois bien; moi, je l'entends marcher.

Par M. Golle Dupont.



NAUFRAGE.

An authentick narrative, etc., ou *Relation authentique de la perte du brick Américain* le Commerce, *naufragé sur la côte occidentale d'Afrique au mois d'Août* 1815, et *Tableau des souffrances de l'équipage, devenu esclave des Arabes nomades du grand désert d'Afrique.* — Par James Riley, ci-devant capitaine et subrécargue. New-Yorck, 1816.

(*Extrait du* Quaterly Review. — *Avril* 1817).

(DEUXIÈME ARTICLE).

Après une nuit passée dans l'inquiétude et la crainte, les naufragés dirigèrent leur marche vers le lieu où ils avoient aperçu de la lumière, et ne tardèrent pas à voir une troupe de chameaux que quelques Arabes faisoient boire. Un homme et deux femmes accoururent alors vers ces malheureux, qui s'agenouillèrent et implorèrent leur compassion. L'Arabe, armé d'un sabre, s'avança en les menaçant, et soutenu de ses deux compagnes, il se mit en devoir de les dépouiller de leurs habits. En peu d'instants, il arriva d'autres Africains poussant des cris, et jetant en l'air des poignées de sable : tous les naufragés furent bientôt mis complétement nus; mais leur dépouille devint un sujet de discorde, et il s'engagea un combat furieux entre les Arabes, pour savoir à qui appartiendroient les prisonniers.

Ils se portoient des coups terribles au-dessus de ma

tête, dit Riley, et leurs fers étincelants effleuroient à tout moment ma poitrine; eux-mêmes furent bientôt couverts de blessures, et le sang qui ruisseloit sur leur peau tannée, ajoutoit encore à l'horreur de leur premier aspect. Au milieu de cette rixe, je m'attendois à être taillé en pièces, mais je ne reçus cependant aucun mal.

Enfin, Riley et le cuisinier nègre devinrent la propriété de deux vieilles femmes qui les conduisirent à coups de bâton vers les chameaux. Consumés par la soif, ils arrivèrent près d'un puits, dont l'eau ressembloit, par la couleur et le goût, à celle que l'on trouve à fond de cale d'un navire; « mais, dit encore le capitaine, un peu » de lait de chameau aigri que l'on y versa, lui donna » pour nous une saveur délicieuse : nous bûmes avec tant » d'excès, que peu après nous fûmes tous attaqués de colique et d'une violente diarrhée ».

Les Arabes n'étoient guère mieux pourvus de provisions que leurs prisonniers; ils étoient en tout environ cent personnes, hommes, femmes et enfants; le nombre de chameaux étoit de quatre à cinq cents. Ils se séparèrent en deux caravanes; M. Williams, Robbins, Porter, Hogan, Barrett et Burns, furent montés à poil sur le derrière des chameaux, et se dirigèrent vers le désert avec leurs maîtres; Riley, M. Savage, Clarke, Horace et le nègre James, demeurèrent avec l'autre troupe. Les outres ayant été remplies de l'eau nauséabonde du puits voisin, et les paniers fixés sur le dos des chameaux, on y plaça les femmes et les enfants, et ils ne tardèrent pas à se mettre en route avec leurs prisonniers, pour franchir les dunes qui se trouvoient devant eux. Moins heureux que leurs compagnons, ceux-ci, toujours nus, furent chargés de conduire les chameaux; ils étoient à pied, exposés aux rayons d'un soleil brûlant, et s'enfonçoient jusqu'aux ge-

noux dans le sable. A cette profondeur, les roches tranchantes qui forment la base du sol, leur faisoient aux pieds de larges blessures. Si les souffrances qu'ils éprouvoient les forçoient de s'arrêter, leurs maîtres impitoyables les frappoient avec cruauté; ils ajoutoient même l'insulte et l'ironie à ces mauvais traitements.

Arrivés au sommet des montagnes de sable, on choisit quatre chameaux que les cinq malheureux captifs reçurent ordre de monter; ils n'avoient point de selle, et ils se placèrent derrière la bosse, qui leur servit de point d'appui.

Le dos de cet animal parut à Riley semblable au tranchant d'un aviron, et son ventre, dit-il, est tellement large, que nos jambes étoient étendues autant que possible de chaque côté. Quant aux Arabes, ils avoient de petites selles rondes. Ce fut ainsi qu'on fit route à l'ouest (1) et au grand trot des montures. Les mouvements de ces animaux sont comparés par le capitaine Riley, au tangage d'une petite embarcation qui seroit à la cape; leur trot étoit si dur, qu'en peu de temps les Américains furent blessés au point que le sang découloit jusque sur leurs talons; d'un autre côté, l'ardeur du soleil avoit produit de nombreuses pustules sur leur corps, et rien ne leur étoit offert pour adoucir les tourments de cette triste position.

La véritable direction qu'ils prirent étoit à peu près vers le sud-est; la surface du sol présentoit du sable mêlé de silex et de débris de rochers. On continua à marcher dans la nuit; le vent glacial de la côte venant figer le sang

---

(1) C'est à l'est qu'il veut dire. C'est une singularité remarquable, et que nous ne pouvons expliquer, que le point du compas indiqué par Riley, est presque toujours opposé à la véritable direction de sa marche.

qui couloit de leurs plaies, l'eut bientôt arrêté. Ils implorèrent cependant la permission de descendre, et s'efforçant surtout d'exciter la compassion des femmes, ils demandèrent de l'eau : mais leurs instances furent sans succès, les Arabes semblèrent même accélérer le pas de leurs montures; alors Riley se laissa couler à terre, au risque de se briser. « Depuis mon enfance, dit-il, je n'avois jamais » essayé d'aller pieds nus; nous étions obligés de suivre » les chameaux, en courant sur un terrain hérissé de » pointes aussi aiguës que des pierres à fusil; à chaque » pas elles pénétroient dans la chair. Ma constance com» mençoit de nouveau à se lasser; je maudis mon sort » à haute voix; je regrettois de ne pas m'être précipité » dans la mer, plutôt que de me voir abandonné à de » pareils monstres; mais il étoit trop tard, et je me serois » tué si j'avois eu des armes. Il fut un moment où je cher» chai une pierre pour finir mon supplice. Cet accès de » désespoir ne dura que deux ou trois minutes; la rai» son me revint; tout à coup, je me rappelai que ma » vie étoit au pouvoir de celui qui me l'avoit donnée, et » *que le souverain Arbitre du monde feroit ce qui seroit* » *bien* ».

Depuis ce temps, dans tout le cours de ses malheurs et de ses souffrances, Riley ne fit plus entendre un seul murmure; son courage se soutint, et ses exhortations, autant que son exemple, rendirent souvent un peu de force à ses compagnons d'infortune.

Vers minuit, après avoir fait, suivant le calcul de Riley, environ quarante milles (quatorze lieues), on s'arrêta dans une petite vallée abaissée de quinze à vingt pieds au-dessous du niveau ordinaire du désert. Pour la première fois, il fut donné à chacun une pinte de lait pur. Cette boisson, en ranimant leurs forces épuisées, éteignit leur

soif et adoucit un peu les tourments de la faim; le vent étoit d'un froid perçant, et toutefois ils se couchèrent entièrement nus sur des pierres. Ils passèrent ainsi la nuit dans les réflexions les plus douloureuses, et nul d'entre eux ne put dormir.

Le 11 au matin, on partagea entre quatre une pinte de lait (1); il y en avoit à peine de quoi humecter la bouche. Leurs pieds étoient dans un état affreux; et le seul souvenir de tant de maux, dit l'auteur, me cause même en ce moment une sensation nerveuse très-pénible. Quelque temps après, ils arrivèrent à une autre vallée assez semblable à la première; on y avoit formé un camp, et environ cent cinquante individus des deux sexes et de différents âges y étoient rassemblés. Là, les prisonniers furent séparés : on donna Clarke à une troupe; Horace fut emmené par une autre, et Riley, ainsi que le nègre, demeurèrent avec leur premier maître. Les femmes du camp sortirent de leurs tentes pour les voir; et afin de mieux exprimer le dégoût et le mépris que ces malheureux leur inspiroient, elles leur crachèrent à la figure avec d'horribles grimaces. Enfin, un vieillard s'avança vers Riley, et lui demanda distinctement, *o Fransah? o Spaniah?* pour savoir, sans doute, de quelle nation ils étoient. Celui-ci répondit: *Inglesis.* L'Arabe fit alors un signe, ajoute Riley, comme pour demander de quel côté de l'horizon, et je lui montrai le nord. Il répéta ensuite les mots *Marook, Sooltan, Moolay, Soliman.* A quoi le capitaine fit un signe de tête, et tâcha de faire entendre qu'il le comprenoit; que son royaume étoit de tel côté, et que si on les y conduisoit lui et ses compagnons, les Arabes recevroient beaucoup d'argent. Tous secouèrent la

(1) Demi-bouteille.

tête à ces mots, faisant connoître que la distance étoit très-grande, et qu'il n'y avoit sur la route rien pour éteindre la soif ou pour assouvir la faim des hommes et des chameaux.

Ce ne fut que vers minuit que l'on offrit des aliments aux captifs ; c'étoit du lait mêlé avec de l'eau. Riley dit qu'il tomba cette nuit dans un assoupissement profond que des rêves pénibles troublèrent fréquemment. A la suite d'un de ces songes les plus effrayants, il en eut un pourtant d'une nature toute différente ; il crut voir un beau jeune homme à cheval, habillé à l'européenne, qui l'appeloit en Anglais son frère, et qui l'exhortoit à prendre courage ; « car Dieu, disoit-il, vouloit lui faire em- » brasser encore sa femme et ses chers enfants ». Dans ce moment, le capitaine fut appelé par son maître (1); mais ce rêve ne contribua pas peu à soutenir son courage.

Le soir, Hogan, dont ils avoient été séparés, rejoignit ses compagnons ; ils apprirent de lui qu'un Arabe nommé Hamet venoit de les acheter. Vers minuit, leur nouveau maître leur apporta du lait, et chacun d'eux en reçut une pinte. Le 13, ils se remirent en chemin, toujours vers le sud-est. Dans le courant de cette journée, ils atteignirent une caravane où se trouvoit M. Williams, second du bâtiment. Sa situation étoit déplorable ; ce malheureux dit à Riley qu'il touchoit à sa fin, et que telles étoient ses misères, qu'il ne comptoit pas survivre au lendemain. « Si vous êtes assez heureux, ajouta-t-il en le quittant, » pour sortir de l'état où nous sommes, et que vous

---

(1) Riley ajoute dans la suite de sa relation, que la personne par laquelle il fut racheté, M. Willshire, consul Anglais à Mogodor, lui offrit absolument les traits du fantôme qui lui étoit apparu dans son rêve.

» puissiez revoir notre chère patrie, dites à ma femme » que mon dernier soupir et mes dernières prières ont » été pour elle et pour mes enfants ». Les pleurs et les sanglots l'empêchèrent d'en dire davantage.

D'après le récit de notre voyageur, l'aspect du désert étoit assez semblable à celui d'une mer calme; de tous côtés on voyoit des chameaux qui se dirigeoient vers des points différents, à peu près comme on aperçoit sur l'Océan des navires à l'horizon. Le soir, Riley se hasarda de demander un peu d'eau aux femmes; non-seulement elles lui crachèrent au visage, mais elles le chassèrent de dessous les tentes où il avoit cherché un abri.

Le 20, la troupe se tourna vers le nord-ouest, du côté de la mer. A peine ils venoient de faire halte, que deux étrangers armés de fusils à deux coups se présentèrent à eux. Une des femmes fit comprendre à Riley que ces hommes étoient Sidi-Hamet et son frère, arrivés des terres du Soudan avec des couvertures de laine et des toiles bleues pour trafiquer. Le premier s'approcha de Riley, et s'informa s'il étoit *el raïs*, c'est-à-dire, le capitaine. Sur sa réponse, il lui donna un peu d'eau. Le pauvre Clarke sembloit toucher à son dernier moment; couché par terre, il offroit l'image d'un squelette sur lequel on auroit étendu une peau humaine, et sa respiration étoit embarrassée comme celle d'un agonisant. Sidi-Hamet permit à Riley de lui porter de l'eau. C'étoit la première eau fraîche qu'ils eussent goûtée depuis leur départ du rivage. Les yeux du pauvre matelot se ranimèrent à la vue de cette boisson salutaire; et après l'avoir savourée, il s'écria : « Que cette eau est délicieuse! Elle provient, sans doute, » d'un pays meilleur que celui-ci; si je pouvois y arri- » ver, et qu'il me fût permis d'en boire, je mourrois avec » joie; mais, hélas! demain je n'existerai plus ». A mi-

nuit, les Arabes distribuèrent à chaque homme une pinte de lait : ce nouveau secours sauva Clarke; car, selon Riley, il seroit mort la nuit même d'inanition autant que de ses autres souffrances.

Sidi-Hamet étoit un marchand Arabe, en qui l'avarice n'avoit pas entièrement étouffé tout sentiment d'humanité. Après diverses questions sur les espérances de Riley, relativement à sa rançon, soit à Saarah, soit à Mogodor, et sur la somme qui lui seroit comptée s'il l'y conduisoit; après de longues réflexions à cet égard, un marché fut conclu entre Sidi-Hamet et le vieil Arabe au pouvoir duquel étoit le capitaine. Ce ne fut pas une chose facile d'engager l'acheteur à se charger des autres; Riley y parvint enfin, en lui promettant une forte somme d'argent pour la rançon d'Horace, Clarke et Savage. Malgré ses instances, Sidi-Hamet ne voulut pas prendre Hogan. En outre de la petite quantité de lait qui leur avoit été accordée, ils avoient ramassé un petit nombre de limaçons, seules créatures vivantes du désert. Leur nouveau maître fit tuer un chameau très-maigre, qu'il venoit d'acheter en donnant en échange une couverture de laine. On ouvrit une des veines du cou de l'animal, à peu près à la naissance de l'épaule; le sang qui jaillit de la blessure fut reçu dans un vase de fer, et placé sur le feu, où on le fit cuire en l'agitant jusqu'à ce qu'il eût acquis la consistance d'un foie de bœuf. « Nous avions une faim dévorante, dit Riley, » et nous nous rassasiâmes de cette nourriture, qui fut » alors trouvée délicieuse ». Le chameau ayant été écorché, ses entrailles furent jetées dans la chaudière sans être lavées, puisqu'on n'avoit point d'eau. On fit avec un couteau une ouverture à la poche de l'estomac du chameau; on y glissa une tasse, et la liqueur épaisse qu'on en retira fut versée sur les intestins; on fit bouillir le reste, en le

remuant souvent avec un bâton; et de temps en temps on voyoit les Arabes s'approcher de la chaudière, prendre un morceau de cette viande, et la mordre pour s'assurer si elle étoit assez cuite.

Avant le point du jour, la moitié de la chair et des os du chameau fut enlevée, sans que ni Sidi-Hamet ni son frère pussent l'empêcher. À peine sauvèrent-ils une partie des intestins, et encore fallut-il combattre pour la conserver. Burns arriva ce même jour, et fut encore acheté par Sidi-Hamet, moyennant une vieille couverture de laine. Les deux frères Sidi-Hamet et Seïd avoient employé dans l'achat de ces cinq hommes, à peu près tout ce qu'ils possédoient. Ils étoient donc intéressés à les faire arriver sains et saufs à Mogodor. Riley reçut ce jour-là, de Sidi-Hamet, une chemise à raies bleues que son maître lui dit avoir dérobée pour lui; Clarke avoit trouvé un morceau de toile en lambeaux qui lui servoit de couverture; on avoit donné à Burns une vieille veste, et Horace, ainsi que M. Savage, furent pourvus chacun d'une peau de chèvre. La distance qu'ils parcoururent le 27, ne peut être, selon Riley, moins de soixante-trois milles (1). Cependant, depuis dix-huit jours les chameaux n'avoient eu une seule goutte d'eau : quant aux captifs, ils furent réduits à boire de l'urine de chameau. Le jour suivant, comme ils voyagèrent quinze heures de suite, à raison de sept milles par heure, ils firent cent cinq milles (2). Ils s'étendirent le soir sur le sable, sans aucune nourriture, et n'ayant encore pour toute boisson que l'urine des chameaux, qui, suivant le capitaine, est plutôt amère que salée.

(1) On aura occasion de voir, par la suite, que ce fait n'est pas exact.

(2) Ceci nous paroît encore exagéré, d'après l'état de fatigue des chameaux.

Dans la matinée du 19, marchant toujours selon la même direction, ils crurent voir des montagnes; mais s'étant approchés, ils reconnurent que c'étoit le bord opposé d'une grande rivière, dont le lit avoit été complétement desséché.

Ils descendirent dans cette profonde vallée par une pente rapide, dont l'étendue pouvoit avoir environ cinq cents pieds. Là Sidi-Hamet pressa Riley de questions au sujet de ses connoissances à Saarah. Il lui fit répéter le marché conclu entre eux, et il ajouta que si on le trompoit, il l'égorgeroit très-certainement, lui et tous les Américains; car le frère de Sidi-Hamet et lui-même avoient employé leur fortune toute entière à les acheter par spéculation.

En remontant le côté septentrional de la vallée, ils trouvèrent une source d'eau vive, protégée par un rocher de vingt pieds de haut. « L'eau en étoit fraîche, douce et » limpide ». Ici, il fallut donner beaucoup de temps aux chameaux pour se désaltérer. Le plus grand de ces animaux en but à lui seul soixante gallons environ (1); car il y avoit, dit Riley, vingt jours qu'ils n'avoient bu.

Notre voyageur voit, dans ce large ravin, le lit d'un bras de mer ou d'un fleuve; les bords en sont escarpés et éloignés l'un de l'autre de dix milles environ; l'eau paroît les avoir battus; le fond est encroûté d'une couche de sel marin. Suivant son calcul, ce lieu se trouve à la distance à peu près de trois cents milles de la mer; la source d'eau vive est à cent pieds au-dessous du niveau du désert.

En parcourant le lit de ce fleuve vers l'est, la croûte de sel se rompoit sous les pieds des chameaux, comme une légère couche de neige glacée. La caravane parvint avec

---

(1) Une barrique.

peine jusqu'au niveau du désert, qui offroit la même apparence que la rive opposée. Point d'élévations, aucun vestige de plantes, pas même de rochers; rien, en un mot, n'arrêtoit la vue jusqu'à l'horizon. D'après la hauteur de l'étoile polaire, Riley croit pouvoir affirmer que ce prétendu lit de rivière ou de bras de mer, est sous le vingtième parallèle. Tout en se dirigeant entre le nord-est et l'est, Sidi-Hamet crut distinguer un chameau. Ce ne fut pourtant que deux heures après, que Riley aperçut immédiatement à l'horizon un point noir; et le soir ils joignirent, en effet, une troupe de chameaux. Ce jour-là, ils avoient marché quatorze heures sans boire et sans prendre la moindre nourriture. A minuit, on leur distribua de la viande et du lait mêlé avec de l'eau.

Dans la soirée du 1er. Octobre, ils rencontrèrent une seconde troupe qui avoit été chercher de l'eau vers le nord. Quelques-uns des hommes qui la composoient, les conduisirent vers une vallée peu profonde, où ils trouvèrent dressées une cinquantaine de tentes. La terre y étoit couverte de mousse en quelques endroits, et on voyoit çà et là quelques arbustes rabougris. Le jour suivant toute la troupe fit route au nord. La tribu Arabe avoit cinquante ou soixante misérables brebis; Sidi-Hamet en acheta une, et reçut aussi du lait abondamment. Le 4, ils firent trente-cinq lieues vers le nord-est, et le soir à souper on leur donna les entrailles de la brebis. Ils étoient alors entourés de hautes dunes, dont plusieurs avoient jusqu'à deux cents pieds d'élévation; depuis la base jusqu'au sommet, on n'y distinguoit aucun signe de végétation. Les vents alisés souffloient avec violence, et enveloppoient les voyageurs de nuages de sable, qui, poussés avec force contre leurs corps meurtris, leur causoient de vives douleurs. Pour comble de misère, ils étoient tous atteints d'un flux

de sang qu'ils arrêtèrent cependant en mâchant l'écorce amère d'un arbrisseau trouvé dans la vallée où ils avoient passé la nuit.

Le 5, au milieu des ténèbres, ils crurent entendre le mugissement de la mer; et le lendemain Sidi-Hamet confirma cette opinion. Bientôt ils rencontrèrent deux chameaux chargés, dont le propriétaire étoit endormi sur le sable. Sidi-Hamet et son frère, profitant de son sommeil, les emmenèrent avec les leurs. Il se trouva de l'orge dans les sacs que portoient ces animaux. Cependant s'étant réveillé, le propriétaire poursuivit les voleurs; et les ayant joints, il se fit rendre son orge et ses chameaux. Sidi-Hamet l'assura qu'il ne s'étoit emparé de ces objets que pour empêcher ses esclaves de mourir de faim; et quoiqu'il protestât lui rendre tout ce qu'il avoit pris, cet honnête Arabe fit pourtant si bien, qu'il garda deux petits sacs remplis de poudre d'or.

F.

(*La suite au numéro prochain*).

LITTÉRATURE.

La Gaule poétique, ou l'Histoire de France considérée dans ses rapports avec la poésie, l'éloquence et les beaux arts, 8 vol. in-8°., par M. de Marchangy.

Chez Gassiot aîné et chez Mme. veuve Bergeret, cours de l'Intendance, à Bordeaux. — Prix 44 fr. 50 cent.

O mœurs naïves! jours prospères
Qu'ont vus les pères de nos pères!
Avez-vous donc fui pour toujours?

(deuxième extrait).

Les premiers temps de notre histoire ont été racontés par des écrivains si lourds et si prolixes, qu'on ne sauroit trop remercier l'auteur de la Gaule d'avoir débrouillé pour nous ces relations obscures. Mais il faut le féliciter surtout de l'art avec lequel il a su réduire en tableaux ou en canevas de poëmes, les événements les plus remarquables de nos annales.

Il n'est rien au monde de plus poétique que les souvenirs et les livres qui en sont faits. Cette pensée que nous inspire l'ouvrage de M. de Marchangy, semble y trouver à chaque page sa plus heureuse démonstration. S'il invente quelquefois le fond de l'action, c'est toujours, comme il le dit lui-même, pour y rattacher d'une manière pittoresque des détails purement historiques, et qui, jetés dans un simple récit, n'y produiroient souvent que peu

d'effet. Or, on ne sauroit imaginer combien cette méthode ingénieuse imprime à tout son livre un caractère de chaleur et de vie. C'est là, s'il faut en croire l'un de nos premiers critiques, M. Dussault, c'est là ce qui lui assure un rang très-distingué parmi les meilleures productions du dix-neuvième siècle.

Lorsque parurent les deux premiers volumes de cet ouvrage, on demeura frappé des trésors de poésie qu'avoit su découvrir l'auteur dans l'histoire des Gaulois, nos premiers aïeux, et dans le caractère de ces Barbares qui vinrent, à la suite d'Attila, étendre sur nos contrées l'incendie et la dévastation. Les successeurs de Clovis, Brunehaut, Frédegonde et Charles Martel, lui fournirent également le sujet des tableaux les plus dramatiques.

Il publia bientôt après une seconde partie, où le règne de Charlemagne, l'invasion des Normands et celle des Maures, se trouvoient accompagnés de notions très-curieuses et très-piquantes sur la vie des *vieux châteaux*, sur la chasse, sur les hermitages, et enfin d'un récit épique intitulé *les Amours de France et d'Arabie*, qu'on ne put lire sans un intérêt profond. Avec la plus attrayante vérité de mœurs et de costumes, on y remarqua des fictions d'un bonheur infini, celle entre autres de cette fée *Lyriade*, que l'abandon de son amant réduit à la condition de simple mortelle.

Mais cette fraîcheur d'imagination que M. de Marchangy porte sur tous les objets qu'il traite, cette vivacité de coloris qui fit la fortune des premières parties de son livre, on les retrouve encore dans les quatre derniers volumes que nous annonçons. Il nous est malheureusement impossible d'indiquer ici chacun des épisodes qui, sous la plume de l'auteur, acquièrent un si haut degré d'intérêt et de charmes. Nous ne dirons rien des amours

de Berthe et de Robert, de la conquête de l'Angleterre par les Normands, des croisades, et des nouveaux aperçus que nous présente, à leur occasion, M. de Marchangy : nous ne parlerons pas non plus du chapitre des *Armoiries*, chapitre entièrement neuf dans notre histoire poétique ; mais nous nous hâtons d'arriver à cette sublime institution de la chevalerie, qui eut une si grande influence sur nos destinées et sur le caractère national.

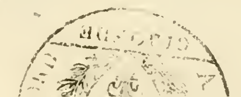
Qu'importe, en effet, le préjugé littéraire par lequel on a semblé long-temps vouloir flétrir et rabaisser notre histoire ? Qu'importent même les déclamations prétendues philosophiques qu'on a souvent dirigées contre certaines époques où la gloire fut sans reproche et la valeur sans férocité ? Ces mots seuls, *Dieu, l'honneur et les dames*, ces mots impriment aux traits de nos annales un charme profond, une grâce particulière, qui les rendent mille fois plus attrayants que tous ceux de l'histoire ancienne.

A l'appui de cette opinion, maint écrivain sans doute a déjà rappelé plusieurs anecdotes qui saisissent le cœur et remplissent les yeux de nobles larmes ; mais pourquoi a-t-on oublié ce cri charmant de Fleuranges, montant à l'assaut : *Ah ! si ma dame me voyoit ?* Comment n'a-t-on pas cité cette saillie d'un jeune mousquetaire, qui, à une autre époque de la monarchie, escaladant un rempart à l'aide de baïonnettes plantées dans le mur, et au milieu d'une grêle de balles, se tourna vers ses camarades pour leur dire : *Savez-vous, Messieurs, que sans les coups de fusil on n'y tiendroit pas ?* Qu'on cherche dans l'histoire d'Athènes ou de Rome un trait qui rappelle la grâce aimable et l'héroïque gaîté de ces paroles ; on ne l'y trouvera pas. Cela est bien Français sans doute ; mais cela n'est d'aucun autre pays ni d'aucun autre temps ; et de pareils traits nous viennent encore de la chevalerie.

Quoi qu'il en soit, après avoir développé dans tous ses détails le code de noblesse et de loyauté auquel nous fûmes redevables de ces mœurs si brillantes, l'auteur de la Gaule poétique amène la peinture des tournois, et nous ne pouvons résister plus long-temps au désir de citer un fragment de ce beau récit.

..... « L'arène est jonchée de débris; les panaches, les » écharpes, les colliers tombent sous le tranchant du fer. » Bientôt privés des ornements qui les distinguent entre » eux, les paladins ne sont plus couverts que d'une armure » uniforme et poudreuse; leurs dames, pour les recon- » noître dans la mêlée, pour les animer par de nouveaux » gages de leur tendresse, envoient les écuyers leur porter » d'autres faveurs. Ces aimables maîtresses, uniquement » occupées de leurs preux, n'ayant que pour eux seuls » des regards et des soins, tour à tour agitées de crainte et » d'espoir, pâles et vermeilles tour à tour, se dépouillent, » par un instinct du cœur, par un mouvement irréfléchi » et spontané, de leurs tissus, de leurs réseaux, de leurs » chapelets et de leurs couronnes de violettes, afin que ces » objets deviennent entre les mains de ceux qu'elles ado- » rent, des talismans vainqueurs. La vue du combat cap- » tive si bien tous leurs sens, qu'elles ne remarquent pas » le désordre que ces libéralités voluptueuses, que ces » dons caressants laissent régner dans leurs parures; leurs » cheveux, que ne retient plus le diadème, descendent à » grands flots sur leurs cols d'albâtre, comme pour y rem- » placer le voile abandonné.

» Qui pourroit exprimer ce qu'éprouve le chevalier, » quand, se tournant vers les balustres de la lice, il voit » mille et mille femmes presque nues, mais toujours pu- » diques et innocentes; quand il découvre ces trésors in- » comparables qu'il n'avoit encore admirés que dans l'ex- » tase du sommeil d'amour ? »



Nous renvoyons le lecteur à l'épisode touchant qui suit cette description du tournois. Resserrés dans l'espace étroit qui nous est accordé, c'est à regret que nous passons encore les amours d'Héloïse et d'Abeilard, les exploits de Richard Cœur de lion ; mais nous signalons particulièrement à l'attention des gens de goût, le récit de la bataille de Bovines.

En commençant la troisième époque de notre histoire, M. de Marchangy nous entretient enfin des troubadours; et grâce à lui, leurs amours, leurs aventures, leurs mœurs si romanesques, n'attendent plus un historien. C'est en vain qu'avant lui l'abbé Millot semble avoir prétendu à ce titre: l'abbé Millot, savant fort estimable d'ailleurs, n'avoit dans l'imagination rien de ce qu'il falloit pour remplir un pareil cadre; et, comme le disoit fort bien le malin Rivarol, *il n'a jamais fait que la commission dans l'histoire*. M. de Marchangy, au contraire, retrouve, en nous parlant des troubadours, et la verve amoureuse, et la grâce naïve des premiers âges de notre poésie. Il nous paroît impossible de donner dans un plus court espace une idée plus fidèle et plus complète à la fois du génie de ces aimables conteurs, si fameux dans l'art *de bien trouver et de bien dire*. L'influence qu'ils ont exercée sur leur siècle, le charme de leurs vers, leur manière d'aimer, leurs débats, leurs assemblées, tout est caractérisé par l'auteur de la Gaule poétique avec le plus rare bonheur d'expression et la plus judicieuse économie de détails : jamais on n'a mieux dit ce qu'il falloit, au moment et à la place où il le falloit.

Le vieux langage des troubadours et des trouvères étant inintelligible pour la plupart des lecteurs, M. de Marchangy a pris le parti de rajeunir plusieurs morceaux de leurs poésies; et cette traduction, dont la fidélité n'est pas

le seul mérite, prouve assurément qu'il ne tiendroit qu'à lui de cadencer des vers au moins aussi agréables que sa prose. Nous regrettons de ne pouvoir citer en exemple que ce seul couplet d'une romance de Thibaud, comte de Champagne :

Au foyer que le ciel allume,
Le phénix se plaît à mourir;
Comme lui mon cœur se consume
Près de l'objet de son désir.
L'immortel oiseau de l'Aurore
Ne meurt que pour se ranimer;
Ainsi du feu qui me dévore
Je veux renaître pour aimer.

Mais parmi les détails aimables qui remplissent cet épisode de *la cour de Romanin*, où se trouve rassemblé avec tant d'art tout ce que présente d'intéressant l'histoire des troubadours, nous allons transcrire le morceau suivant, parce qu'il nous semble, à lui seul, composer une charmante élégie, et qu'il peut faire sentir au moins une partie du talent de l'auteur.

..... « Cependant le lendemain, au point du jour, on » entendit sous les fenêtres du château et des tourelles, » où dormoient encore les dames, des chants joyeux appelés *albas*, d'où vint le nom d'*aubades*. On appeloit » ainsi ces concerts, parce qu'ils exprimoient l'impatience où étoient les troubadours de revoir la lumière, » pour contempler de nouveau leurs maîtresses, et leur » donner le salut du matin. Cette mélodie amoureuse et » printanière excita souvent des sensations voluptueuses » dans le cœur de la jouvencelle : souvent, dans son sommeil, le récit de la veillée, les contes de magiciens, de » géants et d'ogres, se reproduisoient en rêves effrayants » et bizarres; plus d'une fois, se croyant poursuivie par le

» châtelain félon, à travers des précipices et des landes, » elle poussoit un cri qui la réveilloit. Oh! comme alors » tout rassuroit et charmoit ses sens! Les vitraux réflé- » chissoient le feu du soleil naissant, et teignoient les » lambris et les parquets des riantes couleurs d'un beau » jour; sous un ciel serein, les oiseaux gazouilloient entre » les amandiers en fleur et les acacias des côteaux; la » cascade épanchoit d'éternelles rosées sur des arbustes » brillants. L'ame de la demoiselle, tendrement émue à » ces scènes de la nature, goûtoit, après une terreur ima- » ginaire, une véritable volupté, et s'entrouvroit déli- » cieusement à l'amour.

» C'est alors que pour achever l'enchantement, une » voix douce, la voix d'un amant, une lyre harmonieuse, » la lyre d'un troubadour, exprimoient sous la croisée des » sentiments flatteurs et sincères. La pucelle attendrie, » heureuse d'être aimée, se lève, et la langueur d'amour, » plus que la vapeur d'une agréable paresse, ferme en- » core à demi ses beaux yeux; elle entrouvre la fenêtre, » et jette furtivement au troubadour la rose qu'elle a » portée la veille. L'amant s'en saisit avec transport. » Non, toutes les roses que produit l'aurore ne valent » point avec leur éclat, et leurs suaves odeurs, et leur ver- » dure humide, cette fleur fanée, tombée du corsage de » la beauté. Heureuse fleur! toi qui, jetée sur des vê- » tements chéris et près de la couche solitaire d'une » amante, mêlas tes derniers parfums à son haleine em- » baumée, à ses soupirs voluptueux, la tendresse éter- » nise tes destins! Après avoir embelli le bocage, et paré » le front de la beauté, tu reposeras à jamais sur le cœur » du troubadour ».

Le trente-quatrième récit de la Gaule poétique est consacré tout entier à Saint-Louis, à ce prince, qui, selon les

expressions de M. de Marchangy, ferme et clément tour à tour, sut vaincre et pardonner; qui combattit comme David et jugea comme Salomon. Aucun héros peut-être ne présente le sujet d'une épopée plus intéressante; et l'auteur de la Gaule poétique, aidé de tous les mémoires contemporains, fait sentir cette vérité bien mieux encore qu'il ne la démontre.

Le règne des cinq premiers Valois est suivi du mémorable épisode de Jeanne d'Arc, lequel assurément le dispute d'intérêt et de merveilleux avec tout ce que les histoires anciennes peuvent offrir de plus étonnant. En vain sembloit-on oublier à quel point cette époque de nos annales étoit faite pour tenter la poésie; en vain le talent tout à la fois le plus brillant et le plus cynique, s'est-il efforcé de la travestir en ridicule; également soutenu par le vol de son imagination et par l'intérêt prodigieux de l'événement, M. de Marchangy lui a rendu toute sa noblesse et toute sa grâce poétique. Nulle part peut-être, dans tout le cours de son grand ouvrage, il n'a montré une verve plus entraînante, ni plus de richesse d'invention dans les détails.

Le règne du farouche Louis XI, celui de Charles VIII et de Louis XII, lui fournissent encore, avec des nuances nouvelles, le sujet des tableaux les plus attachants et les plus variés. L'époque de la renaissance, le beau siècle de François Ier. et de Léon X, viennent à leur tour exercer un pinceau dont la flexibilité se fait admirer sans cesse. Qui n'aimeroit, par exemple, cette peinture terrible de la fameuse bataille de Marignan?

« Après que François Ier. eut dans l'ombre rallié ses
» troupes, il attendit le retour de l'aurore, couché sur
» l'affût d'un canon. Le soleil ralluma la bataille sur
» toutes les lignes des deux armées : la résistance fut

» long-temps égale de part et d'autre; mais enfin, le Roi
» voulant décider le sort de cette grande journée, se mit
» à la tête de ses gendarmes et de ses chevaliers; puis,
» ordonnant à l'artillerie de redoubler ses détonations
» foudroyantes, il s'élança par les chemins affreux que le
» bronze et la mitraille avoient faits dans la profondeur
» des bataillons ennemis. Lui-même, plus terrible que
» l'artillerie, agrandit avec son épée ces brèches péril-
» leuses, ces vides sanglants, ces débris qui palpitent. Il
» est frappé de cinq coups de lance, ses armes sont enfon-
» cées, son coursier est couvert de blessures; mais rien
» n'arrête le beau monarque; il crie à ses preux: *Hon-*
» *neur et France!* A ses côtés est Bayard, cet admirable
» Bayard, surnommé Sans-Peur par les victorieux, et
» Sans-Reproche par les vaincus. — Les Suisses cèdent
» enfin la victoire......, etc. ».

Parvenu au règne d'Henri IV, M. de Marchangy développe une opinion très-juste sur la manière de nous présenter ce prince, dont l'amabilité originale et piquante ne sauroit s'accommoder d'une marche purement épique, et ne va point à la mesure des vers alexandrins. Si les conseils qu'il donne à cet égard sont jamais suivis, la France pourra s'énorgueillir d'un poëme moins intéressant encore par la variété des nuances, que par tout ce que l'auteur aura pu dire de nouveau sur le *Diable à quatre*.

Il est, en effet, bien remarquable, comme l'observe M. de Marchangy, que dans cette galerie épique, où la poésie l'a jusqu'à présent confondu avec les héros et les princes de tous les âges et de tous les pays, nous retrouvons le grand roi, sans retrouver précisément Henri IV.
« Je contemple ses belles qualités, dit-il; mais je regrette
» ses vertus populaires, ses aventures facétieuses, et peut-
» être même ses foiblesses, qui, le rapprochant de l'hu-

» manité, mêlent à l'admiration qu'il inspire, l'intérêt
» né d'une secrète analogie avec notre propre condition ».

C'est ainsi que partout l'auteur de ce bel ouvrage sait joindre aux traits d'imagination les avis d'un goût sûr et les remarques d'une critique éclairée. Il n'a pas, sans doute, la prétention d'enseigner à inventer; mais en inspirant de jeunes talents, nous pensons qu'il peut encore les diriger mieux qu'une foule de poétiques.

Satisfait d'avoir signalé tous les points de notre histoire d'où peuvent jaillir de nouveaux rayons de poésie, M. de Marchangy arrive au siècle de Louis le Grand, comme un rapide athlète arrive au bout de la carrière, sans épuisement et même sans fatigue. Il n'affecte pas la prétention de décrire cette époque mémorable; mais en se rappelant cette foule d'ouvrages qu'on a déjà publiés sur le règne de Louis XIV, il indique pourtant une manière aussi brillante qu'ingénieuse de reproduire les événements de ce siècle. Cette idée, que M. de Marchangy doit au *Voyage du jeune Anacharsis*, nous semble pouvoir faire naître un ouvrage plein d'un intérêt piquant et animé, où l'étude trouveroit autant d'aliments que l'imagination.

Telle est la Gaule poétique; tel est le dessin et le plan de cette vaste composition, dont nous terminerons l'analyse par un seul mot, qui, selon nous, en exprime tout le mérite. Aucun livre ne renferme plus de choses, aucun ne prouve mieux ce qui étoit à prouver.

Faut-il maintenant parler de l'étrange reproche qu'on a fait à l'auteur? Il nuit, dit-on, à la poésie, en voulant la servir; le soin qu'il prend d'ébaucher les sujets qu'il indique, leur ôte le charme de la nouveauté; et dans la crainte de passer pour imitateur, nul poète ne voudra les traiter après lui. Voilà des plaintes qui nous semblent

manquer à la fois de justice et de justesse. En effet, malgré son noble essor, M. de Marchangy ne peut absolument décourager que ceux qui manquent d'ailes. Loin de prétendre empêcher la rêveuse imagination de se promener dans les sujets qu'il retrace, il n'a voulu que l'exciter, au contraire, en ouvrant devant elle des lointains radieux que personne ne sembloit apercevoir; mais ce but de ses efforts, il ne pouvoit l'atteindre qu'en composant lui-même des tableaux; et ces tableaux ne sauroient assurément détruire la faculté d'en inventer d'autres. *Sua cuique cogitatio, colorque privus.* Chacun doit avoir ses inspirations et sa couleur particulière.

E.

MONUMENTS

DE LA VILLE DE BORDEAUX.

C'EST avec des monuments que les villes écrivent leurs annales, et avec des temples qu'elles perpétuent leurs époques religieuses. Les édifices privés servent aussi à reconnoître les usages, les habitudes, et quelquefois même les mœurs du temps où ils furent élevés.

En classant tous les objets remarquables dans leur ordre chronologique, on peut donc obtenir une histoire suivie des lieux où ils existent. Bien moins aride que ces descriptions par rues ou par quartiers, cette méthode, rattachant les faits particuliers à l'histoire générale, leur donne une place plus ou moins brillante, mais toujours celle qui leur convient; et on évite ainsi de donner aux faits et aux choses qu'on décrit, une importance que le public ne ratifie pas toujours.

C'est donc une chronique *monumentale* que nous allons offrir aux habitants de Bordeaux. Dans cette revue générale, chaque bâtiment, chaque ruine, chaque pierre remarquable sera rapportée à l'époque qui lui convient, et la ville, décrite par *génération*, sera représentée dans toutes ses époques avec le caractère qu'elle avoit alors. Il n'a manqué que cette méthode aux *Essais sur Paris*, pour les rendre inimitables.

En même temps que les Vivisques desséchoient leurs marais, la république expiroit à Rome; et le gouvernement d'un seul s'établissant sur le monde connu, le préparoit à la naissance du christianisme. Or, le concours de toutes ces circonstances devoit produire et produisit en effet, à Bordeaux, ce qu'on n'a remarqué dans aucune autre ville; c'est-à-dire, que par l'effet même du passage d'un gouvernement à un autre, et du mélange de deux religions, des édifices chrétiens s'élevèrent en même temps et à côté des plus beaux monuments du polythéisme. On pourra donc, au moyen des inscriptions, des tombeaux entiers, des sculptures et des bas reliefs encore existants, indiquer aux amis de l'architecture, par quelles nuances elle sut passer d'un culte à l'autre.

Le temps, sous le rapport des arts, se divise en trois époques bien distinctes: 1°. *l'âge antique,* que Winkelman fait finir avec Constantin, et Dufresnoy, ainsi que quelques autres, un siècle plus tard;

2°. *Le moyen âge,* dont le siècle le plus remarquable est celui de Charlemagne, les ouvriers que ce prince appela de Constantinople ayant apporté en France quelques restes de la pureté Grecque. C'est durant cette seconde période, que fut construit en France ce que nous avons de plus beau en architecture Sarrazine;

3°. *Le troisième âge,* qui, pour la France, commence

avec François Ier., à qui on doit la renaissance de l'architecture comme celle des lettres.

Ce sera donc à cette division chronologique que nous rapporterons les monuments et les objets d'arts qui restent à Bordeaux; ils sont encore assez nombreux pour marquer chaque siècle. Notre revue s'arrêtera à 1790; cette ville, depuis cette fatale année, n'a guère que des démolitions à citer.

Les plus grands ennemis des monuments ne sont ni les guerres, ni mêmes les irruptions des Barbares; la plupart des ouvrages de ce genre n'ont péri en Europe qu'à la suite des divisions intestines, soit civiles, soit religieuses, et de la main même de ceux dont ils avoient fait l'orgueil ou marqué la puissance. La chance la plus fatale aux arts, est lorsque ces deux dissentions réunissent leurs fureurs.

Et en effet, si nous comparons deux époques malheureusement célèbres sous ce rapport, nous trouverons peut-être que la fin du dix-huitième siècle fut encore plus aveugle et plus barbare que le cinquième.

Les premiers empereurs chrétiens s'opposèrent très-long-temps à la destruction des monuments élevés par la religion de leurs pères. En abolissant le culte des idoles, Constantin défendit de démolir les temples situés hors des villes; ceux qu'elles renfermoient, passoient à l'usage du culte nouveau.

Honorius et Arcadius furent un peu plus loin. Le premier en Afrique et en Italie, et le second en Orient, étendirent la proscription fatale jusqu'aux temples élevés dans la campagne, pourvu qu'on agît sans tumulte et sans attroupements; mais ils défendirent d'abattre les statues qui décoroient les lieux publics; enfin, par une disposition plus générale et applicable à toute l'étendue de leurs

états, ils voulurent bien qu'on enlevât les statues des dieux, mais cependant que l'on conservât tous les temples pour les convertir en établissements utiles.

Ainsi, les serviteurs du Christ ne firent pas, comme on a voulu le dire, une guerre à des pierres muettes et purifiées par le vrai culte; on voit, au contraire, qu'ils gémissoient sur ces pertes, dont ils sentoient l'importance. La destruction générale des monuments payens, conseillée par un eunuque (1), fut l'ouvrage d'un prince imbécille (2) et tellement assoupi sur le trône, qu'on lui fit signer, sans qu'il s'en doutât, le mariage de sa propre sœur avec un palefrenier.

Ainsi tombèrent, sous le règne de Théodose II, et dans l'espace de vingt-six ans, tant de chefs-d'œuvre qui honoroient les arts, tant de superbes édifices qui décoroient alors le monde; mais cette barbarie est le crime ignoble de quelques frénétiques avilis. Arrivés en Italie, les Goths rougirent de ces dévastations pour le peuple qu'ils venoient de conquérir. On relit toujours avec admiration, dans Cassiodore, les ordres de Théodoric pour rassembler les débris des monuments renversés, et en employer les marbres à des constructions utiles.

Quant à nous, il n'est pas besoin de devancer les reproches que la postérité nous réserve pour tant de destructions commises sur les temples, les palais, les châteaux et les monuments de la gloire nationale; mais ce que nous avons voulu faire remarquer, c'est que dans tous les temps, les changements, soit politiques, soit religieux, furent défavorables aux beaux arts. Chaque parti détruit les trophées du parti qui succombe; et cette rage est tellement

(1) Chrisapius, favori de Théodose II.

(2) Théodose II.

propre aux factions, que sous les derniers empereurs Romains, les villes fatiguées de renverser et de relever les mêmes statues, avoient fini par en creuser le buste au-dessus des épaules : munies d'avance de la tête sculptée et mobile de chaque concurrent, elles n'avoient du moins à déplacer que les traits du vaincu.

Plus tard, lorsque Luther prêchoit la confiscation des biens du clergé, Melancthon écrivoit contre les lettres, les sciences et les monuments; et tandis que l'archidiacre de Wustemberg se faisoit boulanger, Munser, à la tête des paysans, « brûloit plus de deux cents, tant châteaux » que monastères, au seul pays de Franconie (1) ».

Enfin, en 1793, on a renversé les autels en haine de l'église, les tombeaux des grands hommes en haine des distinctions sociales, les monuments de la gloire nationale en haine de la monarchie. O Français! si vous aimez les beaux arts, gardez avec soin votre religion, vos princes et votre gouvernement!

N.

(La suite à l'un des numéros prochains).

---

(1) *Histoire de toutes choses mémorables*, etc., par Jacques Estourneau, Saintongeois.

ÉLÉGIES

*Par M.***, à Paris, chez Delaunay, libraire.* — 1816.

Necesse est semper sit posterior, qui sequitur.
QUINT., l. x, c. 2.

En marchant sur les traces d'un autre, on ne parvient jamais à le devancer.

On se plaint des imitateurs; Horace les a même apostrophés d'une façon assez peu décente, et la dénomination de troupeau servile, *servum pecus*, dont il les qualifie, a fait fortune: mais ce mot, répété par tous les critiques, n'a retenu aucun des auteurs qu'il frappoit. Maintenant, comme du temps d'Horace, qu'un homme de talent ouvre une nouvelle carrière et s'y distingue, à l'instant voilà tout le troupeau qui se met en marche; chacun croit faire beaucoup en suivant un sentier déjà battu, et en se traînant sur les pas d'un autre. Si jamais cette manie a eu des conséquences funestes pour les lecteurs, c'est surtout depuis que Bertin et Parny, en chantant leurs amours, ont été en France les créateurs d'un genre qui manquoit à notre littérature. Soudain nos jeunes versificateurs ont dirigé tous leurs efforts vers ce but, qui offroit plus d'un appât à leur vanité, sans faire craindre de pénibles obstacles à leur paresse. D'abord, pour rimer des élégies, on n'a besoin ni d'Aristote ni de Batteux; le cœur suffit. Ainsi point d'études préliminaires; il faut savoir tourner un vers, et l'on est poète élégiaque. En second lieu, ce genre vous donne une couleur d'homme à bonnes fortunes qui n'est point à dédaigner par ceux qui veulent le devenir. On

chante Aglaé, Sophie, Adèle : on se plaint de leurs rigueurs dans la première élégie; mais dans la seconde, on se hâte de les faire succomber, parce qu'il faut avant tout conserver la vraisemblance, et qu'on est trop aimable pour que leur vertu puisse aller plus loin. Voilà donc deux passions satisfaites d'un trait de plume; on se trouve à la fois Tibulle et Saint-Preux. Quelle gloire pour nos jeunes gens! Aussi les avons-nous vus se précipiter en foule dans cette carrière, nous incommoder de leurs vers, et nous fatiguer de leurs amours. Nous nous flattions que cette épidémie élégiaque s'étoit un peu amortie; mais voilà qu'il vient de nous tomber encore entre les mains un recueil de ce genre. Nous allons examiner si les observations générales que nous avons faites pourront s'y appliquer, ou si nous serons assez heureux pour y rencontrer quelques-uns de ces détails qui donnent aux imitateurs un cachet original, et qui font d'un champ commun une propriété particulière.

Nous ouvrons ce recueil d'élégies, divisé en trois livres; nous le lisons avec soin, et à chaque instant nous sommes arrêtés par des tours connus, des phrases faites et des mouvements d'emprunt. Les vers que nous avons sous les yeux, on les trouve partout, on les a lus cent fois, et nous n'oserions même jurer ne pas les avoir déjà faits nous-mêmes. On voit que l'auteur n'a que trop souvent pris ses souvenirs pour des inspirations, et la facilité de rimer pour le talent de composer. Une foule d'expressions impropres et prosaïques annoncent d'ailleurs que, satisfait du premier jet, il ne s'est point assez attaché à travailler ses vers, à polir son style et à choisir scrupuleusement ses mots. Cet ouvrage nous paroît être son coup d'essai, et c'est pour nous un motif de plus d'être sévères. La critique est surtout utile lorsqu'elle s'attache à ramener dans la bonne route celui qui s'en écarte dès son début dans la carrière : c'est

alors qu'elle éclaire sans offenser, et qu'elle corrige sans décourager.

Nous allons donc nous livrer à quelques observations de détails sur cet ouvrage, persuadés que l'auteur nous en saura d'autant plus de gré, que nous aurons eu soin de les mieux motiver. Dès la première page, par exemple, nous rencontrons avec peine le vers suivant :

> Age heureux, *âge débonnaire.*
>
> Elég. 1re.

Qui ne sent combien l'épithète de *débonnaire*, donnée à la jeunesse, est impropre et choquante?

> Les vœux, les conquêtes d'un jour,
> *Ces soupirs qui courent le monde,*
> *Ces cœurs qu'on se passe à la ronde,*
> Tout cela n'est point de l'amour.
>
> Elég. 1re.

Ces vers ont, entre autres défauts, celui de rappeler des vers charmants de Parny, que nous allons citer. Or, qui ne sait qu'en poésie comme en amour, il ne faut rappeler les absents que lorsqu'on a le moyen de les faire oublier?

> Des yeux timides et baissés,
> Une voix naïve et qui touche,
> Des bras autour du cou passés,
> Un baiser donné sur la bouche,
> Tout cela n'est point de l'amour, etc.
>
> Parny.

Je ferai grâce à M. *** *des soupirs qui courent le monde, et des cœurs qu'on se passe à la ronde.* Je remarquerai seulement dans ce vers,

> Tout cela n'est point de l'amour,

une ressemblance peut-être un peu trop frappante avec le dernier de ceux que je viens de citer.

> Amour, Amour, guide vers moi
> Une amante tendre et sincère,

Et telle enfin qu'en ma chimère
J'ai rêvé sa paisible loi,
Ses appas et son caractère.

ELÉG. 1re.

Nous avons beau retourner ces vers de toutes les manières, sans pouvoir y trouver un sens raisonnable, et nous apercevons après beaucoup d'efforts pour les comprendre, qu'ils ne veulent rien dire pour quelqu'un qui n'entend que le Français.

Tel qu'un fleuve élancé de sa source *étrangère*
En flots toujours nouveaux roule vers l'onde amère;
Ainsi marche le temps. Le temps fait succéder
Peines, plaisirs, ennuis, réalité, chimère.
Mais près de la raison sévère
Pourquoi vouloir le précéder?
Tendre cœur, pourquoi lui céder
Des amours l'heure passagère?

ELÉG. 4.

Nous passons rapidement sur les premiers vers et sur l'épithète *étrangère*, qui, dans ce cas, ne convient nullement au mot *source*. Mais c'est en vain que nous cherchons à comprendre le sens des quatre derniers vers. *Pourquoi vouloir précéder le temps près de la raison sévère? Pourquoi céder au temps l'heure passagère des amours?* Nous ne doutons pas que l'auteur lui-même ne sût très-bon gré à celui qui voudroit lui expliquer tout cela. Nous ne l'essayerons pourtant pas; mais nous engagerons M. *** à concevoir nettement ses idées avant de chercher à les exprimer, et à ne point oublier que si la justesse est la première qualité de l'esprit, la clarté est le premier mérite du style.

M. ***, qui confond quelquefois le souvenir de ses amours avec les réminiscences de ses lectures, croit se rappeler, dans sa cinquième élégie, le moment où sa maîtresse vint enfin le trouver dans sa chambre.

Aucun choc imprévu ne troubla ta prudence,
Un dieu sembloit guider tes pas ;
Et le parquet glissant, sous tes pieds délicats,
Immobile et muet, respecte ce silence.

Elég. 5.

Nous serions bien étonnés, si M. *** n'avoit jamais lu dans Bertin les vers qui suivent :

Je crois, sous tes pieds délicats,
Entendre à mon côté le parquet qui résonne.

A la vérité, le premier vers,

Aucun choc imprévu ne troubla ta prudence,

ne se trouve pas dans cet élégant poète, et même nous nous sommes bien gardés de l'y chercher.

Quant au second,

Un dieu sembloit guider tes pas,

il faut qu'il se rencontre partout, puisqu'on le trouve même dans la romance du *Pied de Mouton :*

Gusman ne connoît plus d'obstacles ;
C'est un dieu qui guide ses pas.

On voit qu'il n'est jamais inutile de connoître ses auteurs.

Parny avoit dit, en parlant de nos maîtres dans la poésie érotique :

Et leur muse, en cherchant l'amour,
A du moins rencontré la gloire.

M. *** dit à son tour, à propos de Parny :

Et c'est en chantant ses plaisirs,
Qu'il a travaillé pour sa gloire.

Elég. 9.

Si M. *** veut qu'un jour un nouveau poète retourne encore ces deux vers en sa faveur, il faut qu'il pense désormais d'après lui, qu'il sente avec son ame, et qu'il





dégage son style de ces tours vulgaires et de ses formes usées qu'on y rencontre trop souvent.

Nous avons fait la part de la critique; nous désirerions que celle de l'éloge fût au moins égale : mais dans un coup d'essai, c'est beaucoup de trouver des espérances, et l'ouvrage que nous annonçons en offre quelques-unes. On y remarque de la facilité et un petit nombre de vers assez bien tournés, parmi lesquels nous citerons ceux-ci :

Dans mes vallons riants, sur mes vertes collines,
L'art n'a point rassemblé ces arbres précieux,
....
Le catalpas de l'Inde et le cèdre orgueilleux
N'y couvrent point nos fronts de leur ombre étrangère :
Le riche en embellit ses jardins fastueux;
Moi je ne puis offrir à ma jeune bergère
Qu'un toit rustique et simple, et des lits de fougère, etc.

Eléc. 13.

Dans la dixième élégie, le printemps nous paroît annoncé d'une manière très-poétique, par ces deux vers :

Une couronne de verdure
Rajeunira le front des bois.

Mais, nous le répétons, ce qui manque surtout à ces poésies, c'est le travail, la correction et une physionomie qui leur soit propre. On voit avec peine que l'auteur n'a étudié Properce et Tibulle que dans Bertin et Parny. Aussi n'a-t-il fait qu'une copie défigurée ; ses couleurs sont vagues et ses traits incertains. S'il veut mieux faire un jour, il doit remonter aux véritables sources, étudier les anciens et se former à leur école. Qu'il évite désormais de se présenter au combat, revêtu d'une armure empruntée. Dépouiller ses adversaires, n'est point les combattre; et dans l'arène poétique, on n'obtient la victoire qu'en se servant de sa propre lance. Nous l'engageons sur-

tout à travailler long-temps ses vers avant de les livrer au public. Le judicieux Horace vouloit qu'un auteur gardât neuf ans son ouvrage en porte-feuille, *nonumque prematur in annum.* Le terme est un peu long pour un jeune poëte pressé de jouir; mais le seul moyen d'obtenir une gloire durable, est de ne point ambitionner des succès trop rapides. En effet, il n'en est pas des fruits de l'imagination comme des fruits de nos jardins; si l'on ne veut pas qu'ils tombent, il faut les laisser mûrir.

A. L.

VARIÉTÉS.

Qu'elle est rigoureuse la destinée de l'homme! Entouré de riants prestiges, à peine a-t-il franchi les premiers pas de la vie, que déjà trompé dans ses plus douces espérances, il ne rencontre ici bas que d'amères réalités; mais si ses jeunes années ne sont point à l'abri des revers, combien sa vieillesse est encore plus misérable!

Malheur à qui les Dieux accordent de longs jours!
Consumé de douleur vers la fin de leur cours,
Il voit dans le tombeau ses amis disparoître,
Et les êtres qu'il aime, arrachés à son être;
Il voit autour de lui tout périr, tout changer;
A la race nouvelle il demeure étranger,
Et lorsqu'à ses regards la lumière est ravie,
Il n'a plus, en mourant, à perdre que la vie.

Saint-Lambert, poëme des *Saisons.*

La nature cependant, par une pitié peut-être plus cruelle encore que sa rigueur, semble alors venir à son secours, et le dépouillant de cette sensibilité exquise qui

ſit à la fois le bonheur et le tourment de sa vie, elle lui ôte le souvenir de ses plus chères affections.

Il est pourtant des vieillards qu'un heureux privilége dispense de cette loi trop commune. Telle fut de nos jours Mme. d'H., si connue dans le monde par ses liaisons intimes avec le poète Saint-Lambert, et plus encore peut-être par la passion malheureuse qu'elle alluma, à son insu, dans le cœur brûlant d'un célèbre philosophe. Douée d'une imagination extrêmement vive et d'une ame passionnée, elle conserva jusqu'au dernier moment cette fleur de sensibilité, ce besoin d'aimer du jeune âge. On se rappelle la terre charmante qu'elle possédoit dans la vallée de Montmorency : tous les ans, quand venoit la belle saison, elle s'y rendoit. Ces lieux, pleins de souvenirs, avoient encore pour elle un charme inexprimable; elle aimoit à s'y rappeler les époques heureuses de sa vie. Cependant une tristesse profonde succédoit toujours à ces pensers délicieux : Saint-Lambert n'étoit plus; Rousseau lui-même avoit précédé son ami dans la tombe; et seule, au sein de ces belles retraites, elle éprouvoit un vide insupportable, un mal que le temps ne pouvoit guérir.

Un jour, qu'abandonnée à ses rêveries elle se promenoit tristement dans le parc du château, on vint lui annoncer une visite; c'étoit M. de S. Jeune encore, et retiré depuis peu au sein de la même vallée, il possédoit, avec une grande fortune, ce qui est plus rare sans doute, une belle ame et un esprit cultivé. La réputation de Mme. d'H. l'avoit attiré chez elle; elle comptoit alors près de quatre-vingts ans; et malgré cette grande disproportion d'âge, ils ne tardèrent point à se convenir. Une étroite union s'établit entre eux, et bientôt M. de S. devint indispensable au bonheur de sa nouvelle amie. Il se prêtoit à tous ses goûts avec une rare complaisance, répondoit à

son amour par le plus tendre intérêt, et trouvoit un secret plaisir à rendre heureux les derniers instants de cette femme étonnante. Chaque jour Mme. d'H. lui envoyoit un bouquet de fleurs qu'elle-même avoit cueillies le matin; et elle conservoit avec un soin tout particulier, une tresse de cheveux que son jeune ami lui avoit donnée; jamais elle ne s'en séparoit. Un jour cependant cette tresse vint à s'égarer. Dirai-je l'émotion qui s'empara d'elle, lorsque tout à coup elle se vit privée de ce précieux gage? Troublée, elle se lève, elle se tourmente comme auroit pu le faire une jeune fille de quinze ans. Le salon où elle se trouvoit, réunissoit en ce moment une société nombreuse: nulle considération ne l'arrête; et voilà les meubles bouleversés, le salon tout en désordre; il fallut que chacun prît part à sa vive inquiétude. Ce ne fut qu'en retrouvant ces cheveux, qu'on parvint à la tranquilliser.

La mort, qui sembloit respecter elle-même une union si rare, vint enfin réclamer ses droits. Mme. d'H. touchoit alors à sa quatre-vingt-dixième année. Cette visite ne la troubla point. Voyant approcher sa dernière heure, elle réunit autour d'elle toute sa famille. Un saint ecclésiastique venoit de lui administrer les derniers secours de la religion; elle presse dans ses bras, l'un après l'autre, ses parents qui fondoient en larmes; et leur ayant donné sa bénédiction, elle leur dit adieu, en les priant de s'éloigner un moment. Restée seule avec son ami, elle saisit sa main: « Je vais vous quitter, lui dit-elle; mais j'ai voulu » vous dire encore une fois combien vous m'êtes cher.... » Adieu, mon ami!..... ». En prononçant ces mots, elle expira.....

D.

ANECDOTE

Sur la véritable cause de l'attaque des insulaires d'Owhyhee, dont le capitaine Cook fut victime.

Dans un séjour récent à Gênes (Juillet 1817), nous avons visité avec beaucoup d'intérêt une corvette Américaine dont le propriétaire, M. Crowninshild, voyage uniquement pour son plaisir, et a déjà touché à plusieurs ports de la Méditerranée. Ce bâtiment, chef-d'œuvre de construction à l'extérieur, est disposé et meublé à l'intérieur avec une élégance et une recherche qui ont fait l'admiration d'un nombre immense de curieux pendant son séjour dans le port : nous y avons reçu l'accueil le plus obligeant, et appris entre autres l'anecdote suivante.

Un nègre très-intelligent, exerce dans ce bâtiment la double fonction de cuisinier et de calculateur de toutes les observations nautiques par lesquelles on détermine en mer la longitude et la latitude. Il a passé deux années de sa vie dans celle des îles Sandwich où le capitaine Cook fut tué. La tradition de l'événement est conservée dans cette île (Owhyhee), et voici comment on le lui a uniformément raconté.

Le capitaine Cook ayant besoin de bois, aussi bien que d'eau, avoit remarqué non loin du rivage une vieille baraque qui lui parut tomber en ruine, et dont il présuma que le bois seroit plus sec que celui des arbres fraîchement coupés; en conséquence, et sans consulter les naturels, il y fit mettre la hache. Il ignoroit sans doute, et ni lui ni aucun des gens de son équipage n'ont pu l'apprendre (vu l'événement qui s'ensuivit), que ce bâtiment

étoit un lieu consacré au culte *Taboo* (comme on le dit dans la langue du pays). Les insulaires n'hésitèrent pas un instant à prévenir, par une attaque désespérée, l'acte qu'ils regardoient comme un sacrilége, et ils forcèrent les travailleurs à prendre la fuite, non sans en avoir massacré quelques-uns. Ceux qui échappèrent n'ont probablement pas connu la vraie cause de l'insurrection dont une partie de l'équipage fut victime.

Le cuisinier nègre s'animoit en se rappelant son séjour à Owhyhee, et il a conservé un vif désir de retourner dans cette île. Il nous la représentoit comme un séjour enchanté, et il donne aux habitants un caractère moral, doux et hospitalier, bien différent de celui que faisoit présumer leur attaque imprévue, et, à ce qu'on croyoit, non provoquée. Il a eu le temps d'apprendre à parler assez couramment la langue du pays, dont nous lui fîmes articuler quelques phrases, pour juger des sons, qui nous semblèrent au moins aussi doux que ceux de la plupart des langues d'Europe.

Nous le mîmes sur le chapitre de la cuisine de ces insulaires, et en particulier de leur manière de cuire un cochon sur des pierres chauffées. Il nous la décrivit avec beaucoup de clarté et de détail, en accompagnant l'explication d'un nombre de gestes qui la rendoient très-intelligible.

Il nous parla avec éloges du roi de cette contrée, qui développe beaucoup de talent et de caractère. Il a déjà une marine, et il a envoyé des vaisseaux en Chine. Il a des gardes, munis d'armes à feu et de javelots qu'ils lancent avec beaucoup d'adresse, et il s'occupe constamment de la civilisation de son peuple. Il a trois femmes. La succession au trône est héréditaire.

(Bib. univ.)

LA RUCHE D'AQUITAINE,

JOURNAL DE LITTÉRATURE ET DE SCIENCES.

15 Octobre 1817.

L'INDIFFÉRENCE,

Imitation de Métastase.

C'en est fait, j'ai brisé ma chaîne,
J'échappe aux fers de ta beauté :
Je ne suis plus jaloux, Mirthé;
Je ne sens plus amour ni haine.

A ta folle légéreté
Tu peux te livrer sans contrainte ;
Ton image n'est plus empreinte
Au fond de mon cœur enchanté.

Lorsque la nuit est éclipsée
Par les premiers rayons du jour,
Le souvenir de mon amour
N'est plus ma première pensée.

Il a fui cet affreux sommeil
Que troubloit un cruel mensonge :
Mon cœur, abusé par un songe,
Goûte enfin le prix du réveil.

Tu le sais, naguère à ta vue
L'amour agitoit tous mes sens.
Si j'entendois tes doux accents,
Dieux ! que mon ame étoit émue !

Maintenant, que cent fois ton nom
A mon oreille retentisse,
Ne crois plus que mon front rougisse :
L'amour fait place à la raison.

Jadis, même dans leurs menaces,
Que tes yeux me paroissoient beaux !
Aujourd'hui, j'y vois des défauts
Qu'hier je prenois pour des grâces.

Ni mes chagrins, ni ma gaîté,
De toi ne peuvent plus dépendre :
Ta perfidie a su me rendre
Ma franchise et ma liberté.

Malheureux ! quand ton inconstance
Accueilloit un nouvel amant,
Je gémissois ; et maintenant
Je bénis mon indifférence.

Je puis te parler, sans effort,
Du rival que ton cœur préfère :
Des flots j'ai vaincu la colère ;
Mon navire a touché le port.

Je quitte une amante infidèle ;
Tu perds un trop fidèle amant :
Vois qui de nous, en ce moment,
Doit accuser le sort rebelle.

Adieu, j'oublîrai sans retour
Tes yeux, pour moi si pleins de charmes,
Et voici les dernières larmes
Que m'arrache un fatal amour.

Par Mr. D. D.



GIRONDE

NAUFRAGE.

An authentick narrative, etc., ou *Relation authentique de la perte du brick Américain* le Commerce, *naufragé sur la côte occidentale d'Afrique au mois d'Août* 1815, et *Tableau des souffrances de l'équipage, devenu esclave des Arabes nomades du grand désert d'Afrique.* — Par James Riley, ci-devant capitaine et subrécargue. New-Yorck, 1816.

(*Extrait du* Quaterly Review. — *Avril* 1817).

(dernier article).

Nous avons laissé nos voyageurs marchant à la suite de Sidi-Hamet et de son frère, leurs nouveaux maîtres. Le 8 Octobre, ils arrivèrent dans un vallon où paissoit un troupeau considérable de chameaux, de brebis et de chèvres. Sidi-Hamet fit l'emplette d'un chevreau, dont les entrailles furent distribuées aux esclaves chrétiens. On leur donna en outre, vers minuit, un mélange de farine d'orge, de son et de lait, qui leur parut délicieux. Poursuivant leur route vers le nord, ils passèrent près de plusieurs puits, dont l'eau étoit saumâtre : ils y trouvèrent des voyageurs occupés à faire boire leurs chameaux.

Le 11, après avoir fait environ soixante-dix milles, ils atteignirent un groupe considérable de buissons, qui, de loin, leur avoit paru comme une île au milieu d'un lac. Plus loin, étoit une profonde vallée, semblable au lit de rivière dont il a été fait mention. Au sortir de cette vallée

ils surprirent, auprès de quelques collines de sable, un Arabe qui gardoit des chèvres. Sidi-Hamet en choisit quatre, et donna en paiement à l'Arabe un chameau épuisé de fatigue. Parvenus sur les hauteurs, nos voyageurs ne tardèrent pas à apercevoir la mer, qui s'étendoit au loin sur la gauche. Cette vue ranimant leur courage, ils descendirent vers le rivage, et côtoyèrent la mer, de compagnie avec un Arabe et sa femme qui suivoient le même chemin. L'épouse de l'Arabe ayant été à Lancerota, entendoit quelques mots d'Espagnol. Un peu plus loin, ils trouvèrent un second Arabe dans sa tente. Celui-ci affectoit de ne parler que l'Espagnol. Par son entremise, Sidi-Hamet essaya de nouveau de découvrir si Riley avoit effectivement un ami à Suara. Il renouvela la menace qu'il avoit faite à ce prisonnier de lui couper la gorge, si les assurances qu'il avoit données se trouvoient fausses.

Le chemin qu'ils suivoient le long de la mer, étoit raboteux et difficile. Pour éviter d'être aperçus par les voleurs qui rodent dans les dunes, ils ne voyageoient alors que de nuit. Dans une de ces marches, M. Savage, épuisé de fatigue, tomba de son chameau et s'évanouit. Seïd et un autre Arabe commencèrent à le frapper avec des bâtons; ils alloient même le tuer, dans la crainte d'être surpris par des voleurs s'ils s'arrêtoient plus long-temps; et ce fut avec difficulté qu'on parvint à leur faire comprendre que la faim et l'épuisement étoient la cause de la chute de M. Savage, et non l'obstination et l'envie de s'arrêter, comme ils paroissoient le croire. On fit revenir ce malheureux avec un peu d'eau, et Sidi-Hamet parut touché des mauvais traitements qu'on lui avoit fait éprouver.

Le 17, en côtoyant toujours la mer, ils observèrent le sommet noirâtre des hautes montagnes situées à l'est, à une grande distance; et peu d'instants après, ils trouvè-

rent un puits où quelques hommes faisoient boire une quarantaine de chevaux et de chameaux. Ils traversèrent alors une petite rivière, dont l'eau transparente laissoit voir une grande quantité de poissons; sur ses bords, croissoient des buissons de sureau et des touffes de jonc. Non loin de ce lieu, ils trouvèrent une plante dont la tige a de trois à douze pouces de diamètre; les branches s'étendent comme un parasol, dans un diamètre de douze à quinze pieds; elle est tendre et facile à rompre; quand on la rompt, il en découle une substance glutineuse, blanche comme du lait; si on la brûle, elle répand une odeur désagréable; elle est de très-mauvais goût : on suppose que ce doit être une espèce d'aloës ou d'*euphorbium*. Ils virent le même jour quelques indices de culture, et la nuit ils purent dormir sur la paille. « Pour nous qui, depuis si » long-temps, dit Riley, n'avions pu reposer nos mem- » bres sur d'autre lit que le sol calciné du désert ou le » penchant des dunes de sable, cette meule de paille fraî- » che nous parut plus douce et plus molle qu'une couche » d'édredon ».

Le 19, ils aperçurent quelques maisons bâties de pierres brutes, et un ruisseau bordé d'arbustes en fleur. Au-delà de ce paysage, on voyoit des troupeaux de vaches et de moutons, paissant dans la prairie. De loin en loin, les dattiers fournissoient de l'ombre au ruisseau. Un changement si subit les jeta dans des transports de joie si vifs, qu'ils trouvoient à peine des forces pour parvenir jusqu'au bord de l'eau. « Là, plongeant nos têtes, ajoute Riley, » comme des chameaux altérés, nous bûmes à longs traits » de cette belle eau jusqu'à ce que la nature rassasiée nous » ordonnât de cesser ». Ce lieu est appelé par les Arabes *El-wod-Noon*. Quoique mal orthographié, ce nom peut cependant aider à reconnoître la position qu'il dé-

signe. Sidi-Hamet régala ses esclaves d'un peu de miel qu'ils dévorèrent sans séparer la cire et les abeilles mortes qui s'y trouvoient mêlées. « Nos cœurs, dit Riley, étoient » pleins de reconnoissance pour la miséricorde de Dieu, » et des larmes de joie inondoient nos joues déchar» nées ».

Ce lieu paroissoit être très-passager; on voyoit à toute heure des troupes de cavaliers armés qui prenoient la route du désert. La caravane commença à se diriger vers le nord, par un chemin parallèle au rivage, dont il se rapprochoit quelquefois. Ils se trouvèrent bientôt dans un pays bien cultivé, rempli de villages entourés de murailles de terre, de jardins et de haies vives. Seïd, frère de Sidi, avoit toujours paru suspecter la véracité de Riley, relativement aux amis que celui-ci disoit avoir à Mogodor; souvent même il avoit eu l'envie de vendre Horace et M. Savage, qui, disoit-il, étoient ses esclaves. On approchoit alors de l'empire de Maroc. Seïd déclare tout à coup qu'il ne veut pas aller plus loin, et s'empare de ces deux malheureux chrétiens, pour les conduire à la première horde Africaine, et pour les vendre à tout prix.

Ici commence une scène horrible qui peint vivement le caractère impétueux des habitants du désert. A peine Sidi a-t-il entendu la proposition de son frère, que sa colère s'enflamme : il saute à terre, et s'élançant avec la rapidité de l'éclair sur Seïd, il arrache de ses mains M. Savage et Horace. Les deux frères en fureur luttoient comme des lions, et s'efforçoient de se renverser. Ils se replioient comme des serpents; enfin ils tombèrent tous deux. Sidi-Hamet se trouva sous son frère, qui étoit le plus robuste. Il parvint cependant, après beaucoup d'efforts, à se dégager de l'étreinte de Seïd; et chacun d'eux se relevant en même temps, ils saisissent leurs fusils, s'éloignent de

quelques pas, et se couchent en joue. S'ils eussent fait feu, ils tomboient tous deux à la fois.

Sidi-Hamet tira son coup en l'air; et s'avançant vers Seïd, il lui dit : Je suis sans armes, tire maintenant; la vie de ton frère est dans tes mains : assouvis ta rage sur ton bienfaiteur. Vaincu par la générosité de son frère, Seïd alors détourne sa colère sur le malheureux Horace, qu'il saisit par la poitrine, et jette à terre privé de connoissance. Enfin, les deux Arabes se calmèrent; et leur différent s'étant arrangé, on se rendit à un village peu éloigné, pour y passer la nuit. Sidi-Hamet annonça alors aux prisonniers qu'il partiroit le lendemain pour Mogodor, et que leur garde seroit confiée à Seïd et à un autre Arabe nommé Bo-Mahomed. Il ordonna à Riley d'écrire à son ami de Suara, pour faire payer sa rançon et celle de ses compagnons. « J'ai combattu pour vous; pour vous » j'ai souffert la faim, la soif et les fatigues. J'ai donné » tout mon argent sur la foi de vos paroles : si vous m'avez » trompé, vous périrez. Quant à vos gens, ils seront ven- » dus au prix qu'on voudra m'en donner ». Un morceau de papier, un roseau et une liqueur noirâtre, furent donnés à Riley. Il écrivit brièvement le récit de son naufrage et de sa captivité, qu'il adressa aux consuls Européens et à tous les négocians chrétiens qui résidoient à Mogodor, en les suppliant de venir à son secours. On peut aisément se représenter l'anxiété des prisonniers pendant une semaine qu'ils demeurèrent dans ce lieu, retenus le jour dans une basse-cour, où ils étoient confondus avec les plus vils troupeaux, et renfermés la nuit, plus à l'étroit encore, dans un souterrain infect.

Le soir du huitième jour, une lettre leur fut apportée par un Maure. « Ma respiration s'arrêta, dit Riley, à cette » vue, et je sentis comme si mon cœur alloit me suffo-

» quer. Je rompis le cachet; mais mon émotion étoit telle, » qu'il me fut impossible de rien lire. Je remis cette lettre » à M. Savage, et soudain, saisi d'un tremblement subit, » je n'eus pas la force de me soutenir. La lettre étoit de » Williams Willshire, consul Anglais : il me marquoit » qu'il s'étoit accordé pour notre rançon avec Sidi-Hamet, » lequel étoit demeuré chez le consul en ôtage, jus- » qu'à notre arrivée à Mogodor, où le porteur, Rais-Bel- » Cossim (1), devoit nous conduire ».

Cet homme étoit en outre chargé de leur remettre diverses provisions, des manteaux et des souliers.

Ils partirent donc sous l'escorte de leur nouveau conducteur, et furent joints le même jour par un Arabe nommé Sheik-Ali, beau-père de Sidi-Hamet. Ils passèrent, dans leur route, au pied des murailles d'une ville ruinée et anciennement fortifiée. Près d'une des principales brèches, étoit encore placé une espèce de bélier (2). Cette ville avoit été sacagée ; la terre des environs étoit couverte d'ossements humains blanchis par le soleil. Nos voyageurs virent dans le pays plusieurs petits sanctuaires surmontés de dômes : la campagne étoit belle et abondante en troupeaux.

Le 30 Octobre, ils traversèrent le *wod Sehlem*, ou la rivière de Sehlem, et la ville de Sehlemah. A leur arrivée dans une ville close de murs, appelée Stuka, et peuplée d'environ cinq mille ames, Sheik-Ali obtint un ordre du chef gouverneur Mulay-Ibrahim, en vertu duquel il fit détenir les prisonniers, sous prétexte qu'ils étoient captifs

---

(1) On aura occasion de voir, quand il sera question d'Adams, *voyage à Tumbuctoo*, que ce même Rais-Bel-Cossim est l'homme qui acheta Adams à Wed-Noon.

(2) Machine de guerre.

de son gendre Sidi-Hamet, dont il étoit créancier pour une forte somme : ils ne furent relâchés que le 4 Novembre. A Santa-Cruz, selon l'usage, ils furent accueillis par la populace avec des pierres et toutes sortes d'injures : mais le pire fut que Sheik-Ali parvint encore à les faire arrêter par le gouverneur. Cependant les démarches et l'activité de Bel-Cossim leur procurèrent cette fois une prompte délivrance. Après un voyage fatigant et dangereux, ils arrivèrent enfin à Mogodor, où ils virent flotter dans le port les couleurs Anglaises, et au milieu de la ville un pavillon Américain. « A cet aspect si long-» temps attendu, dit Riley, le peu de sang qui restoit » dans mes veines se précipita vers mon cœur avec impé-» tuosité, et je crus recevoir une nouvelle existence ».

Peu après, M. Willshire vint au-devant d'eux, et les accueillit avec les égards que l'on doit aux malheureux. Saisi de compassion au récit de leurs misères, il versoit des larmes en leur serrant la main, et les sentiments dont il étoit oppressé, lui ôtoient presque la parole. M. Riley assure que cette rencontre fut si touchante, que Rais-Bel-Cossim répandit quelques pleurs, et fut se cacher pour dérober aux chrétiens cette marque de foiblesse, déshonorante pour un Maure.

M. Willshire les conduisit chez lui, et leur fournit lui-même tout ce que des hommes réduits à leur état de foiblesse pouvoient désirer : ses attentions ne cessèrent point même pendant la nuit. Riley fait mention d'un fait qui donnera plus que tout le reste la mesure des souffrances qu'ils avoient dû endurer. « D'après le vœu de M. Wills-» hire, je me fis peser, dit-il; mon poids se trouva être » de quatre-vingt-dix livres de moins que celui des dix » années précédentes, qui étoit d'environ deux cent qua-» rante livres. Quant au poids de mes compagnons, j'ose

» à peine en parler, dans la crainte de paroître m'éloigner » de la vérité; car il est difficile de croire que des hommes » d'une taille ordinaire en fussent venus à peser moins de » quarante livres.

» La force de mon ame, qui avoit mieux résisté que » mon corps, continue Riley, aux malheurs et à la souf- » france, et qui m'avoit aidé à soutenir mes camarades » dans les moments les plus cruels, céda tout à coup aux » heureux événements qui nous avoient rendus à la li- » berté; mes pensées devinrent confuses, et la raison m'a- » bandonna presque entièrement. Les bontés inépuisables » de M. Willshire et ses paroles affectueuses contribuoient » à augmenter l'orage qui se formoit dans mon cerveau. » Le délire s'empara de moi, et dura pendant trois jours. » En revenant à moi, j'appris que M. Willshire ne m'a- » voit pas quitté, et n'avoit cessé de m'exhorter à re- » prendre courage, et à éloigner les idées funestes dont » je paroissois occupé. Malgré tous ses soins, je passai ces » trois jours dans un tremblement continuel, frémissant » à la vue d'une créature humaine, et montrant la crainte » d'être conduit de nouveau dans l'esclavage. Le coin le » plus obscur de ma chambre avoit été mon refuge; mais » cependant, quoique privé de ma raison, je ne laissai » pas de montrer, même dans les paroxysmes les plus » violents, une soumission et une déférence marquées » pour les conseils de mon libérateur et de mon ami. Les » réflexions auxquelles donnèrent lieu les horreurs de » mes souffrances dans ma captivité, et ma délivrance » extraordinaire, prirent un tel empire sur mon esprit, » que pendant près d'un mois je ne fis que pleurer.

» La nuit, quand je commençois à m'endormir, mon » esprit, préoccupé des souvenirs douloureux de mes » malheurs, en faisoit le sujet de mes rêves. Je me levois

» quelquefois pendant mon sommeil, croyant conduire
» des chameaux au milieu du désert; tantôt je m'imagi-
» nois être sur le bord de la mer, et recevoir de mon
» maître l'ordre d'enferger les chameaux; j'entendois le
» bruit des verroux, et cette scène duroit jusqu'à ce qu'en
» me démenant dans la chambre, je me frappois contre
» les meubles. Je me réveillois alors en sursaut, et me
» remettois au lit; mais si je recommençois à dormir, les
» mêmes images et les mêmes souffrances se reprodui-
» soient encore à mon esprit ».

F.

OPPOSITIONS ET RAPPROCHEMENTS.

XI.

Recherches sur les Horloges.

Et le temps qui s'enfuit, une horloge à la main.
Boil., *Art poét.*

Le temps, qui vole avec rapidité pour le bonheur, se traîne lentement pour la douleur et l'infortune. On a donc senti à toutes les époques la nécessité d'en mesurer la durée d'une manière égale, afin de ne point être abusé par les illusions douces ou fâcheuses du plaisir ou de la peine. Telle est sans doute une des premières causes de l'invention des horloges, qui d'abord se sont ressenties des imperfections naturelles à tous les essais, avant de venir au point où nous les voyons aujourd'hui.

On attribue la division du jour et de la nuit en douze

heures chacune, à une singulière observation qu'avoient faite les prêtres Égyptiens (1). Ils remarquèrent que le cynocéphale (2), pendant le temps des équinoxes, satisfaisoit régulièrement douze fois par jour et douze fois par nuit un besoin aussi naturel que celui de boire, et que même, dans tous ces moments, il faisoit entendre des cris assez forts. De là les Égyptiens eurent l'idée des horloges d'eau, auxquelles ils donnèrent la forme des cynocéphales; et pour que la ressemblance fût plus exacte, ils imitèrent le procédé que leur avoit indiqué la nature, jusque dans la manière dont ils faisoient jaillir l'eau de ces étranges horloges.

Les Romains partageoient aussi, comme nous, le jour en vingt-quatre heures; mais ils ne leur donnoient pas une égale durée. Ils distinguoient les heures du jour, des heures de la nuit. Les premières, qui étoient au nombre de douze, se comptoient depuis le lever jusqu'au coucher du soleil; de sorte qu'elles étoient plus longues ou plus courtes, suivant les différentes saisons. Aussi les Romains appeloient-ils *horæ estivæ*, heures d'été, les heures les plus longues, et *horæ hibernæ*, heures d'hiver, les heures courtes et rapides. La même inégalité se trouvoit dans les douze heures de la nuit, qui se partageoient en quatre parties nommées *veilles*.

Les anciens avoient trois espèces d'horloges ou d'instruments propres à mesurer le temps. Ils se servoient, dans l'été, des cadrans solaires; des *clepsydres* ou horloges d'eau dans l'hiver; et dans la nuit, d'une espèce de machine qui, toutes les heures, faisoit tomber des cailloux dans un bassin d'airain.

---

(1) Pancirol, tit. x.

(2) Espèce de singe dont la tête ressemble à celle d'un chien.

Les Romains n'observèrent pendant long-temps que le lever et le coucher du soleil, auxquels ils ajoutèrent, dans la suite, l'heure du méridien. Un huissier, *accensus*, annonçoit alors dans la rue ces trois parties du jour, comme on est encore dans l'usage en Suisse, en Allemagne, etc., de publier à haute voix les différentes heures. On n'a connu que fort tard à Rome les cadrans solaires. Pline lui-même(1), qui pourroit le mieux nous fixer sur leur époque, semble avoir quelques doutes à ce sujet. Suivant l'opinion de Marcus Varron, qu'il nous transmet, il paroît cependant que ce fut pendant la première guerre Punique, l'an de Rome 491, que le premier cadran public fut exposé sur une colonne auprès de la tribune aux harangues, et qu'il fut placé par le consul Marcus Valerius Messala, après la prise de Catane, ville de Sicile, d'où on l'avoit transporté à Rome. C'est de cette horloge que Plaute fait dire à un parasite, dans une pièce intitulée *Bœotia, la Béotienne*, dont il ne nous reste qu'un fragment qu'Aulugelle nous a conservé (2) :

« Puissent les dieux anéantir celui qui, le premier,
» inventa les heures et établit ce cadran solaire ! Autre-
» fois mon ventre me servoit d'horloge, et c'étoit la meil-
» leure et la plus sûre. Maintenant il ne m'est plus per-
» mis de manger et de boire que lorsqu'il plaît au soleil.
» Toute la ville est remplie de cadrans solaires; aussi tous
» les habitants languissent et meurent d'inanition ».

La clepsydre étoit formée d'un vase de verre, au fond duquel il y avoit un trou fort étroit, par où l'eau passoit goutte à goutte. Le long du vase, on avoit tracé une ligne sur laquelle les douze heures étoient marquées. L'eau qui

---

(1) Liv. 7, c. 60.
(2) Liv. 3, c. 3.

remplissoit la clepsydre s'écouloit graduellement, et une aiguille qui surnageoit servoit à indiquer les heures, à mesure que sa pointe se dirigeoit vers elles. Mais comme les heures d'hiver, ainsi que nous l'avons déjà dit, étoient plus courtes que celles d'été, on avoit le soin, suivant les différentes saisons, d'agrandir ou de diminuer le trou par lequel s'écouloit l'eau, afin que la clepsydre suivît exactement les variations que les Romains avoient établies dans la mesure plus ou moins longue des heures. Ce fut Scipion Nasica qui introduisit à Rome ces horloges d'eau, vers l'an 595.

Pompée le premier, dit-on, établit dans le barreau l'usage de ces clepsydres, pour mettre un terme à la diffusion des avocats. On mesuroit de cette manière le temps que devoient parler l'accusateur et l'accusé, et il ne leur étoit point permis de le dépasser : mais par une considération pleine d'humanité, on accordoit à l'accusé une plus grande mesure d'eau. On avoit soin d'en suspendre l'écoulement, quand l'avocat s'interrompoit, ou pour lire des pièces qui ne faisoient point corps avec son plaidoyer, ou pour l'audition des témoins, etc. On appeloit cela *aquam sustinere*, suspendre l'eau. De cet usage pratiqué dans le barreau, venoient quelques expressions assez usitées chez les Romains. Ils disoient *parler à la clepsydre* (1), comme nous disons *parler à l'heure; plaider au-delà de la clepsydre, perdre son eau*, pour *perdre son temps et ses paroles.*

Plus heureux que les anciens, nous n'avons pas besoin d'enchaîner la langue de nos avocats, en ne leur permettant de plaider que selon qu'il plaît à la clepsydre. La

---

(1) *Ad clepsydram, supra clepsydram dicere; aquam perdere. Vid.* Quintil., Cic., etc.

concision qui leur est si naturelle, l'habitude qu'ils ont de ne jamais sortir de la question, et de marcher toujours avec rapidité vers le but, rendroient cette précaution superflue à leur égard : aussi leur laisse-t-on la faculté de parler tout à leur aise, et nous ignorons qu'ils en aient encore abusé.

Cælius Rhodiginus (1) nous apprend qu'on avoit donné à une courtisane nommée *Metiché* le surnom de *Clepsydre*, parce qu'elle se servoit de cette espèce d'horloge pour mesurer le temps qu'elle accordoit à ses amants.

Les Chinois, au lieu d'avoir divisé le jour en vingt-quatre heures, comme tous les autres peuples, ne le partagent qu'en douze heures (2). Il est vrai que chacune est égale à deux des nôtres, ce qui revient au même. Ils ne les comptent pas par des nombres, mais ils leur donnent différentes figures, et les distinguent par des signes particuliers. Ils divisent d'ailleurs le jour naturel en cent parties, et chaque partie en cent minutes; de sorte que chaque jour contient dix mille minutes (3).

Toutes les villes de la Chine ont deux tours; l'une nommée *tour du tambour*, l'autre *tour de la cloche*. Elles servent à distinguer les cinq veilles de la nuit, qui sont plus longues en hiver qu'en été. La première veille commence par un coup de tambour et de cloche, qu'on répète à des intervalles égaux, jusqu'à la seconde veille. Celle-ci s'annonce par deux coups, qui se répètent de même jusqu'à la troisième; et le nombre des coups augmente ainsi pro-

(1) L. 18, c. 39.

(2) *Hist. des Voy. de Prévôt*, tom. XXII, pag. 316.

(3) Il est assez singulier de retrouver à la Chine la division centésimale dont les modernes croient avoir senti les premiers tout l'avantage.

gressivement jusqu'à la dernière veille. Aussitôt que le jour paroît, les coups redoublent comme au commencement de la nuit; de sorte qu'il n'y a point de temps où l'on ne puisse savoir quelle heure il est.

Les Chinois se servent aussi, dans l'intérieur de leurs maisons, d'un moyen assez ingénieux pour connoître les différentes veilles de la nuit. Ils font brûler des pastilles parfumées qui sont partagées en cinq marques, dont chacune répond à l'une des veilles; et cette manière de mesurer le temps n'entraîne presque jamais d'erreur. Ceux qui veulent se lever à une certaine heure, suspendent un petit poids à la marque : lorsque le feu y est parvenu, le poids se détache et les éveille, en tombant dans un bassin de cuivre placé au-dessous.

Il faut remonter bien loin chez nous, pour y trouver l'introduction de la première clepsydre. Cette espèce d'horloge étoit au nombre des présents que le calife Haroun-al-Rachid envoya à Charlemagne, et ce ne fut pas celui qui excita le moins la curiosité et l'admiration : tout le monde le regarda même comme un prodige.

Depuis cette époque, on a inventé une foule d'horloges remarquables par leur singularité. Un certain Bernardin Carovogius, ouvrier du seizième siècle, entre autres ouvrages merveilleux, fabriqua pour le fameux André Alciat un réveil qui sonnoit l'heure à laquelle on avoit résolu de se lever, et qui faisoit en même temps jaillir d'un briquet une étincelle au moyen de laquelle s'allumoit un morceau de soufre, dont la flamme se communiquoit à une bougie. Ces sortes de mécaniques ont été connues dans les derniers siècles; et Falconet (1) dit avoir lu dans une lettre de M. Van-Swieten, médecin de l'empereur d'Allemagne,

---

(1) *Mém. de l'Ac. des Inscr.*, tom. 20, pag. 452.

écrite à un de ses amis en 1745, que l'impératrice-reine lui avoit fait présent d'un réveil de cette espèce, qui avoit été construit pour elle.

La petite ville de Lambesc, en Provence, possédoit une horloge assez singulière. On y voyoit un homme qui, à chaque heure, levoit un bâton pour en battre sa femme. Celle-ci, en personne prudente, se baissoit pour esquiver le coup, qui alloit alors frapper sur le timbre. Il faut convenir que c'étoit une horloge d'un bien mauvais exemple.

Parmi les poésies manuscrites de Froissard, on trouve une pièce de vers extrêmement curieuse, intitulée *l'Horloge amoureuse* (1). Elle renferme une comparaison très-exacte et très-suivie de toutes les pièces et de tous les mouvements qui composoient une horloge, avec les sentiments et les émotions d'un cœur agité par l'amour. Le cœur n'est point une mécanique; et malgré les prétentions de nos métaphysiciens, on ne décompose pas les ressorts des passions comme les rouages d'une pendule. Il ne faut donc pas s'attendre à rencontrer dans cette pièce de la chaleur ni de la vérité; mais on y trouve des détails précieux sur l'état de l'horlogerie à cette époque. Entre autres particularités, il paroît que les horloges n'alloient que pendant six ou huit heures, et qu'il falloit les monter trois ou quatre fois par jour. Le cadran marquoit vingt-quatre heures, c'est-à-dire, douze heures répétées deux fois de suite.

Le continent de l'Amérique, plus favorisé que le nôtre sous ce rapport, trouve au milieu des étoiles un moyen pour remplacer les instruments par lesquels on mesure le temps en Europe. La constellation de la *Croix australe* (2),

---

(1) *Hist. de l'Ac. des Inscr.*, tom. 14, pag. 222.

(2) *Voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent*, par M de Humboldt.

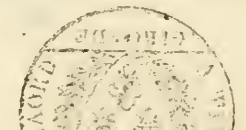
qui ne paroît que dans cette partie du monde, indique par sa marche les heures de la nuit avec la plus grande justesse. Elle offre d'ailleurs cette singularité, que le Dante (1) l'a décrite exactement, lorsque les parages où l'on commence à l'apercevoir, étoient tout à fait inconnus aux Européens.

De toutes les horloges sans doute la plus ingénieuse, est celle du fameux Linnæus. Ayant observé que plusieurs espèces de fleurs s'épanouissent à des moments différents, il combina celles qui reçoivent successivement cette influence de chaque heure du jour; et de leur réunion, il composa *l'Horloge de Flore.* Heureuse découverte, dont la nature fit tous les frais! L'inventeur n'avoit rien à craindre pour les rouages de cette horloge embaumée, qui suivoit exactement le cours des heures tant que le soleil étoit sur l'horizon, et qui sembloit rendre le temps plus riant et plus doux, en le marquant avec des fleurs.

Les anciens sans doute l'emportent sur nous en d'autres points; mais il faut convenir qu'en fait d'horlogerie, notre supériorité ne peut point être contestée. Maintenant les montres et les pendules sont devenues d'un usage si universel, que si l'on emploie mal son temps, ce n'est pas faute de pouvoir le mesurer. On a même vu quelques personnes pousser jusqu'à la bizarrerie leur goût pour ces sortes d'objets, et en rassembler à grands frais de toutes les espèces. Mézerai avoit toujours une douzaine de montres sur sa table, avec une bouteille de vin au milieu : c'étoit de cette manière qu'il se préparoit à écrire l'histoire.

Charles-Quint avoit toujours eu un goût très-vif pour les horloges. On raconte même qu'après son abdication,

(1) *Purgatorio, primo canto.*



il s'amusoit à en construire dans sa retraite de Saint-Just, et qu'il se consoloit ainsi de ses retours d'ambition. Mais n'ayant pu réussir à en faire aller deux exactement d'accord, il tira de cette contrariété une leçon de morale, et réfléchit à la folie qu'il avoit eue de prétendre assujettir tous ses peuples à penser d'une manière uniforme, et à obéir aux mêmes impulsions.

Le Régent étoit atteint d'une semblable manie : il avoit toujours un grand nombre de montres rangées sur une table. Un jour, un provincial qui venoit lui parler, eut le malheur de les renverser, par cette espèce de gaucherie qu'occasionnent toujours l'embarras et la timidité. Le Régent s'empressa de le rassurer, en lui disant, avec autant d'esprit que de bonté : « C'est la première fois, Monsieur, » qu'il leur arrive d'aller ensemble ».

Nous terminerons cet article par ce quatrain qu'on adressa à une très-jolie et très-aimable horlogère :

Tout retrace dans ta demeure
Le temps et son cours régulier;
Mais la montre en vain marque l'heure,
Quand tes yeux la font oublier.

A. L.

ESSAIS

HISTORIQUES ET CRITIQUES

Sur l'organisation des armées, et sur l'administration militaire en France; par M. le chevalier Bail, ancien inspecteur aux revues. Vol. in-8°., à Paris, chez Laurent aîné, imprimeur-libraire, 1817, et à Bordeaux, chez Melon, libraire.

L'Europe a été pendant près de trente ans un vaste champ de bataille, où les hommes qui ont voulu étudier la guerre n'ont manqué ni d'occasions ni d'exemples remarquables. L'instruction dans ce genre a été longue et terrible; et s'il étoit vrai que la *science* des combats pût s'acquérir par la seule expérience, nous compterions aujourd'hui les *tacticiens* par bataillons, nous avons presque dit par armées.

Cependant, parmi cette foule d'hommes qui viennent de se distinguer chez toutes les nations, à peine quelques-uns compteront parmi les maîtres de l'art. La nature ne fut jamais prodigue en génies du premier ordre. Le rang des Turenne, des Montecuculli, etc., si difficile à atteindre, n'est dû qu'à ceux dont les vastes combinaisons sont devenues des préceptes, et les exploits des modèles. Quelques campagnes hardies peuvent d'un soldat heureux faire un officier brillant; mais il faut quelque chose de plus pour devenir un grand homme de guerre.

Le droit d'établir ces distinctions n'appartient pas à notre âge : la postérité seule peut graduer ce genre de promotion. Comme la sculpture Grecque, qui représentoit

les héros presque nus, l'histoire dégagera chaque guerrier de ce qui sera étranger à son talent; et tout en jugeant avec sévérité les motifs et le mobile de ses actions les plus remarquables, elle ne déchirera, s'ils sont condamnables, que l'étendard sous lequel il s'est illustré : sa gloire militaire demeurera intacte, si elle est justement acquise.

Mais on sent bien que cette consécration historique ne peut être accordée qu'aux talents supérieurs. Un oubli prompt et profond attend les hommes, les services et les fautes ordinaires : c'est là une loi de perspective à laquelle sont également soumis les temps et les lieux. Plus les uns et les autres s'éloignent de nous, et plus les petites grandeurs s'abaissent et se confondent, pour ne laisser en évidence que les hautes proportions.

Il est donc vrai qu'à quelques exceptions très-peu nombreuses, les armées de la révolution ne conserveront qu'une célébrité collective; mais elle sera grande et durable, parce qu'elle fut méritée.

Pour bien comprendre la nature de cette renommée et en fixer l'espèce, il est nécessaire de distinguer, dans la science des combats, les deux genres de théorie qui la constituent. Bien sûrs d'être compris par l'armée, nous allons tâcher de nous rendre intelligibles aux gens du monde.

Les troupes destinées à agir d'après les dispositions de leur chef, doivent réunir à la plus grande promptitude cet ordre et cette méthode, qui font que toutes les parties du corps le plus nombreux semblent se mouvoir avec la même facilité que les membres du même individu.

Cette première partie de l'art, désignée par le nom de *manœuvres* ou d'*évolutions*, fit la force des armées Grecques et la gloire des phalanges Macédoniennes. Par le nombre, la finesse et la variété de leurs mouvements, elles donnoient à leur ordre serré et profond toute la prestesse

des troupes légères. Les légions Romaines n'ont jamais rien exécuté de plus savant, quoique leurs divisions, très-écartées, leur permissent de se rompre et de se former avec bien plus de facilité.

En vain un habile capitaine aura formé le projet le plus magnifique, si, dans les mouvements généraux, les corps particuliers s'embarrassent, ou qu'une manœuvre lente donne à l'ennemi le temps de prévoir et de parer le coup qu'on lui destine. Les plans de bataille préparent la victoire, mais ce sont les évolutions qui l'emportent.

La *tactique* est l'art de combiner les évolutions, ou, en d'autres termes, l'intelligence des premiers ordres, pour en former de plus grands et de plus composés, suivant les genres de combats qu'on a à livrer et à soutenir; c'est la science du chef : elle ne connoît d'autres limites que celles que le génie sait lui tracer.

Aux plaines de Rocroi, le jeune duc d'Enghien change les dispositions faites par les vieux généraux qu'on lui avoit donnés pour conseil, prépare l'ordre de bataille, et s'endort jusqu'au moment de l'action. Le prince étoit né tacticien; les maréchaux sous ses ordres connoissoient à fond les évolutions du temps : les deux sciences réunies triomphèrent, et une victoire décisive sauva la France.

Cet exemple célèbre exprime beaucoup mieux que les plus longs raisonnements, la différence essentielle qui existe entre ces deux parties de l'art militaire. L'histoire décidera quels furent les grands tacticiens des guerres de la révolution; mais dès aujourd'hui, le monde entier est d'accord, pour reconnoître la prééminence de l'armée Française, dans l'exécution des mouvements les plus compliqués et les plus difficiles; ce qui explique la possession où elle a été pendant vingt ans de gagner des batailles, même sous des généraux médiocres, lorsque toutes les au-

tres circonstances étoient d'ailleurs égales entre elle et ses ennemis.

Ces notions préliminaires nous ont paru indispensables pour mettre à la portée de tous les lecteurs l'ouvrage que nous annonçons, et que nous recommandons principalement à l'attention de ceux qui, quoique étrangers à la profession des armes, prennent quelque intérêt à notre gloire militaire et à l'amélioration d'une partie si importante du service public.

Les autres administrations ne coûtent aux peuples que des sacrifices pécuniaires; mais l'armée, même en temps de paix, lève une dîme sur les familles, et consomme des citoyens. Chacun doit fortement désirer que cette contribution indispensable sur l'espèce humaine soit régie et employée avec la plus grande économie.

Les jeunes officiers trouveront encore, dans cet ouvrage, l'histoire de leur profession; ils aimeront à apprendre comment les Grecs et les Romains, comment Bayard et ses compagnons d'armes alloient à la célébrité par l'étude et la pratique des plus minutieux devoirs. Cet écrit sera pour toute l'armée un miroir qui réfléchira ses triomphes, en laissant entrevoir quelques-unes de ses erreurs, que la bravoure a couvertes sans doute, mais sous la condition expresse qu'elle n'aura plus à en effacer de semblables.

M. le chevalier Bail a combattu dans les rangs qu'il décrit, et opéré dans les administrations qu'il examine. Il a donc connu par lui-même les abus qu'il indique, et éprouvé le besoin des réformes qu'il propose. Son ouvrage est un livre de famille, où l'on remarque avec plaisir, et jusque dans ses critiques, ce respect affectueux que tout homme de bien doit aux siens, lors même qu'il se permet de leur faire quelques reproches.

Notre auteur a été précédé dans sa carrière par plusieurs commissaires-ordonnateurs (1), mais qui n'ont traité que de ce qui concerne l'administration militaire. Les *Essais historiques et critiques* embrassent l'organisation générale de la guerre, en la rattachant à cinq grandes périodes, qui servent en même temps à suivre les progrès de l'art.

C'est là le cadre d'un très-grand ouvrage. M. Bail, en convenant qu'il *n'a pas eu la force de le remplir* (2), me dispense de toute autre observation de ce genre. Lorsque Vegece écrivit ses *institutions militaires* (3), aussi timide que vient de l'être notre auteur, il ne hasarda qu'un petit livre, auquel la critique reproche encore d'avoir rétréci un aussi noble sujet. Cependant Vegece fut le manuel de Montecuculli et du maréchal de Saxe. Une esquisse tracée par un homme habile et maître de son art, est toujours entendue des grands hommes : je ne doute pas que celle-ci ne suffise, sous ce rapport, à nos généraux et à nos ministres, et qu'ils n'y rencontrent la plupart de leurs souvenirs et de leurs pensées. Mais ce qui la place au-dessus des simples ébauches, c'est une série de faits piquants et de rapprochements heureux, les uns et les autres présentés avec assez de grâce pour intéresser très-vivement, et avec assez de rapidité pour faire regretter au lecteur que l'écrivain ne se soit pas étendu davantage. Le livre qu'on trouve court est rarement sans mérite.

Celui-ci a néanmoins quelques taches que l'auteur auroit fait disparoître lui-même, s'il avoit consacré plus de temps à la rédaction de ce traité. Il attribue aux Romains la première idée des manœuvres, et d'un système régulier de dispositions et d'évolutions militaires. Cette

(1) MM. Lenoble, Voland, etc.

(2) Lett. 1re., pag. 2.

(3) A la fin du quatrième siècle.

assertion est une erreur ou une injustice historique. Nous avons déjà indiqué la formation très-savante des phalanges Grecques. L'ordre de bataille observé par les Lacédémoniens différoit très-peu de celui que nous gardons aujourd'hui. Les réserves composées de toutes les armes sont de l'invention de ce peuple guerrier. Les Carthaginois, instruits à leur école, manœuvroient par de grandes lignes d'opération, qui étonnèrent les Romains eux-mêmes.

Ainsi, le chevalier Bail a franchi une des périodes les plus remarquables et des plus instructives de la science militaire. Plus loin, il ne me paroît pas expliquer suffisamment l'influence de l'artillerie sur le mode à observer dans les marches et dans le développement des lignes sur le champ de bataille : mais c'est principalement dans sa dernière partie, que cet ouvrage laisse beaucoup à désirer.

Si les Romains reçurent de leurs ennemis l'art des grandes manœuvres, fondateurs de l'administration militaire, ils la portèrent dans peu d'années à une perfection admirable. Là, sont encore nos modèles. En rapprochant leurs institutions des ordonnances de nos rois, on verra avec une satisfaction nationale, que les réglements Français des deux derniers siècles avoient ajouté encore à la simplicité de la surveillance Romaine. Cette comparaison ne sera pas aujourd'hui sans intérêt ni sans avantage.

Telles sont les réflexions que fera naître chez tous les bons esprits une lecture attentive de l'écrit que nous annonçons. Le plan en est grand, simple et heureux ; et quoique l'auteur, trop modeste, ait craint de le remplir d'un premier jet, il a prouvé plus de talents et de savoir qu'il n'en faut pour compléter son ouvrage. C'est ce que nous l'engageons à faire. Nous hasarderons, dans un second article, quelques faits et quelques aperçus secondaires, mais seulement comme de simples matériaux des-

tinés à recevoir de M. le chevalier Bail le lustre qu'il sait donner à tout ce qui sort de sa plume.

N.

(*La suite au numéro prochain*).

MÉTHODE DE M. GALIN,

Sur l'enseignement de la Musique.

Lorsque, dans un de nos précédents numéros (1), nous annonçâmes cette nouvelle méthode, dont l'invention doit être d'autant plus précieuse aux Bordelais, qu'elle est due à un de leurs concitoyens, nous ne la connoissions encore que par les choses très-surprenantes qui nous en avoient été racontées : elle est devenue pour nous, depuis ce jour, l'objet d'une étude particulière; et si, dans les divers examens publics que ce professeur a fait subir successivement à ses jeunes élèves, et où nous avons pu suivre leurs progrès rapides, nous n'osons nous flatter d'avoir bien saisi le véritable secret de sa méthode, du moins nous est-il permis de la juger par ses effets; et sous ce rapport, elle nous a paru ne rien laisser à désirer.

Nous allons rendre compte à nos lecteurs du dernier de ces examens, qui eut lieu le mois dernier, dans une des salles de l'école royale des Sourds-Muets. Nous nous livrerons ensuite à quelques réflexions générales à l'égard de cette méthode; et la comparant avec ce que nous savons de celle de M. Massimino, professeur de Paris, dont la

---

(1) Voir le n°. 4 de *la Ruche d'Aquitaine*.

réputation est aussi venue jusqu'à nous, nous dirons en quoi elles nous semblent différer l'une de l'autre.

Il étoit midi lorsque la séance s'ouvrit. L'assemblée étoit bien choisie plutôt que nombreuse, et nous y reconnûmes plusieurs musiciens d'un mérite très-distingué. M. Galin n'a point encore de classe montée : jusqu'à ce jour, il n'a admis à ses leçons que sept enfants seulement, dont le plus âgé peut avoir tout au plus une douzaine d'années, et les autres de sept à huit ans. Deux de ces jeunes musiciens étudient depuis sept mois; les cinq autres ont à peine cinq mois de leçons.

Une légère baguette que le professeur tient à la main, est le seul instrument qui les dirige dans leurs exercices. Ils chantèrent ainsi, avec une justesse d'intonation vraiment surprenante, et sans la moindre hésitation, plusieurs airs qui furent successivement tracés sur une planche noire. Mais ces airs, étudiés à loisir, n'étoient-ils pas sus d'avance ? Un tel soupçon se présentoit naturellement à l'esprit : aussi le professeur, afin d'en prévenir les effets, s'empressa-t-il de prier l'assemblée de désigner elle-même les morceaux de chant qu'il lui seroit encore agréable d'entendre. Sur cette invitation, deux nouveaux airs, où se montroient quelques difficultés, furent mis sous les yeux des jeunes musiciens. Ils les chantèrent parfaitement, sans laisser apercevoir le moindre embarras. Enfin, un chœur des *Mystères d'Isis*, et surtout le trio de *Félix*, exécutés l'un et l'autre avec une rare précision par tous les élèves à la fois, achevèrent de charmer l'assemblée, dont la surprise étoit extrême. Des applaudissements long-temps prolongés, et bien flatteurs pour M. Galin, durent lui être une douce récompense des soins qu'il s'étoit donnés.

Cependant de plus grandes merveilles nous étoient en-

core réservées. Après ces premiers exercices, M. Galin fit avancer deux des élèves. « Ces enfants, dit-il, notent déjà, » avec une grande facilité, les airs qui sont chantés ou » joués devant eux; et de même que les lettres tombent » sans effort sous leur plume, lorsqu'ils veulent tracer » un mot, les notes se présentent aussi d'elles-mêmes à » leur esprit, quand ils veulent exprimer des sons. Je » vais, continua-t-il, chanter au hasard les premières » phrases venues ». Le professeur chanta en effet; et à mesure que les sons, s'échappant de sa bouche, frappent l'oreille attentive de l'enfant, celui-ci les note sans hésiter. On diroit qu'il devine, par la note qui précède, celle qui va suivre : il la prononce presque aussi rapidement que le maître lui-même. Ces nouveaux effets de l'excellente méthode de M. Galin, paroissoient tenir du prodige; et plus d'un incrédule y soupçonnoit peut-être encore un peu de supercherie, lorsque M. L....., amateur distingué, et maître de musique de la garde nationale, cédant enfin à l'invitation réitérée des personnes qui l'entouroient, voulut bien nous redonner le plaisir d'une expérience si curieuse. Il s'avance : l'air dont il a fait choix offre plus d'une difficulté; le mouvement en est rapide, et des notes d'agrément y semblent placées avec intention. Toutefois le jeune musicien n'en est point troublé; il le note en chantant avec une volubilité incroyable; et cette nouvelle épreuve est un nouveau triomphe pour lui.

Enfin, ces écoliers, que nous avons vus successivement lire sur la planche, et noter couramment des airs improvisés par le maître, compositeurs eux-mêmes, improvisent maintenant à leur tour. Il est curieux de les voir, donnant l'essor à leur légère imagination, préluder sur des tons divers, et trouver des phrases qui ne sont point sans mélodie. Ils passent rapidement d'un mode dans un-

autre, à la volonté du professeur, et se jouent des difficultés, comme le pourroit faire le musicien le plus exercé.

Ainsi se termina cette séance remarquable, dont le succès surpassa toutes les espérances, et durant laquelle les auditeurs enchantés firent maintes fois retentir la salle de leurs vives acclamations.

« *Lire à la première vue un chant écrit; écrire sans* » *hésiter un chant qu'une voix ou un instrument laisse* » *entendre*; tel est, nous avoit dit M. Galin, l'art que » doit enseigner une bonne méthode musicale ». En adoptant cette définition, nous croyons devoir ajouter que, pour être parfaite, cette méthode doit être surtout dépouillée avec soin des difficultés inutiles et presque insurmontables, dont on s'efforce de hérisser l'étude de la musique; que simple et rapide, elle doit rendre cette étude aisée, agréable même aux élèves les moins heureusement disposés. Or, voilà les qualités éminentes qui nous semblent distinguer celle de ce professeur. Nous avons vu ces jeunes enfants apprendre dans sept ou huit mois ce que, dans six ans peut-être, ils n'auroient pu parvenir à bien savoir par les anciens procédés; et le plaisir qu'ils trouvent à l'étude de la musique est si grand, que rien ne les sauroit punir davantage, ainsi qu'ils l'avouent eux-mêmes, que de les priver d'une leçon. Certes, cet éloge est flatteur pour M. Galin; et que pourrions-nous dire de plus en faveur de sa méthode ?

Ce professeur a adopté la notation par chiffres du célèbre Rousseau. C'est ainsi que les élèves écrivent d'abord les airs qu'ils veulent chanter; puis ils les expriment en caractères vulgaires, qui paroissent leur être également familiers. Toutefois cette dernière notation, perfectionnée par le professeur, diffère à certains égards, pour la ma-

nière de représenter la durée des sons par exemple, de celle qui est en usage. Mais il est aisé de voir qu'il ne s'en sert que comme d'un moyen pour conduire ses élèves à la notation vulgaire, et que l'une doit être regardée comme l'analyse raisonnée de l'autre.

Nous avons entendu des personnes se plaindre, comme d'un double emploi, de la diversité des signes par lesquels M. Galin écrit la musique; mais ces personnes ont-elles réfléchi à l'importance de cette matière? Bien loin de trouver à redire sur ce qu'il fait usage d'une langue éminemment analytique, pour en expliquer une autre qui ne l'est pas du tout, il nous semble, au contraire, que c'est en cela qu'il doit être loué. D'ailleurs, employer de bons signes pour conduire l'esprit des élèves à en connoître de mauvais, c'est les mettre sur la voie d'apprécier d'eux-mêmes ce que valent les uns et les autres. Si la notation vulgaire est la meilleure, qu'a-t-elle à redouter de la comparaison? N'a-t-elle pas encore pour elle la raison d'ancienneté, toujours si respectable quand elle n'est pas absurde?

Les Grecs et les Latins n'eurent point de caractères particuliers pour exprimer les sons; ils n'y employèrent que les lettres de leurs alphabets.

Les nations Européennes sont les seules aujourd'hui qui sachent écrire leur musique. Ce fut Gui-Arétin qui imagina la notation ingénieuse, quoique très-imparfaite, dont l'usage s'est perpétué parmi nous jusqu'à ce jour (1).

Les Persans donnent des noms de villes ou des parties

---

(1) Peu de personnes connoissent l'origine des noms donnés aux six premières notes de la musique, car la septième, le *Si*, fut inventée beaucoup plus tard. Ce fut *Jean de Muris* qui les trouva

du corps humain aux quarante-huit sons de leur musique; de sorte qu'ils disent, pour indiquer l'intonation d'un air : Allez de cette ville à celle-là, etc.; mais ils n'ont aucun signe propre à exprimer ces mêmes sons sur le papier : et les Chinois, qui s'attribuent cependant la première invention de cet art, et se vantent de l'avoir porté anciennement à sa plus haute perfection, ignorent même ce moyen, tout misérable qu'il est. L'anecdote suivante, quoique déjà connue, ne paroîtra peut-être pas déplacée ici.

L'empereur Kan-Hi jouoit un jour un air Chinois devant le père Pereyra, missionnaire. Celui-ci prend ses tablettes, le note, et l'exécute soudain devant S. A. I. Extrêmement surprise de ce phénomène, elle ne pouvoit comprendre comment un air que lui et ses musiciens n'étoient parvenus à jouer facilement qu'après une longue étude et quantité de répétitions, avoit été appris en quelques instants par cet Européen : il fallut, pour le convaincre, que Pereyra fît encore plusieurs essais sur d'autres airs.

Mais revenons à la méthode de M. Galin, qui, nous en sommes convaincus, est destinée à faire révolution dans l'enseignement de la musique.

Elle n'est point opposée aux intérêts des maîtres; au

---

dans la première strophe de l'hymne de son patron. Voici cette strophe :

1 2
Ut *queant laxis* Resonare *fibris*,

3 4
Mira *gestorum* Famuli *tuorum*,

5 6
Solve *polluti* Labii *reatum*,

Sancte Joannes.

contraire, elle tourne évidemment à leur avantage comme à celui du public. En effet, il n'est pas de maître de musique qui n'enseigne aussi à jouer de quelque instrument, et pas d'élève qui se borne à l'étude de la musique vocale: mais combien sont effrayés des longues années qu'il faut perdre à cette étude préliminaire ! Nous en connoissons beaucoup que cette crainte a arrêtés. Aujoud'hui, grâce à la nouvelle et rapide méthode, les maîtres d'instrument n'auront plus cet écueil à redouter; et ne s'adressant qu'à des élèves déjà forts sur la musique, ils pourront déployer devant eux toute la richesse de leurs talents, certains d'être facilement compris et imités.

Il nous reste maintenant à comparer cette méthode avec celle de M. Massimino; elles nous paroissent différer essentiellement l'une de l'autre.

Le professeur Parisien a sur le nôtre un grand avantage, celui d'une classe nombreuse.

Ses moyens, d'ailleurs, sont très-simples; ils consistent presque entièrement dans l'application qu'il a su faire du procédé de *Lancaster* à la musique.

Il a partagé ses élèves en trois classes.

La première est occupée à composer des mesures, d'après un tableau que chacun a devant les yeux, et où sont indiquées les différentes valeurs des notes et des silences.

Les élèves de la seconde classe écrivent sous la dictée quelques phrases musicales, que le maître chante mesure par mesure, *et en nommant les notes;* tous leurs efforts tendent à donner à chaque signe la valeur qu'il a dans la mesure.

Enfin, dans la troisième classe, le professeur dicte aux élèves *sans nommer les notes*. Il faut que ceux-ci trouvent et appliquent aux sons qu'ils entendent, les signes dont cette fois on leur fait un mystère.

Ils répètent la phrase tout haut, jusqu'à ce qu'ils l'aient écrite sur leur ardoise, et ils s'aident mutuellement dans ce travail, se reprenant les uns les autres en cas de faute.

C'est dans ces divers exercices, du moins nous avons cru le comprendre, que consiste principalement la méthode de M. Massimino. Il fait marcher ensemble la *lecture* et l'*écriture* du chant.

M. Galin ne paroît point procéder ainsi ; et, comme lui, nous serions tentés de croire qu'il ne faut pas fatiguer l'élève en l'occupant de deux choses à la fois. Il lui enseigne d'abord *la parole* musicale ; de là, il passe à la *lecture ;* et quant à l'*écriture*, il n'a pas besoin de la lui apprendre, l'élève la sait dès l'instant qu'il *parle* et qu'il *lit.*

M. Massimino, *aidé du procédé de Lancaster*, demande un an ou quinze mois à ses élèves pour leur enseigner la musique ; et M. Galin, dans l'état actuel des choses, et sans le secours de ce puissant levier, n'a besoin que de neuf ou dix mois pour arriver au même résultat. Nous ne pousserons pas plus loin ce parallèle, ce seroit un soin inutile, et nos lecteurs suppléeront sans peine aux réflexions que nous pourrions encore ajouter.

Nous terminerons cet article, déjà bien long, en invitant M. Galin à donner plus d'extension à sa méthode, et à faire jouir bientôt ses concitoyens des rares avantages qu'elle présente.

D.

VARIÉTÉS.

Lettre inédite de Fontenelle.

On nous a communiqué une lettre inédite de Fontenelle, que nous nous empressons d'offrir à nos lecteurs. Elle paroît adressée à un personnage considérable, qui se trouvoit alors en Angleterre.

Mlle. Sallé, fameuse danseuse de l'opéra, dont il est question dans cette lettre, eut de nombreux admirateurs qui ne cessoient de vanter ses vertus autant que ses talents. Tous ceux qui ont parlé d'elle, soit en prose, soit en vers, s'accordent à nous la représenter comme un modèle de grâce et de modestie. Ils paroissent ne savoir ce qu'il faut louer le plus, de la noblesse de ses manières, ou de l'honnêteté de ses sentiments; et jamais sa renommée ne souffrit la moindre atteinte du malheur de sa profession.

De tous les cœurs et du sien la maîtresse,
Elle allume des feux qui lui sont inconnus :
De Diane c'est la prêtresse,
Dansant sous les traits de Vénus.

Ce madrigal de Voltaire est peut-être une nouvelle preuve de la bonne conduite de Mlle. Sallé. Si les mœurs de cette danseuse avoient eu quelque chose de suspect, le poète n'eût certainement point osé lui rendre cet hommage; Voltaire savoit trop quel ridicule il se fût attiré.

Mlle. Sallé excelloit surtout dans ces danses gracieuses, où la peinture des passions n'exclut pas une retenue pleine



de charme. Ce genre de mérite se trouve très-délicatement exprimé dans cet autre madrigal, où Voltaire la compare à Mlle. Camargo, sa rivale.

Ah ! Camargo, que vous êtes brillante !
Mais que Sallé, grands dieux ! est ravissante !
Que vos pas sont légers, et que les siens sont doux !
Elle est inimitable, et vous êtes nouvelle :
Les Nymphes sautent comme vous,
Et les Grâces dansent comme elle.

Ces vers, dont le tour est lui-même si gracieux, peignent parfaitement le genre de danse qu'on admiroit chez Mlle. Sallé, et dont la tradition semble se perdre de jour en jour.

Au demeurant, Voltaire n'est pas le seul qui ait célébré les grâces de Mlle. Sallé; une foule d'autres poètes, ses contemporains, vinrent brûler à ses pieds l'encens du Pinde. C'étoit plus qu'il n'en falloit sans doute pour la mettre à la mode : elle vit les gens du monde et les gens de lettres empressés à lui faire la cour, et fut, dit-on, *la Thémire* que chanta le gentil Bernard.

Boissy, en lui envoyant sa petite comédie intitulée *la Bagatelle*, lui adressa un madrigal passablement ridicule, à la fin duquel il lui dit à peu près, qu'il ne demande pour récompense de son tendre hommage,

Que le plaisir de la connoître.

C'est à ce trait de fine galanterie, que fait allusion Dalainval, dans sa pièce du *Temple du Goût*, qui n'est qu'une pauvre satire de l'ouvrage publié par Voltaire, sous le même titre.

Dalainval met en scène une actrice, et une fée qui dicte ses lois dans le temple du Goût. Quelques traits de ce dialogue sembloient si bien convenir à Mlle. Sallé, que tout

le monde la reconnut dans le personnage de l'actrice. Je suis, dit-elle,

Je suis cette actrice fameuse
A qui messieurs les beaux esprits
Consacrent leur plume amoureuse :
On ne voit que mon nom dans leurs galants écrits,
Et de tout leur encens, ils ne veulent, pour prix,
Que le plaisir de me connoître.

La Fée.

C'est trop peu pour les refuser.

L'Actrice, *d'un ton dédaigneux.*

Oui, je permets parfois qu'ils viennent m'amuser.

La Fée.

C'est être complaisante autant qu'on le peut être.
De vos bontés jamais n'osent-ils abuser ?

L'Actrice.

Jamais : dans le respect ils ont soin de paroître ;
Et les désirs
Que dans leur cœur mon œil fait naître,
N'oseroient s'expliquer même par des soupirs :
C'est la loi que je leur impose.
L'un me lit mon portrait ; l'autre, plus délicat,
En astre me métamorphose ;
Celui-ci fait l'apothéose
De ma guenon ou de mon chat.

Ces flatteries que Dalainval essaie ici de tourner en ridicule, Voltaire le premier en avoit donné l'exemple, en plaçant Mlle. Sallé dans son *Temple du Goût.*

Pleine de grâce et de mollesse,
Sallé le temple parcouroit,
D'un pas guidé par la Justesse.

Mais ce passage où le savant Rollin se trouvoit rapproché de plusieurs autres actrices de l'opéra, excita de si vives

réclamations, que l'auteur prit le parti de le supprimer dans quelques éditions suivantes.

Il paroît, au reste, d'après la lettre qu'on va lire, que des tracasseries de théâtre obligèrent Mlle. Sallé à passer en Angleterre. Ce fut à son retour que Voltaire lui adressa l'épître galante qui se termine par ces jolis vers qu'on n'a point oubliés :

Restez, fille de Terpsicore;
L'Amour est las de voltiger.
Laissez soupirer l'étranger,
Brûlant de vous revoir encore.
Je sais que pour vous attirer,
Le solide Anglais récompense
Le mérite errant que la France
Ne sait tout au plus qu'admirer.
Par sa généreuse industrie,
Il veut en vain vous rappeler;
Est-il rien qui doive égaler
Le suffrage de sa patrie?

Mlle. Sallé fut sans doute de cet avis, car elle ne retourna point à Londres; et, plus délicate qu'intéressée, elle préféra le commerce de ses amis et l'estime des gens de goût, aux salaires dont ailleurs l'on payoit son talent, sans trop savoir l'apprécier.

E.

De Paris, ce 17 Mai 1730.

Depuis que vous courez le monde, Monsieur, c'est grand hasard si de tous les compliments que j'ai prié qu'on vous fît pour moi, on vous en a fait un seul, et il seroit fort naturel que vous m'eussiez à peu près oublié : mais il se présente une jolie occasion de vous en faire souvenir. Je dis jolie au pied de la lettre, jolie aux yeux, et qui plaira certainement aux vôtres. C'est pour vous recommander Mlle. Sallé, bannie de notre opéra par ostracisme.

N'allez pas lui dire ce mot-là : elle croiroit qu'on l'accuse de quelque chose d'effroyable, et se désespéreroit; mais il est vrai que c'est ostracisme tout pur. La danse charmante, et surtout les mœurs très-nettes de la petite *Aristide*, ont déplu à ses compagnes, ce qui est dans l'ordre, et même aux maîtres, ce qui seroit insensé, s'ils n'avoient eu des maîtresses parmi ses compagnes. Elle se réfugie en Angleterre, et vous allez jouir de notre perte : mais je vous avertis que vous n'aurez que sa danse, et, en vérité, ce sera bien assez. Il me vient une pensée : on dit que vous êtes fort bien auprès de la Reine, et je l'eusse presque deviné, car il y a long-temps que je sais combien elle a de goût pour les gens d'esprit, et combien elle est accoutumée à ceux du premier ordre; témoin M. Newton, et j'en ai même dit mon sentiment en parlant de lui. Si la Reine vouloit faire apprendre à danser aux princesses ses filles, par une personne propre à leur donner l'air convenable à leur naissance, et digne en même temps de cet honneur par sa conduite, elle seroit trop heureuse que la fortune lui eût envoyé M[lle]. Sallé.

Enfin, je vous demande votre protection pour elle en toute occasion, ou plutôt je ne vous demande que de la voir un peu; après quoi, le reste ira tout seul. Ne repasserez-vous point du moins par ici, en allant à Constantinople, ou à Ispahan, ou à Pékin? Vous donneriez beaucoup de joie à tous vos amis, quelque courte qu'elle dût être, et je puis vous assurer que j'y serai des plus sensibles.

Je suis avec un sincère et respectueux attachement,

MONSIEUR,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

FONTENELLE.

PENSÉES DÉTACHÉES,

Sur différents sujets.

La gloire ne vaut pas le bonheur; mais aux ames bien nées, elle en tient lieu.

— Pour les femmes en général, le siége de la pensée est dans le cœur; pour beaucoup d'hommes, celui du sentiment est dans la tête.

— L'erreur est aussi âgée que le monde; mais la vérité est plus ancienne.

— La vertu est la vérité en action.

— L'écrivain qui donne au public ses pensées, marche entre deux écueils: celui de n'être entendu de personne, et celui d'être entendu de tout le monde.

— Entre les routes bien connues de la franchise et de la fourberie, est le chemin douteux de la finesse, sentier étroit et glissant, où les plus habiles ne marchent pas long-temps sans trébucher.

— Quels dons de la nature constituent le grand poète? L'imagination qui invente, et le jugement qui ordonne. L'esprit ne vient qu'en seconde ligne. Utile et non pas indispensable, son plus grand avantage est de faire dispa-

roître les vides que laisse dans un ouvrage le sommeil du génie.

— Les vertus des peuples sont sous la sauve-garde de leurs préjugés.

— Les riches qui demandent la suppression de la noblesse, sont aussi sages qu'une armée qui, devant un ennemi plus fort qu'elle, voudroit renvoyer son avant-garde.

— Le philosophe Fontenelle, qui a dit *que les sottises des pères sont perdues pour les enfants*, pouvoit ajouter que *les sottises de la veille sont perdues pour le lendemain.*

— Ce qui est un obstacle pour le foible, est souvent un point d'appui pour le fort.

— Toute bonne action est bonne à faire, et, malgré le proverbe, toute vérité est bonne à dire.

— La justice soutenue de la force, s'appelle la puissance.

— L'idée de la justice est si étroitement liée à celle de la puissance, que l'imagination même ne peut les séparer. Dieu est souverainement juste, parce qu'il est tout-puissant, et il n'est tout-puissant que parce qu'il est souverainement juste.

— Pourquoi une femme écriroit-elle ? Le seul sentiment que la nature lui ait donné le talent d'exprimer, la pudeur ordonne qu'elle le cache.

De C.

LA RUCHE D'AQUITAINE,

JOURNAL DE LITTÉRATURE ET DE SCIENCES.

1er. Novembre 1817.

ADIEUX A MA LYRE.

Vainement du dieu d'Épidaure
Ma voix invoque le secours ;
Victime d'un mal que j'ignore,
Je succombe, et dès mon aurore
Pâlit le flambeau de mes jours.

O lyre ! qui faisois ma joie,
Je pars ; garde mon souvenir.
Je vais où le destin m'envoie,
Et je ne dois plus revenir (1).

De mes ennuis douce compagne !
Sous le cyprès de la montagne
Viens gémir encore une fois,
Et de tes soupirs accompagne
Les derniers soupirs de ma voix.

O ma lyre ! avant de descendre
Vers le nocher des sombres bords,
Ma foible main va te suspendre
Aux rameaux de l'arbre des morts.

(1) *Illuc undè negant redire quemquam.*

Catul.

Adieu : que ta corde plaintive,
Où frémira le vent du soir,
Console cette aimable rive
Que mon œil ne doit plus revoir.
Emprunte au souffle de la brise
Ses murmures pleins de douceur,
Et trompe un moment la douleur
De la vierge à mes vœux promise.

Par M. Antonin de Sigoyer.

ÉPIGRAMME.

Bonnes gens, j'ai perdu ma dame :
Qui la trouvera, sur mon ame,
Combien qu'elle soit belle et bonne,
De très-grand cœur je la lui donne.

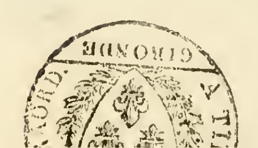
Par Octavien de Saint-Gelais, poète du 15e. siècle.

ÉPIGRAMME

Imitée de Martial.

Dorilas, qui ne croit à rien,
Dit que Dieu n'est qu'une chimère;
Et même il le prouve assez bien,
Car ici bas tout lui prospère.

A. L.

VOYAGE

AU MONT CAUCASE ET EN GÉORGIE,

Entrepris dans les années 1807 et 1808, par Jules de Klaproth, conseiller aulique de S. M. l'Empereur dè Russie, et membre de l'académie des Sciences de Pétersbourg.

L'académie impériale de Pétersbourg, voulant rendre de nouveaux services aux sciences, chargea M. de Klaproth d'entreprendre ce voyage, qui devoit avoir pour but principal la connoissance des mœurs des Circassiens, de leurs idiomes et de leur histoire. Après avoir reçu les instructions nécessaires, M. de Klaproth partit de Pétersbourg en 1807, au milieu de Septembre, et se rendit, par Moscou et Charkow, à vieux Tscherkassk, principale ville des Cosaques du Don.

Nous passons dans ce voyage tout ce qui a rapport à la ville de Moscou et au gouvernement de Charkow, pour arriver à la partie qui traite des Cosaques et des Mongoles, peuplades dont les mœurs peu connues présentent à l'observateur des détails aussi nouveaux qu'intéressants.

Tscherkassk, capitale du pays qu'habitent les Cosaques du Don, est sujette à des inondations qui commencent ordinairement au mois d'Avril, et durent jusqu'au mois de Juin. Par cette raison, les maisons y sont bâties sur des pilotis qui sortent de terre de la longueur d'environ cinq à six pieds. Lorsque l'eau se retire, il existe sous chaque

maison un vide qui sert d'écurie pour les bestiaux. Pour la commodité des habitants, on a construit, au milieu de la plupart des rues, un grand pont de bois, avec lequel les maisons communiquent entre elles par un petit pont particulier. Dans les rues où il n'y a pas de pont, les habitants sont obligés de se servir de bateaux, lorsqu'ils veulent sortir de chez eux. Un seul quartier est à l'abri de l'inondation : c'est là que se trouvent la principale église et les édifices publics. Une ville submergée régulièrement pendant trois mois de l'année, doit être nécessairement très-insalubre : aussi le gouvernement Russe songe-t-il à en transporter les habitants dans un local plus sain. On a déjà commencé à bâtir, à deux lieues de là, une ville qui portera le nom de *nouveau Tscherkassk*, et peut-être que dans cinquante ans il ne restera plus de vestige de l'ancienne.

Les Cosaques du Don ne sont réunis en corps d'état que depuis la construction de Tscherkassk, qui eut lieu en 1570.

Bientôt ils se rendirent redoutables à leurs voisins, qui se virent forcés d'acheter chèrement leur amitié, afin de se mettre à l'abri de leurs brigandages en temps de paix, et de s'assurer leur assistance en temps de guerre. Aujourd'hui ils obéissent à l'empereur de Russie, et peuvent être comptés parmi les plus fidèles de ses sujets. Sobres et patients, ils supportent les plus grandes fatigues sans se plaindre; mais il n'y a pas de soldats plus pillards qu'eux. Ils ont un gouvernement particulier, et sont commandés par un *ataman* ou chef, qui ne reçoit d'ordres que de l'empereur : aussi, quoiqu'ils soient très-soumis à leurs supérieurs, on trouve chez eux une certaine fierté et un sentiment d'indépendance que l'on chercheroit vainement chez les autres Russes.

Les Cosaques ne sèment de blé que ce qu'il leur en faut pour leur usage : ils s'appliquent à la culture de la vigne, et l'on récolte sur les bords du Don plusieurs qualités de vin qui ont du rapport avec les vins légers de France: on y fait aussi une espèce de vin mousseux, qu'on appelle *symlianskii*, et qui est recherché dans toute la Russie.

Les Cosaques, en général, ont la taille plus élancée et la figure plus expressive que les autres peuplades Russes. Les habitants de Tscherkassk participent à ces avantages : leurs femmes sont belles, et le costume moitié oriental qu'elles portent, leur sied très-bien : elles font un grand usage de rouge, comme toutes les femmes Russes.

L'église principale de Tscherkassk n'a rien de remarquable pour son architecture; mais elle excite l'étonnement des voyageurs, par les immenses trésors en or, en argent, en pierreries et en perles, qu'elle renferme. Ces richesses proviennent du butin que les Cosaques ont fait à la guerre; ils ont rapporté aussi de leurs campagnes de grandes sommes d'or et d'argent monnoyé, qu'ils conservent de génération en génération, sans en faire aucun usage.

Depuis la fondation de l'université de Charkow, les écoles de Tscherkassk ont été mieux organisées, et elles peuvent soutenir maintenant la comparaison avec toutes les autres écoles Russes. M. de Klaproth assista dans cette ville à un examen public, et fut étonné des connoissances que montrèrent les jeunes Cosaques. Cette nation, au reste, a beaucoup de facilité et beaucoup de finesse dans l'esprit.

Les Calmouks, qui habitent les environs de Tscherkassk, sont divisés, comme les Cosaques du Don, en régiments de cinq cents hommes, dont chacun est commandé par un *jessaul* ou colonel : ils n'ont rien de commun avec ceux qui habitent le gouvernement d'Astracan.

Relégués, vers le commencement du onzième siècle, au nord du lac Baikal, les Mongoles, s'il faut en croire les annales Chinoises, parurent pour la première fois au midi de ce même lac, vers le milieu du douzième siècle, sous le nom de *Munn'U* ou *Munn'Koss*. C'étoient d'excellents soldats, endurcis aux fatigues, mais cruels et sanguinaires. Ils se couvroient de cuirasses faites avec la peau du poisson *giao*, impénétrable aux flèches, et voyoient la nuit presque aussi bien que dans le jour.

Il paroît que les Mongoles, dès les temps les plus reculés, étoient divisés en deux grandes branches. Dshingischan, en les réunissant toutes deux en un seul corps de nation, les mit en état d'envahir l'Asie entière, et de faire trembler l'Europe : mais à peine le formidable empire fondé par lui se fut-il écroulé, qu'ils se divisèrent de nouveau.

Toutes ces peuplades relèvent de l'empire Russe, en gardant les frontières de la Chine, et paient à la couronne un tribut très-modéré.

Les Mongoles se distinguent de tous les autres peuples de l'Asie, par leur physionomie et par la conformation de leur crâne. Quand même ils épousent des femmes d'une race différente, leurs enfants n'en conservent pas moins les traits qui les caractérisent. Ils ont l'angle de l'œil fort peu enfoncé, les sourcils minces, noirs et peu arqués, le nez large, petit et aplati, les pommettes saillantes, la tête et le visage ronds, les oreilles grandes et distantes de la tête, les lèvres grosses et charnues, et le menton court. Un autre trait caractéristique de cette nation, ce sont des poils de barbe noirs et forts, mais rares, qui blanchissent de bonne heure, et tombent entièrement dans l'âge avancé.

Les Mongoles sont de taille moyenne, et leurs femmes

sont petites. Rarement on trouve parmi eux des gens contrefaits; en revanche, ils ont presque tous les cuisses et les jambes arquées; ce qu'il faut attribuer à l'habitude de monter à cheval dès qu'ils sont en état de s'y tenir. Leurs enfants viennent au monde avec la peau blanche; mais les petits garçons, accoutumés à être habituellement tout nus au soleil et dans leurs tentes enfumées, prennent bientôt une teinte brune tirant sur le jaune. Les femmes, au contraire, ont en général le corps très-blanc,. ainsi que le visage, quand elles s'exposent rarement au soleil.

Ce fut pendant son séjour à Tscherkassk, que M. de Klaproth eut occasion de se procurer des renseignements détaillés sur la religion Lamaïque. Nous allons en donner l'extrait.

Suivant un ouvrage Mongole, intitulé *la Source du Cœur,* ce fut du temps de Dshingischan qu'ils apprirent à connoître la religion Lamaïque. Ce conquérant, après s'être emparé de Pe-King, en 1215, fit dire au grand-prêtre *Bogdo-sott-nam-Dsimmo,* qui résidoit dans le Tibet : « Je t'ai choisi pour enseigner à mes sujets ta religion; rends-toi auprès de moi pour travailler au salut » présent et à venir de mes peuples. Viens introduire » dans mes états des institutions religieuses qui servent » d'appui à mon trône; je te promets de les protéger et » de les conserver ». Dshingischan, malgré cette promesse, marchant toujours de conquête en conquête, et portant partout la dévastation, ne s'occupa point de la propagation de la religion Lamaïque. Son petit-fils, *Mongko-Chan,* reprit son projet, appela auprès de lui *Garma,* lama originaire du Tibet, et lui conféra le titre de grand-prêtre. Quelques années plus tard, un autre successeur de Dshingischan, *Chubila-Zazzanchan,* somma

le lama Indien *Sadscha Bandida*, de venir exercer son ministère parmi les Mongoles. La lettre qu'il lui écrivit étoit conçue en ces termes : « Sadscha Bandida, je te » mande auprès de moi. Ne t'excuse pas sur ton grand » âge ; ton devoir, ainsi que celui de tes collègues, est de » travailler au salut de toutes les créatures : voilà pour- » quoi on vous regarde comme de saints hommes. Si tu » refusois de venir, je me verrois obligé d'envoyer mes » guerriers te chercher, et les malheurs qui pourroient » en résulter, retomberoient sur ta conscience ». Sadscha Bandida obéit : il se rendit chez les Mongoles, et y fit un grand nombre de prosélytes. Ce fut lui qui inventa les caractères Mongoles, perfectionnés dans la suite par un autre lama, *Zordschi Osser*, lequel commença à traduire en langue Mongole les livres sacrés des Indiens et des Tibetains.

Les temples des Mongoles ont tous la forme d'un carré régulier, dont le toit est soutenu par vingt-quatre colonnes. Les quatre faces correspondent aux quatre points cardinaux, et chacune a une porte, à l'exception de celle du nord. Le toit, qui se termine en pointe, est décoré de têtes de dragons de bois peint, et de beaucoup d'autres ornements de forme bizarre. Auprès de chaque temple est un puits, et une cuisine qui sert, lors des grandes solennités, à préparer pour le clergé les aliments qui lui sont nécessaires. A une petite distance de la principale porte d'entrée, est placé l'autel des parfums, ainsi qu'une espèce de tour, du haut de laquelle on annonce, avec des instruments à vent, l'heure du service divin. Les parois et le plafond du temple sont couverts de papier couleur orange, et parsemé de figures de dragons, peintes en encre de la Chine. Au fond du temple, en face de la porte du midi, se trouve un trône sculpté en bois, surmonté d'un dais en étoffe de soie, de-

vant lequel est une petite table où sont posés quelques livres, une sonnette et d'autres instruments. Ce trône est destiné au grand-prêtre, qui s'y assied les jambes croisées.

Nous ne décrirons pas en détail les ornements dont les temples Mongoles abondent, leurs tableaux allégoriques, leurs statues, leurs autels, leurs vases sacrés, leurs instruments de musique; nous parlerons seulement d'une certaine *machine à prières* qu'ils appellent *karda*. C'est un cylindre creux, de bois ou de métal, fermé aux deux extrémités, et traversé par un axe de fer. Tout le vide du cylindre est rempli par une longue bande de papier, roulée autour de l'axe, sur laquelle sont écrits ou imprimés des hymnes et des prières. On place ce cylindre verticalement entre deux montants; et moyennant une roue que l'on y adapte, on le fait tourner avec rapidité. Les Mongoles attribuent à ce mouvement circulaire des prières renfermées dans le cylindre, une grande efficacité, et le regardent comme très-agréable à la Divinité. Quelquefois ils placent des cylindres d'une dimension monstrueuse près d'un ruisseau, sous un toit qui les met à l'abri de la pluie, et les font tourner moyennant une roue de moulin, afin qu'ils soient continuellement en activité.

Les Mongoles possèdent un grand nombre de livres religieux, qu'ils ont originairement reçus de l'Inde et du Tibet, mais qui sont tous traduits en langue Mongole. Ils ne connoissent point les caractères mobiles; mais ils gravent leurs livres sur des planches de bois, et les impriment ainsi. Comme nous, ils écrivent de gauche à droite; les feuillets sont séparés : au lieu de les relier, ils les placent entre deux planches minces, les lient avec des cordons de soie, et les enveloppent d'un mouchoir de soie ou de coton, plus ou moins précieux, suivant l'impor-

tance du sujet. On expose ces livres, ainsi enveloppés, à l'adoration publique dans les temples, et ils inspirent en général beaucoup de respect. Ce seroit un crime que de les déposer dans une place malpropre, ou de les approcher de quelque objet réputé impur. Lorsqu'on les transporte d'un endroit à l'autre, c'est avec de certaines cérémonies, au son des instruments, et en récitant des prières. Les particuliers qui possèdent une collection de ces livres sacrés, placent dans le lieu qui les renferme, un petit autel où l'on brûle tous les jours de l'encens. Le plus considérable et le plus respecté de ces ouvrages, contient les préceptes du grand prophète *Schigimenih*, et a été écrit par ses disciples : il porte le nom de *Colonne miraculeuse de la religion*, et remplit deux cent quarante énormes volumes. Personne n'a le droit de le posséder, à moins d'en avoir obtenu la permission du dalai-lama ou de l'empereur de la Chine.

Le nombre des prêtres est très-considérable chez les Mongoles, parce qu'il est d'usage, chez eux, que tout père qui a plusieurs fils, en consacre un à cet état. Chaque prêtre est libre de choisir pour son habitation le lieu qui lui convient.

Le service divin se célèbre tous les jours; mais les grandes solennités n'ont lieu que le quinzième jour de chaque mois. Ce jour-là, tous les individus de la même tribu, hommes, femmes et enfants, se rendent en foule auprès du temple commun, tous à cheval et vêtus de leurs plus beaux habits. Lorsque l'assemblée paroît assez nombreuse, que les autels sont parés et les cierges allumés, deux trompettes annoncent que le service va commencer.

Alors se font entendre les prières et les hymnes, récités et chantés tour à tour en chœur, et quelquefois accompagnés d'instruments. Dans les intervalles, on sert du thé

aux prêtres, qu'ils boivent dans des tasses de bois verni, dont chacun a toujours soin de se munir.

Au son d'une musique très-bruyante, un des prêtres élève en l'air un grand miroir; un autre verse sur ce miroir, à différentes reprises, une espèce de sirop qui découle dans un vase soutenu par un troisième prêtre. La cérémonie finie, le vase qui contient la liqueur consacrée est remis au grand-prêtre, qui en verse une goutte sur la main de chacun des assistants. Ceux-ci la reçoivent avec un profond respect, et s'en frottent le front, le sommet de la tête et la poitrine. Les prières recommencent ensuite, et durent jusqu'au moment de la bénédiction générale, pendant laquelle tous ceux qui n'ont pas trouvé de place dans le temple, cherchent à y pénétrer pour arriver au grand lama, et toucher sa main ou du moins ses vêtements. C'est ainsi que se termine la solennité.

Les prêtres Mongoles vivent dans le célibat; la règle qu'ils suivent leur défend de manger de la chair de cheval, et de boire des liqueurs fortes.

Le matin en se levant, le soir en se couchant, et dans le courant du jour, les prêtres sont obligés de réciter certaines prières, qui ont pour objet le salut de tous les êtres vivants. Il est de leur devoir de se rendre auprès de ceux qui les font appeler, soit pour prier en leur faveur, soit pour les soigner dans leurs maladies; car les prêtres sont les seuls médecins de ce peuple. Leurs visites sont toujours payées à proportion de la richesse ou du danger du malade.

On trouve aussi chez les Mongoles des femmes qui, sans quitter leur famille, se vouent au célibat et à une vie entièrement consacrée à des pratiques de dévotion. Elles portent un costume assez semblable à celui des prêtres, et sont presque aussi respectées qu'eux.

Tous les événements importants de la vie sont accompagnés de cérémonies religieuses. Lorsqu'une femme grosse sent approcher le moment de sa délivrance, l'époux fait appeler des prêtres pour implorer l'assistance divine. Dès que l'enfant est venu au monde, on orne l'autel domestique, on y place une lampe allumée, et on y brûle de l'encens. Quelques jours après, on lave l'enfant de la tête aux pieds, en récitant des prières dans lesquelles on demande à Dieu de préserver le nouveau né de tout danger et de toute séduction. L'eau qui a servi à ce bain doit être jetée dans un endroit écarté, qui dès-lors devient sacré. Le même jour, on donne à l'enfant deux noms, dont l'un, choisi par le prêtre, n'est jamais prononcé que dans les cérémonies religieuses; l'autre, qu'il porte dans la vie habituelle, est choisi par un des individus de la famille.

Les mariages se font de même avec beaucoup de solennité. Lorsque les parents respectifs sont convenus des conditions du contrat, on allume un flambeau sur l'autel de l'habitation de l'épouse, pour le bonheur de laquelle on adresse à la Divinité des prières ferventes. Elle se rend ensuite dans la demeure de son époux, précédée d'un homme qui porte, au bout d'une longue perche, l'image d'un saint, sous la protection duquel elle se trouve désormais.

Quand un Mongole est dangereusement malade, les prêtres viennent le préparer à la mort : ils calment ses terreurs, lui peignent l'état où son ame va se trouver, et le chemin qu'elle doit parcourir avant d'arriver au séjour de la félicité éternelle. Dès qu'il a rendu le dernier soupir, ses parents et ses amis expriment leur douleur et leurs regrets par des chants plaintifs et touchants, et s'exhortent réciproquement à la résignation. Lorsque les préparatifs pour la sépulture sont faits, l'un des prêtres adresse

un discours à l'ame du défunt, et lui annonce que l'heure est arrivée où elle doit se séparer pour toujours de sa dépouille mortelle. On enlève alors le corps, non par la porte de la tente, mais par un des côtés que l'on soulève à cet effet, et on le transporte à l'endroit désigné pour sa sépulture. Sa famille distribue ensuite des présents à tous les prêtres du cortége; elle donne les plus beaux habits du défunt à celui qui l'a exhorté, et y ajoute un cheval de selle tout harnaché. La cérémonie se termine par un repas auquel tous les assistants prennent part.

PENSÉES

Sur divers sujets, par M. de BONALD (1).

Nous avons beaucoup de recueils de pensées. Ce genre a eu de tout temps des détracteurs et des apologistes. On met Boileau au rang des premiers. Le législateur du Parnasse regardoit avec raison les transitions comme une des principales difficultés de l'art d'écrire, et ce motif l'empêchoit de rendre une entière justice au mérite de Labruyère, qui, dans ses *Caractères*, s'étoit affranchi de cette entrave. Depuis, on s'est montré moins exigeant; et non-seulement on a accueilli avec bienveillance les ouvrages formés de pensées et d'observations détachées, mais on a même poussé la manie jusqu'à dépecer les ou-

(1) *Pensées sur divers sujets, et discours politiques*, par M. de Bonald, 2 vol. in-8°., chez Melon, libraire, fossés du Chapeau-Rouge, n°. 15, et chez la veuve Bergeret, libraire, fossés de l'Intendance.

vrages de nos grands écrivains, pour en extraire des fragments décousus et des lambeaux informes, qu'on nous a donnés sous le titre d'*Esprit* ou de *Pensées*. C'est démolir la maison pour mieux en vendre les matériaux. Nous ne chercherons pas à faire sentir tout le ridicule d'un pareil abus. Le talent d'un bon écrivain consiste en partie à savoir mettre chaque chose à sa place; et en bouleversant l'ordre qu'il a établi, on dénature ses idées, qui souvent sont modifiées par ce qui suit ou par ce qui précède. Un pareil inconvénient n'existe pas pour l'ouvrage formé primitivement de réflexions détachées : l'auteur a voulu qu'il fût ainsi; et en le composant, il en a rendu les différentes parties indépendantes les unes des autres.

Ce genre offre plus d'un attrait à la plupart des lecteurs. On aime à lire un choix de pensées tour à tour profondes ou piquantes, auxquelles un style concis et plein de traits donne un nouveau mérite.

L'homme du monde qu'effraie un gros *in-octavo*, dont il faut suivre le plan, dont il faut saisir l'ensemble, trouve dans ces sortes de recueils, des distractions sans frivolité et de l'instruction sans fatigue. En fait d'ouvrages de morale, nous ressemblons tous plus ou moins à cette jeune femme à qui son oncle faisoit des remontrances peut-être un peu trop longues : Ne pourriez-vous pas, lui disoit-elle, me donner tout cela en pillules ? C'est le conseil qu'ont suivi les Larochefoucauld et les Vauvenargue, et c'est aussi sans doute ce que s'est proposé l'auteur de l'ouvrage dont nous rendons compte.

On ne doit point s'étonner ni se plaindre que M. de Bonald, l'un de nos écrivains les plus distingués, ait imprimé au recueil qu'il vient de publier, le cachet de son talent et la couleur de ses opinions. C'est surtout dans ce genre que l'homme doit se montrer tout entier; car en

général on ne peint les autres que d'après soi-même, et l'on n'inspire la confiance que par la franchise. Il n'entre point dans la nature de notre journal, de nous livrer à l'examen des systèmes politiques de cet ouvrage; nous n'en considérerons que la partie morale et littéraire.

M. de Bonald a trop de talent pour ne pas en mettre dans tout ce qu'il fait. On trouve donc dans son livre des choses aussi profondes qu'heureusement exprimées. Mais en rendant cette justice à l'auteur, on doit convenir que quelquefois ses pensées ne sont point assez saillantes pour se graver dans l'esprit du lecteur, et que les sujets n'en sont point assez variés. Quelques-unes excèdent les bornes qui conviennent à ce genre, et l'on croit s'apercevoir, dans plusieurs endroits, que l'auteur s'est contenté d'isoler, pour les faire entrer dans ce recueil, des morceaux qui étoient destinés à occuper un cadre plus vaste, et à se rattacher à un corps complet d'ouvrage. C'est ce qui explique comment ces morceaux, souvent remarquables d'ailleurs, n'ont pas toujours l'espèce de mérite qui convient aux *pensées*.

Il est difficile de faire connoître un livre de la nature de celui-ci, autrement que par des citations. Nous allons donc en faire quelques-unes que nous prendrons dans ce qui nous a paru le plus remarquable : c'est le meilleur moyen de juger sans partialité et de louer sans flatterie.

— La constitution d'un état en est le tempérament, et l'administration en est le régime. Cette vérité est consignée dans notre langue, qui, en parlant de l'homme, dit indifféremment tempérament ou constitution. L'homme dont le tempérament est fort, peut impunément se permettre des écarts de régime et même des excès. Si le tempérament est foible, le régime doit être sévère. Ainsi,

dans quelques états, les fautes de l'administration étoient sans danger; dans quelques autres, elles seroient sans remède.

— Tous sont propres à détruire, peu à réédifier. Si l'on donnoit à une troupe de marmots le château des Tuileries à démolir, les plus petits casseroient les vîtres, les autres briseroient les portes ou mettroient le feu aux charpentes, et l'édifice, malgré sa solidité, seroit bientôt en ruine : mais si on leur donnoit une chaumière à construire, ils ne sauroient comment s'y prendre, parce qu'il faut, pour bâtir, un plan, un ordre de pensées et de travaux, et qu'il ne faut rien de tout cela pour détruire. C'est là l'histoire des révolutions, et la raison du grand nombre des talents révolutionnaires que l'on a trouvés jusque dans les derniers rangs, et que les sots admirent.

— Le justice sévère fait les peuples forts. Les supplices sanglants font les peuples féroces. Il faut effrayer l'imagination, et laisser les sens tranquilles. Le peuple doit attacher au supplice une idée d'infamie plutôt que de douleur. La mort doit être prompte, et surtout sans effusion de sang. La peine capitale aujourd'hui en usage en France, est précisément le contraire; elle n'avilit plus, et elle est sanglante. C'est un contre-sens, et plus grave qu'on ne pense.

— Dieu commande à l'homme de pardonner, mais en prescrivant à la société de punir.

— La pensée veut la solitude, et l'art de parler, les assemblées. La plupart des hommes de nos jours n'ont vécu que dans les assemblées politiques.

— Une maladie épidémique, particulière à notre siècle, est la fureur de régner; et comme on n'a pu guérir le mal, il a fallu tromper le malade, et décréter en principe la souveraineté du peuple.

— L'hérédité du trône est la garantie de toutes les hérédités, et la sauve-garde de tous les héritages.

— Beaucoup d'ouvriers politiques travaillent en Europe comme certains ouvriers en tapisseries, sans voir ce qu'ils font. Ils seroient bien étonnés s'ils pouvoient voir le revers de leur ouvrage.

— Bien des gens ne voient le désordre que dans le bruit, et la paix que dans le silence.

— Dans une société bien réglée, les bons doivent servir de modèle, et les méchants d'exemple.

— *Idéologie*, étude stérile, travail de la pensée sur elle-même, qui ne sauroit produire. Tissot auroit pu traiter, dans un second volume, de cette dangereuse habitude de l'esprit.

— La liberté absolue de la presse est un impôt sur ceux qui lisent : aussi n'est-il demandé en général que par ceux qui écrivent.

— Premiers sentiments, secondes pensées, c'est dans les deux genres ce qu'il y a de meilleur.

— On est assuré de la droiture de ses sentiments plus que de la justesse de ses pensées. Malheureusement il y a beaucoup de personnes qui se croient l'esprit juste, parce qu'elles ont le cœur droit : ce sont celles qui font le mieux le mal, parce qu'elles le font en sûreté de conscience.

— Les hommes et les femmes dissimulent à l'envi leur âge, et par le même motif : les hommes veulent paroître plus âgés pour gouverner plus tôt, et les femmes paroître plus jeunes pour gouverner plus long-temps.

— Les orateurs anciens parloient devant le peuple, et la raison pouvoit se faire entendre : aujourd'hui nous parlons devant de beaux esprits ; il n'y a plus rien à faire : c'est faire des tours de cartes devant des joueurs de gobelets.

— La science et les lettres étoient autrefois un but; aujourd'hui, et depuis la révolution, elles ne sont plus qu'un moyen.

— Il faut parcourir beaucoup de livres pour meubler sa mémoire; mais quand on veut se former un goût sûr et un bon style, il faut en lire peu, et tous dans le genre de son talent. L'immense quantité de livres fait qu'on ne lit plus; et, dans la société des morts comme dans celle des vivants, les liaisons trop étendues ne laissent plus aux amitiés le temps de se former.

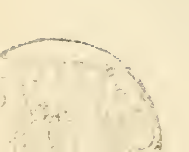
— Les petits talents comme les petites tailles se haussent pour paroître grands; ils sont taquins et susceptibles, et craignent toujours de n'être pas aperçus.

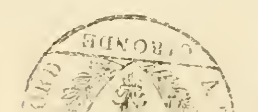
— Bien des gens qui ne savent que ce que d'autres ont écrit, ou qui n'ont écrit que ce que d'autres ont pensé, s'imaginent que tout est connu dans le monde, et qu'il n'y a plus rien à découvrir. Ainsi, l'homme qui jamais n'auroit fait un pas, pourroit prendre son horizon pour les bornes du monde.

— L'irréligion sied mal aux femmes; il y a trop d'orgueil pour leur foiblesse.

Il résulte de ces citations, que l'ouvrage de M. de Bonald doit en général être recherché des esprits les plus superficiels comme des esprits les plus graves. Les premiers y trouveront des pensées toutes faites, et les seconds des sujets de méditation. Or, ce n'est pas un petit mérite que de fournir des pensées à ceux qui en manquent, et d'en faire naître chez les autres.

A. L.





ESSAIS

HISTORIQUES ET CRITIQUES

Sur l'organisation des armées, et sur l'administration militaire en France; par M. le chevalier BAIL, ancien inspecteur aux revues. Vol. in-8°., à Paris, chez Laurent aîné, imprimeur-libraire, 1817, et à Bordeaux, chez Melon, libraire.

(DERNIER ARTICLE).

PERSUADÉ que l'administration de l'armée est encore susceptible d'améliorations, M. le chevalier Bail propose ses idées dans vingt-huit lettres, qui, sans avoir le même mérite, présentent toutes quelques rapprochements heureux ou quelques vues utiles.

Mais le cadre qu'il a choisi convenoit-il bien à un sujet de cette importance? Nous ne pouvons le croire, et l'auteur lui-même semble être de notre avis, en avouant, dans sa préface, qu'il n'a préferé la forme épistolaire que parce qu'elle étoit *la plus commode* (1).

Et en effet, cette manière expéditive a un très-grand avantage, dont quelques auteurs modernes connoissent parfaitement le secret. Légère et négligée de son essence, elle dispense à la fois de méthode et de profondeur. La liaison naturelle des idées est remplacée par la date de leur émission; on pense par ordre chronologique; enfin,

(1) Avertissement, pag. 1re.

pressé par l'heure du courrier, on n'a pas le temps de soigner sa missive; *contre-temps fâcheux*, mais dont on profite pour se mettre à son aise, tant à l'égard du style que du fond des choses.

Aussi la politique et la littérature sont-elles, depuis quelque temps, accablées de *correspondances*. Aux *courriers dévalisés*, ont succédé les *personnages éminents*, assez modestes d'ailleurs pour permettre l'impression des leçons confidentielles qu'on leur avoit données (1). C'est à regret qu'on voit M. Bail descendre à ces formules déjà si usées : le droit d'écrire appartient au talent, et notre auteur n'étoit pas embarrassé de ses preuves.

Quelque rapide que soit sa marche, nous serions nous-mêmes extrêmement prolixes, si nous voulions rappeler tout ce qu'il indique de juste et de vrai dans son ouvrage. Le seul moyen qu'il nous laisse pour être brefs, est de nous borner à relever ses erreurs.

Une nation sage, dit M. Bail, ne doit jamais introduire d'étrangers dans ses armées. Vraie à quelques égards et dans quelques circonstances particulières, cette maxime devient fausse, lorsqu'on la prend dans un sens trop exclusif.

Combien de fois nos troupes n'ont-elles pas vaincu, mêlées avec des soldats naturalisés de la veille, à l'aide de ces décrets qui incorporoient à la France des peuples aussi éloignés d'elle par les mœurs que par les distances ? Les lances Polonaises n'ont-elles pas triomphé sous les drapeaux de l'agitateur de l'Europe ? Et à l'aurore de nos malheureux troubles, les régiments Suisses n'ont-ils pas donné un exemple à jamais mémorable de la plus héroïque fidélité ? Enfin, si nous remontons à des temps

(1) Avertissement, pag. 1re.

plus anciens, on ne peut avoir oublié qu'à la bataille de Cannes, la moitié de l'armée d'Annibal étoit composée d'étrangers; et qu'après la victoire, ils furent les derniers à s'amollir à Capoue.

Nous pourrions citer bien d'autres exemples (1), mais ceux-là suffisent pour prouver qu'un général habile peut tirer un très-grand parti d'un corps de troupes étrangères. En partageant les périls de l'armée principale, elles en ménagent le sang, et, presque toujours chargées d'exécuter les ordres rigoureux, elles laissent aux soldats nationaux une gloire sans remords et sans tache.

Le choix de ces auxiliaires exige, il est vrai, le plus grand discernement. Il seroit bien dangereux, par exemple, de prendre sous ses drapeaux la milice du souverain à qui on a fait sentir le poids d'une humiliante domination. La sanglante déroute de Leipsick n'eut pas d'autre cause : mais la catastrophe vint moins du moyen en lui-même, que du présomptueux emploi que voulut en faire le plus inconsidéré des généraux.

Un corps étranger peut donc être très-utile dans une guerre d'invasion; du moins il ne pourra nuire, si, d'une part, il n'est pas assez nombreux pour se faire craindre de l'armée principale, ou pour l'affoiblir par sa désertion, et si, de l'autre, on est assez sage pour ne pas lui confier le sort d'une affaire décisive. De tels instruments ne sont dangereux que dans des mains inhabiles.

Mais il n'en est pas de même dans ces guerres sacrées où une nation s'arme pour venger son pays envahi et ses

---

(1) L'Arcadie étoit, dans la Grèce, ce qu'est aujourd'hui la Suisse dans l'Europe occidentale : à peu près même sol, mêmes mœurs, mêmes habitudes; aussi les Arcadiens vendoient-ils leurs soldats aux autres puissances. THUCIDID., liv. 7.

campagnes ravagées : c'est alors que la maxime de M. Bail reçoit toute son application. La gloire, dans ces grandes crises, n'est qu'un motif secondaire; la bravoure, la discipline, la fidélité même, ne suffisent plus. Dans de semblables combats, un soldat étranger saura mourir peut-être; mais il faut être citoyen pour renverser jusqu'au toit paternel sur ses ennemis acharnés, et pour chercher dans sa propre ruine l'extermination de ses vainqueurs. La meilleure armée du monde n'auroit pas défendu Saragosse comme l'ont fait les Espagnols eux-mêmes.

Dans ses treizième et quatorzième lettres, M. Bail traite du recrutement de l'armée. Les sujets du Roi contribueront-ils en argent pour donner à l'état de quoi acheter des stipendiaires, ou bien le service militaire redeviendra-t-il un devoir personnel et de corps? M. le chevalier Bail penche pour ce dernier parti : mais alors la question se complique; et comme cet auteur ne l'a point examinée sous tous les rapports, nous allons suppléer à son silence.

Les lois révolutionnaires ne nous vont plus, et il faut du moins accommoder à nos formes actuelles ce que nous sommes forcés de garder encore de cet épouvantable chaos. La conscription, née durant l'oligarchie directoriale, n'admettoit aucune exemption en faveur de ceux qui s'étoient élevés aux premières places. Il eût en effet paru absurde de dispenser du service militaire, ceux qui avoient le plus à conserver dans cet ordre de choses.

Mais dans un gouvernement monarchique, où une inégalité tempérée est essentiellement constitutionnelle, nul ne peut être choqué, si, également soumis au devoir de soldat, les premiers sujets du Roi l'acquittent d'une manière plus conforme à leur prééminence.

A Rome, les prolétaires étoient dispensés de l'enrôle-

ment, parce que ne possédant rien, on les considéroit comme indifférents au maintien de l'état. On ne leur demandoit autre chose, comme citoyens, que de se reproduire (1). Nos grands s'offenseroient avec raison d'une exemption si peu digne de leur rang; mais toutes les convenances seroient gardées, si, en exigeant d'eux, pour succéder aux dignités de leurs pères, un service personnel pendant un certain temps, la loi les dispensoit des grades les plus inférieurs dans l'armée.

Un autre inconvénient de la conscription révolutionnaire, étoit d'atteindre sans exception tous les individus mâles. Certains de ne croître que pour cette fatale inscription, ils n'osoient se livrer à des études dont ils ne pouvoient espérer de recueillir le fruit. L'harmonie intérieure de l'état résulte d'un nombre infini de professions, qui, non moins indispensables que celle des armes, exigent une plus longue instruction : il faut donc leur laisser aussi leur contingent de recrutement.

Ces réflexions conduisent à désirer que les levées soient réparties par communes, et dans chaque commune par familles seulement, en permettant toutefois les remplacements dans des cas clairement désignés.

Les remplacements sont les exemptions de la fortune; ils étoient connus des anciens, qui admettoient aussi les rachats à prix d'argent. Agamemnon, dit Plutarque, ne balança pas entre une *bonne jument* et un homme riche et *couart*, qui l'offroit pour se dispenser d'aller à la guerre (2).

A l'exemple de tant d'autres qui s'empressent de publier leur jugement, M. Bail consacre huit à neuf lettres

---

(1) *Proletarii*, de *proles*, enfant.

(2) *Dits notables* des Lacédémoniens.

à passer en revue les plus fameuses campagnes de la révolution. On peut avec beaucoup d'esprit, beaucoup d'impartialité même, faire cette inspection d'une manière encore trop légère. L'armée, en repos sur sa longue gloire, attend sans impatience un historien, mais ne veut qu'un Tacite.

L'auteur arrive enfin au sujet principal de son livre. Mécontent de l'administration de la guerre, il examine les divers systèmes adoptés pendant la révolution; et n'y trouvant nulle part l'ordre, l'économie et la simplicité des formes, il revient sans s'en apercevoir lui-même, et par la seule force des choses, à l'organisation établie par nos derniers souverains. C'est ainsi qu'après avoir erré de novations en novations et d'essais en essais, pour ne commettre que des fautes, il nous faut recourir à ces vieilles ordonnances, rudiments sacrés de l'art de gouverner, dépôts précieux où la sagesse de nos Rois s'accumule de siècle en siècle pour l'instruction des maîtres et l'avantage des sujets.

Les Romains et les Goths avoient disparu, que les constitutions des Césars et les ordonnances de Théodoric, toujours consultées avec fruit, formoient ensemble un des plus beaux codes d'administration générale.

Les Romains avoient dans chacune de leurs armées un intendant (1) chargé en chef des fonctions administratives et judiciaires. Ce magistrat suprême veilloit à l'équipement, à l'armement et à la nourriture du soldat; sa surveillance s'étendoit sur les transports de toute espèce, les fourrages, les hôpitaux, les effets de campement, les armes et les machines de guerre. Juge unique et sans appel de tous les délits militaires, il faisoit exécuter sur le champ ses décisions. Ainsi, chaque armée avoit à la lettre deux

---

(1) *Præfectus castrorum.*

généraux; l'un pour la guerre proprement dite, l'autre pour les choses sans lesquelles on ne pouvoit la faire (1).

Théodoric ne fit à cette organisation que les changements qui pouvoient encore la simplifier (2).

Dès que nos Rois eurent une armée permanente, ils songèrent aussi à établir une administration régulière : les maréchaux en furent les directeurs; leurs lieutenants reçurent le titre de commis. C'est là l'origine des commissaires des guerres.

En 1637, Louis XIII leur donna un chef suprême; la place de *commissaire général,* confiée à un sieur de Besançon, fut bientôt supprimée, *parce qu'elle donnoit trop de pouvoir* (3). Un gouvernement ferme n'auroit pas été arrêté par de semblables considérations. Cette fonction suprême fut rétablie en 1802, sous le titre de *direction de l'administration de la guerre.* Les grandes affaires, dit Tite-Live, ne se gouvernent bien que par un seul (4). La *polygarchie* est de sa nature une cause toujours active de désordre, et le désordre est le plus funeste de tous les abus.

Le Roi venant de régler l'administration de la guerre, toute discussion publique sur cet objet seroit désormais inconvenante. M. Bail vouloit un réglement sage; son but est rempli, et nous aurons sans doute fait un assez bel éloge de son livre, en annonçant que l'ordonnance royale a consacré une partie de ses vues.

A la rage d'insulter les gouvernements, a succédé la manie de vouloir les instruire. Mais ces nouveaux réfor-

---

(1) Vegece, Juste Lipse sur Tacite, etc.

(2) Cassiodore.

(3) Bussi-Rabutin.

(4) *Saluberrimum in administratione magnarum rerum est, summum imperii apud unum esse.* TIT. LIV., dec. 1ᵉ.

mateurs feront quelquefois sourire nos rois, qui, la main sur les vieux recueils des anciennes lois monarchiques, répondront à leur peuple : « Presque tout ce que vos nou-
» veaux docteurs nous demandent pour vous, nos prédé-
» cesseurs l'avoient fait pour vos pères; et ce dont vous
» vous plaignez avec quelque motif, n'est que la violation
» ou l'abus de ce que nous avions prescrit pour votre avan-
» tage ».

En effet, cette conscription, l'effroi des familles, établie sur les principes de la milice, n'en fut que l'horrible extension. Les bataillons provinciaux formoient au-dedans de l'état une réserve plus nombreuse, et surtout bien plus imposante que les compagnies départementales, dont ils furent le type; et pour finir par un exemple pris dans le sujet même qui nous occupe, le dernier réglement sur l'administration de l'armée, n'est qu'un sage retour à l'esprit des ordonnances rendues par nos quatre derniers souverains sur cette branche importante de la stratégie.

Laissons donc faire nos princes, parce qu'eux seuls peuvent bien connoître ce qui nous convient. A l'instar de toutes les hautes doctrines, la science du gouvernement a des aperçus que le sujet le plus instruit ne peut atteindre. L'art de régner ne s'apprend que sur le trône.

N.

NOUVEAU VOYAGE

Dans l'intérieur de l'Afrique, fait en 1810, 1811, 1812, 1813 *et* 1814, ou *Relation de* Robert Adams, *de son naufrage sur la côte occidentale de l'Afrique, de sa captivité, pendant trois années, chez les Arabes de Sahara ou Grand Désert, et de son séjour dans la ville de Timbuctoo.* — A Bordeaux, chez Melon, libraire, fossés du Chapeau-Rouge, n°. 15; et chez Gassiot, libraire, fossés de l'Intendance, n°. 61.

Ce que n'eussent pu faire le zèle et l'amour des sciences qui animent la compagnie d'Afrique, un simple matelot Américain vient de l'exécuter, secondé par la puissance du gouvernement Anglais. Robert Adams, c'est ainsi qu'il se nomme, est jusqu'ici le seul chrétien qui ait pénétré à Timbuctoo.

Si l'on se rappelle l'importance de cette ville, que tous les rapports désignoient comme l'entrepôt du commerce entre l'ouest et le nord de l'Afrique, on ne sera plus étonné des efforts qu'ont faits les voyageurs pour y parvenir. Timbuctoo, selon des relations qui paroissoient incontestables, *est une ville immense; le roi possède des trésors considérables; ses femmes et ses concubines sont habillées d'étoffes d'or et de soie; les principaux officiers qui l'entourent vivent dans une grande splendeur.* Ainsi la dépeignoit le célèbre Mungo-Park. Nous verrons bientôt ce qu'il faut penser de ces magnifiques tableaux.

Avant de rendre compte du voyage de Robert Adams, et des tristes aventures qui l'ont conduit à Timbuctoo,

nous devons commencer par rassurer la foi de nos lecteurs, qui pourroient facilement douter de la véracité du pauvre matelot Américain. Aussi, il faut le dire, peu de récits sont aussi authentiques et aussi attestés que celui de ce voyageur. Ayant fait naufrage sur la côte occidentale d'Afrique, avec l'équipage du navire *le Charles*; séparé de ses compagnons, qui devinrent comme lui esclaves des Arabes; conduit dans la profondeur du désert de Sahara; transporté, par une suite d'aventures bizarres, à Timbuctoo; reconduit par des Arabes dans le désert de Sahara, il fut délivré du plus insupportable esclavage par les soins généreux de M. Dupuis, consul Anglais à Mogodor. A peine cependant parloit-il de son voyage à Timbuctoo; il n'y attachoit aucune importance; il ignoroit les efforts infructueux que l'Europe faisoit depuis un demi-siècle pour acquérir sur cette ville des notions positives: le hasard seul lui fournit l'occasion de parler du séjour qu'il y avoit fait, et ces renseignements précieux furent recueillis par le consul Anglais.

Cet officier atteste qu'il confronta plusieurs fois Robert Adams avec un Maure qui connoissoit Timbuctoo, où il étoit allé souvent, et qui lui assura que d'après les réponses du matelot Américain, il étoit indubitable que ce dernier avoit fait un assez long séjour dans cette ville du Soudan.

Robert Adams a depuis été interrogé, à Londres, par les membres du comité de la compagnie d'Afrique, et ils ont fait rédiger, sur ses réponses, la relation qui nous occupe. Ajoutons, pour l'honneur de l'humanité, qu'après l'avoir fait imprimer aux frais de la compagnie, le comité a arrêté que le produit en seroit remis au malheureux voyageur.

Robert Adams partit de New-Yorck en qualité de simple matelot, sur le navire *le Charles*, le 17 Juin 1810.

Le 11 Octobre, ce navire échoua, par l'imprudence du maître Dolbie, sur la côte occidentale d'Afrique, à peu de distance du cap Blanc, vers le nord, c'est-à-dire, sur la côte la plus inhospitalière du monde connu.

L'équipage, entouré par les Maures, fut à l'instant fait prisonnier. Parmi ces Arabes se trouvoit un Français, faisant sans doute partie de l'équipage d'un navire naufragé, ainsi que *le Charles ;* mais comme il vivoit familièrement avec les Maures, qu'il logeoit et mangeoit avec eux, Adams ne douta pas qu'il n'eût fait à sa sûreté le sacrifice de sa foi.

Quatorze jours après le naufrage, Adams, un autre matelot et le maître Dolbie, tombèrent en partage à une bande d'environ vingt hommes, furent conduits loin du lieu de leur naufrage, et s'enfoncèrent dans le désert, en faisant route à l'est, déclinant vers le sud.

Après une marche de trente jours, pendant lesquels on n'aperçut aucune trace de verdure, ils arrivèrent à un lieu habité. Trente ou quarante tentes assises sur le bord d'un étang, composoient cette *magnifique* peuplade.

On peut facilement se faire une idée des souffrances du malheureux voyageur dans cet affreux trajet. Dépouillé par les Maures de ses vêtements, rien ne le garantissoit de l'ardeur du soleil, et sa peau se gonflant en énormes pustules, formoit de larges vésicatoires, dont il ne pouvoit se soulager qu'en se couchant la nuit dans le sable.

Après plusieurs mois de séjour dans cette espèce de camp, les Maures résolurent d'aller surprendre quelques Nègres dans le Soudan. Ils amenèrent avec eux Robert Adams et un jeune Portugais nommé Stevens, qui faisoit aussi partie de l'équipage du *Charles*, et qui étoit arrivé peu de temps après lui au lieu du campement.

Ils partirent au nombre de vingt, dix-huit Maures et

les deux captifs, suivis de neuf chameaux chargés d'eau et de farine d'orge, et ils firent route au sud vers *Soudeny*, premier village de la Nigritie. La caravane fut renforcée, deux jours après, par l'arrivée de douze Maures et de deux chameaux.

Après dix jours de marche dans le désert, on arriva à un puits qui, au grand déplaisir des voyageurs, se trouva à sec; il fallut avoir recours, pour se désaltérer, à un moyen assez désagréable. Les Maures recueilloient précieusement l'urine des chameaux, et la mêlant avec l'eau qui leur restoit, ils parvinrent ainsi à soutenir une autre marche de cinq jours, qui les conduisit à la lisière du Grand Désert.

Arrivés à deux journées de Soudeny, on ne marcha qu'avec précaution, et les Maures parvinrent à se poster à dix ou douze milles de la ville, où ils se cachèrent dans des bois.

Une femme et un enfant tombèrent d'abord entre leurs mains; deux jeunes Nègres subirent le même sort; mais le lendemain, pendant que la caravane reposoit, elle fut à l'improviste entourée par un parti de cinquante Nègres armés, qui firent prisonniers tous ceux qui la composoient.

Mahmoud, gouverneur de Soudeny, décida que tous ces *chasseurs d'hommes* seroient conduits, sous bonne escorte, à Timbuctoo, où le roi décideroit de leur sort.

Les prisonniers se mirent en route vers l'est, quatre jours après, conduits par soixante hommes bien armés; et comme, vers le dixième jour, les Maures firent une tentative pour s'évader, le commandant de l'escorte assembla sur le champ une sorte de conseil de guerre, dont la sentence ne se fit pas attendre, car une heure après, on coupa la tête à quatorze des prisonniers, moyen efficace pour rendre les autres plus circonspects.

Enfin, après vingt-cinq jours de marche depuis Soudeny, on arriva à Timbuctoo; et comme Adams évalue à vingt milles le chemin que faisoit chaque jour la caravane, on peut placer Timbuctoo à cinq cents milles à l'est de Soudeny. Les géographes ont, par l'estimation qu'ils ont faite du chemin parcouru par Adams, et de sa direction, placé Soudeny sous le 16ᵉ. degré de latitude.

Ici, le sort de notre voyageur s'améliora. Séparé des Maures, que l'on conduisit en prison, il fut, avec le Portugais, retenu dans le palais du roi, comme un être curieux et d'une race inconnue dans ce pays.

Adams ne paroît pas même avoir été employé à aucun ouvrage; on satisfaisoit abondamment à ses besoins, et il a pu dès-lors visiter exactement Timbuctoo.

Il est pénible, sans doute, de détruire tout à coup les brillantes illusions que l'Europe s'étoit faites sur cette ville célèbre, et de voir, au premier examen, s'évanouir ces palais, ce luxe, cette police régulière, ces armées disciplinées, dont la générosité de quelques voyageurs avoit gratifié le roi du Soudan; mais, il faut l'avouer, la naïve simplicité du matelot Américain, témoin oculaire de ce que nous allons raconter, est plus croyable que la pompeuse imagination des voyageurs qui ont parlé des merveilles de Timbuctoo sans y avoir mis les pieds.

Adams évalue que l'étendue de Timbuctoo est à peu près égale à celle de Lisbonne; mais comme les maisons n'ont qu'un seul étage, on sent que la population ne peut guère s'élever à plus du tiers de celle que renferme la capitale du Portugal.

Le *magnifique palais* du roi est construit en terre glaise, mêlée avec des herbes. Cette singulière maçonnerie n'est badijonnée ni en dedans ni en dehors; le logement est au rez de chaussée, et se compose de huit à dix pièces.

Un enclos de trois quarts d'arpent complète cette superbe demeure, et sert de magasin ou d'entrepôt aux objets de commerce qu'apportent à Timbuctoo les trafiquants étrangers.

Trente hommes armés d'arcs et de poignards forment la garde habituelle du prince.

Des jarres de terre, des gamelles de bois, et des nattes qui servent tour à tour de lits et de tables pour les repas, composent le mobilier du monarque et des sujets.

Le riz et le maïs sont les seuls grains connus à Timbuctoo; les fruits consistent en dattes, figues, ananas et cocos. Les plantes potagères qu'on y cultive, sont les choux, les carottes, les navets et les patates.

Timbuctoo, situé dans une plaine immense, est arrosée par une rivière qu'Adams appelle la *Mar Zarah.* Cette rivière, qui, suivant Adams, coule de l'est à l'ouest, a singulièrement occupé les géographes : nous en verrons plus bas la raison.

Les bœufs, les ânes, les chèvres, les chiens, sont leurs animaux domestiques; on n'y voit point de chevaux.

Mais la nature, qui a entouré le Soudan d'immenses déserts du côté de l'est et du nord, a fourni aux habitants de cette contrée un moyen de transport plus utile que le cheval : elle leur a donné le *heirie.*

Le heirie est une espèce particulière de dromadaire, propre seulement pour la course, trop foible pour supporter de gros fardeaux, trop indocile pour s'y soumettre : le heirie fait voyager son maître à travers le désert de Sahara, avec une vélocité presque incroyable.

Les Arabes, qui obtiennent rarement des Nègres la faveur de se procurer quelques-uns de ces animaux, les divisent en trois classes; la première, appelée *talayé,* ne fait en un jour que le chemin de trois journées ordinai-

res; la seconde, nommée *sebaye*, fait en un seul jour le trajet de sept journées, et la troisième, désignée sous le nom de *tasaye*, parcourt neuf journées de chemin dans le même espace de temps.

Ainsi, le *talayé* fait soixante milles; le *sebaye* cent quarante milles, et le *tasaye* parcourt cent quatre-vingts milles ou soixante lieues en un jour.

Cette rapidité si extraordinaire est attestée par Jakson, qui rapporte qu'un heirie arriva du Sénégal à Mogodor en sept jours, ayant ainsi franchi quatorze degrés de latitude, et, avec les détours de la route, onze cents milles Anglais, ce qui fait par jour cinquante-quatre lieues. Enfin Jakson ajoute, que de son temps un Maure de Mogodor monta sur son heirie le matin, alla à Maroc, qui en est distant de cent milles, et revint le soir portant à sa femme quelques oranges qu'elle avoit désirées : il avoit ainsi parcouru dans la journée deux cents milles ou soixante-sept lieues. Jakson convient que de semblables heiries sont peu nombreux, et nous sommes disposés à le croire.

Les renards, les babouins, les loups, abondent aux environs de Timbuctoo; les lions font pendant la nuit retentir la ville de leurs rugissements; les éléphants parcourent cette vaste plaine, et s'il falloit en croire Adams, que la frayeur a pu tromper, ils seroient d'une taille fort au-dessus de celle des éléphants de l'Asie.

Le courcoo, animal sauvage de la grosseur du renard, y dévaste les campagnes et il emporte facilement sa proie dans une poche fort ample qu'il a sur le dos. Il est à propos de dire qu'Adams n'a pas été à même de s'approcher assez de cet animal, pour vérifier cette singularité.

Les naturels de Timbuctoo s'enduisent le corps avec du beurre, pour rendre leur peau plus douce et plus flexible.

Excepté le roi et la reine, qui changent de vêtements une fois par semaine, le peuple de Timbuctoo se sert toujours des mêmes habits. Ils n'emploient que rarement les bains, dont la chaleur excessive de leur climat, et la proximité de la *Mar Zarah*, devroient leur commander l'usage.

Quoique irascibles et faciles à s'emporter, les habitants de Timbuctoo sont d'un naturel doux et hospitalier; et la manière dont Adams a été traité pendant son séjour dans la capitale, prouve la facilité avec laquelle les Européens y seroient accueillis, s'ils pouvoient franchir les régions barbares qui s'opposent à cette communication mutuellement utile.

Comme tous les peuples foibles et sans usage de l'art militaire, les habitants du Soudan empoisonnent leurs flèches; l'éléphant lui-même ne peut résister à la force du poison dont ils se servent : le venin se glisse avec lenteur dans le sang de l'énorme animal. Le chasseur le suit pendant quelques jours avec une patience qu'augmente l'espoir du gain; et quand l'éléphant succombe, le Timbuctoouan le dépouille de ses défenses, et découpe la chair de cet animal en aiguillettes, qu'il fait sécher pour servir à sa nourriture.

Adams n'a pu démêler chez eux la moindre trace d'un culte religieux. Il n'y a dans la ville ni mosquée, ni temple, ni prêtres. Si ce fait étoit bien prouvé, il offriroit une grande singularité dans l'histoire du monde; mais nous pensons qu'il ne faut pas se hâter d'adopter comme vraie cette observation d'un matelot illétré, et transporté dans un pays dont il n'a pu qu'apprendre très-imparfaitement la langue.

La polygamie y est en usage; toutefois une seule femme y jouit de la supériorité domestique : les autres lui sont subordonnées. Ces relations, assez difficiles à concevoir, engendrent souvent des querelles, et les époux du Tim-

buctoo les terminent par des coups, dont ils se montrent très-généreux envers toutes leurs femmes sans distinction.

Le roi n'a pas le droit de vendre ses sujets : il n'a d'autres esclaves que ceux qu'il peut se procurer par des expéditions militaires ; mais les criminels sont condamnés à être vendus; et dans le nombre des crimes qui entraînent ce châtiment, le souverain de Timbuctoo a eu soin de comprendre la séduction d'une fille que le criminel refuse d'épouser. Adams rapporte l'exemple d'un jeune Nègre, qui aima mieux devenir esclave que de prendre pour épouse une jeune fille qu'il avoit rendue mère. Ce martyr du célibat fut vendu au profit du roi.

Chaque mois à peu près, le roi de Timbuctoo met en campagne un parti de cent soldats, qui vont *à la chasse des hommes* dans les royaumes voisins. Leur absence dure un mois, et il est rare qu'ils ramènent plus de vingt esclaves. Il est probable que s'ils sont les plus foibles, ils éprouvent le même sort dans les pays environnants. En supposant que les chances soient égales, il nous semble qu'il vaudroit mieux, même politiquement parlant, que chacun restât chez soi.

Telle est la puissance, tel est le luxe de ce royaume sur lequel l'imagination des romanciers voyageurs avoit bâti un si brillant système. En regrettant la perte d'un royaume florissant et d'un empire considérable au centre de l'Afrique, le moraliste se consolera peut-être, en apprenant qu'il existe au milieu de ces déserts un peuple d'un naturel humain, de mœurs douces et paisibles, et assez hospitalier pour avoir accueilli avec bonté un Américain jeté, par le plus étrange hasard, dans ces contrées inconnues jusqu'à ce jour.

Nous rendrons compte, dans le prochain numéro, des événements qui l'en firent sortir pour le rendre à sa patrie.

J.

QUELQUES DÉTAILS

Sur une éruption du mont Vésuve.

Il y a, dans le cœur de l'homme, je ne sais quel sentiment inexplicable qui lui fait rechercher avec la même avidité le récit des désastres physiques qui ont ravagé le globe, et des grandes calamités qui ont désolé les peuples. Peut-être ce sentiment est-il occasionné, comme le dit si bien Lucrèce (1), par ce retour involontaire sur soi-même, qui fait trouver une certaine douceur à contempler les maux dont on est exempt. Quelle que soit la cause de cette disposition de l'ame, nous avons pensé que nos lecteurs seroient peut-être bien aises de rencontrer ici quelques détails peu connus sur une des dernières éruptions du mont Vésuve. On les trouve dans un voyage en Italie, de M. Lullin de Châteauvieux, fait en 1812 et en 1813. Il étoit précédemment à Naples en 1811, lors de cette éruption, et il a extrait le tableau qu'il en donne, du journal particulier qu'il écrivoit alors. Il y a eu, depuis cette époque, deux éruptions, dont la première, en 1794, détruisit la ville de Torre del Greco; la seconde, qui fut très-foible, eut lieu le 21 Janvier 1799, au moment où l'armée Française faisoit son entrée à Naples.

(1) *Suave, mari magno turbantibus æquora ventis,*
E terrâ magnum alterius spectare laborem.
Non quia vexari quemquam est jucunda voluptas;
Sed quibus ipse malis careas, quia cernere suave est.

Lucr., lib. II.

« Il étoit onze heures du soir, et je revenois, dans le
» mois de Mars, de rentrer à l'hôtel de Venise, où je lo-
» geois, lorsque les gens de la maison vinrent dans ma
» chambre pour me prévenir que le Vésuve commençoit
» à jeter des nuages de cendres, et que ses flammes annon-
» çoient une éruption prochaine. L'air étoit chaud comme
» au mois de Juillet, et calme comme dans un beau jour
» d'été. Je suis monté aussitôt sur la terrasse de la mai-
» son. L'atmosphère étoit épaissie par une nuée de cen-
» dres; on les sentoit tomber, mais on ne les voyoit pas;
» elles arrivoient d'une manière insensible et lente, et
» s'entassoient peu à peu sur la terre; elles étouffoient le
» bruit des voitures, et couvroient la campagne d'une
» teinte obscure, comme si elle étoit habillée de deuil.
» Nous apercevions cependant des flammes dans ces ténè-
» bres; elles s'échappoient du cratère et paroissoient
» comme de longs éclairs. Tout à coup un point lumi-
» neux brilla sur le flanc de la montagne, à cent toises
» environ au-dessous de sa cîme : c'étoit un nouveau cra-
» tère que les flammes venoient de s'ouvrir. J'entendis
» aussitôt s'écrier à la fois dans toute la ville : Voilà la
» lave, voilà le nouveau cratère! il s'est ouvert de ce
» côté! que Dieu et Saint-Janvier viennent à notre se-
» cours! Les temples en effet s'ouvrirent comme de con-
» cert, toutes les cloches retentirent, et la populace en-
» tière de Naples descendit sur les places et dans les rues.
» J'allai aussi vers le môle pour être mêlé avec la foule
» et partager son alarme et sa curiosité. Ce spectacle, tout
» grand qu'il étoit, n'avoit cependant pas l'air d'une fête;
» car les regards exprimoient de l'inquiétude, et se por-
» toient tous vers ce point lumineux qu'on voyoit s'élar-
» gir à chaque instant. Les prêtres s'étoient déjà rassem-
» blés auprès des autels, et les fidèles se pressoient au-

» tour d'eux. La foule entroit dans les églises par dévo-
» tion, et en ressortoit par crainte; elle attendoit avec
» impatience le départ des processions, dont elle espéroit
» son salut. On déploya leurs bannières au milieu des
» chants religieux, et peu après elles commencèrent à
» sortir des temples. Le murmure qui les annonçoit fai-
» soit écarter le peuple; et à mesure qu'elles avançoient,
» les passants se mettoient à leur suite; les femmes mêmes
» descendoient de leurs voitures, et marchoient dans les
» cendres avec les fidèles. Les processions arrivoient par
» toutes les rues vers la grande place du palais. Le roi et
» la famille royale étoient sur le balcon du château; le
» peuple, en passant, les saluoit par des cris. Les proces-
» sions se rencontroient sur cette immense place; elles se
» croisoient jusqu'à ce que, fatiguées de leur propre ter-
» reur, elles se décidèrent à retourner, par de longs cir-
» cuits, vers les basiliques d'où elles étoient parties. Les
» nuages de cendres se dissipèrent vers le point du jour,
» et ses premiers rayons dissipèrent l'éclat des feux qui
» avoient brillé pendant la nuit. Le peuple se rassura su-
» bitement, et crut le ciel appaisé, parce qu'il vit paroî-
» tre l'aurore; il oublia la grande scène nocturne à la-
» quelle il venoit d'assister, sans songer seulement qu'elle
» se renouvelleroit le soir même. Je me retirai aussi; car
» les volcans gardent pour l'obscurité leur noble specta-
» cle, et je voulois le voir de plus près pendant la nuit
» prochaine.

» Je suis donc parti pour le Vésuve vers les sept heures
» du soir avec un jeune Livonien. A mesure que le jour
» baissoit, les flammes du volcan répandoient de l'éclat,
» et nous pûmes juger, en arrivant à Portici, du chemin
» que la lave avoit parcouru dans le jour. Ce n'étoit plus,
» comme la veille, un point lumineux, mais une large

» rivière coulant avec lenteur, et se traçant à elle-même
» le chemin qu'elle avoit choisi. Nous laissâmes notre ca-
» lèche à Portici, et nous y prîmes des guides. Ils ame-
» nèrent des mulets pour nous servir de montures, et por-
» toient des flambeaux pour nous éclairer; mais on auroit
» pu s'en passer, car les flammes jetoient assez de clarté
» dans l'horizon. Nous montions vers l'hermitage de San-
» Salvador, au milieu des vignobles, dans un chemin pé-
» nible, mêlé de pierres et de cendres. Nos mulets, habi-
» tués à ce chemin, y marchoient facilement, et nous pou-
» vions jouir sans obstacle du grand tableau qui nous en-
» vironnoit. Nous sommes parvenus ainsi jusqu'à San-Sal-
» vador.... Nos mulets s'en retournèrent à Portici, car ils
» ne pouvoient plus nous servir. Deux guides seulement
» restèrent avec nous pour nous diriger vers la montagne
» où la lave avoit pris son cours.... Nous voulions appro-
» cher du torrent de lave dont la direction menaçoit déjà
» la malheureuse ville de Torre del Greco; mais elle fut
» sauvée alors, et n'a péri que trois ans plus tard. Nous
» marchions dans les cendres et les scories par des sen-
» tiers peu frayés... Nous étions obligés de chercher notre
» chemin dans des passages inconnus à nos guides, parce
» qu'à chaque éruption la lave s'écarte de ses anciennes
» routes. Nous entrâmes bientôt dans un monde détruit
» par le feu et où tout étoit son ouvrage. L'air commen-
» çoit à devenir brûlant, les pierres mêmes étoient tièdes,
» et nous voyions des nuages de pourpre passer sur nos
» têtes et tracer dans le ciel une route sanglante..... La
» terre et l'atmosphère se réchauffoient à mesure que nous
» approchions du foyer de la lumière, et ce symptôme
» avoit je ne sais quoi d'effrayant. Des nuages de fumée
» venoient au-devant de nous; nous cherchions à éviter
» leur passage en nous plaçant au-dessous du vent; mais

» la tempête étoit si violente, que nous fûmes deux fois
» enveloppés dans ces nuages brûlants, et nous faillîmes
» y périr. Le sol s'ébouloit sous nos pas, et le feu caché
» sous les scories se découvroit à mesure que nos pieds les
» faisoient rouler dans les précipices. Nous avions, non
» sans peine, atteint le terme de notre voyage..... Nous
» regardions ensemble le fleuve embrasé dont les flots pas-
» soient devant nous; ils ne couloient pas comme ceux
» d'un fleuve ordinaire, mais rouloient sur eux-mêmes
» comme des débris de rochers. Son cours s'établissoit con-
» tinuellement, parce qu'il rallumoit à mesure les vieilles
» scories, et la montagne paroissoit ainsi s'embraser toute
» entière. Le fleuve avoit déjà quelque cent pieds de lar-
» geur, et sa marche redoutable alloit l'amener au bord
» d'un précipice. Il devoit tomber dans ce gouffre avant
» la naissance du jour, et nous voulions attendre ce mo-
» ment : il s'approchoit lentement, mais sans repos; les
» scories s'enflammoient devant lui et préparoient sa route;
» les torrents de feu atteignirent enfin le bord des ro-
» chers, et ils roulèrent avec un effroyable bruit; il sortit
» de cet abîme, des tourbillons de fumée; les vents souf-
» floient de toutes parts et les entraînoient dans les airs,
» pendant que les laves s'amassoient dans ce gouffre et le
» combloient de leurs débris. Ce réservoir naturel arrêta
» la violence du courant et sauva les habitations qu'il me-
» naçoit déjà... Le jour parut à l'horizon, et comme, par
» une douce magie, l'éclat de la nuit se dissipa de lui-
» même.... Il étoit temps de nous retirer, car la présence
» de ce feu voilé par le soleil est d'un grand danger : on
» peut en être consumé avant d'apercevoir son approche ».

LA RUCHE D'AQUITAINE,

JOURNAL DE LITTÉRATURE ET DE SCIENCES.

15 Novembre 1817.

L'AVEU,

ÉLÉGIE.

Sur vos lèvres voluptueuses,
J'appelois un aveu par la crainte enchaîné;
A vos pieds j'étois prosterné,
Je baignois votre main de larmes amoureuses.
Votre cœur, lent à s'attendrir,
Refusoit à mes vœux votre premier soupir,
Vous retardiez l'heure fatale;
Votre front rougissoit, pâlissoit tour à tour,
Et peignoit la lutte inégale
De la pudeur et de l'amour.
Que vous étiez touchante et belle
Au sortir de ces longs combats!
Un abandon charmant, un naïf embarras,
Prêtoient à vos attraits une grâce nouvelle.

Mais répondez : pourquoi proférer en tremblant
Ce mot qui me promet un destin si brillant?
Je languissois..... il me ranime;
Des couleurs de la rose il teint mon avenir :
Redites-le moi sans rougir;
Le sentiment qu'il peint ne sauroit être un crime.

La froide indifférence est-elle une vertu ?
Faut-il, toujours paisible et toujours solitaire,
Triompher d'un instinct sans cesse combattu;
Ne presser sous ses pas qu'une rive étrangère,
Et le soir de ses jours, sans regrets, sans adieux,
Quand le dernier sommeil appesantit nos yeux,
En voyageur quitter la terre ?
Non, qui vit sans aimer, meurt sans avoir vécu.
Que je la plains, l'ame isolée
Qui vers les cieux s'est envolée
Sans qu'un nœud d'amour fût rompu !
Ah ! croyez-moi, vous que mon cœur implore,
Vous qui de mes ennuis allégez le fardeau,
Si les rayons plus purs d'une nouvelle aurore
Dissipent la nuit du tombeau,
Par-delà le trépas nous aimerons encore,
Et l'amour à nos jeux prêtera son flambeau.

Par feu Calixte Le Mercier.

ÉPITAPHE

D'un jeune Enfant.

Sous ce gazon repose un jeune amour ;
Trop peu d'instants il brilla sur la terre :
Sourds à ses cris, sans pitié pour sa mère,
Les Dieux jaloux le ravirent au jour.
Ainsi tout meurt, tout passe sans retour;
L'arbre qui croît sur le rivage,
L'onde qui fuit dans le vallon,
Philomèle sous le feuillage,
Et la rose sous le buisson.

Par Mr. D. S.



NOUVEAU VOYAGE

Dans l'intérieur de l'Afrique, fait en 1810, 1811, 1812, 1813 *et* 1814, ou *Relation de* Robert Adams, *de son naufrage sur la côte occidentale de l'Afrique, de sa captivité, pendant trois années, chez les Arabes de Sahara ou Grand Désert, et de son séjour dans la ville de Timbuctoo.* — A Bordeaux, chez Melon, libraire, fossés du Chapeau-Rouge, n°. 15; et chez Gassiot, libraire, fossés de l'Intendance, n°. 61.

(DERNIER EXTRAIT.)

Adams étoit depuis cinq mois à Timbuctoo, lorsqu'il y arriva une *cafila* ou caravane, composée de dix marchands Maures avec cinq chameaux chargés de tabac. Leur présence à Timbuctoo pendant l'été, saison où il est presque impossible de traverser l'immense désert de Sahara, parut fort singulière. Ils expliquèrent bientôt le motif de leur voyage.

Ces Maures faisoient partie de la tribu à laquelle appartenoient ceux qu'on avoit faits prisonniers à Soudeny. Instruits du triste sort de leurs frères, ils venoient traiter de leur rançon; et dans ce noble dessein, ils avoient courageusement entrepris, au milieu des chaleurs de l'été, un voyage dans lequel il étoit probable qu'ils perdroient la vie.

Comme les cinq chameaux chargés de tabac faisoient toute leur richesse, on fut bientôt d'accord. Le roi de

Timbuctoo prit le tabac, relâcha les prisonniers, et leur donna les deux blancs *pour appoint* du marché.

Adams pense cependant qu'il ne fut ainsi livré aux Maures, que parce qu'on s'imagina que tel étoit son désir; et on le croira sans peine, en réfléchissant qu'il ne pouvoit facilement se faire comprendre, et que, comme il avoit été pris avec les Maures, le roi de Timbuctoo dut penser qu'il seroit bien aise de retourner avec eux.

Il partit donc avec cette cafila, composée de vingt-sept personnes; et ici commence le récit d'une nouvelle captivité, et d'une suite de souffrances inouies.

La caravane côtoya pendant dix jours la Mar Zarah, en se dirigeant vers l'est. Là, les chameaux furent chargés d'eau, et on entra dans le désert en tournant droit au nord.

Après treize jours de marche, on arriva à Tudeny, lieu où se trouvent quatre puits pleins d'une excellente eau, à côté desquels on a bâti un village considérable. La troupe s'y reposa quatorze jours : après ce délai, elle se remit en marche, et le lendemain elle parvint sur la lisière du grand désert de Sahara.

Lorsque le prince des Arabes, Welled-Idris, conduisit Bruce jusqu'aux confins du désert de Senaar, il lui dit, en lui montrant l'affreuse région qu'il devoit traverser : Passé le lieu où nous sommes, il n'y a rien à attendre des hommes, et le ciel seul peut vous secourir. Le prince des Arabes connoissoit mieux que personne les dangers qui attendoient le malencontreux voyageur.

Pendant vingt-neuf jours consécutifs, la cafila dont Adams faisoit partie, marcha dans le désert sans apercevoir une créature animée, ni un arbre, ni un buisson, ni même un brin d'herbe : un immense océan de sables sans limites s'offroit seul aux yeux des voyageurs.

Après quatorze jours, un âne qu'on avoit acheté à Tudeny expira de faim et de fatigue : on le coupa en morceaux, et on le fit sécher au soleil, afin de ménager, par cette nourriture fastidieuse, les dattes et la farine.

A la dix-neuvième journée, on arriva à un étang où l'on s'attendoit à trouver de l'eau ; malheureusement il étoit à sec, et la caravane parut dès ce moment vouée à la mort.

Trois des Maures prisonniers à Timbuctoo tombèrent le lendemain de foiblesse et de fatigue : on les plaça sur des chameaux ; mais le lendemain matin on les trouva morts à la place où ils s'étoient couchés.

Le lendemain un autre Maure resta derrière ; un de ses compagnons, plus humain, s'arrêta de son propre mouvement, espérant sans doute lui être de quelque utilité. On ne les revit plus : ils expirèrent sans doute ensemble, quoiqu'on leur eût laissé quelques provisions.

Enfin, après vingt-neuf jours de marche, on arriva à Woled Duleim, camp des Maures ; les voyageurs se trouvèrent au milieu de leur famille, et Adams et Stevens firent l'essai de leur nouvelle captivité.

Elle fut affreuse ; elle le fut au point qu'après onze mois, Adams s'obstina à refuser le travail qu'on lui demandoit. Hamet-Laubed, son maître, essaya de vaincre sa résistance par les coups ; il le menaça ensuite de le mettre à mort ; mais rien ne put vaincre son obstination, et Hamet-Laubed, qui, malgré sa brutalité, calculoit fort bien, aima mieux vendre un esclave entêté que de le tuer.

Adams lui en épargna le soin : sachant que Wadinoon, autre camp Arabe, se trouvoit au nord-nord-ouest, à quelques journées de distance, il saisit le moment où la femme de Hamet lui avoit commandé d'aller avec un cha-

meau chercher de l'eau au puits le plus éloigné; et profitant de l'occasion, il dirigea sa course vers Wadinoon.

Mais dès que la nuit fut arrivée, le chameau refusa de continuer sa route; Adams lui attacha les pieds pour prévenir sa fuite, et le lendemain il recommença son voyage.

Il apercevoit déjà les tentes de Hilla Gibla, campement Maure, lorsque, en jetant les yeux derrière lui, il vit Hamet-Laubed et un autre Maure qui, montés chacun sur un chameau, s'étoient mis à sa poursuite. Il pressa sa course; et en arrivant au camp des Maures, qu'il trouva occupés de leur prière du matin, il se fit conduire au chef. Hamet-Laubed y arriva presque en même temps.

Heureusement les deux tribus étoient ennemies; le chef de Hilla Gibla, avec une justice admirable, condamna Hamet-Laubed à perdre son esclave, et à prendre en échange un chameau. Hamet-Laubed ne trouvoit pas la sentence équitable; mais s'apercevant que le chef se proposoit de le faire tuer, il crut prudent d'accepter l'échange, et au lieu de parvenir à Wadinoon, Adams devint esclave du chef Maure de Hilla Gibla.

Ce chef avoit deux femmes. La plus vieille se chargea de désoler le chrétien; la plus jeune prit soin de le consoler. Mahomet passoit régulièrement deux nuits avec sa vieille épouse, et une nuit avec la jeune Aisha. Aisha, de son côté, passoit régulièrement une nuit avec Mahomet, et deux avec Adams. Malheureusement la vieille épouse conduisit une nuit Mahomet à la tente d'Aisha; et soulevant brusquement un des coins de la tente, elle le rendit témoin d'un spectacle qui déplaît pour le moins autant à un mari Arabe qu'à un époux Européen.

Le malheureux chrétien prit la fuite; Aisha se sauva chez sa mère. Cette nouvelle fit l'entretien de tout Hilla Gibla. Quelques Maures, prenant la chose au sérieux,

regardoient cette aventure comme un attentat au premier chef, *surtout de la part d'un mécréant, qui ne prioit jamais;* d'autres s'en égayoient; et dans le nombre, un Maure plus pitoyable accorda au malheureux Adams un asile dans sa tente.

Enfin, Mahomet consentit à vendre son esclave, pour cinquante piastres, à un Maure appelé Boërick, qui lui avoit promis de l'envoyer à Wadinoon, où le consul Anglais pourroit le faire racheter.

Peut-être ne sera-t-il pas indifférent de dire, pour faire connoître les mœurs de ces peuples, que la mésaventure de Mahomet devint l'entretien de tout le désert, et que le bruit en parvint jusqu'à Mogodor, distant de plus de trois cents lieues; car M. Dupuis, consul Anglais, en entendit parler par les Maures, long-temps avant de pouvoir racheter le malheureux Adams.

Devenu esclave de Boërick, Adams fut confié à Abdallah-Houssa, qui se chargea de le conduire à Wadinoon, et de le vendre pour le compte de Boërick. Ils n'y arrivèrent qu'après vingt-trois jours de marche, parce que son conducteur jugea à propos de passer par Wolled Adrialla et par Heita Moussa Ali.

Arrivé à Wadinoon, Adams fut vendu soixante-dix piastres à Bel-Cossim-Abdallah (1). Il y trouva un Français qui, ayant fait naufrage douze ans auparavant sur *le Montézuma,* avoit embrassé le culte de Mahomet. Devenu libre par son apostasie, il avoit établi dans le désert une fabrique de poudre à canon, qui fournissoit à sa subsistance.

Dans ce même lieu étoit esclave une Négresse du royaume

---

(1) C'est le même Bel-Cossim dont il est question dans la relation de Riley. (Voy. n°. 8 de la *Ruche d'Aquitaine,* pag. 288).

de Kanno, qui assuroit avoir vu, dans son pays, des hommes blancs naviguant sur le fleuve (le Niger) dans un bateau qu'elle dépeignoit; et comme Ganah est au-delà de Haoussa, il est probable que la chaloupe dont parloit la Négresse étoit celle du célèbre Mungo-Parck; d'où il résulteroit que ce malheureux voyageur auroit pénétré beaucoup plus loin que l'endroit où Amadi-Fatouma dit qu'il a été tué.

Enfin, Adams retrouva dans le même lieu Dolbie, maître du navire *le Charles*, sur lequel il avoit fait naufrage, et deux matelots, Davisson et Williams. Ces trois chrétiens avoient pour maître le fils du gouverneur.

Il seroit aussi fastidieux que pénible de retracer ici toutes les cruautés qu'exerça sur Adams, le Maure qui l'avoit acheté. Quelques traits de la conduite de ces Barbares envers leurs esclaves, suffiront pour faire concevoir l'infortune de ceux-ci.

Dolbie, gisant sur le plancher et en proie à une fièvre ardente, ne pouvoit se lever pour travailler; son maître essaya de lui rendre, à coups de bâton, l'usage de ses forces. Voyant qu'il ne pouvoit y parvenir, il le frappa d'un poignard au côté. Dolbie expira dans quelques minutes; on le jeta dans une fosse, et ses malheureux compagnons le couvrirent de pierres pour que son cadavre ne devînt pas la proie des bêtes féroces.

Un mousse Anglais, esclave à Wadinoon, avoit, à force de mauvais traitements, embrassé la religion mahométane. Rougissant bientôt de sa foiblesse, il déclara publiquement qu'il abjuroit l'alcoran. Les Maures furieux arrêtèrent de le brûler, mais son ancien maître s'y opposa, soutenant que puisqu'il renonçoit à Mahomet, il redevenoit esclave. Les Maures, après avoir accablé le maître d'injures, se résolurent à acheter l'esclave. Ils firent

donc une collecte dans Wadinoon, *à l'effet de brûler le chrétien :* heureusement l'avarice servit de correctif à la cruauté. On ne put jamais compléter la somme, et le malheureux mousse fut vendu par son maître à un Maure d'une autre tribu, pendant qu'on ramassoit la somme nécessaire pour le brûler *par souscription.*

A force de mauvais traitements, Williams et Davisson déclarèrent qu'ils renonçoient à la religion chrétienne. Adams, demeuré seul ferme dans la foi, alloit se trouver plus spécialement l'objet de la persécution des Maures, lorsque trois jours après l'apostasie de ses camarades, arriva, sous le couvert du gouverneur, une lettre de M. Dupuis, consul Anglais à Mogodor, adressée *aux prisonniers chrétiens à Wadinoon.*

Ce digne magistrat les exhortoit, dans les termes les plus pathétiques, à ne pas abandonner la foi de leurs pères : il leur annonçoit qu'à l'instant même il faisoit partir un émissaire pour aller, à travers les fatigues et les dangers du désert, les racheter et payer leur rançon. A la lecture de cette lettre, Williams laissa tomber des larmes amères, et sentit vivement toute l'horreur de son sort. Davisson resta insensible (1).

Le messager qui avoit porté la lettre, étoit un Maure aux gages du consul, et chargé par lui de cette difficile négociation. Au bout d'un mois, il réussit à racheter Adams, et lui annonça que le lendemain ils partiroient ensemble pour Mogodor.

Ils mirent quinze jours pour s'y rendre, en faisant à peu près trente milles par journée. Ils arrivèrent dans

---

(1) Le lecteur apprendra avec plaisir, que d'après les renseignements fournis par M. Dupuis, Williams parvint à s'échapper en 1814, et fit abjuration du mahométisme.

cette dernière ville, où le fidèle émissaire de M. Dupuis lui remit le malheureux Adams.

L'état dans lequel se trouvoient les infortunés chrétiens au sortir de l'esclavage, peut seul donner une idée de la rigueur de leur captivité; à peine un morceau d'étoffe couvroit-il leur nudité? Plongés dans une morne stupeur, dans une profonde insensibilité, ils ne sortoient de cet abrutissement qu'à la longue, et à l'aide des soins les plus attentifs. Adams seul fut excepté de la règle générale, et M. Dupuis atteste n'avoir vu aucun chrétien qui eût conservé autant de force d'ame et de caractère.

Telle fut la fin de ses misères. Remis entre les mains du consul Anglais, il reçut chez ce digne magistrat la plus généreuse hospitalité. L'Angleterre étoit alors en guerre avec les États-Unis : le consul savoit que *le Charles* étoit un bâtiment Américain, que l'équipage qui le montoit se composoit de matelots ennemis de l'Angleterre : ils étoient chrétiens, cela suffisoit pour animer son zèle. Ni peines ni dépenses ne furent épargnées pour les arracher à l'esclavage. Il se crut payé de ses travaux, par le bonheur d'avoir rendu à la liberté, de malheureux matelots dont la foi étoit en péril. Quand le premier des publicistes a dit que la religion chrétienne, qui assuroit notre félicité dans un autre monde, faisoit encore notre consolation sur la terre, il a dit la plus belle des vérités qui honorent son immortel ouvrage.

En présentant à nos lecteurs cette analyse de la relation qu'a fait publier la compagnie d'Afrique du voyage de Robert Adams, nous devons arrêter leur attention sur le singulier résultat qu'il offre à la méditation des savants.

Que Timbuctoo ne soit, malgré la narration pompeuse de quelques voyageurs, qu'une ville fort ordinaire; que le trône du souverain du Soudan ne soit pas d'or massif,

et que ce souverain n'entretienne pas de puissantes armées, cela ne peut étonner que ceux qui lisent sans discuter. Ce n'est pas aux hommes seulement que s'applique la fable des *Bâtons flottants*, et le voyage d'Adams n'a détruit que des récits dont les hommes qui réfléchissent doutoient depuis long-temps.

Mais sa relation élève un singulier problême géographique, dont la solution présente un assez grand intérêt.

Les anciens croyoient, et, jusqu'à Mungo-Parck, les modernes avoient répété que le Niger couloit de l'est à l'ouest. Mungo-Parck, dans son premier voyage, rectifia cette erreur, et apprit aux géographes que ce fleuve avoit son cours vers l'est. La relation de son second voyage a confirmé ce premier renseignement, et Mungo-Parck, qui a laissé Timbuctoo à quelques lieues à sa gauche, a péri au-delà de Haoussa, se dirigeant toujours vers l'est.

Cependant Adams atteste que la Mar Zarah, qui baigne les murs de Timbuctoo, a son cours de l'est à l'ouest.

Qu'est-ce que la Mar Zarah? Fait-elle partie du Niger? Il seroit singulier qu'une branche de ce grand fleuve retournât dans son lit, en suivant un cours opposé au fleuve dont elle fait partie?

Est-ce une rivière séparée? Alors il faut admettre que dans une plaine, et à douze milles de distance, le Niger court de l'ouest à l'est, tandis que la Mar Zarah, à peu près sur le même plan, roule ses flots de l'est à l'ouest. Ce seroit là un phénomène unique, et dont l'histoire de la géographie n'offre pas un second exemple.

On a essayé, dans la carte qui précède le voyage d'Adams, de sauver cette difficulté, en faisant courir la Mar Zarah du nord-est au sud-ouest, ce qui la feroit naturellement aboutir au Niger. Elle est fort bien sur le papier;

mais Robert Adams, interrogé à diverses reprises par le comité de la compagnie, attesta constamment que la Mar Zarah couloit de l'est à l'ouest, et la difficulté reste entière.

Quand ce problême sera-t-il résolu? Nous l'ignorons : nous ne pouvons dissimuler que, malgré la relation de Mungo-Parck, plusieurs géographes ont persisté à soutenir que le Niger couroit à l'ouest; ils trouveront dans Adams un puissant auxiliaire. Nous croyons cependant leur opinion mal fondée; car, outre que la Mar Zarah n'est pas le Niger, et qu'il existe peut-être une explication fort naturelle de ce qui nous paroît un problême difficile à résoudre, il seroit plus naturel de croire que le matelot Américain s'est mépris touchant la direction d'une rivière sur laquelle il n'a pas navigué, que de penser qu'un voyageur tel que Mungo-Parck a pu se tromper relativement au cours d'un fleuve sur lequel il a fait une navigation de plus d'un mois, et qui a fini par recevoir sa dépouille mortelle.

Nous donnerons incessamment le tableau des tentatives faites par la compagnie d'Afrique pour pénétrer par plusieurs points dans cette partie du monde, et pour explorer ce vaste continent.

Cet ouvrage a été traduit de l'Anglais par M. de Flamans. Ne se bornant pas à l'office de traducteur, M. de Flamans a ajouté au texte, des notes qui décèlent un homme fort instruit. Il a essayé de concilier la narration d'Adams sur le cours de la Mar Zarah, avec ce que nous savons de positif sur le cours du Niger. Son système, quoique ingénieux, nous paroît difficile à adopter; il faut attendre, pour se former une opinion sur ce point, qu'un nouveau voyageur nous ait donné des renseignements plus précis que ceux qui résultent de la relation de Robert Adams.

J.

PROMENADE

Aux cimetières de Paris, etc.; par M. P. Saint-A... Un vol. in-8°.; à Paris, chez Panckoucke, éditeur, rue et hôtel Serpente; et à Bordeaux, chez Melon, libraire.

On doit des égards aux vivants; on ne doit aux morts que la vérité.

Volt., 1re. let. sur Œdipe.

Il faut l'avouer, nous éprouvons, en parcourant cet ouvrage, un effet tout contraire à celui que nous inspireroient les lieux mêmes qu'il décrit. La vue des tombeaux fait toujours naître dans l'ame un sentiment mélancolique et religieux : nous songeons au sort qui nous attend, en voyant le sort de ceux qui nous ont précédés, et leurs marbres nous offrent des leçons que tous les yeux savent lire, et que tous les cœurs savent sentir. Pénétrés de cette vérité, nous nous attendions à être au moins émus, en suivant l'auteur dans ses promenades sépulcrales; mais, dût notre sensibilité être mise en question, nous sommes forcés de convenir que la plus grande partie de son ouvrage a produit en nous un sentiment qui n'est pas celui de la mélancolie. On ne sauroit pourtant l'en accuser; il décrit les objets qu'il voit, et ne peut ni les changer ni les corriger. Ce n'est pas sa faute, si les monuments qu'il rencontre sont élevés par le mauvais goût, au lieu de l'être par la douleur; et nous ne devons pas nous en prendre à lui, si le désespoir s'exprime par antithèses, et si trop souvent les regrets s'exhalent en lieux communs.

L'auteur parcourt successivement les principaux cimetières de Paris; ils sont au nombre de quatre. Les trois premiers, qui se trouvent hors de la ville, sont ceux de *Montmartre*, du *Père la Chaise* et de *Vaugirard*. Le quatrième, qui porte le nom de *Sainte-Catherine*, est compris dans l'enceinte de Paris. Nous allons d'abord nous occuper avec l'auteur du cimetière de Montmartre.

Certain brasseur de Londres, qui se piquoit de philosophie, avoit pris pour enseigne de son cabaret un cimetière, et pour devise, *à la Paix universelle*. Il y avoit plus de vérité dans cette enseigne, que dans tous les systèmes du bon abbé de Saint-Pierre: c'est sans doute ce qu'auront senti ceux qui ont donné au cimetière de Montmartre le nom de *Champ du repos*. Au risque de scandaliser quelques-uns de ses morts, nous allons le parcourir, en nous pénétrant des devoirs que nous impose notre épigraphe, dont nous avons emprunté l'idée à la *Biographie universelle*, qui est bien aussi un autre cimetière.

Comme certains lecteurs méthodiques pourroient nous accuser de manquer d'ordre dans le recensement funéraire auquel nous allons nous livrer, il faut d'abord les prévenir que ce défaut ne doit point nous être imputé. Un cimetière n'est point un institut : les talents n'y sont point divisés par classes, et les classes par sections; ils gisent au hasard, le plus souvent confondus avec des ignorants, qui ne tireront plus aucun fruit de ce docte voisinage. Ici on rencontre Mlle. Chameroi auprès de Legouvé; Mentelle est à côté de Grétry, et le chimiste Fourcroi dans le voisinage de Mlle. Raucour.

Un des premiers tombeaux qui s'offrent à nous, est celui de Legouvé. Il repose auprès de sa femme, avec laquelle, quoi qu'en aient dit les mauvais plaisants, nous aimons à croire qu'il fut aussi uni pendant sa vie, qu'il l'est encore

après sa mort. L'auteur du *Mérite des femmes* a voulu sans doute nous prouver, par ce rare exemple de constance conjugale, qu'il n'avoit pas eu besoin de sortir de son ménage pour trouver des couleurs à ses tableaux.

Mais quelle est donc cette tombe que nous apercevons ensuite, et sur laquelle sont gravés ces mots :

TOUTE SA VIE FUT CONSACRÉE
AUX ARTS UTILES?

On se demande, en la voyant, si elle renferme les restes de quelque libraire, propagateur des éditions compactes, de quelque chimiste, inventeur du sucre de betteraves, ou de quelque professeur de l'enseignement mutuel? Non : ces honneurs sont rendus à un homme qu'environne une gloire plus réelle, et surtout plus substantielle. C'est à Véry que ce monument est élevé; Véry, ce célèbre restaurateur qui excite encore nos regrets, et dont la perte nous rendroit inconsolables, s'il n'eût laissé sur la terre deux frères, héritiers de ses talents ainsi que de sa renommée, et qui, comme lui, honneur de la cuisine, ont aussi consacré leur vie *aux arts utiles*.

Le cimetière du Père la Chaise est le dernier asile du luxe, et le rendez-vous funèbre de la bonne compagnie. Quand on a joui d'une certaine existence dans le monde, on ne peut décemment se faire enterrer ailleurs, et les gens du bon ton se donneroient un travers chez les ombres, en n'observant pas cette étiquette. Ce cimetière est en un mot la *Chaussée d'Antin* des morts.

Ici, nous arrêtons d'abord nos yeux sur la tombe de Chenier, qui, né à Constantinople, vint mourir à Paris, et qui appartenoit par ses vers au siècle de Louis XIV, quoiqu'il se rattachât, par ses opinions, au dix-huitième siècle. Près de cette tombe, s'élèvent celles de Delille et

de Grétry, qui réunirent tous deux ce que la musique et la poésie ont de commun; et l'inscription simple et modeste qu'on a mise sur le marbre qui les couvre, rappelle dans nos cœurs autant de souvenirs que si l'on avoit eu soin d'y consigner tous leurs titres de gloire.

Non loin de ces lieux, nous remarquons la tombe de Mlle. Raucour, qui, comme certains rois du monde, descendit au tombeau en excitant des mouvements populaires. Un buste en marbre que l'on a placé sur sa tombe, conserve fidèlement les traits de cette reine de théâtre, et le diadème tragique, dont on a eu soin de ceindre son front, rappelle au philosophe la vanité des grandeurs de coulisse.

Bientôt après avoir quitté ce monument, nous nous sentons involontairement attendris en lisant cette épitaphe touchante :

ICI REPOSE
MON MEILLEUR AMI;
C'ÉTOIT MON FRÈRE.
OCTOBRE 1813.
ISABEI.

Nous remarquons ensuite avec le plus grand intérêt une épitaphe Latine assez longue, et digne d'attention. C'est celle que M. le Maire, habile professeur, a mise sur le tombeau de son fils. Il s'y montre aussi tendre père que bon latiniste, et sans doute en l'écrivant, ses mains, comme celles de Dédale, abandonnèrent plus d'une fois ce triste ouvrage : *Bis patriæ cecidere manus.*

A quelques pas de ce monument, on aperçoit un petit bosquet qui renferme les restes du fameux *Pierre*, l'inventeur du spectacle mécanique et pittoresque. Nous arrivons ensuite à la tombe modeste de l'auteur de *Malvina*

et de *Mathilde*; et après avoir regretté que la mort nous ait privés des nouveaux ouvrages que l'aimable talent de Mme. Cottin promettoit encore, nous arrêtons nos yeux sur le séjour où repose une fille moins à plaindre que celle qui la pleure. Dans une étroite enceinte, entourée d'un simple treillis, et où fleurissent des rosiers et d'autres arbustes entretenus avec soin, au lieu de la tombe que sans doute une mère n'eut pas les moyens d'élever, nous trouvons une petite planche de sapin, sur laquelle sont écrits à la main ces deux vers touchans :

De ces tristes rameaux l'ombrage solitaire
Cache aux yeux des mortels le trésor d'une mère.

Au-dessous, est le nom de cette fille chérie, Louise-Angéline.

Nous rencontrons bientôt après la tombe élégante de M. Parmentier, qui fut un des premiers à introduire parmi nous la culture de la pomme de terre. On a eu soin de rappeler ici ce titre d'une gloire moins brillante qu'utile, en gravant sur le marbre un panier rempli de pommes de terre.

Nous aurions désiré qu'un hommage à peu près semblable eût honoré la mémoire de Laujon, dont nous apercevons plus loin le tombeau, et qu'on pût lire quelques couplets de chanson sur la pierre qui le couvre.

En poursuivant notre promenade, nous avons été frappés du choix heureux d'une épitaphe empruntée à Pétrarque :

Morte !
Posto hai silenzio à più suavi accenti
Che mai s'udiro.

O mort !
Tu as imposé silence aux plus doux accents
Qu'on entendit jamais.

Tout le monde sentira la justesse de cette inscription, en apprenant qu'elle se lit sur la tombe de Mme. Barilli, célèbre cantatrice Italienne.

Le cimetière de Vaugirard renferme en général plus de pauvres que de gens aisés. C'est là que l'on dépose les restes des habitants du faubourg Saint-Jacques, et que l'Hôtel-Dieu envoie habituellement ses morts. On y trouve cependant quelques monuments remarquables, parmi lesquels il ne faut point oublier celui de la fameuse Clairon. Laharpe, qui mourut peu de jours après elle, est venu se loger à ses côtés, sans doute par un sentiment de reconnoissance envers cette reine de théâtre, à laquelle il devoit une bonne part de ses succès tragiques.

Le cimetière de Sainte-Catherine est le seul qui se trouve dans l'enceinte de Paris : le projet que l'on a de l'en éloigner, est sans doute un des principaux motifs qui détournent les gens prévoyants de s'y faire enterrer. Quand on a choisi sa dernière demeure, et que la douleur ou la vanité de ceux qu'on laisse sur la terre, a pris soin de l'orner avec une certaine élégance, on est bien aise de ne point être exposé à chercher gîte ailleurs. Ces sortes de déménagements sont aussi incommodes pour les morts, que dispendieux pour les vivants.

C'est ici qu'on trouve le tombeau du brave et malheureux Pichegru. Sa fille en a posé la première pierre : ses amis se proposent d'élever dans Arbois, sa patrie, un monument plus digne de cet illustre guerrier.

Jusqu'à présent nous avons tâché d'écarter, autant que nous l'avons pu, les critiques que faisoit naître dans notre esprit l'examen de certains tombeaux. Il faut le dire, maintenant que nous avons fini de parcourir ces demeures sépulcrales, rien n'est plus ridicule que la plupart des inscriptions rimées qu'on y rencontre. Quelque-

fois on y est choqué de fautes grossières de versification, et, plus souvent encore, on voit avec peine que la recherche de la douleur s'y joint à la prétention de l'esprit. Si l'on pouvoit oublier un moment ce que ces lieux ont de touchant et de lugubre, on se croiroit transporté dans un athénée : c'est un véritable guet à pens.

Tous les parents ne se sont pas contentés de graver sur leurs tombeaux de famille des épitaphes faites pour jeter le plus mauvais vernis sur les morts qu'ils prétendoient honorer : il en est qui ont trouvé plus commode de se servir d'inscriptions empruntées à d'autres monuments. C'est ainsi qu'on lit sur la tombe d'une mère de famille, âgée de cinquante ans, des vers qu'on retrouve ensuite sur celle d'une jeune personne de dix-sept ans et sept mois. On n'a eu besoin, pour s'en servir, que de changer *mère* en *fille*, et *bienfaits* en *vertus*. Il faut convenir qu'on ne peut pas être poète à meilleur marché.

L'auteur dont nous analysons l'ouvrage, rapporte à ce sujet qu'il existe dans les environs de ces cimetières, des entrepôts d'inscriptions funèbres. Nous sommes assez portés à le croire; et nous supposons que dès-lors on trouve dans ces sortes de magasins des épitaphes pour toutes les bourses, et du sentiment pour toutes les douleurs. Mais il faut de la probité dans tous les états, et c'est tromper ses pratiques, que de vendre deux fois la même marchandise. C'est bien assez de tromper sur la qualité.

Nous terminerons cet article par une observation que nous a fait faire la lecture de toutes ces épitaphes. On ne se figure pas l'immense quantité de gens à l'abri de tout reproche qui sont ensevelis dans ces demeures. On ne voit dans le monde que trop de pères dénaturés, d'amis faux, de femmes infidèles. Dans le séjour des morts, c'est tout le contraire; nous n'y rencontrons pas un père qui

ne soit vertueux, pas un fils qui ne soit accompli; les filles y sont des modèles de candeur et de tous les talents; les femmes surtout y sont des prodiges de fidélité. Il est impossible de douter de l'exactitude de ces louanges : on sait bien que la vérité, depuis qu'elle est bannie des éloges des vivants, s'est réfugiée dans les oraisons funèbres et dans les épitaphes.

Cet ouvrage est suivi de détails curieux sur les tombes royales de Saint-Denis et sur les catacombes. Nous nous proposons d'y revenir dans la suite.

A. L.

ESSAIS

Sur le département de la Gironde.

(CINQUIÈME ARTICLE).

Suite des Landes.

Le lecteur n'aura pas oublié ce Bordelais du quatrième siècle, que nous avons laissé (1) partant pour la capitale de la Judée. Sans gourde, ni bourdon, ni pannetière, parce que ces décorations pieuses n'étoient pas encore en usage, mais abondamment pourvu de ces itinéraires que nous avons fait connoître, et qui servoient alors de cartes, notre fervent Biturige se dirigea vers la ville d'Auch, en marquant toutes ses stations avec la plus grande exactitude.

Munis à notre tour du journal de ce voyageur, nous allons suivre ses traces jusqu'aux limites de ce département, mais dans d'autres vues que les siennes. Nos re-

---

(1) Voyez le n°. 5 de la *Ruche d'Aquitaine*, pag. 281.

cherches seront tout à fait mondaines, le noble chef des pélerins modernes s'étant exclusivement réservé, sur les routes de Jérusalem, tout ce qui tient aux traditions religieuses.

La voie Romaine d'Auch à Bordeaux avoit été avancée jusqu'au-delà des *Arènes*, parce qu'on avoit l'intention de la prolonger vers les *Medulli*. C'est donc auprès de ce monument que nous allons joindre notre Bordelais, déjà hors de chez lui pour faire sa longue et pénible course.

Il seroit tout naturel de placer ici la description de cet amphithéâtre, connu à Bordeaux sous le nom de *Palais Galien*; mais il mérite un article à part. Nous nous en occuperons lorsque nous traiterons des antiquités de la ville, si toutefois les bâtisses déjà commencées sur ces belles ruines, nous laissent le temps d'en ressaisir la trace.

La rue du Palais Galien faisoit partie de la route Romaine. Une liève de 1356 la désigne encore sous le nom de *grand chemin* (1). Entre cette chaussée et la ville, s'étendoit un vaste champ, qui, dans les titres des treizième et quatorzième siècles, porte le nom de *Campaurias* (2). Il occupoit l'espace compris aujourd'hui entre les fossés de l'Intendance, la place Dauphine, la rue du Palais Galien, la partie inférieure de la rue Fondaudége, les allées de Tourny et la place de la Comédie.

Situé entre la cité Romaine et la grande route d'Auch, le *Campaure* fut primitivement destiné à recevoir les monuments funèbres érigés à l'honneur des principaux habitants; la quantité de tombeaux et d'inscriptions qu'on

---

(1) *A magno itinere ducente à Sancto Lazaro versùs palatium Galianæ.* La chapelle de Saint-Lazare étoit sur le terrain occupé par l'hôtel de la Monnoie.

(2) Dans un ancien manuscrit de l'église de Saint-André, on lit *Campus aureus.*

a découverts dans ce champ depuis qu'on le fouille, et ceux qu'on exhume encore tous les jours, ne laissent aucun doute sur sa destination primitive. Le Campaure étoit l'élysée des grands personnages et des amis des sciences qui, à cette époque, jouissoient d'une grande considération. Une savante école brilloit alors à Bordeaux. Long-temps errantes sur ce terrain sacré, les ombres de ces illustres maîtres peuvent enfin, et sans le quitter, se grouper aujourd'hui autour des objets qui firent l'honneur et les délices de leur vie. Les murs d'une académie royale, les fondements d'une nombreuse bibliothèque, reposent sur les cendres des *Harmonius*, des *Aleymet*, des *Minervius*, et de tant d'autres professeurs qui méritèrent l'estime du poète consul.

Rendu à la charrue vers le dixième siècle, le Campaure devint une terre à blé, où le soc soulevoit chaque jour quelque inscription orgueilleuse; mais en vain la présomption de leurs auteurs les a crues plus durables. Nos musées sont pleins de leurs marbres mutilés et de mille noms devenus illisibles, inévitable effet du temps, si bien décrit dans ce beau vers d'Ausone :

Mors etiam saxis nominibusque venit.
Les pierres et leurs inscriptions sont aussi sujettes à la mort.

Soumis à la même loi, le Campaure ne conserve plus aucune trace de sa première destination : au silence des tombeaux a succédé le fracas des affaires; le char funèbre est remplacé par la calèche élégante. C'est encore dans ce lieu que les gens du monde vont applaudir leurs Roscius et leurs Batylles.

Ainsi tout est sépulcre dans les villes qui comptent quelques siècles; mais celui-ci du moins n'éveille que des souvenirs de grandeur et de luxe. En effet, le Campaure n'étoit destiné qu'aux urnes richement ciselées et aux os-

sements d'importance : on n'y rencontra jamais l'humble pierre du pauvre (1). A Bordeaux comme à Rome, le peuple avoit ses *esquilies;* les morts vulgaires étoient portés à *Terre Nègre*, où l'on n'a découvert aucune inscription, mais seulement quelques fioles et très-peu de monnoies, dont quelques-unes sont d'une forme simple et d'un travail peu recherché.

Hoc misero plebi stabat commune sepulchrum.

HORACE.

C'étoit là la sépulture commune de la populace.

La route, en quittant les bords du Campaure, entroit dans une vaste forêt, qui couvroit tout le territoire de Talence et une partie de celui de Villenave et de Bègles. Ce bois, d'une immense étendue, existoit encore dans le quatorzième siècle : le Prince Noir y avoit un rendez-vous de chasse, au lieu même où est le domaine possédé aujourd'hui par la famille Brunaud. Les Normands campèrent sur cette route, et la détruisirent en partie, lors de leur invasion dans le neuvième siècle. C'est là encore que se donna, en 1297, une bataille décisive entre les Français et les Anglais (2). Je rapporte cette dernière action, de peur que les buttes tumulaires qu'on aperçoit entre Bègles et Talence, et qui couvrent les morts de cette sanglante journée, ne soient pas confondues avec des monuments Gaulois de même forme, que nous aurons bientôt occasion d'indiquer.

La voie Romaine, au sortir de Villenave, s'enfonçoit dans les landes de Saint-Médard d'Eyrans. C'est sur les bords mêmes de la chaussée, que furent découverts ces sarcophages, dont les bas-reliefs ont été gravés avec soin

---

(1) *Mensa humi posita.*

(2) Walsingham, *Hist. d'Angleterre.*

et décrits avec beaucoup d'érudition par MM. Lacour père et fils (1). En renvoyant nos lecteurs à cet ouvrage, ils marcheront de pair avec les savants : nous nous permettrons cependant les observations suivantes. A en juger par les plans des bâtisses où on a trouvé ces caisses sépulcrales, la masse de cet édifice ressembleroit beaucoup aux hypogées dont Montfaucon nous a donné la description.

Après avoir renoncé à brûler les corps pour les renfermer dans des sarcophages, les Grecs, qui attachoient un sentiment à leurs moindres ouvrages, furent entraînés par l'idée de réunir, sous une voûte commune, les restes de ceux qui, nés du même sang, avoient été élevés sous les mêmes lambris. Telle fut l'origine des tombeaux de famille, adoptés depuis par l'église chrétienne, qui en permit la construction dans ses temples.

Le marbre des deux sarcophages est de l'île de Paros, et leurs bas-reliefs ont le caractère et surtout la poésie du ciseau Grec. Il est donc possible que l'édifice, dont on n'a exhumé qu'une partie, fût aussi un hypogée à sarcophages, un appartement sépulcral, mais destiné à recevoir des corps entiers; ce qui le distingueroit des hypogées Romains, où on ne plaçoit que des cendres. Telles sont nos conjectures sur l'édifice qui renfermoit les deux tombeaux de Saint-Médard ; si elles sont justes, le propriétaire du terrain posséderoit un monument précieux, qui, joint à un grand nombre d'autres indices (2) que

(1) *Tombeaux antiques, trouvés à Saint-Médard d'Eyrans, près Bordeaux*; gravés et publiés par MM. Lacour père et fils; un vol. in-folio grand papier vélin; figures belles épreuves. Cet ouvrage est devenu très-rare : nous pensons toutefois qu'il s'en trouve encore chez l'éditeur, et chez Melon, libraire.

(2) Beaucoup de noms de lieux autour de Bordeaux dérivent du Grec.

nous avons déjà, achèveroit de démontrer que les Aquitains, par leur communication avec Marseille, avoient reçu des Grecs une grande partie de leurs usages civils et religieux, de leurs mœurs, et même de leurs habitudes.

L'explication des bas-reliefs ne laisse rien à désirer; seulement, et pour l'intelligence du sujet qui décore le second des tombeaux, nous ajouterons que les scènes bachiques sculptées sur les sarcophages, indiquent assez ordinairement que le défunt avoit été initié au culte secret du vainqueur de l'Inde.

En quittant les tombeaux de Saint-Médard, on entre dans le territoire de Martillac, où des idées plus riantes attendent le voyageur. Les divers noms de Vénus, reproduits dans les dénominations des lieux avec des terminaisons douces et faciles, rappellent au milieu des bois le plus ancien et le plus agréable des mystères. A côté d'une vallée des amours, *das amouers*, est le ruisseau des jeunes filles, *riou dei gouies.*

L'église de Martillac porte sur ses murs des pins à doubles branches, des queues de serpents, des figures du soleil, et plusieurs autres de ces *abraxas* (1), emblêmes expressifs de la reproduction générale.

On sait que les gnostiques et les priscillianistes allièrent le culte de Mithra à celui du vrai Dieu. Cælius Rodhiginus nous a conservé tous les détails de leurs cérémonies impures. Ces deux sectes infectèrent Bordeaux

(1) Du culte de Mithra. Les Persans, sous ce nom, adoroient Vénus elle-même. Hérodote, chap. 231; Saint-Ambroise, let. 18, contre Symmaque, n°. 30. Les figures à postures lascives, sculptées sur l'archivolte du portail de l'église de Sainte-Croix à Bordeaux, sont un abraxas de ce genre.

dès le commencement du quatrième siècle; mais après leur condamnation, les églises qu'ils avoient profanées n'en restèrent pas moins empreintes des signes de leurs abominables erreurs.

Une vieille chronique d'Aquitaine nous apprend que dans le neuvième siècle, un comte Vulgrin, fatigué par les incursions des Normands, éleva contre eux un château à Martillac.

Valois applique ce texte au bourg de Martillac, près de Saintes : il convient mieux sans doute à notre Martillac; mais ce qui nous empêche de revendiquer cette forteresse, c'est que le Martillac des bords de la Garonne ne renfermant aucun indice de semblables établissements, nous ne saurions nous-mêmes où placer ce château.

Celui de Roche-Maurine nous embarrasse moins: patrimoine de la maison de Secondat, il conserve avec son nom le souvenir des Maures qui portèrent l'aménité dans ce désert, et l'animèrent de leur galanterie.

A Martillac, la voie Romaine prend le nom de *chemin Galien,* pour ne plus le quitter jusqu'au Ciron. Ainsi, des souvenirs d'un autre genre s'emparent du voyageur jusqu'à Labrède, où un monument plus moderne inspire une profonde vénération.

C'est devant le berceau de Montesquieu que nous nous arrêterons avec nos lecteurs, nous proposant, dans l'article suivant, de leur faire connoître ce vieux donjon, d'où le savoir, la critique ingénieuse et la haute politique, ont dicté des maximes aux rois, des devoirs aux peuples, et des règles aux législateurs modernes.

N.

(La suite incessamment).

GRAND-THÉATRE.

Représentations de Talma.

Irritat, mulcet, falsis terroribus implet
Ut magus : et modò me Thebis, modò ponit Athenis.

HOR., epis. 1, lib. 2.

Ainsi qu'un magicien, cet homme nous irrite, nous appaise et nous remplit de fausses terreurs ; il nous transporte à son gré ou dans Thèbes ou dans Athènes.

PUISQU'IL n'est pas de la nature de ce journal de pouvoir rendre compte, le lendemain, de la représentation de la veille, nous suppléerons du moins à ce mérite de *soudaineté*, qui ne sauroit être le nôtre, par quelques observations générales sur le talent du grand acteur que nous possédons en ce moment. Les différents voyages qu'a faits Talma dans nos contrées, en nous offrant l'occasion de bien apprécier ses progrès, et d'admirer le point de perfection où il est arrivé, ont pourtant laissé dans quelques esprits des préventions bizarres, dont l'extrême rigueur nous paroît mériter encore d'être combattue : il est beaucoup de choses qu'on ne dit que parce qu'elles ont déjà été dites :

Un seul homme a jugé ; bientôt mille jaseurs
Adoptent son avis comme loi souveraine,
Et ce torrent de rediseurs
Devient si fort, qu'il nous entraîne.

Cette manière d'approuver ou de blâmer est plus frequente qu'on ne pense. En littérature comme en toute

autre matière, rarement sommes-nous propriétaires de nos opinions; et dans cette occasion même, ce sera peut-être rendre service à beaucoup de gens, que de les engager à mieux regarder ce qu'ils jugent.

Le reproche le plus fréquent, ou plutôt le seul qu'ils adressent à Talma, c'est d'être monotone. Mais, nous le disons franchement, il nous est impossible de voir dans cette critique autre chose qu'une contre-vérité. Jamais, en effet, il n'exista au théâtre de diction plus savante, plus flexible, ni plus variée que la sienne; et nous ne savons comment on peut encore en douter, quand on lui a entendu réciter quelques-uns des rôles où il fait usage de ce *parler noble* qui demande tant de finesse et d'art.

Sans doute, il est d'autres pièces où la voix de Talma s'exhale, pour ainsi dire, en sons languissants et plaintifs; mais, qu'on y prenne garde, la situation du personnage et l'état de son ame commandent absolument ce genre de débit. Croit-on que cet *Oreste*, par exemple, qui ne vit que de forfaits et de remords; cet *Othello* consumé de jalousie; cet *Égisthe* altéré des plus noires vengeances; que toute cette famille de grands coupables, en un mot, doive s'exprimer par des éclats de voix, par des intonations très-sonores et très-variées? Les critiques qui pensent ainsi, n'ont jamais observé l'accent particulier du crime et des passions haineuses; ils ne savent pas à quel point et de quelle manière l'organe de la voix peut être modifié par les sourdes agitations de l'ame. Or, Talma est encore admirable dans cette partie de son talent.

Dédaigneux de la routine, s'il adopte quelquefois cette manière de dire, qui étonne des esprits frivoles ou distraits, qu'on ne s'y trompe pas, c'est chez lui l'effet d'un long examen et d'une observation très-attentive de la nature. Il existe, en effet, dans l'expression des passions vio-

lentes, une foule de choses qui veulent être dites d'un accent morne et concentré : c'est le volcan qui gronde sourdement avant que d'éclater et de lancer la foudre.

Nous nous rappelons, à ce propos, un excellent article de M. Moreau, de la Sarthe, sur *la physionomie de la voix*, où tout en établissant les diverses modifications qu'éprouve cet organe, ce savant médecin s'empresse de payer à notre premier acteur tragique le tribut d'une juste admiration : « La voix, dit-il, est véhémente et toute en » éclats dans la colère; mais les sentiments pénibles et » concentrés s'annoncent, en général, par une qualité de » voix qu'il est impossible de méconnoître, et que Talma » a bien étudiée. Lorsqu'il doit exprimer ce genre de » passions, son accent, son regard, ont alors un caractère » qui décèle une ame profondément sensible et oppressée; » sa voix surtout, sa voix est couverte, sinistre, pro- » fonde, entrecoupée de soupirs et de gémissements; elle » semble venir du cœur ou des entrailles. L'ironie, que » l'on appelle si improprement une figure de rhétorique, » et dans laquelle nous voyons un sentiment de la classe » des passions dissimulées, l'ironie est également rendue » par lui avec une vérité, un accent et un timbre parti- » culiers, que l'on peut citer comme modèle ou comme » terme de comparaison ».

Mais, si cet acteur excelle à peindre les tourments d'une ame sombre, qui pourroit, encore une fois, lui refuser le talent de trouver des sons purs et doux, quand la situation l'exige? Faut-il citer ici l'opinion d'une femme qui sut appliquer à tous les arts le rare talent d'analyse qu'elle avoit reçu du ciel? « Il y a dans la » voix de Talma, dit Mme. de Staël, je ne sais quelle ma- » gie qui, dès les premiers accents, vient réveiller tou- » tes les sympathies du cœur. L'expression de son visage

» celle de son regard doit être l'étude de tous les peintres : quelquefois il arrive les yeux à demi-fermés, et » tout à coup le sentiment en fait jaillir des rayons de » lumière, qui semblent éclairer toute la scène ».

Ces dons naturels, que l'étude a rendus plus puissants, ne sont pas au reste les seuls qui, chez Talma, nous semblent mériter les suffrages de l'homme de goût. On a beaucoup parlé de cette physionomie expressive qui vous suit, qu'on ne peut oublier, et qui déjà semble à elle seule toute une tragédie. Une foule d'anecdotes ont prouvé quelle longue illusion cet acteur sait produire, et combien sont durables les impressions qu'il laisse. On a vanté l'art profond avec lequel on le voit se poser, se vêtir, et la grâce qui brille en tous ses mouvements, alors même qu'il paroît agité des passions les plus violentes: mais un genre de mérite qu'on n'a peut-être pas assez remarqué, c'est l'espèce d'aptitude et de sagacité qui, dans sa manière de concevoir un rôle et de le dessiner, sait toujours fondre ensemble le caractère le plus noble et l'expression la plus naïve. Ce charme de l'idéal qui doit présider à tous les ouvrages d'imagination, cette partie poétique dont malheureusement la foule n'est point juge, Talma nous les fait d'autant mieux sentir, que même dans ces moments, il est encore d'une vérité saisissante. On diroit qu'il lui suffit de paroître, pour rappeler à la fois tout ce qui est simple et sublime.

Bien que d'abord notre projet fût moins de louer ce grand acteur que de répondre à ses critiques, on trouvera sans doute que nos observations ressemblent beaucoup à des éloges; mais pour en mieux apprécier la justesse, il suffira de donner un souvenir à quelques-unes des principales pièces où Talma nous montre un talent si profond et si varié.

Qui de nous l'a vu représenter le personnage d'*OEdipe*, par exemple, et n'est pas demeuré frappé de la couleur éminemment tragique qu'il sait donner à ce rôle? Admirable dans les tirades, dans les récits, et généralement dans tous les morceaux de longue haleine, il paroît peut-être plus étonnant encore dans ces traits inattendus, dans ces mots rapides,

Qui de l'ame échappés, arrivent jusqu'à l'ame.

Son regard, sa voix, son geste, tout en lui nous émeut, nous attendrit ou nous consterne. Il nous fait connoître, dans toute leur douceur, ces nobles larmes de l'admiration que réclame la tragédie; les seules, a très-bien dit M. de Châteaubriant, qui la distinguent du drame.

Ce rôle d'*Oreste*, où les grands acteurs se sont presque tous essayés, ce rôle est encore devenu sa propriété exclusive. Nous croyons difficile ou plutôt impossible d'imaginer une autre manière de le dire : l'art ne sauroit aller plus loin, et la nature elle-même semble avoir créé Talma pour représenter cette puissance de la douleur, au moment où elle triomphe du calme et de la dignité d'une ame forte. C'est surtout dans ce rôle, qu'il rappelle l'impression produite autrefois par la fameuse statue de Philoctète, ouvrage admirable de Pythagore le Léontin, et qui, selon l'expression de Pline, *sembloit communiquer sa souffrance aux regardants.*

La tragédie de *Manlius* offre à Talma plus d'une occasion de développer le même talent. Nul acteur, avant lui, n'avoit soupçonné le prodigieux parti qu'on pouvoit tirer de ce rôle, dans lequel il sait unir à des mots d'une vérité si touchante, un jeu muet si terrible et si passionné. On se rappelle ce *qu'en dis-tu?* qu'il adresse à son ami, en lui remettant la preuve de sa trahison : eh bien! nous

le demandons à tous ceux qui le lui ont entendu prononcer ; la physionomie et le son de la voix peuvent-ils exprimer à la fois plus d'impressions différentes? Non, sans doute ; et il ne fut donné qu'à Talma de trouver encore dans la même scène, ce cri dont il foudroie Servilius : *Qui! toi, tu m'as trahi!* Lui seul pouvoit rencontrer cette voix du reproche, cet accent déchirant qui descend dans le cœur comme un glaive. Mais où en a-t-il pris la première idée? est-ce dans ses études ? est-ce dans son organisation ?

Le même doute arrête le spectateur, lorsque dans la tragédie d'*Abufar*, Talma vient nous offrir une peinture si vraie de cet état singulier de l'ame, qui tient au vague et à la mélancolie des passions. Sous cette langueur mystérieuse, se trouve caché cependant l'amour le plus impétueux, et l'on ne peut assez admirer tout ce qu'il sait y mettre de naïveté, de grâce et de chaleur. C'est l'Arabe du désert, plein de tristesse et de désirs, d'indolence et d'énergie ; c'est l'ardeur la plus dévorante, exaltée encore par tous les feux de l'orient. Certaines personnes affectent pourtant de répéter encore que ce grand acteur est inhabile à exprimer les passions tendres. Nous ne répondrons point à un pareil reproche, car, suivant l'expression d'un ancien poète : *C'est la même chanson trop souvent rechantée.* Mais que tous ceux par qui cette opinion fut accueillie, daignent le voir au moins dans le rôle d'*Oreste*, de *Vendôme*, et surtout dans celui de *Pharan;* ils reconnoîtront bientôt au contraire que cet amour profond, mélancolique, passionné, le seul qui convienne à la tragédie, le seul qui soit de son domaine, ne fut jamais mieux senti ni mieux exprimé que par Talma.

Après avoir réussi dans tel ou tel rôle, on a vu d'autres acteurs appliquer indifféremment à toutes les pièces le

genre de talent qui avoit fondé leurs premiers succès, et jouer, pour ainsi dire, de pratique. Quant à Talma, fécond et varié comme la nature, véritable protée tragique, il donne à tous ses rôles une couleur nouvelle, dont par la suite on ne pourra peut-être s'écarter impunément. Les personnes qui ne l'auroient pas vu dans *Nicomède*, ne sauroient avoir de son talent qu'une idée incomplète. Il y prend presque partout le ton de la haute comédie; mais en même temps il prête à son personnage un accent d'ironie si noble et si imposant, son sourire a quelque chose de si amer, les nuances qu'il jette dans ses discours sont à la fois si justes et si variées; il y montre, en un mot, une telle science du débit, et une étude si parfaite des intentions de l'auteur, que nulle part peut-être il ne produit un plus grand effet avec des moyens plus simples : on croit entendre le génie de Corneille lui-même dans toute la franchise et dans toute la fierté de son expression.

Au demeurant, cette vérité de couleur et cette profondeur d'intelligence qui nous paroissent le cachet d'une incontestable supériorité, Talma les montre également dans les personnages les plus opposés et les plus différents entre eux. C'est ainsi qu'il représente, avec le même éclat, *Bayard*, *Hamlet*, *Coriolan*, *Cinna*, *Ladislas*, *Égisthe* et *Néron*. Il semble même, comme l'observe Mme. de Staël à propos de ce dernier rôle, il semble qu'après le lui avoir vu jouer, on comprend beaucoup mieux Tacite; tant cet acteur excelle à caractériser les mœurs de chaque époque et de chaque personnage!

Talma ne s'est point borné d'ailleurs à paroître dans la tragédie : à l'exemple du fameux Garrick, il joue de temps en temps certains rôles comiques, tels que *Shakespear*, *Pinto*, *Henri IV*, et ce n'est pas un petit sujet

d'étonnement et de plaisir que de voir descendre au ton de la conversation la plus familière, cet homme si accoutumé aux formes majestueuses de Melpomène :

Magnumque loqui, nitique cothurno.

Averti cependant par les progrès de l'âge, Talma commence à jouer aussi les rôles de pères nobles dans la tragédie. *Auguste*, *Mithridate*, et le *grand Maître des Templiers*, ont déjà prouvé tour à tour quel nouveau genre de succès il pouvoit espérer dans ce nouvel emploi. Partout, en effet, on a reconnu ce bon sens exquis, cette verve et ces inspirations profondément tragiques, qui depuis long-temps ont fait regarder cet acteur comme un modèle de hardiesse et de mesure, de naturel et de dignité. Thomas écrivant à son ami Ducis, lui disoit, au milieu de beaucoup d'autres choses très-remarquables : « Apprenez surtout à vos acteurs à ne pas être plus vivants qu'il ne faut ; c'est là que l'excès de la force tue. Plus on est violent, moins on est sensible, et le spectateur se glace à mesure que l'énergumène s'échauffe ».

Des conseils si sages feront peut-être mieux comprendre encore la supériorité du jeu de Talma ; car personne ne sent mieux que lui combien dans son art tout ce qui est exagéré devient insignifiant.

Il fut une époque où cette supériorité étoit beaucoup plus contestée qu'aujourd'hui. On en est venu à reconnoître enfin que, toujours original et souvent sublime dans sa manière de concevoir certains rôles de l'ancien répertoire, Talma reste inimitable dans ceux qu'il a créés, et doit faire le désespoir des acteurs qui voudront les jouer après lui. On avoue généralement que nul autre ne possède aussi bien tous les secrets de l'électricité dramatique :




mais parmi tant d'avantages, celui qui peut-être contribuera le plus à sa gloire, c'est, comme l'observe encore Mme. de Staël, d'avoir su donner à la tragédie Française, ce qu'à tort ou à raison les étrangers lui reprochent de n'avoir pas, *le naturel et l'originalité*. Jamais, en effet, avec Talma, un personnage n'est vulgaire ou factice ; et nous ne connoissons point un autre acteur dont on en puisse dire autant.

E.

DÉTAILS

Sur les chiens du Kamtschatka.

Tous les peuples nomades de la Sibérie ont des chiens qui remplacent les chevaux, et dans quelques lieux mêmes les chevaux de poste; mais c'est surtout au Kamtschatka que ces animaux sont de première nécessité : on s'en sert, non-seulement à la place de chevaux, qui ne pourroient pas vivre dans ce climat, mais les habitants s'habillent encore de leur peau. Ces chiens appartiennent à l'espèce du chien de berger, mais ils sont plus grands, et leur poil est plus rude. Leur couleur est d'un jaune tirant sur le gris, ou blanc sale; c'est aussi celle des gros chiens des paysans Russes. Ces animaux se distinguent par leur sobriété et par leur vîtesse. Leur éducation et leurs habitudes sont entièrement différentes de celles de tous les autres chiens; ils se nourrissent eux-mêmes en été de gibier, et surtout de poisson, dont ils préfèrent, comme le font les ours, la tête aux autres parties du corps; mais en hiver, pendant le temps du travail, qui dure depuis

le mois d'Octobre jusqu'en Mai, leur nourriture consiste en un mélange de poissons pourris et d'écorce de bouleau.

Leur ardeur est si grande, que souvent ils se foulent les pieds par la vîtesse de leur course, et que leurs poils prennent une teinte rougeâtre par suite de l'impétuosité avec laquelle le sang se porte à la surface du corps. On attèle ordinairement quatre chiens à un traîneau, et un homme parcourt, avec cet équipage, quand les routes sont très-mauvaises, trente à quarante werstes par jour; mais quand les chemins sont bons, on peut en faire de quatre-vingts à cent quarante. La charge ordinaire pour chaque chien est de deux cents à deux cent quarante livres.

On ne peut assez admirer l'utilité de cette poste du Kamtschatka, quand on considère combien il est difficile d'y faire vivre des chevaux ou d'autres bêtes de somme, et combien d'obstacles la neige oppose à leur marche; tandis que les chiens, non-seulement parcourent avec facilité les montagnes et les vallées, au travers des forêts les plus impénétrables, et sautent légèrement les ruisseaux et les rivières, mais savent encore trouver la route, même dans les contrées où les tourbillons de neige ont effacé toute trace.

L'éducation de ces chiens se fait, disent les voyageurs, de la manière suivante : On choisit entre les jeunes ceux qui ont les jambes et les oreilles longues, un museau pointu, un dos large et une grosse tête; on les enferme dans un trou obscur jusqu'à l'âge de six mois, où ils deviennent propres à un premier essai. On les attache à un poteau avec des courroies d'une espèce de cuir susceptible de s'étendre beaucoup quand on le tire avec force; l'aliment qui les tente le plus est alors placé à une certaine distance de ces pauvres animaux: ils hurlent à faire pitié, et sont obligés de tirer les courroies avec des efforts extraordi-

naires, s'ils veulent parvenir à satisfaire leur faim. C'est en répétant plusieurs fois ces essais, qu'on les prépare à leur destination. On les attèle ensuite à un traîneau, à côté d'autres chiens déjà dressés, et on les excite à courir en leur faisant voir des objets qui leur font peur. Ce n'est qu'après les avoir mis à l'épreuve assez fréquemment de cette manière, et après les avoir accoutumés à tirer des traîneaux et à obéir aux mouvements de leurs maîtres, qu'on leur fait commencer leur carrière de bêtes de somme.

Pendant l'été, c'est-à-dire, depuis le mois de Mai jusqu'en Octobre, on donne pleine liberté à ces animaux; ils courent vers les bords des rivières, et ils s'y nourrissent de chasse et de pêche.

Au mois d'Octobre, instruits par leur instinct, ils se rendent d'eux-mêmes à l'esclavage devenu alors nécessaire pour leur subsistauce; mais pendant le temps de leur liberté, ils n'observent point de diète, et ils prennent une corpulence qui nuit beaucoup à leur activité. Leurs insensibles maîtres les attachent alors près de leurs maisons, et les soumettent aux rudes épreuves de la faim pour les maigrir. Nuit et jour leurs hurlements, d'ailleurs si rares, remplissent toute la contrée, mais on ne les délivre que lorsqu'ils sont entièrement épuisés, et qu'ils ont perdu toute leur graisse; alors on leur donne des poissons secs ou pourris, et on les attèle. Le plus souvent ils sont attachés deux à deux devant un traîneau; et l'un de ces animaux mieux dressé que les autres, et qu'on nomme *le chien conducteur*, va en avant, en observant chaque mouvement que fait son maître. Un harnois de cuir lui passe sous le cou ou sous la poitrine, et il s'attèle au traîneau par une courroie de trois pieds de long. Le collier auquel on attache les chiens deux à deux est garni de peau d'ours.

Le traîneau des Kamtschadales est long, étroit, très-

léger, mais pourtant solide; il est formé de deux bandes de bois à peine épaisses d'un pouce, sur lesquelles repose une espèce de corbeille faite de bois mince et flexible; c'est dans cette corbeille que le conducteur est assis; il a en main un long bâton courbé, qui lui sert en même temps de fouet et de rênes. A l'un des bouts du bâton, sont des anneaux de fer, qu'on secoue de temps en temps comme des grelots, pour exciter les chiens; l'autre bout est garni d'une pointe de fer, pour arrêter le traîneau sur la neige ou sur la glace. Le conducteur fait connoître sa volonté par certains mouvements. Un coup sur le traîneau indique la droite; un sur la neige la gauche; et il jette avec une adresse extrême ce bâton sur les chiens, quand ils n'entendent pas le signe qu'il fait, ou quand ils vont trop vîte, et il le ramasse en pleine course, avec beaucoup d'adresse. La plus grande difficulté pour le conducteur est de tenir l'équilibre; car le traîneau, à cause de sa hauteur et de sa légéreté, tend naturellement à verser, et il faut qu'il le soutienne en faisant différents mouvements à droite et à gauche. Si le traîneau verse malgré cela, il faut que le voyageur tâche de s'y accrocher, afin que les chiens sentent une certaine charge qui les arrête; car, sans cela, ils prennent la fuite avec une rapidité extrême.

Quand on attèle les chiens, ils lèvent la tête et poussent des cris pitoyables: mais aussitôt que la course commence, ils se taisent tout à coup, et paroissent faire à l'envi des traits de malice pour fatiguer la patience de leur conducteur, et même pour mettre sa vie en danger. Dans les endroits les plus périlleux, ils redoublent de vîtesse, et souvent le conducteur, pour ne pas être jeté dans une rivière ou dans un précipice, se voit forcé d'abandonner le traîneau aux chiens presque furieux; mais alors il le retrouve cassé dans le premier village, ou bien il le perd tout à fait. Les chiens sont d'excellents guides dans l'obscurité

la plus profonde, qui a lieu, il est vrai, rarement dans ce pays; à travers des tourbillons de neige, ils ne manquent pas leur route; et quand le maître est empêché, par des tempêtes trop violentes, de continuer son chemin, ils se couchent à côté de lui pour lui conserver la vie par leur chaleur naturelle; s'il s'arrête pour faire une partie de la route à pied, les chiens se couchent à côté du traîneau qu'on a renversé, et ils attendent tranquillement son retour. S'ils prévoient une tempête, ils font des trous dans la neige pour se préparer un asile. Chaque habitant a au moins cinq chiens de cette espèce, qui l'aident à charrier son bois et servent à ses autres besoins. Il les emploie aussi pour faire ses propres voyages et pour conduire des voyageurs étrangers : quatre chiens transportent trois hommes, avec des paquets pesant de soixante à soixante-dix livres.

Le traitement dur qu'on fait éprouver à ces chiens (car après dix ans de service on ne les nourrit pas, mais on les tue, s'ils ne peuvent plus aller); ce traitement, disons-nous, semble avoir changé leur caractère. Ils sont bien loin de montrer l'attachement que les chiens témoignent dans d'autres pays à leurs maîtres; ils semblent ne connoître personne, et ne souffrent pas les caresses.

(Bib. univ.)

PENSÉES DÉTACHÉES,

Sur différents sujets.

Dieu lui-même ne pourroit effacer l'injustice que par la justice.

— Les hommes à *idées libérales* se divisent en deux classes : ceux qui ne s'entendent pas, et ceux qui ne veulent pas qu'on les entende. Tous marchent au même but.

— Un sage gouvernement doit maintenir de tout son pouvoir les anciens usages, et ne favoriser jamais l'établissement des nouveautés. Si une nouveauté est avantageuse, l'intérêt particulier l'introduira peu à peu et sans secousses dans la machine politique; si, au contraire, elle est nuisible, elle tombera d'elle-même, et l'on aura évité les dangers et les frais de l'expérience.

— *Toute vérité est fille du temps;* et même celles qui paroissent fondées sur des expériences positives, ont encore besoin de la sanction de ce dernier juge. La science de l'analyse, la chimie elle-même en offre l'exemple. D'après les expériences récentes, des hommes d'un grand génie l'ont reconstruite *hier* sur un plan magnifique, et assise sur une base inébranlable. *Aujourd'hui* la base n'existe plus, l'édifice s'écroule de toutes parts, et les architectes qui l'ont élevé se sont même unis à ceux qui achèvent de le détruire.

— Le sentiment de l'honneur, si fort chez les peuples qui ont été religieux, n'est que le sentiment de la religion, détourné de son but véritable.

— L'histoire de nos jours feroit un assez bon roman, si elle ne manquoit de vraisemblance.

— Il est remarquable que les deux plus belles pensées sur la Divinité, se trouvent dans deux écrivains impies et licencieux. Rabelais a dit : « Cette sphère intellectuelle, » de laquelle en tous lieux est le centre, et qui n'a nulle » part sa circonférence, est ce que nous appelons Dieu ». La même pensée, répétée textuellement par Pascal, passe pour la plus belle de cet auteur; et c'est à Voltaire, comme tout le monde le sait bien, que nous devons ce beau vers :

Si Dieu n'existoit pas, il faudroit l'inventer.

De C.

LA RUCHE D'AQUITAINE,

JOURNAL DE LITTÉRATURE

ET DE SCIENCES.

1er. Décembre 1817.

FRAGMENT

D'un poëme sur l'Amour du pays natal.

Oh! qui peindra jamais les regrets douloureux
Qu'inspirent la patrie et le rivage heureux
Où nous vivions enfants sous les yeux d'une mère?
Qui dira les attraits du toît héréditaire?

C'est en vain que jadis au cœur de son amant
Calypso crut éteindre un si doux sentiment.
En échange du trône et d'un vain diadême,
Que lui servit, hélas! d'offrir au roi qu'elle aime
L'immortelle jeunesse et les dons précieux
Que le destin jaloux n'a réservés qu'aux dieux?
Par elle retenu dans un doux esclavage,
Ulysse aux voluptés abandonnoit son âge,
Mais ne pouvoit d'Ithaque oublier le séjour.

Souvent, pour écarter l'image d'un retour
Qui, dans leurs entretiens, se reproduit sans cesse,
Penchée entre ses bras, l'amoureuse déesse
Lui demandoit encor le récit des dangers
Où l'exposa le ciel sur des bords étrangers,

Quels combats, quels écueils marquèrent son passage.
Un jour, assis près d'elle, et non loin du rivage,
Sur un sable mouvant il traçoit à la fois
Et les murs d'Ilion, témoins de ses exploits,
Et les tentes d'Achille, et ces plaines vantées,
Des flots du sang Troyen si long-temps humectées.
La nymphe, en écoutant le héros bien aimé,
Le contemploit d'un œil attentif et charmé.
Tout à coup, sur ces bords que menaçoit l'orage,
Une vague s'élance et détruit tout l'ouvrage.
Tu vois, dit-elle alors, tu vois!.... et cependant,
Pour confier tes jours à l'abîme grondant,
Tu veux fuir à jamais l'amante qui t'adore.

A ces mots, elle pleure, elle supplie encore :
Ulysse est inflexible, il presse son départ,
Et sur un frêle esquif s'abandonne au hasard ;
Tant au fond de nos cœurs conserve de puissance
Le souvenir des lieux qu'habita notre enfance !

E.

IMPROMPTU

Sur un tableau de M. Bergeret, représentant la première éducation de Michel Montagne.

Honneur à vos brillants succès,
Vous que ce rivage a vu naître!
En peignant l'auteur des *Essais*,
Vous avez fait un coup de maître.

Par M. L***




VOYAGE

Au château de Michel Montagne.

PREMIÈRE LETTRE A UN AMI.

« Les armoiries, a dit Montagne, n'ont pas plus de » sûreté que les surnoms. Quel privilége a cette figure » pour demeurer particulièrement en ma maison? Un » gendre la transportera en une autre famille; quelque » chétif acheteur en fera ses premières armes. Il n'est » chose où il se rencontre plus de mutation et de con- » fusion ».

Ce que Montagne disoit de ses armoiries, il eût pu le dire avec tout autant de vérité de sa maison elle-même; mais malgré toute sa perspicacité naturelle, l'auteur des *Essais* étoit loin de prévoir sans doute, et le grand bouleversement politique dont nous avons été témoins, et cet esprit particulier à notre époque, qui tend à effacer jusqu'au moindre souvenir des anciens noms et des anciennes splendeurs. Il est certain, mon cher D...., que par une suite immédiate de nos malheurs révolutionnaires, des fermiers obscurs ou des spéculateurs avides se partagent ce qui reste encore de la demeure de nos plus illustres familles. Une race nouvelle est en possession des fortunes, et partout les anciens châteaux disparoissent rapidement; partout les grandes pro-

priétés se morcellent (1). L'agriculture, dit-on, gagne quelque chose à ces changements. Certes, je veux bien le croire; mais peut-être le caractère moral de la nation en est-il sensiblement altéré; peut-être plus d'un préjugé salutaire se trouvoit-il lié à l'existence de ces nobles monuments dont la perte nous afflige.

Il me suffira, mon ami, de vous indiquer ici ces rapports secrets. Je laisserai à de plus habiles le soin de déterminer jusqu'à quel point la dignité d'un peuple est en effet compromise par le dédain de sa religion, de ses grands hommes et de ses souvenirs historiques : tout ce que je sais, c'est que l'esprit de nivellement qui enfanta cette indifférence ou ce dédain, continue à faire sentir parmi nous sa déplorable influence; et qu'il en sera toujours ainsi, jusqu'au moment où quelque institution éminemment monarchique, en recomposant les grandes fortunes, viendra nous rattacher enfin à ces habitudes conservatrices sur lesquelles s'appuie la société.

Telles étoient, mon cher D....., les réflexions qui m'occupoient, tandis que je m'acheminois vers le château de Michel Montagne; et si quelque chose en tempéroit l'amertume, c'étoit la pensée que du moins cette antique demeure avoit été vendue par les descendants de Montagne eux-mêmes, à un homme riche, qui sans doute l'auroit préservée de toute dégradation.

---

(1) Un journal de Paris nous annonçoit dernièrement, avec un air de triomphe que la politesse ne nous permet pas de qualifier, qu'un chaudronnier, propriétaire du château de Montmorency, avoit commencé à le faire démolir. Ainsi donc il existe encore parmi nous de ces prétendus *patriotes*, toujours disposés à se réjouir du malheur de ces familles dont le nom se mêle depuis tant de siècles à tous les souvenirs glorieux de la monarchie.

J'ignore à qui l'on doit s'en prendre; mais vous verrez, par la suite de mon récit, qu'il me fallut un peu rabattre de cette idée consolante, et que la mémoire de Montagne n'a pas toujours servi de sauve-garde à son habitation.

Le chemin qui conduit à son château, est, comme il le dit lui-même, *montueux et malaisé*. Parvenu sur la hauteur, on découvre, en se retournant, à gauche la petite ville de Sainte-Foy; à droite celle de Castillon, et devant soi la Dordogne, qui baigne une des plus riches et des plus belles contrées de France. Après avoir donné quelques moments d'attention à ce magnifique tableau, que, dans ses longs voyages, Montagne, j'en suis sûr, n'avoit pas plus oublié que sa bibliothèque, je continuai ma route vers le petit hameau de Saint-Michel, d'où j'aperçus enfin les sommets du château (1).

Vous le savez, mon ami : le voyageur qui n'est pas étranger à toute instruction, apporte toujours avec lui la moitié de l'intérêt qu'il trouve dans les lieux qu'il parcourt. Ce qu'il voit, lui rappelle vivement ce qu'il a jadis appris. C'est assez vous dire combien la lecture assidue que nous avons faite ensemble des écrits de Montagne, a dû, dans cette occasion, ajouter à mon plaisir; et ce plaisir, que ne puis-je vous le faire partager! Pour mieux vous intéresser à ma relation, je voudrois pouvoir un moment ressusciter le bon seigneur de Saint-Michel, et vous le montrer dans sa maison, au milieu des siens, livré tout entier à ce qu'il appeloit ses *chères accoutumances*. Je voudrois, en un mot, ne point séparer le maître de la description de son logis, et recherchant,

---

(1) Une belle allée de lauriers y conduisoit autrefois, mais elle a été coupée.

pour ainsi dire, la trace de sa vie passée, telle qu'il l'a dépeinte dans ses *Essais*, vous rappeler ces mille petites circonstances qui se lient à son souvenir, et prennent par cela même un attrait singulier. Mais qui oseroit jamais entreprendre un tableau que Montagne a si bien exécuté lui-même? Ce que je puis faire de mieux, c'est d'en rassembler ici les traits les plus saillants. Pardonnez-moi donc de vous citer quelquefois certains passages de son livre, dont vous vous souvenez sans doute aussi bien que moi : vous les accueillerez comme on accueille de vieilles connoissances qu'on est toujours bien aise de retrouver ; et si l'auteur des *Essais* vous en devient plus présent, ma lettre assurément vous en paroîtra moins longue.

La haute muraille qui entoure le château de Montagne empêche de l'apercevoir d'abord. Ce n'est qu'après avoir franchi deux premières portes, qu'on pénètre dans une grande cour carrée, d'où la façade se découvre entièrement. Deux tours d'une forme irrégulière en occupent le centre ; et dans leur vétusté, ces deux tours, ainsi que le reste de l'édifice, ne manquent point d'une certaine grâce gothique qui plaît à l'œil autant qu'à l'imagination. Un escalier en colimaçon, pratiqué, suivant l'usage, dans l'intérieur de ces tours, communique à l'étage supérieur ; et de petites tourelles suspendues aux angles de l'un des pavillons, achèvent de donner à cette demeure je ne sais quel air chevaleresque et guerrier que rend peut-être plus piquant encore le souvenir des mœurs pacifiques de son ancien maître. Il est en effet assez bizarre de se figurer, dans ce noble manoir, le moraliste ingénu qui écrivoit à Mme. de Duras : « La gloire, même celle des quatre fils » Aimon, est trop cher achetée à un homme de mon hu- » meur, si elle lui coûte trois bons accès de colique ».

Quoi qu'il en soit, m'étant fait présenter, avec mes com-

pagnons de voyage, au nouveau propriétaire du château, nous en reçûmes un accueil poli. Il habitoit un grand salon restauré à la moderne, où rien de curieux n'attira particulièrement mon attention, si ce n'est une paire de chenets de cuivre, sur lesquels Montagne avoit plus d'une fois sans doute appuyé ses pieds. Nous demandâmes la permission de visiter son antique demeure; et à cette faveur, qui nous fut accordée sans nulle difficulté, on joignit l'attention de nous donner quelqu'un pour nous accompagner.

Nous traversâmes donc une seconde fois la grande cour, en nous dirigeant vers la porte d'entrée, contre laquelle précisément s'élève la tourelle où Montagne avoit sa bibliothèque et son cabinet d'étude. Je me rappelai involontairement alors ce qu'il raconte quelque part de sa mauvaise mémoire et des tours qu'elle lui jouoit. « Ma » librairie, dit-il, qui est des belles entre les librairies » de village, est assise en un coin de ma maison. S'il me » tombe en fantaisie chose que j'y veuille aller chercher » ou écrire de peur qu'elle ne m'échappe, en traversant » seulement ma cour, il faut que je la donne en garde » à quelque autre ».

Ainsi que moi, vous trouverez sans doute un peu singulier que l'auteur des *Essais* chargeât un de ses domestiques ou quelqu'un de sa famille de lui rappeler, au bout de sa cour, ce qu'il avoit dans la tête à quarante pas de là; mais loin que ses distractions, familières aux imaginations vives, l'aient beaucoup desservi dans ce qu'il écrivoit, je crois au contraire, mon cher D...., qu'elles furent pour Montagne une première cause de cette originalité qui nous attache si fortement à la lecture de son livre. Si la mémoire est en effet le meilleur instrument d'un bon esprit, il peut y avoir aussi quelques inconvé-

nients à trop se rappeler les idées des autres. Ce que l'on gagne en érudition, on le perd en esprit naturel; tous nos sentiments deviennent alors des réminiscences; on ne pense que par procuration, et l'on n'est plus, pour ainsi dire, qu'une seconde édition de MM. les écrivains. Or, Montagne assurément ne se remettoit point aux autres du soin de penser. Malgré le bonheur et l'à-propos de ses citations, pour lui transcrire n'étoit pas écrire: aussi disoit-il très-bien, en parlant de ses livres qu'il feuilletoit et qu'il n'étudioit pas: « J'en suis arrosé plutôt que » teint..... Je me passe bien de leur compagnie et souve- » nance, de peur qu'ils n'interrompent ma forme. Puis, » à la vérité, les bons auteurs m'abattent par trop et me » rompent le courage..... Il faut avoir les reins bien fer- » mes pour entreprendre de marcher front à front avec » ces gens-là ».

Avant d'arriver à cette bibliothèque qui renfermoit des secours dont Montagne savoit si bien user, nous nous arrêtâmes à l'étage au-dessous, dans une pièce qui fut quelquefois la chambre à coucher du philosophe; car Montagne, qui nous raconte avec tant de bonhomie ses habitudes favorites, ses goûts, ses foiblesses, ses songes, et jusqu'à ses moindres fantaisies, Montagne n'a point oublié de nous dire, au milieu de beaucoup d'autres détails personnels, qu'en sa qualité de *grand dormeur*, « il aimoit à coucher dur et seul, à la royale, un peu » bien couvert ». Cette chambre où il venoit goûter un plaisir si conforme à son indolence philosophique, semble être en effet, par son silence et son obscurité, le séjour du vrai dormir. Elle ne reçoit le jour que d'une profonde croisée, taillée dans un mur très-épais, et ne présente par elle-même rien de très-remarquable: seulement elle communique à une étroite galerie qui faisoit jadis le tour

de la cour, et régnoit, à la hauteur de quinze ou vingt pieds, le long d'un mur plus élevé, qu'on avoit percé de distance en distance de meurtrières donnant sur la campagne. Par cette galerie, dont il reste encore un débris, Montagne se rendoit, dit-on, aux appartements de sa femme, qui occupoit une seconde tourelle placée du même côté, dans l'autre angle de la cour. La pierre abonde aux environs du château; mais la tourelle dont je parle n'en a pas moins été presque entièrement démolie, pour bâtir loin de là des fours et des poulaillers.

Malgré les réflexions chagrines que m'inspiroit cet acte de propriété, j'éprouvai cependant un vif sentiment de plaisir en parvenant dans la bibliothèque de Montagne. Des fenêtres de ce salon circulaire, l'œil embrasse une assez vaste étendue de pays, et se repose sur un jardin dont la porte d'entrée touche au pied même de la tour. Vous le savez, mon ami, au physique ainsi qu'au moral, on voit mieux quand on regarde d'en haut. Les alentours du château, que d'abord nous avions trouvés assez agréables, me parurent en ce moment d'un aspect un peu monotone; mais j'étois dans la bibliothèque de Montagne, que m'importoit le paysage! Peut-être auriez-vous remarqué, comme moi, le peu d'étendue de cet appartement; mais votre surprise comme la mienne se seroit bientôt dissipée, en vous rappelant tout ce qu'il peut y avoir de bonheur dans un espace de quelques pieds carrés. Ne croyez pas, au demeurant, que j'aie la maladresse de vous décrire cette bibliothèque, lorsque Montagne lui-même a si bien pris ce soin dans un passage de ses *Essais*. Vous serez fort aise, j'en suis sûr, de retrouver ici ce morceau, où l'on reconnoît, avec le doux sentiment de la propriété, cette franchise et ce désordre d'expression qui caractérisent un homme plus occupé de penser que d'écrire.

« Chez moi, dit-il, je me détourne souvent à ma librairie, d'où tout d'une main je commande mon ménage. Je suis sur l'entrée, et vois sous moi mon jardin, ma basse-cour, ma cour, et dans la plupart des parties de ma maison. Là, je feuillette à cette heure un livre, à cette heure un autre, sans ordre et sans dessein, à pièces décousues. Tantôt je rêve, tantôt j'enregistre et dicte en me promenant mes songes que voici. Ma librairie est au troisième étage d'une tour. Le premier, c'est ma chapelle; le second, une chambre et sa suite, où je me couche souvent pour être seul. Au-dessus, elle a une grande garde-robe. C'étoit, au temps passé, le lieu le plus inutile de ma maison. Je passe là, et la plupart des jours de ma vie, et la plupart des heures du jour. Je n'y suis jamais la nuit. A sa suite, est un cabinet assez poli, capable à recevoir du feu pour l'hiver, très-plaisamment percé, et si je ne craignois non plus le soin que la dépense, le soin qui me chasse de toute besogne, j'y pourrois facilement coudre à chaque côté une galerie de cent pas de long et douze de large, à plain pied, ayant trouvé tous les murs montés pour autre usage, à la hauteur qu'il me faut. Tout lieu retiré requiert un promenoir. Mes pensées dorment si je les assieds; mon esprit ne va pas seul, comme si les jambes l'agitent. Ceux qui étudient sans livres en sont tous là ».

« ...... La figure de ma librairie est ronde, et n'a de plat que ce qu'il faut à ma table et à mon siége; elle vient m'offrant en se courbant, d'une vue, tous mes livres rangés sur des pupîtres à cinq degrés tout à l'environ. Elle a trois vues de riche et libre prospect, et seize pas de vide en diamètre. En hiver, j'y suis moins continuellement; car ma maison est juchée sur un tertre,

» comme dit son nom, et n'a point de pièce plus éventée
» que celle-ci, laquelle me plaît d'être un peu pénible
» et à l'écart, tant pour le fruit de l'exercice, que pour
» reculer de moi la presse : c'est là mon siége. J'essaie
» à m'en rendre la domination pure, et à soustraire ce
» seul coin à la communauté et conjugale et filiale et
» civile. Partout ailleurs je n'ai qu'une autorité verbale,
» en essence, confuse. Bien misérable, à mon gré, celui
» qui n'a chez soi où être à soi, où se faire particulière-
» ment la cour, où se cacher. L'ambition paie bien ses
» gens de les tenir toujours en montre comme la statue
» d'un marché. *Magna servitus est magna fortuna* (1).
» Ils n'ont pas seulement leur retrait pour retraite. Je
» trouve certes plus supportable d'être toujours seul, que
» ne le pouvoir jamais être ».

Écrire, a dit une femme d'esprit, c'est montrer son caractère. Jamais personne ne justifia mieux cette pensée que notre philosophe Périgourdin, et le fragment que vous venez de lire en est sans doute une preuve nouvelle.

J'ajouterai seulement, pour mieux vous faire connoître cette bibliothèque, but principal de notre pélerinage, quelques détails dont il a négligé de nous instruire. Les solives du plancher sont couvertes d'inscriptions Grecques et Latines, tracées en noir sur un fond qui paroît avoir été peint d'une couleur assez tendre. Ces inscriptions exprimant pour la plupart de grandes vérités morales que l'on trouve partout dans les bons livres, je ne me suis point empressé de les recueillir. Le bon emploi du temps, la juste appréciation des vanités du monde, une sage inquiétude, amie du doute et de l'examen, tel étoit à peu

(1) Une grande fortune est une grande servitude. (Sénèque).

près le fond d'idées qui s'offroit habituellement à l'attention de Montagne, chaque fois qu'en méditant il cherchoit des yeux les poutres de son plafond. Pour un homme à qui tout étoit prétexte de penser, mais dont l'esprit rêveur s'abandonnoit si volontiers à de continuelles distractions, ce n'étoit pas une précaution inutile, que d'avoir ainsi revêtu les planchers de ces textes féconds. On reconnoît bien là, n'est-il pas vrai? le paresseux qui a dit de lui-même : « Je me laisse aller comme je me trouve. Il » n'est rien pour quoi je me veuille rompre la tête, car j'ai » un esprit *primsautier*. Ce que je ne vois de la première » charge, je le vois moins encore en m'y obstinant. Je » ne fais rien sans gaîté. La contention trop ferme éblouit » mon jugement, l'attriste et le lasse. Ma vue alors se dis» sipe et se confond ».

C'étoit donc un peu pour s'*assagir*, un peu pour s'*ébattre*, et jamais pour aucune sorte de profit ou d'ostentation, que Montagne se retiroit dans cette bibliothèque et dans le petit cabinet qui se trouve à côté. Cette dernière pièce est assurément, mon cher D...., la plus curieuse et la plus intéressante de celles que renferme cette tour; aussi, nous y arrêtâmes-nous long-temps. C'est là que Montagne a écrit ses *Essais*. Je croyois encore l'y voir : il est impossible de se tromper sur la place où il se mettoit de préférence, près de la petite cheminée qui en occupe le fond. C'est dans cet asile étroit, mais paisible, *parva sed apta*, que, selon l'expression du bon Ducis,

Laissant aux sots l'enflure, et le bruit aux tambours,

notre illustre compatriote jouissoit de sa vie au lieu de l'étourdir, et tout en ne songeant qu'à se peindre lui-même, nous a pourtant laissé un excellent livre, qu'étudieront

toujours les hommes jaloux de bien connoître leur propre cœur.

Demeuré seul dans le petit cabinet qui vit naître plus d'un chapitre de cet ouvrage admirable, et cédant à l'impression d'un lieu si propre à la rêverie, vous l'avouerai-je, mon cher D....? j'aimais à me représenter notre philosophe regrettant son ami la Boëtie. Aimable par ses écrits, Montagne me le paroît bien davantage encore par sa franche sensibilité. C'est donc surtout dans cette disposition mélancolique, qu'il m'étoit doux de l'imaginer. Il me sembloit l'entendre prononcer à voix basse ces paroles où se montrent si bien son cœur loyal et son ame affectueuse : « Depuis le jour que je le perdis, je ne fais que traîner » languissant; et les plaisirs mêmes qui s'offrent à moi, » au lieu de me consoler, me redoublent le regret de sa » perte. Si je compare les quatre années qu'il m'a été » donné de passer en sa douce société, au reste de ma » vie, ce n'est que fumée, qu'une nuit obscure et en» nuyeuse. Nous étions à moitié de tout; il me semble » maintenant que je lui dérobe sa part ».

Vous qui recherchez toujours avec intérêt la trace d'un sentiment vrai, vous concevrez sans peine, mon cher D...., l'espèce d'illusion qui, dans ce cabinet, faisoit encore retentir à mon oreille ces mots si remarquables. Jamais l'amitié n'en inspira de plus délicats ni de plus énergiques. Pouvois-je donc les avoir oubliés, quand je me trouvois loin de vous, au lieu même où sans doute ils furent écrits? La lettre qu'il adressa à son père, après avoir été témoin des derniers moments de la Boëtie, est encore un monument d'amitié qui me semble comparable à tout ce que l'antiquité offre de plus touchant. Mais il ne sauroit entrer dans mon plan d'examiner ici en détail les différentes parties d'un livre où Montagne a laissé de son ame

et de son caractère une empreinte si vivante; je remets donc à une seconde lettre le plaisir d'en causer avec vous, tout en continuant de vous décrire sa demeure et ses habitudes.

E.

EMPLOI

De la Musique dans la Médecine.

Fille des Muses et héritière de leur nom, la musique fut appelée de bonne heure à soulager les infirmités humaines. Josèphe, dans le quatrième livre de ses *Antiquités Judaïques*, dit expressément que, du temps de Saül, on ne connoissoit contre les oppressions et les affections mélancoliques, d'autres remèdes que le son des instruments. David fut choisi pour soulager son souverain, et la harpe lui aplanit les marches du trône.

Parmi les nombreux auteurs qui ont écrit sur l'harmonie, considérée comme moyen curatif, on doit distinguer *Hedder* pour la sagesse de ses vues (1). J'aurai bientôt l'occasion de revenir à son intéressant ouvrage. Ce que je veux faire observer pour le moment, c'est que la musique, agissant à la fois intellectuellement sur les souvenirs, et mécaniquement sur les solides du corps, doit produire simultanément des effets moraux et physiques; or, c'est le concours de ces deux actions qui lui donne sa force médicale.

De deux cordes bien d'accord, formant entre elles un intervalle d'*octave*, ou de *douzième*, ou de *dix-septième*

(1) *Esprit de la poésie des Hébreux*, tom. 2, pag. 266.

majeure, si l'on fait sonner la plus *grave*, l'autre frémit et résonne; de là, la puissance des *tons bas* comme sons fondamentaux. Or, ces sons émouvant aussi les *fibres animées* sur toute la longue échelle des consonnances, ils irritent ou caressent; mais par cela seul qu'ils *agissent*, ils doivent nécessairement produire des réactions. La musique, sous ce rapport matériel, doit donc être comptée parmi les ressources de la médecine. Il existe, à la vérité, des individus insensibles à l'harmonie. Le cardinal de Loménie étoit de ce nombre, et en convenoit: « Elle fait sur » moi, disoit-il, l'effet de petits *clous* que je remuerois » dans ma main ». Il n'est pas de remèdes pour des cadavres; mais cette paralysie musicale est très-rare, heureusement pour le plaisir ainsi que pour la santé des hommes.

Il n'est donc pas permis de douter de l'effet physique des accords harmonieux sur la fibre humaine; mais leur influence principale se dirige sur les passions et sur les habitudes; c'est par elles que ces accords agissent sur les fluides et sur l'ensemble de la vie; elles leur servent alors de conducteur.

La musique, considérée comme moyen de curation, est donc un remède *physico-moral*. La *danse* possède aussi ce caractère, mais dans un degré moins éminent.

Les affections guérissables par la musique, sont donc, 1°. les maladies où la *mentalité* elle-même est atteinte; 2°. celles où la *mentalité* sert de conducteur à l'impression que l'on veut produire sur le corps. De cette division prise dans la nature, naissent deux classes, sous lesquelles vont se ranger toutes les observations faites et à faire.

PREMIÈRE CLASSE.

Affections physico-mentales.

La musique, peu cultivée autrefois par les femmes, devient tous les jours plus familière à ce sexe, destiné par la nature à toutes les affections douces; le piano, la harpe et l'amoureuse guitarre trompent souvent ses ennuis ou calment ses tendres impatiences; le chant, qui convient mieux encore aux femmes, est un adoucissement journalier pour leurs nerfs, si prompts à vibrer; les modulations de leur voix ont surtout le plus grand empire sur les hommes malades : c'est alors la lyre d'*Hermione* dans les mains de *Minerve Hygiée.*

Les maladies que la musique peut guérir, du moins à leur début, sont l'aliénation d'esprit, la nostalgie, les affections hypocondriaques et hystériques, plus vulgairement connues sous le nom de vapeurs; quelques névroses, et généralement tous les désordres qui atteignent le cerveau par la correspondance des nerfs.

L'*aliénation* a cédé plusieurs fois au mouvement mesuré de l'harmonie; le rithme musical rétablit peu à peu celui du cerveau; des tons bien prosodiés ramènent, par l'ordre et la mesure du chant, à l'ordre et à la mesure des idées. Vossius, qui a bien peint ce remarquable effet de la musique (1), attribue à la sévérité du rithme antique, l'influence des instruments à corde sur Achille, Alexandre, Saül, et quelques autres de ces héros des premiers âges, plus célèbres par leur force musculaire que par leur raison.

Pythagore, sujet à des accès d'une folie turbulente, ne

(1) Vossius, *de poëmatum cantû et viribus rithmi.*

les arrêtoit qu'avec le secours de la musique (1); on sait qu'elle seule pouvoit calmer les fureurs nocturnes de Charles IX.

Elle a guéri aussi plusieurs idiotismes survenus à la suite de maladies aiguës. Philippe V, roi d'Espagne, étoit tombé dans une extase hypocondriaque qui le rendoit inhabile à toute espèce d'affaires. Tout le monde sait qu'il ne dut son retour à la santé, qu'à la voix mélodieuse de Farinelli. Un simple chanteur le rendit dans peu de jours à sa raison et au gouvernement de ses peuples.

On ne peut parler de l'empire des sons sur la nostalgie, sans se rappeler le *ranz des vaches*. Henri IV défendit de jouer dans ses armées cet air national des Suisses, qui faisoit oublier jusqu'à l'honneur aux soldats de l'Europe les plus fidèles à leurs drapeaux.

Cette profonde tristesse, fille de l'éloignement forcé des lieux et des choses au milieu desquels nous sommes nés, dégénère souvent en une sombre manie, dont le moindre effet est d'aggraver et de rendre souvent mortelles les indispositions les plus légères. Sans doute, des chants nationaux employés auprès de tels malades, les feroient bien plutôt déserter de la vie; mais tous les autres airs sont bons, pourvu qu'ils charment et distraisent. C'est dans cette vue, que le conseil de santé d'un des corps de l'armée d'Egypte donna ordre aux divers régiments d'envoyer leur musique dans les hôpitaux des pestiférés.

M. Lamarche rappelle, à ce sujet, que les ravages de la peste au siége de Troie furent ralentis par le secours de la musique. Diémerbronk et Pigarai la recommandèrent dans une invasion de ce fléau; car d'après une foule d'observations, la tristesse fut toujours l'aliment de la

(1) Senèque, *de irâ*.

peste. *Mœror et tristitia pabulum et nutrimentum pestis.* C'est encore M. Lamarche qui nous cite la remarque faite par le capitaine Cook durant ses longs voyages dans la mer du Sud. Il observa, dit-il, que sur les bâtiments qui avoient à bord de la musique, la mortalité n'étoit pas, à beaucoup près, aussi considérable que sur ceux qui en étoient privés.

Presque toutes les maladies *exanthématiques* influent, comme on sait, sur le cerveau. Le même auteur parle d'une jeune personne qui, à la suite d'une variole confluente, suivie de violents accès d'épilepsie, tomba, à l'âge de sept à huit ans, dans un idiotisme presque désespéré. Parvenue à l'âge de puberté, les accès convulsifs la reprirent; leur nombre, qui n'étoit d'abord que de trois à quatre par mois, se multiplia jusqu'à vingt-quatre ou vingt-cinq par jour. Dans cet état affreux, où l'interruption presque continuelle des facultés laissoit à peine quelques intervalles à la vie, Lamarche, qui fit entendre à la malade les accords du violon, assure que ses accès furent dès-lors moins nombreux : il ne paroît pas douter qu'à la longue on n'eût achevé sa guérison, en associant à ce moyen d'autres agents moraux.

De nombreuses observations attestent aussi la puissance de l'harmonie sur les névroses et sur ce qu'on nomme vapeurs. Le sexe, qu'elles affectent plus particulièrement, les doit à cette mobilité nerveuse, à cette extrême sensibilité qui embellit à la fois ses charmes et notre vie. Ce que je vais dire à ce sujet intéressera donc tout le monde.

La huitième paire de nerfs établissant une communication habituelle entre le cerveau et les viscères inférieurs, il doit résulter de cette sympathie une foule de réactions réciproques; de là, le désordre des idées dans les affections hystériques, et l'influence de l'imagination sur la plus fougueuse des passions humaines.

Hallé fait mention d'une dame qui, à raison de quelques circonstances de sa vie, avoit une grande prédilection pour une pièce de musique. Chaque fois, ajoute-t-il, qu'elle l'entendoit sur la harpe ou sur le piano, une vive, mais involontaire émotion, déterminoit chez elle une crise nerveuse.

Le docteur Payet cite une jeune fille qui, à la suite d'une névrose, laquelle se portoit tantôt sur les organes des sens, tantôt sur les articulations inférieures, étoit soulagée par le son du *tambour*, qu'elle préféroit aux instrumens les plus harmonieux. Une jeune personne de Bordeaux reçoit le même plaisir des sons de la trompette.

De ces goûts d'amazone, si l'on passe à des susceptibilités moins bizarres, Hedder nous fournira l'histoire d'une jeune demoiselle qui, guérie d'une fièvre ardente, recouvra sa santé, mais non l'usage libre et complet de son esprit. La mélodie, appelée au secours de cette affection cérébrale, produisit les plus heureux effets; les airs favoris de son enfance, joués avec des variations simples et douces, la ramenèrent par degré à l'usage de la pensée et de la réflexion.

Avec des fibres un peu moins sensibles aux émotions de la musique, notre sexe n'est pas moins soumis à ses influences et même à ses caprices. Chacun connoît la série des effets merveilleux que les Grecs lui prêtoient. Burette, dans son savant mémoire inséré au tome 5 du *Recueil de l'Académie des inscriptions*, a poussé un peu trop loin le pyrrhonisme à cet égard. S'il est vrai qu'il faut se méfier un peu de l'enthousiasme des auteurs anciens pour la musique, gardons-nous aussi de rejeter tout ce qu'ils nous apprennent. Tout nier ne prouve pas plus de jugement que tout croire. Cette méthode tranchante nuit du moins à la science, en arrêtant le cours d'une foule d'observa-

tions qui, chaque jour, justifient celles des anciens. Une musique bien plus moderne que les modes *Phrygiens* et *Lydiens*, produisoit des effets plus étranges encore, en excitant dans un des rois de Danemarck une telle violence, qu'il tuoit ses meilleurs et ses plus fidèles domestiques.

Le docteur Delessart rapporte qu'un musicien atteint d'une fièvre accompagnée de délire et d'un assoupissement stupide, entendit d'abord avec malaise un excellent violon; mais dès qu'on y joignit la basse, qui étoit l'instrument favori de l'artiste, le plaisir succéda chez lui à la gêne, et un prompt soulagement amena la convalescence.

SECONDE CLASSE.

Affections physiques.

On ne sauroit donc douter d'une influence quelconque de la musique sur les affections *physico-mentales*, comme remède direct; mais ses effets sont plus fréquens et généralement plus sûrs dans une infinité de maladies où son rôle se réduit à produire des émotions sympathiques sur quelques parties du corps, ou à exciter l'ame et l'esprit pour les faire salutairement réagir sur les parties affectées. Ces maladies forment la deuxième classe de la thérapeutique musicale.

Nous avons vu jusqu'ici la musique opérer comme excitant; on va la voir maintenant arrêter des convulsions, prévenir le tétanos, et porter un baume salutaire sur les blessures des guerriers.

Un colonel eut, à la journée de Wagram, les deux extrémités des pieds emportées par un éclat d'obus; les pansemens étoient douloureux; on redoutoit le tétanos, auquel succomboit un grand nombre de blessés. Le malade, qui aimoit la musique, appela celle de son régi-

ment, espérant, disoit-il, que l'harmonie le soulageroit; il voulut surtout être pansé au son des instruments. La première épreuve eut d'heureux résultats; dès-lors les appareils ne se levèrent plus qu'au milieu des concerts, qui, agissant d'abord comme une douce distraction, produisirent bientôt un soulagement réel; les resserrements maxillaires disparurent; il ne resta plus qu'une plaie simple, qui s'avança rapidement vers la cicatrisation.

C'est dans les mêmes vues, et avec le même succès, qu'au siége de Hambourg un détachement de musique étoit toujours de service dans les hôpitaux. Ainsi chaque jour elle se faisoit pardonner ses inspirations guerrières.

Heureux les hommes sensibles aux accents de l'harmonie! C'est par la main du plaisir qu'elle présente la santé; et si cette dernière n'obéit pas toujours à son aimable influence, le plaisir du moins reste en compensation.

Quoi qu'il en soit, il résulte de toutes ces observations, que la médecine doit s'appliquer à rechercher les cas où ces moyens curatifs peuvent être employés. C'est donc aux praticiens à essayer souvent, mais surtout à propos, la lyre d'Orphée; car elle n'a plus d'empire sur les bords de l'Achéron.

M.

OPPOSITIONS ET RAPPROCHEMENTS.

XII.

Le jeu des Échecs.

Le jeu d'échecs ressemble au jeu des vers :
Savoir la marche est chose très-unie ;
Jouer le jeu, c'est le fruit du génie.

J. B. Rousseau, *épître à Clément Marot.*

Quelques personnes attribuent à Palamède l'invention du jeu des échecs, à l'époque de la guerre de Troie. Un de nos poètes les plus brillants a même consacré cette tradition, en disant :

L'amour du jeu rêveur qu'inventa Palamède.

Nous sommes fâchés de nous trouver en opposition avec l'abbé Delille : mais comme il n'est point ici question de vers, nous ne craindrons pas d'engager la dispute ; d'autant mieux qu'une des causes principales qui ont déterminé l'opinion de l'auteur des Géorgiques Françaises, est sans doute le nom harmonieux de *Palamède.* Ayant donc la conscience libre de ce côté, et n'étant point, comme Delille, séduits par l'influence de l'*euphonie*, nous croyons que c'est à tort qu'on fait honneur à Palamède de cette découverte. Il paroît bien démontré qu'elle nous vient des Indiens, et qu'elle est de beaucoup postérieure au siége de Troie. Palamède est d'ailleurs assez

riche de son propre fonds, pour n'avoir point affaire du bien d'autrui. On sait qu'entre autres choses, il inventa quatre lettres Grecques, les poids et mesures, le jeu des dés, et même, s'il faut s'en rapporter au témoignage d'Eupolis (1), ces vases nocturnes qu'il n'est pas décent de nommer. Certes, en voilà plus qu'il n'en faut pour avoir une célébrité fort honnête, et nous pouvons, sans scrupule, lui retirer le jeu des échecs.

Nous allons donc raconter l'origine de ce jeu, telle que nous l'ont transmise les écrivains Arabes.

Ils rapportent qu'il y avoit autrefois un roi de l'Inde, nommé Shihram, qui faisoit le malheur de ses peuples par sa conduite à la fois tyrannique et insensée. Enivré de sa grandeur et de sa puissance, il se croyoit l'égal de Dieu, et regardoit ses misérables sujets comme des victimes destinées à supporter tous ses caprices. Ses volontés, presque toujours injustes et bizarres, étoient des lois dont personne ne pouvoit se garantir. L'obscurité et la misère ne mettoient point à l'abri de ses violences; mais les seigneurs de sa cour destinés pa leur rang à approcher sans cesse de sa personne, étoient surtout exposés à ses injustices.

Quoique le malheur et l'indignation fussent au comble, partout on souffroit en silence; ou, si l'on osoit faire éclater quelques gémissements, la plainte étoit regardée comme un crime, et le plus léger murmure puni comme une rebellion. Déjà tout le royaume se ressentoit de l'influence de cet odieux despotisme. L'industrie languissoit, les champs restoient en friche, le découragement étoit général. On étoit même informé que les princes voisins, tributaires du roi des Indes, se préparoient à s'affranchir

(1) *In Athen.*, lib. 1.

de son joug, et à envahir ses états, encouragés dans cette entreprise par le mécontentement de ses peuples.

En vain quelques courtisans dévoués à la véritable gloire de Shihram, avoient essayé de l'éclairer sur ses dangers. Le châtiment le plus prompt avoit été la récompense de leur franchise. Les autres, glacés par cet exemple, gardoient le silence, et aimoient mieux être enveloppés dans le malheur général, que de se sacrifier seuls pour le bien commun, par des tentatives inutiles.

Cependant un bramine nommé Sissa, fils de Taher, touché de la situation du royaume, entreprit d'ouvrir les yeux de son prince sans exposer sa vie, et de concilier à la fois l'intérêt général avec sa sûreté particulière. C'est dans ce double motif, qu'après de grandes méditations, il parvint à inventer le jeu des échecs, pour faire sentir à Shihram que le *Roi*, malgré son rang et sa dignité, a besoin du secours de ses sujets pour se défendre contre ses ennemis.

La réputation de ce nouveau jeu parvint bientôt jusqu'aux oreilles de Shihram, qui fut curieux de le connoître. Il manda auprès de lui le bramine, qui, sous prétexte d'en expliquer les règles, lui fit connoître et apprécier des vérités auxquelles son ame avoit été fermée jusqu'alors. Les leçons les plus utiles ont besoin de se déguiser pour pénétrer aux pieds du trône. Le roi sut profiter de celles qui lui étoient présentées sous une forme si ingénieuse. Il revint de ses erreurs, et reconnut que la véritable force d'un monarque est fondée sur l'amour de ses sujets.

Shirham voulut témoigner au bramine combien il étoit reconnoissant du service qu'il en avoit reçu. « Choisis, » lui dit-il, la récompense que tu désires; quelques vœux » que tu formes, ils seront accomplis. — Grand roi, ré-

» pliqua le fils de Taher, puisque ta bonté m'encou-
» rage, ordonne à tes trésoriers de me donner un grain
» de blé pour la première case de l'échiquier, deux pour
» la seconde, quatre pour la troisième, et ainsi de suite
» en doublant toujours les grains jusqu'à la soixante-
» quatrième case ». Le roi eut peine à retenir son indignation, en lui entendant former une pareille demande.
« Eh quoi! lui dit-il, oses-tu bien réclamer une récom-
» pense si indigne de moi, et penses-tu que mes trésors
» ne puissent pas suffire aux dons que tu mérites? —
» Que ta colère, lui répondit Sissa, ne s'enflamme pas
» contre ton esclave! Je t'ai découvert ce que je désire.
» Daigne me contenter, et sois sûr que mon ambition ne
» va point au-delà ». Le roi, quoique à regret, ordonna donc qu'on délivrât au bramine le misérable objet de sa demande. Mais lorsque les trésoriers eurent essayé de calculer ce qui revenoit à Sissa, ils furent épouvantés du résultat de ce calcul, et coururent faire part au roi de leur surprise et de leur embarras. Tous les blés du royaume ni toutes ses richesses n'auroient pu suffire pour un pareil présent. Le bramine profita encore de cette occasion pour adresser une nouvelle leçon au monarque, et pour lui faire sentir avec quelle prudence il devoit dispenser ses grâces, s'il ne vouloit pas qu'on en abusât. Shihram sentit alors la profonde sagesse du bramine.
« Fils de Taher, lui dit-il en l'embrassant, voilà la se-
» conde victoire que tu remportes sur moi. Viens t'as-
» seoir près de mon trône, et m'aider à gouverner mes
» peuples. Heureux les princes qui ont de pareils mi-
» nistres! »

Le jeu des échecs acquit dans la suite une grande célébrité, et se répandit dans tout l'Orient. Voici les circonstances qui le firent connoître dans la Perse.

Belugi succéda à Shihram dans le royaume de l'Inde (1). A peine monté sur le trône, il refusa de payer à Nushirravan (2), roi de Perse, un tribut auquel s'étoit assujetti son prédécesseur, et ces deux princes se déclarèrent à ce sujet une guerre qui menaçoit d'avoir les suites les plus funestes. Après plusieurs batailles sanglantes, le roi de l'Inde, pour terminer leurs différents, envoya au roi de Perse un ambassadeur avec un jeu d'échecs, en lui promettant de lui payer le tribut, si les Persans pouvoient découvrir la marche de ce jeu, sans qu'on la leur enseignât. Le roi assembla tous les savants de la Perse, et les consulta sur cet objet. Bouzourgemhir, un de ses conseillers, parvint à découvrir les mystères des échecs. Mais, peu satisfait de n'avoir pas été vaincu par les Indiens dans cette guerre innocente, le Persan voulut encore leur arracher l'aveu de leur infériorité. Excité par ce noble motif, il inventa le trictrac, et le roi de Perse le choisit lui-même pour porter au roi de l'Inde l'explication des échecs, avec le défi de deviner le nouveau jeu que cet ingénieux conseiller avoit découvert. Le roi de l'Inde commença par envoyer en Perse le tribut dont il étoit convenu. Mais il réunit en vain les esprits les plus subtils de son royaume pour pénétrer la marche du trictrac. La chose fut jugée impossible, et Bouzourgemhir, en ennemi généreux, leur en dévoila les secrets. Il est à regretter que les nations modernes n'admettent pas ce genre de guerre, qui ne coûte ni des pleurs ni du sang, qui ne demande point de conscription, et dont les blessures ne sont à craindre que pour l'amour propre.

Depuis cette époque, les échecs ont fait les délices de

(1) Hyde, *de Ludis orientalibus.*

(2) Ou Cosroëz.

la plupart des rois et des conquérants les plus renommés. Ils retrouvoient dans la marche et dans les combinaisons de ce jeu, une ressemblance frappante avec l'art de la guerre, et ils aimoient à se livrer, dans leur oisiveté même, aux calculs d'une tactique spéculative et aux chances de combats fictifs. On sait que Tamerlan étoit passionné pour les échecs; et Hyde raconte (1) qu'on voyoit au trésor de Saint-Denis des échecs d'ivoire qui avoient appartenu à Charlemagne.

Quelques souverains cependant ont proscrit ce jeu à différentes époques. Louis IX rendit un édit spécial pour le défendre, à cause du temps qu'il faisoit perdre. Casimir II, roi de Pologne, le défendit aussi par une ordonnance de 1368; et Jacques, roi d'Angleterre, ne vouloit pas que son fils y jouât. Mais le souvenir de ces proscriptions s'est plutôt conservé par leur singularité, que par l'influence qu'elles ont eues sur l'opinion.

Les Goths et les anciens Suédois, avant de marier leurs filles, se servoient de ce jeu pour éprouver l'adresse et l'intelligence de ceux qui recherchoient leur alliance.

Les anciens habitants de l'Irlande avoient tant d'estime pour cet amusement, qu'ils firent souvent dépendre leur héritage du résultat d'une partie d'échecs. Hyde raconte que deux familles distinguées de ce pays furent assujetties par testament à jouer entre elles aux échecs. Celle qui auroit définitivement obtenu la victoire, devoit posséder les terres de ses adversaires. Les héritiers, prudents et sages, éludèrent de cette manière les bizarres dispositions du testament de leurs ancêtres. Tous les ans, ils se réunissoient pour continuer leur partie. L'un d'eux remuoit une des pièces de l'échiquier; l'autre deman-

(1) Pag. 72.

doit une année pour méditer sur le coup qu'il devoit jouer. Un notaire, qu'on avoit mandé à cet effet, constatoit, par un acte en forme, la position respective des échecs. Grâce à cet heureux stratagême, ils firent durer leur partie pendant plusieurs siècles, et peut-être n'est-elle pas encore finie.

On raconte que des marchands Vénitiens et Croates, quoique très-éloignés les uns des autres, jouoient aux échecs entre eux, en ayant soin de se prévenir de chaque coup par une lettre. La partie, sans doute, étoit longue, les ports de lettres très-coûteux; mais l'honneur de remporter la victoire, les faisoit passer sur ces légers inconvénients.

En Italie, on est très-amateur de ce jeu. Il est souvent arrivé qu'un père, en mourant, a laissé à son fils, avec les autres charges de sa succession, le soin de terminer une partie d'échecs que la mort avoit interrompue.

Les Espagnols n'ont point été exempts de cette manie. Souvent en voyageant à cheval, ils jouent aux échecs de mémoire, et par une force de tête très-remarquable. On a même vu des villes entières se défier à ce jeu, et faire des parties entre elles comme des particuliers.

Louis XIII, roi de France (1), avoit un échiquier fait en étoffe, et qui avoit la forme d'un coussin. Les échecs dont il se servoit étoient terminés par des espèces d'aiguilles qui, s'enfonçant dans l'échiquier, lui permettoient de jouer à ce jeu tout en se promenant en voiture. De cette manière, il n'avoit point à craindre qu'un cahot un peu trop brusque ne dérangeât l'ordre de bataille de ses soldats d'ivoire, et ne causât une mêlée au moment du triomphe.

---

(1) Hyde, pag. 67.

Don Juan d'Austrie se servoit d'une chambre entière pour échiquier. Les différentes cases étoient représentées sur un pavé de marbre noir et blanc. Mais au lieu de pions inanimés, il employoit des hommes qu'il faisoit mouvoir à son gré et selon les règles du jeu. Nous avons vu depuis, plus d'un général imiter cette méthode sans jouer aux échecs, et ne considérer ses soldats que comme des instruments de bois, destinés à préparer ses succès ou à payer ses fautes.

Ce jeu, qui a souvent servi de délassement aux grands, a quelquefois eu une grave influence sur leur politique. Entre autres exemples, on raconte (1) qu'un certain comte de Flandre, nommé Ferrand, qui avoit épousé une cousine de Philippe-Auguste, s'amusoit fréquemment à jouer aux échecs avec elle. Mais quand sa femme avoit le malheur de le faire échec et mat, il lui faisoit cruellement expier sa victoire, et ne se contentoit pas de la maltraiter en paroles. Le roi de France, instruit par elle de l'indigne traitement qu'elle recevoit de son époux, le reprocha vivement à celui-ci. Le comte de Flandre, choqué des plaintes et des menaces du roi, prit alors la résolution, avec tous ceux qui lui étoient dévoués, de se ranger du parti de l'empereur Othon. Cette démarche fut suivie de la bataille de Bovines, dans laquelle le comte Ferrand fut fait prisonnier. La comtesse Jeanne de Flandre et de Hainaut, seule maîtresse de ses états, eut alors une entière liberté de jouer aux échecs, sans craindre que ses succès ne devinssent pour elle une cause de chagrins domestiques, et ne fussent suivis de révoltes et de guerres.

Un fait qui paroîtroit incroyable, s'il n'étoit appuyé

---

(1) *Hist. de l'Abbaye de Senones*, citée dans les *Annales encyclopédiques*. — Oct. 1817.

par une foule d'exemples et de preuves, c'est qu'il y a eu beaucoup d'aveugles qui ont été très-habiles à ce jeu (2). Nous croyons qu'il est plus aisé de le prouver par des autorités, que de le démontrer par des raisons.

D'habiles mécaniciens ont, à différentes reprises, inventé d'ingénieuses machines qui jouoient aux échecs comme Philidor, et qui avoient l'avantage de n'avoir jamais de distraction. Le plus renommé de tous ces automates est celui du baron de Kempelen, qui vint à Paris en 1783 défier les plus habiles dans ce jeu. Chacun briguoit la faveur de faire sa partie; mais que d'amours propres furent blessés, et que de réputations furent renversées par cet être inanimé, qui gagnoit tous ses adversaires sans éprouver cet enivrement qui accompagne toujours les triomphes! L'imagination a peine à comprendre comment un automate peut combiner des coups qui paroissent le résultat des calculs les plus profonds et des chances les plus variées. Il entre, sans doute, un peu de supercherie dans un pareil phénomène, quoique plusieurs personnes aient tâché de l'expliquer par les seules lois de la mécanique.

L'automate du baron de Kempelen rendra peut-être plus croyable l'anecdote que nous allons raconter, mais dont cependant nous ne garantissons pas l'authenticité, de peur de diminuer la confiance que méritent les faits que nous avons déjà rapportés.

Le héros de notre histoire vivoit autrefois à Bordeaux, et s'y rendit tellement fameux par son habileté à jouer aux échecs, qu'on ne le désignoit plus que sous le nom de *Chevalier de l'Échiquier*. Il ne connoissoit pas de rival dans toute la Gascogne, et les plus illustres dans ce jeu tenoient à grand honneur de lui avoir disputé un succès,

(2) Hyde, *prolog.*

ou d'avoir obtenu un de ses éloges. Toutes ses décisions passoient pour des oracles, et il ne remuoit pas un pion sans arracher des cris d'admiration à toute la galerie.

Un jour, certain cavalier Espagnol qui passoit par Bordeaux, entendit parler de la grande réputation de notre compatriote. Il fut curieux d'en juger par lui-même. Après avoir assisté à une de ses parties : « Je m'aperçois, » dit-il au Chevalier de l'Échiquier, que la renommée » n'a point exagéré votre gloire, et je vous crois de force » à jouer avec don Gabriel de Roquas. — Quel est ce don » Gabriel de Roquas, dont je n'ai jamais entendu parler? » demanda notre chevalier. — Comment, répondit l'Es- » pagnol, l'ignorez-vous ? C'est le plus savant joueur de » toute l'Espagne. Il habite Cordoue, et chaque jour voit » arriver chez lui ce que nos provinces ont de plus re- » nommé dans ce jeu. Mais tous ses adversaires retour- » nent chez eux sans avoir pu le vaincre, et confessent » unanimement qu'il n'est point de joueur au monde égal » à don Gabriel de Roquas. — Vous m'inspirez le désir » de le connoître; et quoi qu'en disent tous vos cavaliers, » je crois que je soutiendrois auprès de lui l'honneur de la Garonne ».

Depuis cette conversation, le Chevalier de l'Échiquier ne connut plus de repos ni de bonheur. L'idée qu'il avoit un rival, et peut-être un maître, empoisonnoit tous ses triomphes; et les lauriers du Miltiade Cordouan ne laissoient point dormir ce nouveau Thémistocle. Enfin, il résolut de sortir de cette incertitude. Un beau jour il se met en route, et se rend à Cordoue. Arrivé dans cette ville, il demande la demeure de don Gabriel de Roquas; on la lui indique. Il trouve ce grand homme occupé gravement à jouer une partie d'échecs avec son singe. « Seigneur, lui dit le gentilhomme Français, je

» viens, attiré par votre renommée, voir si je peux mé-
» riter l'honneur de faire votre partie. Je jouis de quel-
» que estime à Bordeaux, et j'ose même dire qu'il n'y a
» point de joueur dans cette ville qui puisse me le dis-
» puter. — Allons, seigneur, lui répondit le noble cava-
» lier en souriant, asseyez-vous là. Je vais tâcher de
» mériter la faveur que vous voulez bien me faire ».

Nos deux illustres champions se placèrent aussitôt devant l'échiquier, et commencèrent leur partie; mais à peine avoient-ils joué cinq ou six coups, que don Gabriel se leva brusquement, en disant au Français : « Sei-
» gneur, il est inutile de continuer; vous ne pouvez pas
» jouer avec moi; vous êtes tout au plus de force à jouer
» avec mon singe. — Comment, répondit le gentilhomme
» Gascon, prétendez-vous m'insulter? — Nullement, ré-
» pondit l'Espagnol. Mon singe possède à fond le jeu des
» échecs; et certes, vous ne devez point vous trouver
» humilié de ce que je vous place tous deux sur la même
» ligne : je vous avouerai même que je parierois pour lui.
» — Puisque vous le voulez absolument, répondit le
» Français, je consens à votre proposition, ne fût-ce que
» pour la rareté du fait : je veux voir si cet animal
» pourra me disputer la victoire ».

Le singe s'assit donc à la place de don Gabriel, et continuant la partie que ce seigneur avoit commencée, il fit son adversaire échec et mat en moins de dix coups. Dans le premier mouvement de son dépit, le Gascon sauta sur le singe, et d'un coup de poing le jeta au milieu de la chambre. L'Espagnol lui adressa de vifs reproches sur sa brutalité. Notre homme convint de ses torts, et demanda sa revanche. « Je ne sais, répondit don Gabriel,
» si mon singe voudra maintenant faire une autre partie
» avec vous. Vous l'avez si maltraité, que j'aurai de la

» peine à l'y faire consentir ». L'Espagnol parvint cependant à le ramener devant l'échiquier à force de prières, et en lui donnant l'assurance qu il n'auroit plus rien à craindre. Le singe recommença à jouer, mais d'un air de défiance et en tremblant. Enfin, après avoir joué quelques coups peu décisifs, il avance un pion, et, s'échappant aussitôt, grimpe sur une armoire. Le Gascon ne pouvoit concevoir la cause de cette brusque fuite. « Ne voyez-vous pas, lui dit alors don Gabriel, qu'il » ne vous reste plus que deux coups à jouer, et qu'après » cela mon singe vous fait échec et mat? Ne trouvez pas » étonnant qu'il ait redouté les suites de sa victoire ».

Notre gentilhomme, trouvant inutile de prolonger davantage son séjour à Cordoue, reprit tristement la route de la Garonne; et lorsqu'à son arrivée on lui demanda s'il avoit réussi à gagner don Gabriel de Roquas : Hélas! répondit-il, je n'ai pu même gagner son singe.

A. L.

PROCÈS SINGULIER.

Conversation entre un jeune ignorant, et un vieux Docteur en droit.

Je suis né pacifique; mon humeur est si peu litigieuse, que la vue d'une feuille de papier timbré me fait mal, et j'aurois vingt fois accédé aux demandes les plus injustes pour éviter des procès, sans les secours que je trouve dans les conseils d'un jurisconsulte, vieux ami de mon père, qui me soutient dans les cas difficiles, et me préserve des suites de ma foiblesse.

Nous nous entretenons quelquefois de la nécessité d'étudier les lois, de connoître les ressources que fournit leur interprétation : rien ne lui paroît admirable comme les systèmes ingénieux qui tendent à opposer le législateur à lui-même, et à mettre le magistrat dans l'impuissance de se décider; c'est un véritable juge du camp. Jamais la lutte ne lui paroît si brillante, que lorsque la victoire reste indécise.

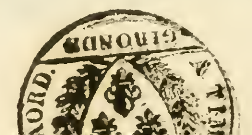
Je le trouvai l'autre jour dans l'admiration; il étoit enchanté, ravi de la défense qu'avoit opposée un magistrat d'une cour souveraine à l'accusation la plus grave : il m'en fit part, en me permettant de lire dans un énorme *in-quarto*, un arrêt qu'il daigna m'expliquer; et le fait, et la défense, et l'arrêt, et les conséquences, tout m'a paru digne de remarque.

Ce que j'en vais rapporter est extrait d'un gros volume intitulé *Recueil de Sirey*. Ce M. Sirey, à ce que m'apprit mon jurisconsulte, s'amuse dans ses soirées, pour se délasser des plaidoiries du matin, à noter et à rapporter les arrêts des cours souveraines. Il en a publié successivement seize volumes in-4°., de mille pages à peu près chacun; cela ne fait de bon compte que seize mille pages; c'est peu sans doute, mais il faut un commencement à tout.

Un magistrat étoit accusé (je suis loin de dire convaincu) d'avoir employé une ruse assez singulière pour introduire comme légitime dans sa famille, un enfant naturel : il est à remarquer qu'il n'étoit pas marié.

S'il falloit en croire l'acte d'accusation, il s'étoit transporté dans une commune rurale, s'étoit, on ne sait comment, saisi du registre de l'état civil, et, maître du champ de bataille, voici comment il avoit opéré.

Au moyen d'un procédé chimique, il avoit fait dispa-

roître un acte de mariage à une date reculée, et avoit inscrit, à la place, l'acte de son prétendu mariage avec une demoiselle M....., qui, dit-on, n'avoit jamais existé.

Cette première opération achevée, il avoit, par le même moyen, fait aussi disparoître un acte de naissance qui se rapportoit à une date plus rapprochée d'à peu près une année, et y avoit inscrit la naissance d'un enfant provenu, suivant l'énonciation de l'acte, de son mariage avec la demoiselle M....., son épouse légitime.

Enfin, comme il pouvoit être embarrassant de reproduire cette épouse, dont l'existence étoit imaginaire, il s'en étoit délivré sans peine, c'est-à-dire, qu'il avoit fait disparoître du registre de décès, un acte qu'il avoit remplacé par un acte nouveau, constatant la mort prétendue de cette épouse chimérique; procédé qui, s'il est peu régulier, n'a du moins rien de cruel : on ne peut pas être homicide à meilleur marché.

Ainsi devenu mari, père et veuf, à l'aide d'un simple procédé chimique, il avoit introduit sa fille naturelle dans sa maison, et l'avoit présentée comme sa fille légitime.

Tout alloit bien jusque-là; mais les parents, étonnés de la brusque apparition d'une héritière, et frustrés dans leur espoir, recherchèrent les traces d'une paternité dont la légitimité leur étoit suspecte. Il n'est pas, comme on le sait, de zèle plus éclairé que celui des collatéraux : ils firent si bien, qu'ils découvrirent les actes dont nous venons de parler, et les dénoncèrent au procureur général près la cour de cassation.

Malheureusement pour le magistrat dénoncé, ce procureur général étoit précisément M. Merlin, si célèbre par son penchant à trouver tout *suspect*. Il ne manqua pas de ranger dans cette classe les actes dont nous venons de

rendre compte, et il les dénonça à son tour à la cour de cassation.

Mais malgré le talent qu'avoit M. Merlin pour faire adopter comme lois ses soupçons, il échoua complètement devant un obstacle auquel il ne s'attendoit pas; et le système qui lui fut opposé, vaut bien la peine qu'on le fasse connoître, si ce n'est pour l'instruction des simples, au moins pour ne pas priver son auteur du juste tribut d'éloges qui lui est dû.

J'avoue, à ma honte, que j'ai été long-temps sans comprendre tout ce que ce système avoit d'ingénieux; mais comme c'étoit là ce qui excitoit l'admiration de mon jurisconsulte, il a daigné me l'expliquer de manière que je puisse le faire entendre à mon tour.

Il faut savoir, me dit-il, qu'un article du code civil ne permet aucune poursuite criminelle contre ceux qui ont attribué à un enfant un état autre que le sien, qu'au préalable les tribunaux civils n'aient déjà prononcé sur cette dernière question.

Il faut savoir, en outre, que pour avoir le droit de poursuivre quelqu'un devant les tribunaux civils, il faut, au moment de cette poursuite, prouver qu'on a des droits aux biens dont on se trouve privé par cette supposition d'état.

Ce peu de mots suffisoit à la défense de l'accusé, et le rendoit invulnérable. Vous sentez bien en effet, me dit mon jurisconsulte, qu'il n'avoit qu'à répondre au procureur général : Vous m'accusez d'avoir supposé un état légitime à ma fille naturelle; mais vous ne pouvez me poursuivre criminellement, qu'au préalable un jugement émané des tribunaux civils n'ait déclaré cet état faux et supposé : or, ce jugement n'existe pas.

Hé bien! dis-je à mon tour, rien de plus aisé que de

faire disparoître cette difficulté : que les tribunaux civils prononcent d'abord, et ce sera ensuite à faire aux tribunaux criminels.

Point du tout, répliqua le vieux docteur; ne vous ai-je pas dit que pour former cette demande devant les tribunaux civils, il falloit être déjà privé de quelque droit par suite de cette supposition d'état? Or, pendant la vie du père, nul n'ayant droit à ses biens, vous voyez qu'il ne pouvoit jamais être poursuivi devant les tribunaux civils, ni par conséquent devant les tribunaux criminels.

De sorte, ajoutai-je, en tirant moi-même la conclusion naturelle de ce beau système, qu'on ne pouvoit priver ce bon père de sa fille pendant sa vie, ni le condamner aux galères qu'après sa mort.

Précisément, continua mon vieux docteur sans le moindre embarras; vous saisissez fort bien la chose; c'est positivement ce que décida la cour de cassation, comme vous pouvez vous en convaincre, et il me fit aussitôt lire l'arrêt que, grâces à cette explication, je compris avec la plus grande facilité.

Mais, Monsieur, lui dis-je après cette lecture, ne craignez-vous pas que des esprits mal faits, abusant de cette décision, n'en concluent qu'on peut ainsi se donner des héritiers à volonté, à l'aide d'un peu d'acide muriatique, sans que la justice civile ou la justice criminelle puisse se mêler dans ces petits arrangements de famille?

Ce seroit là fort mal conclure, répliqua-t-il. Ce raisonnement pourroit les abuser. Ce système, quoique la cour suprême l'ait sanctionné par son respect pour les paroles du législateur, renferme un piége auquel des maladroits pourroient facilement se laisser prendre.

Vous sentez, en effet, que pour inscrire tous ces actes sur les registres de l'état civil, il faudroit nécessairement,

et par préalable, en faire disparoître quelques-uns, enlever jusqu'à la trace d'un décès, d'un mariage, de la naissance enfin de quelques personnes : ce sont là autant de parties qui ont intérêt à se plaindre, et ce système de défense seroit sans force contre leurs justes réclamations. Voilà le danger, voilà le piége caché qu'un imprudent pourroit ne pas apercevoir.

Le ciel en soit loué ! m'écriai-je; car quoique cette observation n'offre pas en réalité toute la garantie qu'elle présente au premier coup d'œil, encore y a-t-il quelques sûretés. A vrai dire, les morts ne réclameront jamais; les époux ne réclameront guère; mais il reste les enfants, les héritiers, qui, malgré Bridoison, qu'on me pardonnera bien de citer comme autorité dans ces matières, ne seroient plus alors ni les fils ni les héritiers de personne; leur intérêt me rassure; je suis sans inquiétude, et je dors tranquille sur la foi de leur vigilance.

J.

PENSÉES DÉTACHÉES,

Sur différents sujets.

Quand les rois gouvernent par l'autorité de Dieu, le peuple croit à l'autorité des rois. Quand les rois gouvernent par l'autorité du peuple, le peuple croit à l'autorité des commissaires de police.

— En morale, la ligne droite n'est pas toujours le plus court chemin pour aller d'un point à un autre, mais c'est le plus sûr.

— Dernier terme de l'erreur, le crime est le triomphe terrible de la vérité.

— Dieu a gravé la preuve de l'immortalité de l'ame sur le front de l'espérance.

— L'intrigue, quand vous la foulez sous vos pieds, ne siffle pas, ne mord pas; elle s'attache au talon et vous caresse.

— La mer séduisante de la faveur n'a de port bien sûr que la disgrâce.

— Dans les bons ouvrages du siècle dernier et de celui-ci, peut-être ne s'est-on pas assez souvenu qu'une pensée n'est pas un chapitre, et qu'un chapitre n'est plus une pensée.

— Corneille n'a pas assez d'esprit, Voltaire en a trop, Racine a la juste mesure.

— Dans les siècles où l'imagination et le jugement diminuent, l'esprit augmente : il n'y a pas compensation.

De C.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Au printemps dernier, plusieurs Anglais ont fait mouler en plâtre la statue de Moïse, exécutée par Michel-Ange, et qu'on voit dans l'église de S. Pietro *ad vincul.*, et ont envoyé le moule en Angleterre. Il a fallu, pour cette opération, la placer un peu en avant de la niche dans laquelle elle étoit enfoncée; et comme on a vu que dans cette position elle fait un bien meilleur effet, on l'y a laissée. On doit penser que c'étoit là l'idée de Michel-Ange.

Il faut espérer que le directeur de notre école aura profité de cette circonstance pour obtenir aussi un moule de cette magnifique statue.

— La duchesse de Chablais ayant fait faire des fouilles hors de Rome, à Tor-Marancie, auprès de l'ancienne route d'Ardée, on y a trouvé plusieurs chambres pavées en mosaïques qui représentent divers sujets, un portique, des statues de Vénus mutilées, des vases, etc.; deux conduits d'eau en plomb portant cette inscription : *Munatiæ M. Filiæ Proculæ.* Il paroît que Munatia étoit la maîtresse du lieu.

— M. Larive, nommé il y a quelques années associé correspondant de l'académie royale de Naples, vient d'être réélu en la même qualité, et sa nomination a été confirmée par S. M. le roi des Deux-Siciles.

— Deux personnes qui ne sont pas nommées, ont donné, l'une 6,000 fr. pour fonder un prix que décernera tous les ans l'académie Française *à l'ouvrage littéraire le plus utile aux mœurs*, l'autre un capital de 7,000 fr. à l'académie royale des sciences, pour la fondation d'un prix annuel de statistique. Sa Majesté a accordé l'autorisation nécessaire pour l'acceptation de ces dons.

— Une gazette de Florence annonce qu'un habitant de cette ville, M. Benvinceti, a inventé une machine à l'aide de laquelle on peut copier, sans en connoître le dessin, les tableaux à l'huile et à fresque, et même tracer le contour des statues et autres corps ronds; on peut choisir pour ce tracé la grandeur naturelle, ou la réduire jusqu'au douzième. Cette machine, très-supérieure au pantographe, sera surtout fort utile pour les fresques : on va jusqu'à dire qu'elle fera, sous ce rapport, en un seul jour, ce qui exigeoit auparavant le travail d'un mois.

(Ann. encyc.)

LA RUCHE D'AQUITAINE,

JOURNAL DE LITTÉRATURE ET DE SCIENCES.

15 Décembre 1817.

A SUZANNE.

Bien qu'au vallon une obscure cabane
Soit l'humble asile où tu reçus le jour,
Va, ne crains pas, jeune et belle Suzanne,
Qu'un autre objet t'enlève mon amour.
Qu'importe à moi d'un monde méprisable
Les préjugés et les propos jaloux?
Ton grand œil noir en est-il moins aimable,
Et ton baiser moins humide et moins doux?
Je l'avoûrai; l'aiguille diligente
Ne forme point de festons sous tes doigts;
Tu ne sais pas d'une lyre savante
Accompagner les accents de ta voix;
Tu ne connois ni Boileau, ni Voltaire,
Ni quel débat s'élève au ministère,
Ni l'art de feindre, en de froids compliments,
Et ta pensée et tes vrais sentiments:
Ton front de lis brille sans imposture,
Et j'aime en toi l'enfant de la nature.

O qu'à mes yeux tu révèles d'attraits,
Quand je te vois, dès l'aurore naissante,
Seule, guidant, à travers les guérets,
De tes troupeaux la foule bondissante,

Ou quand ta main, au milieu des sillons,
Fait tomber l'or des flottantes moissons!
Que tu me plais, quand sous l'œil de ta mère,
A la lueur du flambeau résineux,
Tu vas filant la quenouille légère
Que fait pencher ton sein voluptueux!
A ton maintien naïf et gracieux,
Je pense voir la belle filandière
Qu'on nommoit Berthe au temps de nos aïeux.
Mais qui peindra les touchantes images
De nos plaisirs? Qui dira leur douceur,
Lorsque la nuit, sous ton toit de feuillages,
Au bruit lointain des vents et des orages,
Je sens ton cœur battre contre mon cœur?
Fille des champs, il n'est rien sur la terre
Qui soit alors désirable à mes yeux,
Et les baisers d'une simple bergère
Plus d'une fois m'égalèrent aux dieux.
Ne crains donc pas, jeune et belle Suzanne,
Qu'un autre objet t'enlève mon amour,
Bien qu'au vallon une obscure cabane
Soit l'humble asile où tu reçus le jour.

Par M. L. O.

A Madame L.,

En lui donnant un recueil intitulé l'Esprit d'Anacréon.

D'Anacréon les disciples galants,
Inspirés par l'amour, ont écrit cet ouvrage;
Ils chantent la beauté, les grâces, les talents,
C'est vous nommer à chaque page.

Par M. M. L.

VOYAGE

Au château de Michel Montagne.

SECONDE LETTRE A UN AMI.

> Les *Essais* de Montagne sont le fruit d'une ame qui, sans effort, sans travail, se verse, s'épanche, et d'un génie naturel qui place sans cesse le sublime au milieu de la naïveté.
>
> ROUCHER, *Lettres à sa fille.*

En terminant ma première lettre, mon cher D....., je tâchai de vous peindre les sentiments dont j'étois si doucement occupé dans le cabinet de Montagne. Pourquoi faut-il qu'un examen plus attentif de ces mêmes lieux, soit venu m'affecter de pensées bien différentes?

Le temps a un peu dégradé cette modeste retraite; mais une vieille demoiselle un peu trop scrupuleuse y a fait, m'a-t-on dit, plus de mal encore. Elle croyoit apercevoir dans les peintures qui en couvroient les murs, des sujets indécents. Elle eût mieux fait, sans doute, de ne pas donner à connoître qu'elle les avoit remarqués; car les scandalisés sont souvent plus dangereux que les scandalisants. Avec un fer aigu, cette demoiselle a déchiré le sein d'une Diane, où reposoit mollement la tête d'Endymion. Les bras délicats de Vénus, qui pressoient amoureusement le dieu de la guerre, ont tout à fait disparu

sous une couche de peinture grise; et Vulcain, ce pauvre Vulcain lui-même, n'a pas été épargné.

Pour être entièrement vrai, je dois cependant m'empresser d'ajouter, que ce qui reste encore de ces personnages mythologiques, ne donne pas une haute idée du talent de l'artiste auquel on les devoit. Ces peintures à fresque, que l'on m'avoit beaucoup trop vantées, sont d'un dessin peu correct, d'une exécution mesquine; et certes, en les perdant, on n'a pas perdu grand'chose: mais les yeux de Montagne s'étoient souvent reposés sur elles; mais plus d'une fois peut-être ces figures avoient égayé son imagination attristée : ce devoit être une raison de les conserver avec soin comme tout le reste. Malheureusement, je le répète, on ne trouve guère aujourd'hui de propriétaires de châteaux, à qui soient chers les souvenirs des temps reculés, et qui sachent respecter l'asile de ces hommes dont la France s'honoroit.

Ce petit cabinet que rien n'a pu préserver de la dégradation, a vu Montagne dans les moments les plus intéressants et les plus doux de sa vie; vous ne serez donc pas étonné, mon ami, si je ne pouvois m'en arracher. La lecture, premier plaisir des esprits paresseux, la lecture charmoit ici la fuite de ses heures : aussi faut-il voir avec quelle reconnoissance il en parle, et quel éloge il en fait! « Ce » plaisir, dit-il, est le plus sûr et le plus à nous; il a pour » sa part la constance et la facilité de son service. Ce » plaisir *côtoie tout mon cours*, et m'assiste partout; il » me console en la vieillesse et en la solitude; il me dé- » charge du poids d'une oisiveté ennuyeuse, et me défait » à toute heure des compagnies qui me fâchent; il émousse » les pointures de la douleur, si elle n'est du tout extrême » et maîtresse. Pour me distraire d'une imagination im- » portune, il n'est que de recourir aux livres...... C'est

» la meilleure munition que j'aie trouvée en cet humain » voyage. Je reconnois combien ils portent de secours à » ma vie, et plains extrêmement les hommes d'entende- » ment qui l'ont à dire ».

Au défaut de tous ses livres qui ont été dispersés, que n'aurois-je point donné de rencontrer au moins, dans cet humble réduit, les deux ouvrages qu'il aimoit de préférence, ce Sénèque, dont le tour sentencieux plaisoit tant à son esprit, et ce Plutarque, si plein, si universel, qu'il appeloit *le livre des livres!* Mais dois-je le dire? De tout ce qui ménageoit à Montagne de si doux loisirs, *mollia scriptoris otia,* il n'est resté dans ces lieux que la solitude et le silence : pas une table, pas un meuble qui lui ait appartenu. Notre philosophe cependant méritoit d'autant moins une pareille preuve d'indifférence, que lui-même, vous le savez, s'est écrié dans un endroit de son livre : « Quel contentement me seroit-ce d'ouir » quelqu'un qui me récitât les mœurs, le visage, la con- » tenance, les plus communes paroles et les fortunes de » mes ancêtres! Combien j'y serois attentif! Vraiment » cela partiroit d'une mauvaise nature, d'avoir à mépris » les portraits de nos amis et prédécesseurs, la forme de » leurs vêtements et de leurs armes. Pour moi, j'en con- » serve l'écriture, le seing et une épée, et n'ai point chassé » de mon cabinet les longues gaules que mon père por- » toit ordinairement en la main ».

A la vérité, Montagne ajoute ensuite, comme s'il eût prévu la profonde négligence de ses descendants : « Si » toutefois ma postérité est d'autre appétit, j'aurois bien » de quoi me revancher, car ils ne sauroient faire moins de » compte de moi, que je n'en ferai d'eux en ce temps-là ».

Plus favorisé tant qu'il vécut, cet excellent homme trouva dans l'affection des siens, des secours que les infir-

mités lui rendirent bientôt nécessaires. « J'ai la vue lon-
» gue, dit-il, saine et entière, mais qui se charge et se
» lasse aisément au travail ». Pour amortir la blancheur du papier, il imagina de poser sur son livre une pièce de verre, et il s'en trouva d'abord très-soulagé. Cependant, devenu plus vieux, sa vue s'affoiblit sensiblement; et l'espèce de demi-jour qui pénètre dans son cabinet, en me retraçant cette particularité de sa vie, me rappela aussi que dès-lors il se fit lire ses auteurs favoris par sa fille ou par l'un de ses domestiques. Le même valet lui servoit de secrétaire ; c'étoit à lui qu'il dictoit ses lettres, ses pensées et les différents chapitres de son ouvrage, à mesure qu'il les composoit. Cet homme lui ayant volé une partie de ses manuscrits : « Cela me console, dit-il avec
» son insouciance accoutumée, qu'il n'y fera pas plus
» de gain que je n'y ai fait de perte ».

Tel fut toujours Montagne dans les petites choses comme dans les grandes. Paresseux par excellence, plein d'incurie pour ses intérêts, l'indépendance et l'oisiveté étoient ses deux maîtresses bien aimées. « J'aime à ne pas savoir le
» compte de ce que j'ai, dit-il quelque part, pour sentir
» moins exactement ma perte. Ne pouvant régler les évé-
» nements, je me règle moi-même et m'applique à eux,
» s'ils ne s'appliquent à moi ».

D'après cette humeur, dont l'empreinte se retrouve en mille endroits de son livre, il est facile d'imaginer combien notre philosophe devoit se plaire dans cette petite retraite, qu'il avoit choisie hors de son ménage et de son château. Partout, en effet, je croyois lire ces paroles si frappantes qui lui échappèrent sans doute dans un moment de mélancolie : « C'est grand'pitié d'être en un lieu
» où tout ce que vous voyez vous embesogne et vous
» concerne..... Je me dérobe aux occasions de me fâcher,

» et me détourne de ce qui va mal ; car c'est chose tendre
» que la vie, et facile à troubler ».

Quel chagrin n'auroit-il donc pas aujourd'hui, s'il pouvoit voir l'état de délabrement où l'on a laissé tomber sa retraite chérie, et la chapelle qui se trouve au rez de chaussée dans la même tour ! Au temps où la ligue et la réforme se disputoient parmi nous le gouvernement du royaume et des consciences, Montagne nous apprend qu'on *lui toléra* la libre continuation du service divin dans la chapelle de sa maison, bien que toutes les églises d'alentour eussent été détruites par ses voisins. Il faut croire que la sagesse de son esprit, autant que la douceur de ses mœurs, lui valurent ce privilége assez extraordinaire pour l'époque. Les huguenots ne pouvoient moins faire, sans doute, en faveur d'un homme qui disoit naïvement : « Je
» me contente de vivre une vie seulement excusable, et
» qui ne pèse ni à moi ni à autrui..... Quand ma volonté
» me donne à un parti, ce n'est pas d'une si violente obli-
» gation que mon entendement s'en infecte. *Un bon ou-*
» *vrage ne perd pas ses grâces pour plaider contre moi.*
» Je veux que l'avantage soit pour nous, mais je ne for-
» cène point s'il ne l'est. Aux présents troubles de cet
» état, mon intérêt ne m'a fait méconnoître ni les qua-
» lités louables en nos adversaires, ni celles qui sont re-
» prochables en ceux que j'ai suivis ».

Aujourd'hui que tant de gens, en épousant un parti, se croient obligés d'épouser aussi les injustices et les entêtements ridicules de ce parti, tout le monde peut-être ne saura pas admirer le grand sens que renferment ces paroles de Montagne; il me suffit qu'en expliquant la conservation de sa chapelle, elles fassent sentir combien le bon seigneur de Saint-Michel devoit y tenir. Cette considération n'a pourtant point empêché d'en enlever depuis long-

temps tous les signes consacrés au culte. Quand nous entrâmes sous cette voûte sombre, le sol, à la hauteur de deux ou trois pieds, étoit couvert de pommes de terre, parmi lesquelles gisoient encore à moitié enfouis quelques tableaux de religion. Dans un des coins de cette voûte, on nous montra une ouverture qui communiquoit aux appartements supérieurs, et par laquelle certaine tradition assez ridicule prétend que Montagne entendoit la messe *sans se déranger*. Loin de prêter beaucoup d'attention à ces contes populaires, je me rappelai qu'en mille endroits de ses ouvrages, comme dans toutes les occasions de sa vie, Montagne avoit fait preuve d'un attachement très-sincère et très-éclairé à la religion de ses pères. « Nous » ne nous contentons point, dit-il, de servir Dieu d'esprit » et d'ame ; nous lui devons encore et rendons une révé- » rence corporelle. Nous appliquons nos mouvements » mêmes à l'honorer ; c'est ainsi qu'il faut faire, et accom- » pagner notre foi de toute la raison qui est en nous ».

Vous comprenez facilement, mon cher D....., qu'appuyé sur de pareils souvenirs, je ne donnai pas plus de créance à toutes ces fables, que vous n'en auriez donné vous-même : je me contentai seulement de demander à voir la terrasse du château, et l'on nous y conduisit sur le champ.

Placée dans une partie de l'enceinte opposée à celle où nous étions, cette terrasse qui domine un espace de pays très-considérable, présente ce qu'on est convenu généralement d'appeler une belle vue. Les terres environnantes nous semblèrent néanmoins assez mal cultivées, et pour la plupart couvertes de chaume. Je distinguai dans l'horizon, sur un monticule très-élevé, les ruines imposantes de l'ancien château de *Gurson*. C'est à peu près là le seul point du paysage où se puisse arrêter l'œil de tout voya-

geur disposé à croire, comme moi, qu'un petit vallon baigné d'un ruisseau sinueux, et ennobli par les restes de quelque antique monument, a mille fois plus de charmes que toutes ces perspectives si vantées, qui ressemblent à des eaux plates d'où rien ne jaillit Le goût des points de vue et des lointains, s'il faut en croire J. J. Rousseau, vient du penchant qu'ont la plupart des hommes à ne se plaire qu'où ils ne sont pas.

Après nous être un moment promenés sur cette terrasse, comme on ne parloit point de nous montrer l'intérieur du château, aucun de nous n'osa témoigner le désir d'y pénétrer. Je dois même vous dire, mon ami, que personne dans la maison n'avoit l'air de comprendre cette vivacité d'intérêt et cette ardeur de curiosité qui nous faisoient rechercher jusqu'aux moindres vestiges de son ancien maître. Il est possible qu'à la rigueur on trouvât encore, parmi les livres du château, un exemplaire des *Essais* : le nouveau propriétaire mérite assurément de se plaire à la lecture d'un ouvrage que le cardinal Duperron nommoit, comme vous savez, *le bréviaire des honnêtes gens.* Mais, s'il faut l'avouer cependant, je ne crois pas que les écrits de Montagne soient très-connus dans le lieu même qui les lui vit composer.

Quoi qu'il en soit, je regrettai, en m'éloignant, de n'avoir pu parcourir à ma fantaisie cette vaste demeure où l'on prétend que la cour a logé, et où l'on montre encore une chambre qui fut, dit-on, celle d'Henri IV, de ce roi si bon, si vaillant, si amoureux, et qui, en sa qualité de Gascon, avoit dans l'esprit tant de points de ressemblance avec Montagne lui-même. Je regrettai surtout de n'avoir pas vu la chambre où naquit notre philosophe, où son excellent père le faisoit éveiller au son des instruments, et où il l'entoura de si bonne heure de domes-

tiques qui tous savoient un peu de Latin; éducation singulière, dit un écrivain judicieux (1), qui prépara sans doute la teinte originale et le charme piquant des *Essais*. Pour me dédommager néanmoins de tant de privations, je m'arrêtai à quelque distance du château; et tandis que mes compagnons de voyage se promenoient aux environs, j'en traçai sur le papier une légère esquisse que je vous destine.

En reconnoissance de cette attention, me permettrez-vous, mon cher D....., de vous communiquer encore quelques pensées qui m'occupoient en présence du berceau de Montagne? Comme le souvenir de cet homme si distingué les a seul inspirées, j'ose croire qu'elles pourront trouver grâce à vos yeux.

Vous ne l'ignorez pas, on a plusieurs fois tenté d'écrire son éloge. L'institut en a même fait le sujet d'un concours qui nous a valu plusieurs discours très-brillants; mais, en général, les auteurs de ces discours ont donné, ce me semble, dans un étrange système. Cet écrivain, qui a tant parlé de la grâce de *la soudaineté*, ce causeur expansif, qui cédoit si volontiers aux besoins du *boute-dehors* (2), ils se sont presque tous accordés à nous le représenter comme un beau diseur, studieux imitateur du style des Latins, et se servant ingénieusement des couleurs qu'il ne cesse de leur emprunter. Ainsi, ce langage plein d'une verve si naïve, ces expressions heureuses où la pensée resplendit en naissant, tous ces traits que nous mettions sur le compte d'une ame chaudement émue, ces messieurs ne veulent y voir que le résultat de l'étude et d'une laborieuse application à la lecture des anciens. Montagne ne seroit plus,

---

(1) M. Droz, dans son *Éloge de Montagne*.

(2) C'est ainsi que Montagne appeloit le langage.

à leur avis, qu'un rhéteur plein de finesse, habile à faire passer dans notre langue les tours et les ruses de style qu'on admire chez les classiques.

Pour moi, mon ami, je ne conçois pas qu'après avoir lu seulement un chapitre des *Essais*, on ait pu se livrer, de propos délibéré, à de si faux aperçus. Qui ne connoît ainsi que nous, sur Montagne, ce mot charmant de vérité : *C'est l'écrivain qui, sachant le moins ce qu'il va dire, sait pourtant le mieux ce qu'il dit?* Comment après un trait si juste et si heureux, ose-t-on nous le peindre encore comme un homme sans cesse occupé des formes extérieures de l'art d'écrire? Montagne donnoit à sa pensée la couleur des impressions dont il étoit agité à l'instant même où il écrivoit. Il y avoit beaucoup de *hasards* dans son style, mais de ces hasards qui n'arrivent qu'aux imaginations riches et aux hommes de génie. « La recherche » des phrases, dit-il, vient d'une vanité puérile et scolas» tique; c'est aux paroles à servir et à suivre; *que le Gas» con y arrive, si le Français n'y peut aller.* Je veux que » les choses surmontent, et qu'elles remplissent si bien » l'imagination de celui qui écoute, qu'il n'ait aucune » souvenance des mots. Le parler que j'aime, est un parler » simple, naïf, tel sur le papier qu'à la bouche; un parler » succulent et nerveux, court et serré, non tant délicat et » peigné comme véhément et brusque; plutôt difficile » qu'ennnuyeux, éloigné d'affectation, déréglé, décousu » et hardi ».

Mais ce n'est pas seulement le style de Montagne que ses panégyristes n'ont pas compris. L'un d'eux, M. B...., a eu le malheur d'employer toutes les ressources de sa logique, à nous prouver que ce philosophe étoit doué d'un parfait égoïsme, et que l'amitié qu'il avoit pour la Boëtie n'étoit pas une amitié de cœur, mais le résultat d'une con-

formité de caractère, d'esprit et de goût. *Mieux vaudroit un sage ennemi.*

Quant à M. J.., toujours entiché de philosophisme, il n'a voulu voir dans Montagne que le philosophe et le moraliste. Il paroît donc ne l'avoir étudié que pour connoître ses opinions, son influence, et non sa physionomie : aussi nous en a-t-il à peine offert quelque trait.

En résultat, j'incline fortement à croire, mon cher D....., que nos panégyristes d'académie ne se sont point assez occupés de la personne de notre philosophe; et tant pis sans doute, car c'est dans les secrets du caractère qu'il faut chercher toujours le secret du talent. Ils ont bien vu ce que Montagne avoit emprunté aux anciens; mais ont-ils également bien senti, bien indiqué tout ce qu'il devoit à la nature, à son éducation, et surtout *à l'esprit particulier des provinces où il est né*? Prenez-y garde : ce dernier point est une de ces choses dont on ne se doute guère à Paris. Si j'osois dire que pour apprécier parfaitement certaines parties du talent et de l'esprit de Montagne, il faut être né Gascon comme lui, je scandaliserois sans doute quelques personnes; mais peut-être n'aurois-je point avancé pour cela un paradoxe insoutenable.

Cependant, bien que MM. Droz et Villemain ne soient pas nos compatriotes, j'avoue que de tous les concurrents au prix proposé, ils me semblent sans contredit ceux qui ont le mieux jugé l'auteur des *Essais*. Dans cette lutte, M. Villemain obtint la couronne, et sans doute il la méritoit par l'éclat dont brille son ouvrage. On lui a généralement accordé le mérite d'avoir partout revêtu sa pensée de formes très-éloquentes : mais peut-être M. Droz a-t-il su nous représenter Montagne avec plus de fidélité; peut-être a-t-il mieux caractérisé que son heureux rival la variété de son génie, sa liberté rêveuse, cet esprit de doute

et d'enquête qui nous rendent son livre si piquant; ce mélange de force, de grâce et de naïveté, qui vient toujours y servir la raison; *ce style incorrect qu'on n'oseroit corriger;* enfin, cette douce alliance de la modération et du plaisir, qui fait le fond de sa philosophie. En lisant cet ouvrage (1), que je vous recommande, mon cher D....., vous sentirez que l'auteur a fait une longue étude de Montagne, ou plutôt, comme il s'en vante, qu'il a beaucoup vécu avec lui. Les avantages que M. Droz a retirés de ce commerce ne vous sembleront pas douteux, et vous goûterez dans cette occasion le secret plaisir de retrouver vos propres opinions sous la plume d'un homme de beaucoup d'esprit.

C'est par cet acte de justice bien désintéressé, puisque je ne connois pas M. Droz, que je finirai ma lettre aujourd'hui, en me réservant de considérer une autre fois dans Montagne, le philosophe-pratique aux prises avec l'adversité, et déployant le plus noble caractère dans un siècle d'intolérance et de proscription.

E.

---

(1) *Essai sur l'art d'être heureux, suivi d'un éloge de Montagne*, par Joseph Droz, troisième édition, un volume in-8°., chez Melon, libraire, rue du Chapeau-Rouge.

OPPOSITIONS ET RAPPROCHEMENTS.

XIII.

Des Prophètes de la révolution.

Tunc etiam fatis aperit Cassandra futuris
Ora, Dei jussu non unquàm credita Teucris.

Æn., liv. II.

Cassandre de nos maux prophétisoit l'histoire
Qu'alors un Dieu vengeur nous défendoit de croire.

Les maladies du corps ne sont pas les seules qui soient contagieuses; l'esprit a aussi ses épidémies. Il y a des époques où certaines idées se communiquant avec rapidité, gagnent de proche en proche, et s'emparent de toutes les têtes. Les lazarets les mieux observés, les cordons les mieux établis, seroient insuffisants pour nous préserver de leur influence pestilentielle. Elles pénètrent, elles attaquent, elles infectent tout. Telles étoient les idées qui dominoient les esprits avant la révolution; tel étoit le fruit de certaines doctrines et de ce désir d'innovation qu'enfantent toujours le bonheur et le repos.

Tous les principes se trouvoient attaqués, toutes les institutions étoient sapées, et l'édifice crouloit de toutes parts, renversé par les mêmes mains qui auroient dû travailler à le défendre. Le délire étoit universel, et il sembloit qu'on avoit pris pour devise ce vers si heureux de Voltaire :

Bâtir est beau, mais détruire est sublime.

Depuis long-temps quelques esprits observateurs et prévoyants avoient annoncé cette inévitable révolution, dont tout concouroit à accélérer la marche; mais grâces au vertige général, les pressentiments des sages étoient considérés comme des rêveries de visionnaires, et les approches de ce bouleversement n'inspiroient aucune crainte à ceux mêmes qui devoient en être les victimes.

Notre projet n'est point de rechercher les causes et de décrire les effets de cette funeste catastrophe; nous nous bornerons à rappeler les prédictions de quelques-uns de ceux qui la signalèrent les premiers.

Louis XV en avoit eu quelques pressentiments; mais il joignoit à cette justesse d'esprit qui prévoit le mal, cette foiblesse de caractère qui ne fait rien pour l'empêcher. Il ferma les yeux après avoir aperçu l'abîme, et se contenta de s'écrier : « Tout ira bien pendant ma vie; mais je plains » le sort de mon successeur ».

Ce mot est frappant dans la bouche d'un roi qui voyoit que l'état renfermoit en lui-même tant de germes de dissolution. Les signes de cette maladie sociale n'échappèrent point non plus à un homme auquel son style a donné une première place, à J. J. Rousseau. Le principal motif qui le portoit, dans son ouvrage sur l'éducation, à vouloir qu'Emile apprît un métier, étoit cette même crainte d'une révolution qu'il prévoyoit.

« Nous approchons, disoit-il en 1762, de l'état de crise » et du siècle des révolutions. Qui peut vous répondre de » ce que vous deviendrez alors? » (*Emile*, liv. III).

Il ajoute en note :

« Je tiens pour impossible, que les grandes monarchies » de l'Europe aient encore long-temps à durer; toutes ont » brillé, et tout état qui brille est sur son déclin. J'ai de » mon opinion des raisons plus particulières que cette

» maxime; mais il n'est pas à propos de les dire, et cha-
» cun ne les voit que trop ».

De Jean-Jacques, je passe à Mercier. La transition est peut-être un peu brusque; mais rien ne rapproche la distance dans les talents, comme la conformité dans les opinions. Mercier, cet écrivain qui joignoit la bizarrerie à l'originalité, et de faux principes à des aperçus quelquefois heureux, prévoyoit que les mœurs et le gouvernement ne tarderoient pas à subir un changement total. Dans son roman politique de l'an 2440, il s'est attaché à peindre ce changement tel que ses désirs peut-être le lui faisoient concevoir; et pour n'effaroucher personne, il eut soin d'en supposer l'existence à une époque très-éloignée. Qui n'entrevoit cependant, à travers le voile de la fiction, les résultats que se promettoient alors quelques hommes, d'une révolution que tout tendoit à favoriser, et dont ils croyoient pouvoir se rendre maîtres? L'événement eut lieu; mais combien les conséquences furent différentes de celles dont on s'étoit flatté!

Ce ne fut point seulement dans des ouvrages de raisonnement et de politique, qu'étoit annoncée cette révolution si funeste à la plupart de ses apôtres. Tout le monde connoît une chanson qui se trouve dans plusieurs recueils, et qui paroîtroit avoir été faite après coup, si la date de 1776 n'ôtoit toute incertitude à cet égard. L'abolition de la noblesse et des parlements, l'anéantissement de la religion, la destruction des couvents et des ordres religieux, y sont prédits sans détour, sans ambiguité. On va même jusqu'à dire que *le roi se croyant un abus, ne voudra plus l'être.*

Cette prédiction, annoncée sur le ton de la plaisanterie, ne fut peut-être remarquée qu'après l'événement. Mais de quelle sainte terreur durent être frappés sur le champ les nombreux auditeurs de celle que je vais rapporter!

Beauregard, fameux prédicateur de l'ordre des Jésuites, treize ans avant la révolution, avoit annoncé le triomphe de l'impiété et les désordres sacriléges qui furent un des scandales de cette époque. Dans un moment d'inspiration, il fit retentir de ces paroles prophétiques l'église de Notre-Dame, qui devoit être témoin de leur accomplissement :

« Oui, vos temples, Seigneur, seront dépouillés et dé-
» truits, vos fêtes abolies, votre nom blasphémé, votre
» culte proscrit. Mais qu'entends-je? Grand Dieu! que
» vois-je?.... Aux saints cantiques qui faisoient retentir les
» voûtes sacrées en votre honneur, succèdent des chants
» lubriques et profanes. Et toi, divinité infame du paga-
» nisme, impudique Vénus! tu viens ici prendre auda-
» cieusement la place du Dieu vivant, t'asseoir sur le
» trône du Saint des saints, et recevoir l'encens coupable
» de tes nouveaux adorateurs! »

A ces inspirations d'un ordre majestueux et sacré, je vais faire succéder des prédictions qui, pour être moins relevées, n'en confondroient pas moins la raison humaine, si elles avoient le même caractère d'authenticité. Je veux parler de la fameuse conversation de Cazotte, que Laharpe nous a transmise.

Cazotte, que son *Diable amoureux* fit recevoir dans une société où l'on s'occupoit de sciences occultes, se livra à ces mystérieux travaux avec un zèle et une ferveur que redoubloit encore son imagination, naturellement amie du merveilleux. Il en avoit rapporté dans le monde un ton inspiré et prophétique, qui produisoit quelquefois un effet piquant et un intérêt dont on ne pouvoit se défendre.

Un jour, et c'est Laharpe lui seul que nous avons pour témoin, un jour Cazotte se trouvoit à dîner chez un académicien grand seigneur. C'étoit en 1788 : la société étoit

composée de tout ce qu'il y avoit de mieux dans la cour et dans la ville, parmi les gens de lettres, de robe, etc. Après des plaisanteries dont l'impiété avoit fait tous les frais, on en vint à préconiser par avance cette révolution, dont chacun désiroit tant de goûter les fruits. Cazotte lui seul n'avoit point pris part à la joie générale. Tout à coup, en dépit des railleries de tous ses auditeurs, sortent de ses lèvres des paroles sinistres, qui apprennent à chacun d'eux le sort qui lui est réservé. Il prédit à Condorcet qu'il périra dans un cachot par le poison; à Chamfort, qu'il se donnera vingt-deux coups de rasoir, dont il ne mourra que quelques mois après; à Vic-d'Azyr, qu'il se fera ouvrir les veines six fois dans un jour et dans un accès de goutte, pour être plus sûr de son fait. Il prédit l'échafaud à M. de Nicolaï, à Bailly, à Malesherbes, à Roucher, et six ans sont le terme qu'il fixe : Laharpe lui-même n'échappe point à ses prédictions; Cazotte lui annonce qu'alors il sera chrétien.

Sa conversation prit un caractère plus lugubre, plus effrayant encore, en s'adressant à Mme. la duchesse de Grammont, malgré les efforts qu'elle faisoit pour tourner la chose en plaisanterie. Il lui annonce, « qu'elle sera
» conduite à l'échafaud avec beaucoup d'autres dames,
» dans la charrette du bourreau, et les mains liées der-
» rière le dos. — Ah! lui dit la duchesse, j'espère que
» dans ce cas-là, j'aurai du moins un carrosse drapé de
» noir. — Non, Madame; de plus grandes dames que
» vous iront comme vous en charrette, et les mains liées
» comme vous. — De plus grandes dames! quoi! les prin-
» cesses du sang! — De plus grandes dames encore... Ici,
» dit Laharpe, un mouvement très-sensible eut lieu dans
» toute la compagnie, et la figure du maître se rembrunit:
» on commençoit à trouver que la plaisanterie étoit forte.

» Mme. de Grammont, pour dissiper le nuage, n'insista
» pas sur cette dernière réponse, et se contenta de dire
» du ton le plus léger : Vous verrez qu'on ne me laissera
» seulement pas un confesseur. — Non, Madame, vous
» n'en aurez pas, ni vous, ni personne. Le dernier sup-
» plicié qui en aura par grâce, sera.....

» Il s'arrêta un moment. — Eh bien! quel est donc
» l'heureux mortel qui aura cette prérogative? — C'est la
» seule qui lui restera, et ce sera le roi de France ».

On peut juger de l'effet que produisirent ces paroles. On l'engagea à changer de conversation, et Mme. de Grammont, cherchant toujours à ramener la gaîté, lui dit : « Monsieur le prophète, qui nous dites à tous notre bonne
» aventure, vous ne nous dites rien de la vôtre. — Il fut
» quelque temps en silence et les yeux baissés. Madame,
» avez-vous lu le siége de Jérusalem, dans Josèphe? —
» Oh! sans doute; qui est-ce qui n'a pas lu çà? Mais faites
» comme si je ne l'avois pas lu. — Eh bien! Madame,
» pendant ce siége, un homme fit sept jours de suite le
» tour des remparts, à la vue des assiégeants et des assié-
» gés, criant incessamment d'une voix siniștre et ton-
» nante : Malheur à Jérusalem! et le septième jour, il
» cria : Malheur à Jérusalem! malheur à moi-même! et
» dans le moment, une pierre énorme, lancée par les
» machines ennemies, l'atteignit et le mit en pièces; et
» après cette réponse, M. Cazotte fit sa révérence, et
» sortit ».

Nous ne chercherons pas à discuter le degré de probabilité de cette conversation prophétique. Si elle a effectivement eu lieu, on sait avec quelle déplorable exactitude elle s'est accomplie. Toutes les victimes qu'il désignoit périrent comme il l'avoit annoncé, et le prophète lui-même, après avoir échappé aux massacres de Septembre par le coura-

geux dévouement de sa fille, perdit la vie quelques jours après sur l'échafaud.

A. L.

OBSERVATIONS

Sur le voyage de Bruce en Abyssinie.

On se rappelle encore le degré d'intérêt qu'excita le voyage de Bruce en Abyssinie. Nul voyageur, sans en excepter Chardin, n'a produit une sensation aussi vive. La difficulté de pénétrer dans les pays qu'il avoit parcourus, le danger du retour, et plus encore le caractère aventureux et presque chevaleresque du héros, devinrent l'objet de l'enthousiasme chez un peuple moins facile que tout autre à se laisser entraîner par ce sentiment.

Mais quand le premier moment d'admiration fut passé, les hommes sages réfléchirent; les narrations du voyageur passèrent au creuset de la critique. On trouva dans ses récits plusieurs choses difficiles à croire, d'autres parurent impossibles; et, comme il arrive presque toujours, l'ouvrage de Bruce, qu'on avoit apprécié trop haut, tomba bientôt au-dessous de sa véritable valeur.

Comme ce voyage occupe une grande place dans les documents qui peuvent servir à fixer la géographie de l'Afrique, il ne sera pas sans intérêt de connoître jusqu'à quel point Bruce mérite la confiance, et quels sont les objets sur lesquels on doit la lui refuser.

Heureusement que trente-cinq ans après Bruce, un voyageur beaucoup plus digne de foi a visité la partie orientale de cet empire. M. Salt, actuellement consul Anglais en

Egypte, a pris les renseignements les plus exacts sur le rôle que Bruce avoit joué en Abyssinie. Il a comparé avec soin les récits du voyageur et ceux des naturels du pays, et il a communiqué le fruit de ses recherches au public, avec une candeur et un ton d'impartialité qui, l'on doit en convenir, commandent la confiance.

Avant la publication de cet ouvrage, les héritiers de M. Bruce avoient fait imprimer le journal de son voyage, et ce journal, joint à une nouvelle édition du voyage, à laquelle le savant Murray donna ses soins, avoit mis le public à même de préjuger ce que le récit de M. Salt a pleinement confirmé.

La partie qui compose le voyage proprement dit de Bruce en Abyssinie, commence au quatrième volume de son ouvrage (édit. in-8°.); car le récit de ses aventures jusqu'à *Masuah*, et l'histoire des rois d'Abyssinie, occupent les trois premiers volumes.

Il faut savoir gré à Bruce d'avoir fait connoître à l'Europe les annales de ce peuple, qui fait partie de la société chrétienne. Ces annales sont aussi authentiques qu'elles peuvent l'être chez des Barbares : elles sont copiées sur les registres de l'empire, qui se trouvoient entre les mains des prêtres, à Axum.

Mais Bruce, en les publiant, fut évidemment trompé sur l'origine qu'il attribue à la famille royale : il la fait descendre de Menilek, fils de Salomon et de la reine de Saba. Bruce s'abuse également sur la religion juive, qu'il prétend que ce peuple a professée jusqu'à l'introduction du christianisme en Abyssinie. Une inscription Grecque, trouvée à Axum par M. Salt, prouve d'une manière incontestable, que Æizanas, roi des Axomites, dont Bruce fait mention, adoroit les dieux du paganisme, et s'intitutoit *fils de Mars*. Il faut donc renoncer à cette partie

fabuleuse des annales d'Abyssinie ; et c'est en vérité dommage, car assurément les rois actuels de ce pays, descendant en droite ligne de Salomon et de la reine de Saba, seroient d'une noblesse auprès de laquelle le plus noble chapitre d'Allemagne pourroit passer pour roturier.

Que Bruce, qui étoit un homme fort instruit, ait cru à cette origine fabuleuse, ou que, n'y croyant pas, il en ait orné son histoire d'Abyssinie pour la rendre plus intéressante, c'est ce qu'on ne peut guère decider aujourd'hui, et ce qui n'est pas fort intéressant à éclaircir; mais un endroit qui le devient davantage, et qu'il faut relever avec soin, c'est une narration très-détaillée d'un voyage qu'il prétend avoir fait de Jidda au détroit de Babel-Mandeb.

La mer Rouge est très-peu connue; Bruce s'élève avec beaucoup de force contre les auteurs des cartes de navigation de cette mer difficile; et pour qu'on soit désormais à l'abri de ce danger, il détaille avec une attention minutieuse son voyage depuis Jidda jusqu'au détroit. S'il faut l'en croire, il a toujours eu la sonde à la main; à chaque station il a déterminé la latitude et la longitude des îles et des rocs dont cette mer est semée.

Il est impossible assurément de se méfier d'un semblable récit, de repousser le fil que vous présente, pour sortir de ce labyrinthe, un écrivain qui, dans le seul intérêt de la navigation, a bien voulu faire un voyage si dangereux, et se livrer à un travail si pénible. Il est donc nécessaire de prévenir le lecteur que tout ce voyage de Bruce est fabuleux, qu'il n'est jamais allé jusqu'au détroit, et que ces gisements d'îles et de rochers, ces latitudes prises avec soin, sont tout simplement le produit de son imagination.

Lord Valentia, qui en 1802 fit ce même voyage et dans le seul but d'explorer les îles et les écueils de cette mer, conçut le premier l'idée que Bruce avoit inventé toute cette

partie de sa relation. Il lui paroissoit impossible qu'un homme qui auroit parcouru ces parages, se fût si grossièrement trompé sur la position des lieux. Cette conjecture de lord Valentia s'est vérifiée par la publication du journal de Bruce. On y lit que ce voyageur arriva à Loheiah le 18 Juillet, qu'il y fit des observations astronomiques le 21, le 26 Juillet et le 5 Août. Or, c'est précisément dans ce moment, qu'à en croire la relation de Bruce il se trouvoit au détroit.

Ce journal est écrit de la main de Luigi Balugiani, secrétaire de Bruce, envers qui ce voyageur a eu, ainsi que nous le verrons plus bas, un tort d'une espèce bien singulière.

Il faut également rayer du voyage de Bruce toute cette discussion qu'il emploie à prouver que Sofala est l'Ophir de l'écriture. Pour y parvenir et démontrer que c'est le seul lieu de la terre où l'on pût aller d'Ezion-Gaber, et d'où l'on ne pût revenir qu'en trois ans, Bruce a placé sur la carte, des moussons et des vents alisés imaginaires.

Je suis fâché de rejeter aussi cette exacte division de l'Afrique orientale par une chaîne de montagnes du nord au sud, division de laquelle il résulteroit qu'un côté de ces monts fabuleux jouiroit pendant six mois du beau temps, et seroit pendant six autres mois affligé d'une pluie continuelle. J'éprouve de la peine à supprimer ce qu'il raconte de la mouche *Limb*, qui, dans la saison des pluies, poursuit les chameaux avec fureur, et les forçant de se réfugier dans les sables de l'Athara, rend ainsi les Arabes tributaires des noirs habitants du Senaar. Ceux qui aiment les grands effets produits par de petites causes, regretteront comme moi ce tribut que Bruce évalue à plus de dix millions sterling, et que la mouche du désert assure d'une manière régulière au meck de Senaar; mais enfin, sui-

vant M. Salt, qui a été à Suakem, où Bruce n'a jamais mis le pied, rien de tout cela n'est vrai. Il n'est pas vrai que la mouche du désert force ainsi les bestiaux d'émigrer tous les six mois; il est faux que la mouche vaille un pareil tribut au roi de Senaar, qui, au surplus, perçoit ses tributs d'une manière tout aussi sûre et plus expéditive.

Après avoir relevé ces inexactitudes (pour n'employer qu'une expression polie), il est temps de suivre Bruce en Abyssinie, et de voir s'il a été plus exact dans le récit de ses aventures personnelles.

Il est vrai, suivant le témoignage des Abyssiniens qui avoient connu ce voyageur, qu'il avoit joui d'une assez grande faveur auprès du roi Tecla-Haimanout. Il fut admis au nombre de ses chambellans; mais il n'a jamais, quoiqu'il l'assure, commandé le corps de la cavalerie qu'il appelle *kocob* ou de *l'étoile :* il n'y a jamais eu en Abyssinie de corps de cavalerie qui portât ce nom.

Il est également inexact qu'il ait été nommé gouverneur du Ras-el-Feel, province limitrophe du Senaar. Mais il paroît que le monarque l'honora d'une assez grande familiarité, depuis le jour où Bruce perça en sa présence une table fort épaisse avec un bout de chandelle.

On cite encore chez les Abyssiniens une réponse hardie qu'il osa adresser au roi. Ce souverain lui ayant demandé de lui faire cadeau de sa montre, Bruce se tournant vers les courtisans, ne répondit que par cette étrange question : *Est-ce qu'en Abyssinie les rois demandent l'aumône?* Comme Bruce convient qu'il ne dut sa sûreté qu'aux bontés dont le monarque le combla, il a sans doute rougi d'insérer dans son ouvrage ce trait d'une liberté cynique.

Il est vrai, comme le raconte le voyageur, qu'il eut le bonheur de sauver la vie au fils du célèbre ras *Michaël Suhul*. Il ne paroît pas cependant, d'après le récit des

Abyssiniens, qu'il ait été très-considéré par ce premier ministre.

Bruce s'est montré fort exact dans le portrait qu'il fait de cet homme vraiment extraordinaire; et M. Salt nous apprend que ce terrible général, qui avoit commandé dans quarante-cinq batailles dont il étoit sorti vainqueur, qui avoit répandu le sang comme de l'eau, qui, dans le court espace de quelques mois, avoit égorgé deux de ses rois et disposé de la couronne en faveur d'un prince entièrement soumis à ses volontés, mourut paisiblement dans son lit, au milieu d'un peuple rempli d'assassins, et où chaque famille avoit à lui demander compte du sang d'un frère ou d'un époux.

Lorsque la relation de ce voyage parut en Angleterre, on se récria de toutes parts sur l'étrange histoire racontée par Bruce, qui assure avoir vu deux soldats conduisant une vache, la renverser par terre, enlever pour leur souper une tranche de viande crue sur l'animal vivant, panser et recoudre la plaie, et repartir le lendemain emmenant avec eux la vache qui devoit leur fournir un nouveau repas.

Ce trait est peut-être un de ceux qui ont le plus contribué à faire suspecter la véracité du voyageur. Peu de critiques ont remarqué les erreurs de géographie que renferme l'ouvrage; mais chacun s'est cru autorisé à traiter de fable, une anecdote aussi éloignée de nos habitudes et de nos mœurs.

M. Salt nous apprend pourtant que cette coutume a lieu en Abyssinie. Elle n'est d'ordinaire mise en usage que par des soldats, qui lui ont même donné un nom particulier; cela s'appelle couper le *schoulada*. Ainsi, Bruce a été fort injustement taxé de mensonge à ce sujet.

Il est temps d'examiner si Bruce, comme il l'assure, a

visité les sources du Nil; ou si, comme on l'a prétendu, elles sont encore inconnues.

Un premier point sur lequel la critique me paroît tout à la fois amère et mal fondée, est la distinction qu'on a dans ces derniers temps essayé d'établir entre les sources du fleuve Blanc ou du Nil occidental, et celles du Nil d'Ethiopie, pour priver Bruce d'une gloire qui lui appartient.

Je reconnois avec les critiques que le fleuve Blanc ou El-Aice qui se joint au Nil d'Ethiopie, au-dessus de Gerri, est plus considérable que le Nil oriental; j'avouerai qu'il est appelé *Nil* par ceux qui habitent sur ses rives, et qu'il prend probablement sa source dans les montagnes de Dyre et Tégla, où aucun Européen n'a pu pénétrer jusqu'à ce jour.

Mais quand Bruce s'enfonça dans le Gojam pour parvenir aux sources du Nil, il recherchoit évidemment celles du Nil d'Ethiopie. Là le fleuve porte aussi le nom de Nil ou d'Abay. C'est de ce fleuve que tous les historiens et les poètes de l'antiquité entendoient parler sous le nom de Nil: c'est évidemment le seul que les monarques Ethiopiens eussent en vue, quand ils menaçoient les rois d'Egypte de détourner le cours du Nil et de le jeter dans la mer des Indes. Il est donc trop rigoureux de refuser à Bruce l'honneur d'avoir pénétré jusqu'aux sources du Nil, parce qu'il n'a pas découvert celles du *Bahar-el-Abiad*, qui n'étoient pas l'objet de ses recherches.

Les Abyssiniens qui avoient connu Bruce, avouèrent à M. Salt qu'il avoit fait deux tentatives pour parvenir jusqu'aux sources du Nil; que la première fut infructueuse; qu'il fut dépouillé et obligé de retourner à Gondar; mais que la seconde obtint un plein succès, et qu'il ne revint dans la capitale qu'après avoir satisfait sa curiosité. Le

récit de Bruce est donc pleinement confirmé sur cet objet important.

On ne croiroit jamais cependant, si l'on ne connoissoit l'amour propre que ce voyageur mettoit à cette découverte, de quelle ingratitude il s'est rendu coupable envers un malheureux jeune homme qui l'accompagna dans ce périlleux voyage, et dont les talents lui furent souvent utiles.

Bruce, pour s'attribuer l'honneur d'être le seul Européen qui ait pénétré jusqu'aux sources du Nil, raconte avec beaucoup de détails la mort de ce jeune homme appelé Luigi Balugiani, qu'il avoit pris en Italie en qualité de dessinateur. Il fait part au public des difficultés qu'il éprouva pour le faire ensevelir, et il a grand soin de placer cet événement à une époque antérieure à son voyage aux sources.

Cependant, qui le croiroit? le journal de ses propres observations aux sources du Nil est écrit en entier de la main de Balugiani, et il s'est trouvé dans les papiers de Bruce une lettre écrite par cet Italien postérieurement à son retour de Geesh, où sont situées les sources du Nil : d'où il résulte clairement que ce jeune homme ne mourut qu'après cette expédition.

Cette dissimulation de Bruce ne peut être attribuée qu'au désir de passer pour avoir visité *seul* les sources du Nil. Une si puérile vanité l'a rendu injuste et cruel envers un homme qui l'avoit courageusement accompagné dans ce pénible voyage, et ce tort me paroît plus grave que celui d'avoir inventé son voyage à Babel-Mandeb.

Il obtint du roi Tecla-Haimanout la permission d'assister à la bataille de Sebraxos : ainsi la description qu'il en a donnée au public peut être vraie; mais il n'y eut aucun commandement, et cette inexactitude dans son récit doit rendre tout lecteur fort défiant sur les occasions où il pa-

roît surmonter par sa bravoure une foule de périls, et où les princesses lui reprochent, comme il le dit un peu trop souvent, *son courage orgueilleux.*

Il revint en Europe par la voie du Senaar, laissant, ainsi que les Abyssiniens l'ont dit à M. Salt, *un grand nom derrière lui.* Ce qu'il rapporte du royaume de Senaar paroît exact. Quoique la liste des rois d'un peuple barbare n'intéresse pas beaucoup l'Europe, il faut savoir gré à Bruce de nous avoir transmis ces annales. Au surplus, il est si extraordinaire qu'il y ait auprès d'un despote un officier de sa maison (1) chargé en titre d'office de tuer le roi quand les grands de l'état déclarent qu'il ne doit plus régner; il est si bizarre que ce régicide de profession vive tranquille dans le propre palais du monarque, presque toujours destiné à périr par ses mains, et qui, loin de le prévenir en le faisant égorger, regarde son ministère comme une affaire de décence, que ce trait seul des mœurs du Senaar demande grâce pour le reste de ces fastidieuses annales.

Au-delà du Senaar et de Chendi, Bruce entra dans le désert par lequel il regagna l'Egypte : nous ignorons jusqu'à quel point la narration de cette partie de son voyage est digne de foi ; il est le seul Européen qui, au lieu de prendre par la voie de Dongola et de Moscho, ait osé couper par la ligne droite, laisser le Nil sur sa gauche et traverser le désert de Gerri à Assouan ou Syené. Ce qu'il raconte des fatigues de la route, des horreurs du *simoon* ou vent du désert, me paroît très-croyable ; ce qu'il ajoute sur les dangers particuliers qu'il a évités par sa prudence et par son courage, peut être exact : malheureusement l'esprit du lecteur est sans cesse en garde contre un voyageur qui

---

(1) Le Sid-el-Coom.

semble avoir un peu trop souvent arrangé ses récits pour faire briller ses qualités personnelles.

En résumé, Bruce paroît avoir décrit avec exactitude les révolutions d'Abyssinie. La géographie de cet empire, telle qu'il la donne, n'est pas sans quelques erreurs; mais elles sont de peu d'importance. Il a exagéré la licence des mœurs de ce peuple, qui est fort peu réservé sur cet article. Il a visité avec détail les sources du Nil oriental, et rien ne porte à douter de l'exactitude de sa description : mais Bruce est plus que suspect dans le récit de ses propres aventures, et ne mérite aucune confiance dans les considérations sur la géographie de l'Afrique en général, et sur la température des pays situés vers la côte occidentale de la mer Rouge.

Il est vraiment déplorable qu'une si misérable vanité ait empêché un homme d'un pareil mérite de consulter la bonne foi dans la rédaction de son ouvrage. Peu de voyageurs ont été doués à un si haut degré des qualités propres à faire réussir la périlleuse entreprise dont il s'étoit chargé. Bruce savoit assez bien le Grec, médiocrement l'Arabe; mais il parvint à connoître fort bien le Geez et l'Amharic, les deux langues de l'Abyssinie : il possédoit parfaitement l'histoire et la géographie; mais il paroît avoir été sur ces deux points trop adonné à l'esprit de système. Il faut se méfier beaucoup de ses observations astronomiques, non qu'il ne connût fort bien l'astronomie, mais il n'avoit que de mauvais instruments. La force physique est encore une qualité nécessaire dans ces dangereuses entreprises, et il en étoit doué. Enfin, et ce sera la dernière de nos remarques sur ce célèbre voyageur, il avoit un courage et une résolution à toute épreuve, soutenus par un amour propre très-exalté.

J.

VARIÉTÉS.

Lettre inédite de J. J. Rousseau.

CETTE lettre écrite de la main de Jean-Jacques offre tous les caractères de l'authenticité, et manque dans les différentes éditions qu'on a publiées de cet auteur. On trouve dans sa correspondance une autre lettre du 17 Janvier 1749, renfermant plusieurs circonstances qui se rattachent à celles dont il entretient ici Mme. de Warens.

A Paris, le 12 Mars 1750.

« Voilà, ma très-chère maman, bien du temps passé
» en silence; un peu de maladie, un peu de paresse, voilà
» mon histoire, voilà mon excuse, qui, je le sais, ne peut
» jamais rien valoir auprès de vous; mais je sens que des
» lettres guérissent mal le chagrin que donne l'absence.
» Ecrire est bon, faute de mieux; mâis se voir et se parler
» seroit tout autre chose. Croyez que si je pouvois m'en-
» fermer dans ma lettre et courir à vous avec elle, je ne
» serois pas si paresseux à l'écrire.

» Je n'ai eu tout cet hiver, quoique très-doux, que
» rhume, que fièvre, qu'ardeur d'urine; mes convales-
» cences ne sont que des passages d'un mal à un autre,
» ce qui, joint au vice inhérent, m'ôte tellement le cou-
» rage, qu'il ne m'en reste que pour écrire à vous seule.
» Ceci soit dit pour le cher Patouillaud, que j'aime de

» tout mon cœur et à qui je ne réponds aussi que du cœur ;
» mais assurez-le, je vous prie, que ce cœur répond beaucoup mieux que ne feroit la plume : tout ce que vous aimez m'est cher, et surtout lui, qui m'a toujours marqué une amitié que je n'oublierai jamais. Soit dit aussi pour M. Léonard, pour M. Giloz, pour M. de Clavaire, en un mot pour tous mes anciens et respectables amis, que je n'oublierai jamais, mais à qui je n'écrirai point, à moins qu'il ne soit question de leur rendre quelque service. Ma position est singulière; je ne fais rien du tout, et cependant tout mon temps est aliéné, parce qu'il faut que je fasse incessamment compagnie à des gens qui n'ont rien à faire. Le peu de temps qui me reste, je le donne au spectacle, dont mon humeur mélancolique a besoin, et à la promenade dont ma santé a plus besoin encore. Du reste, hors les choses de devoir, je ne vois absolument personne, et je vis toujours seul, pour être toujours, du moins par la pensée, avec la meilleure et la plus chère de toutes les mamans.
» J'attends avec impatience de vos nouvelles ».

MÉLANGES.

Chez les gens de lettres accoutumés à se rendre compte de toutes leurs sensations pour en tirer parti dans leurs ouvrages, il y a toujours ou du moins il doit toujours y avoir deux êtres bien distincts; l'être qui sent, qui agit, qui se passionne, et l'être dont la seule fonction est d'observer. Quoique ces deux facultés résident dans un seul homme, elles n'opèrent pas moins toutes deux en même

temps, sans se nuire jamais. Plusieurs fois dans ma vie, me disoit un jour M. N...., j'ai eu l'occasion de le remarquer : quoique livré à des passions qui m'entraînoient avec une violence peu commune, je n'en sentois pas moins au-dedans de moi, comme un juge attentif, comme une puissance mystérieuse qui épioit tous mes sentiments, notoit toutes leurs modifications, et les analysoit même jusqu'à un certain point. C'est ainsi, ajoutoit-il, que l'homme se sert de spectacle à lui-même, qu'il se sépare de son être pour en prendre pitié ou pour en rire, et qu'il peut approfondir les secrets de son existence morale.

— M. de J..... a traduit ainsi l'épitaphe de Gay, poète Anglais :

> La vie est peu de chose, et tout le prouve assez;
> Je le croyois jadis, maintenant je le sais.

— A l'époque où Boufflers venoit de faire le joli conte d'*Aline*, quelqu'un ne rougissoit pas de s'en donner partout pour le véritable auteur. Je sais fort bien, ajoutoit le plagiaire, qu'on l'attribue au *petit Boufflers;* mais que m'importe? Je lui en abandonne volontiers la gloire. On rapporta ce propos au chevalier de Boufflers. Celui-ci, fort étourdi, fort étranger à toute vanité littéraire, laissoit dire ce Monsieur, et s'occupoit uniquement de s'amuser. Un de ses oncles cependant, plus jaloux de la célébrité de son neveu qu'il ne l'étoit lui-même, s'étant un jour trouvé dans une maison où l'effronté plagiaire se vantoit encore publiquement d'être l'auteur du petit conte : Monsieur, lui dit-il avec le plus beau sang froid, vous avez fait *Aline;* vous devez connoître les odes d'Horace? — Oui, sans doute, je les connois; quelle étrange question me faites-vous là? — Vous connoissez aussi ses satyres? — Assurément; qui n'a pas lu cela? — Eh bien ! Monsieur, *c'est moi qui les*

ai faites. Il est impossible, ajoutoit M. A...., à qui j'ai entendu raconter cette anecdote, il est impossible de faire comprendre plus gaiement à un homme, qu'on ne croit pas un mot de ce qu'il dit : la chose est sans doute fort joliment déguisée; mais, suivant l'expression d'un valet de la comédie des *Originaux*, *le démenti s'y trouve; oh! il y est.*

--Tout sert en ménage, dit-on; il en arrive de même chez les hommes de parti. Il n'est rien dont ils ne s'emparent; rien dont ils ne fassent un moyen d'agression et un instrument de guerre. Le talent d'un chansonnier, la représentation d'une comédie nouvelle, les naufragés de *la Méduse*, les écoles de l'*enseignement mutuel*, tout convient à l'esprit de parti, tout lui est bon pour atteindre son but. C'est le génie du mal tournant en poisons les substances les plus salutaires; c'est la révolte transformant en poignard jusqu'au soc de la charrue.

— Combien avez-vous de blessures sur le corps, demandoit un jour Sa Majesté au brave maréchal O......, duc de R...... ? J'en compte vingt-sept, Sire, répondit celui-ci; mais, foi d'homme d'honneur, j'en donnerois volontiers vingt-six, pour avoir reçu la dernière au service de Votre Majesté.

— Il est une foule de gens qui n'ont ni le temps d'avoir du goût, ni le loisir de se faire une opinion. Soit en politique, soit en littérature, les préjugés les plus déraisonnables et les plus impatientants composent tout leur avoir. Ces gens-là cependant prétendent juger et décider, comme s'ils savoient autre chose que *ce qu'ils se sont laissé dire;* mais le meilleur de l'affaire, c'est qu'ils se passionnent pour les opinions d'autrui, c'est qu'ils les défendent avec la même opiniâtreté que si elles leur appartenoient. On ne peut rien imaginer de plus généreux et de plus comique tout ensemble.

— L'acteur Fleuri nous racontoit un jour le trait suivant. S'étant arrêté devant des traiteaux de bateleurs, il écoutoit depuis un moment certain farceur émule de *Bobêche*, lorsqu'un homme du peuple qui se trouvoit près de lui, le prit tout à coup par le bras, et lui dit avec un air de componction tout à fai trisible : *Ah! M. Fleuri, ce n'est pas là le Théâtre Français*! Fleuri ajoutoit qu'il s'inclina profondément en recevant ce singulier hommage auquel il ne s'attendoit guère.

— L'imagination est une fée qui tient à ses ordres toutes les lanternes magiques et toutes les phantasmagories du monde. Heureux qui sait quelquefois se défier de ses déceptions! Dans plus d'une rencontre, en effet, la chose la plus sûre, comme dit le proverbe Espagnol, c'est de douter; et ce qu'il y a de plus certain, *c'est qu'il semble*.

— Il arrive un âge où les caprices des femmes paroissent beaucoup moins douloureux à supporter. Leur coquetterie, leur humeur altière ou leur légèreté ne prennent plus autant sur notre repos. Il n'y a qu'un temps pour mettre une grande importance à toutes ces folies : on se trouve plus sage en vieillissant, et néanmoins on regrette volontiers la saison où l'on étoit fou. Arlequin devenu roi, regrettoit les *macaroni*.

— Le génie se compose à la fois de toutes nos facultés intellectuelles. L'attention, la réflexion, la mémoire, l'imagination, la sensibilité, *bien dosées*, forment ce qu'on doit entendre par génie.

— La logique est un moyen, et ne peut être une fin. C'est la clef de toutes les sciences, et non pas une science proprement dite, comme on le prétendoit à une certaine époque. On s'est beaucoup égayé aux dépens de quelques raisonneurs du seizième siècle, qui débitoient à ce propos de telles absurdités, qu'on avoit fini par trouver dans le

mot latin *caligo* (obscurité) la véritable anagramme du mot *logica*.

— Les hommes passent, a dit un écrivain de beaucoup d'esprit, et l'homme reste. Les fous meurent, mais les folies ne meurent point; elles se reproduisent sous d'autres noms et sous d'autres couleurs; ce qui n'empêche pas certaines gens de nous parler toujours de *perfectibilité*.

— Un créancier de M. de V.... s'étant présenté à la portière de sa voiture, un jour qu'il alloit quitter Paris, Monsieur, lui dit-il, vous me devez une somme très-considérable ; je me suis adressé plusieurs fois à M. votre intendant; mais toujours en vain. Je voudrois pourtant bien savoir quand je serai payé. — Vous voulez savoir cela, reprit M. de V.... d'un ton leste, vraiment vous êtes bien curieux.

— Il y a dans nos contrées, mais surtout à Bordeaux, une certaine humeur originale qui distingue le peuple encore mieux peut-être que les gens instruits. On ne sauroit mieux définir ce genre d'esprit, qu'en l'assimilant à ce que nous appelons dans nos vins *le goût du terroir*. Ce trait distinctif, cette empreinte *départementale*, si j'ose dire, est visible parmi nous, dans tous les rangs et dans tous les degrés de la société. Il se manifeste par je ne sais quel caractère frondeur, indépendant, caustique, et par un fonds inépuisable de sarcasmes et de bons mots dont le sel tient un peu à l'accent.

— L'antiphrase est une figure de rhétorique que l'on trouve fort en usage chez les peuples doués d'imagination. Les Grecs s'en servoient fréquemment dans leurs discours; plusieurs dénominations étoient chez eux dictées par ce goût de l'antiphrase. *Euménides* signifioit originairement *bons esprits, esprits bienfaisants*. *Parques* vient d'un verbe Grec, qui veut dire *épargner*. Nos provinces méri-

dionales font aussi un emploi fréquent de cette figure, ou plutôt de ces locutions ironiques qui semblent avoir donné naissance au *persifflage*, et à ce que nous appelons depuis quelque temps *mystification*. Il y a souvent dans l'*antiphrase* une finesse et une énergie singulière ; c'est la figure favorite des esprits malins et railleurs : on en pourroit citer de nombreux exemples empruntés aux Gascons.

— M. D..... avoit fait sur les *femmes auteurs* quelques couplets, parmi lesquels j'ai retenu celui-ci :

Le chemin qui mène au Parnasse
Est plein de ronces, de buissons :
L'on s'accroche et l'on s'embarrasse
Quand on y porte des jupons.
Sur Pégase, ne vous déplaise,
Il faut être à califourchon :
On ne monte point a l'Anglaise
Le noble coursier d'Apollon.

— Mlle. Du....., actrice du Théâtre Français, avoit donné à Mlle. B..... une forte tape sur le bras, et le coup paroissoit noir. Celle-ci alla se plaindre à Mlle. Contat, qui, regardant son bras, s'écria avec autant de malice que de gaîté : *Ah! ma chère! est-ce que cette femme déteint?*

— Après la première lecture qu'il venoit de faire aux comédiens de sa tragédie d'*Omasis*, M. B..... L....., qui a la vue très-mauvaise, voulant se retirer, se trompa de route, et au lieu de gagner la porte, s'engagea sur le théâtre. « Vous vous trompez, Monsieur, lui dit obligeamment » Mlle. Contat, ce passage mène au théâtre : vous croyez » déjà sans doute qu'on demande l'auteur ».

— Au moment où la persécution s'attachoit à certains membres du corps législatif, M. de R....., dont la franchise importunoit l'homme qui régnoit alors, fut invité à quitter Paris et à se rendre en Provence. Étant allé sur le

champ faire visite à Savari, M. de R..... demanda si c'étoit un ordre qu'on lui donnoit. — Non pas précisément, répondit l'honnête ministre; ce n'est point un ordre, ce n'est qu'un conseil, *mais il est bien pressant.*

— A l'époque où l'on parloit de la retraite de Mme G..., cette antique nymphe de l'Opéra, nos jeunes gens, disoit un vieil amateur, ne peuvent avoir une idée de la grâce et des charmes de cette danseuse. Il falloit la voir il y a quinze ou vingt ans: elle n'est plus aujourd'hui que l'ombre d'elle-même. — Vous avez raison, reprit M. D...; *tardè venientibus ossa.*

— On parloit un jour d'un certain M. X...., surnommé avec raison le *général des Cosaques littéraires.* On remarquoit qu'il n'avoit pas publié ou fait jouer une seule pièce qu'il n'eût volée à quelqu'un. Bah! répartit un de ses partisans, il n'en compose pas moins dans ce moment-ci une comédie en cinq actes. — Ah! ah! reprit alors M. M...., *et de qui étoit-elle auparavant?*

— Parbleu! disoit M. Andrieux en suivant le convoi du poète Le Brun; il est fort heureux que ce malin personnage, qui n'a épargné personne, n'ait pourtant jamais fait d'épigramme contre moi. — Vous êtes dans l'erreur, lui répartit aussitôt M. Le M.... .; détrompez-vous; j'en connois une. — Ah! dites-la-moi. — Volontiers: aussi bien elle n'est pas très-longue; je puis vous réciter cela en marchant. La voici:

Sœur Andrieux! un conte, un conte, entendez-vous?
Si vous ne dormez pas, ma sœur, endormez-nous.

— Après la puissance, comme après la mort, disoit M. L...., il ne reste aux hommes que ce qu'ils ont donné.

— Qu'avez-vous remarqué à la dernière exposition des tableaux? demandoit-on à quelqu'un de ce pays-ci. Ma foi,

rien du tout, répondit notre original; tous ces grands tableaux m'ont paru fort insipides, excepté pourtant celui qui représentoit *Adam et Eve*, parce que je connoissois l'anecdote.

—Les comédiennes du théâtre des *Variétés*, à Paris, se marient tour à tour, et presque toutes fort avantageusement. C'est une mode qui prouve les progrès rapides que font nos mœurs vers cette *perfectibilité* tant vantée. Propriétaires, négocians, capitalistes, chacun ira bientôt se pourvoir aux *Variétés* d'une compagne économe, tendre et fidèle. Aussi M . C.... disoit-elle dernièrement, dans le style de son théâtre : Pour moi, si jamais je consens à me marier, ce ne sera que pour épouser un *riche millionnaire.*

— Un Français qui demeuroit à Londres, disoit à l'un de ses amis prêt à partir pour Paris : Quand vous reverrez le soleil, faites-lui bien mes complimens, je vous prie.

—Quel bavard que cet homme! disoit M. N.... à une jeune dame très-connue pour ses réparties; il dit tout ce qui lui vient à l'esprit.—Bon! reprit-elle; vous voulez dire à la bouche?

—C'étoit un mot plein de sens que celui de cette comédienne qui demandoit à l'un des orateurs de notre révolution : *Eh! Monsieur, depuis quand nos opinions comptent-elles?* S'il est en effet difficile de comprendre comment et pourquoi les comédiens se sont cru le droit, je ne dis pas d'avoir une opinion politique, mais bien de la manifester, on conçoit encore moins que des personnes raisonnables aient pu attacher la moindre importance à cette même opinion. Quelque honnêtes gens que soient MM. les comédiens, ils n'en demeurent pas moins après tout les instruments passifs des caprices du parterre; et je doute qu'avec un peu de sens, il soit possible de voir en eux autre chose

que les très-humbles serviteurs de l'opinion qui domine. Cette contre-basse placée dans une des extrémités de l'orchestre, nous l'avons entendue à différentes époques accompagner également l'air de *vive Henri IV* et celui de *la Marseillaise*. On trouveroit sans doute fort étrange qu'elle s'avisât d'énoncer une opinion politique. Eh bien! cette prétention est tout aussi déplacée chez un comédien. La contre-basse et lui sont absolument de pair à cet égard; et si quelques artistes, d'ailleurs fort estimables, l'ont trop souvent oublié, c'est un peu la faute du public lui-même, qui veut bien s'enquérir de ce qu'ils ont eu l'air de penser à telle ou telle époque.

E.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Madame la comtesse de Montesson a laissé une mémoire chère à ses amis, honorable pour tout le monde. Gracieuse, bienveillante et bonne, elle possédoit les qualités du cœur et de l'esprit. Je ne puis me rappeler sans émotion la scène dont j'ai été témoin la veille de sa mort. Après avoir reçu les consolations de la religion, elle étoit dans son lit, non pas parée, mais mise avec un soin parfait, et pourtant sans affectation; elle ressembloit plutôt à un être que le ciel va recevoir, qu'à une mourante. Mme. de V...., sa nièce, et deux autres dames, étoient avec elle. Respectant l'état de foiblesse dans lequel étoit la malade, on osoit à peine élever la voix. M. Garat entre doucement, sans proférer un seul mot; il va s'asseoir au piano, et chante, avec ce charme et cette douceur qui le font ad-

mirer, le délicieux air d'*Atys*, par Piccini : *Régnez, divin sommeil;* il se retire ensuite aussi doucement qu'il étoit entré, et sans rien dire. Ce chant divin avoit donné à cette scène un caractère angélique. Mme. de V.... rompt enfin le silence pour demander à sa tante comment elle a trouvé ce qu'elle vient d'entendre..... Ma chère nièce, répond Mme. de Montesson, *c'est un avant-goût des plaisirs célestes.* Le sentiment qui a inspiré cette réponse a été la plus douce récompense pour le chantre heureux qui venoit de donner à une personne si distinguée une preuve de respect et d'attachement.

— M. de Voltaire a connu dans sa jeunesse un vieux chanoine de Péronne, qui étoit petit-fils d'un ancien ligueur. En parlant de l'assassin du bon roi Henri, il disoit toujours M. de Ravaillac. Il y a des gens chez qui l'esprit de haine et de parti est héréditaire.

— On vient de rétablir, au cimetière du P. Lachaise, la chapelle sépulcrale d'Héloïse et d'Abélard, telle qu'elle existoit dans une des salles du Musée des monuments Français, rue des Petits-Augustins. Les fondations de ce sépulcre sont construites sur pilotis, du côté de la chapelle des Hébreux. Il sera séparé des sépultures particulières par des cyprès et des ifs. Les cendres d'Héloïse et d'Abélard seront incessamment placées dans leur sarcophage d'une seule pierre à deux compartiments. La chapelle est construite avec les débris du cloître du Paraclet. On a replacé au fronton principal les médaillons que l'on voyoit autrefois sur les murs de la maison du chanoine Fulbert, oncle d'Héloïse, rue des Chantres, n°. 1, dans la cité, et qu'on dit être ceux d'Héloïse et d'Abélard, quoique le style de la sculpture annonce une époque bien moins éloignée, et que rien ne caractérise ces images.

(Ann. enc.)

TABLE DES ARTICLES

CONTENUS DANS LE PREMIER VOLUME.

MÉLANGES.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

ÉLÉGIES.

ÉPITRES.

STANCES.

ÉPIGRAMMES.

SCIENCES.

THÉATRE.

VARIÉTÉS.

VOYAGES.

AP La Ruche d'Aquitaine, journal
20 de littérature et des sciences
R8
t.1

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

